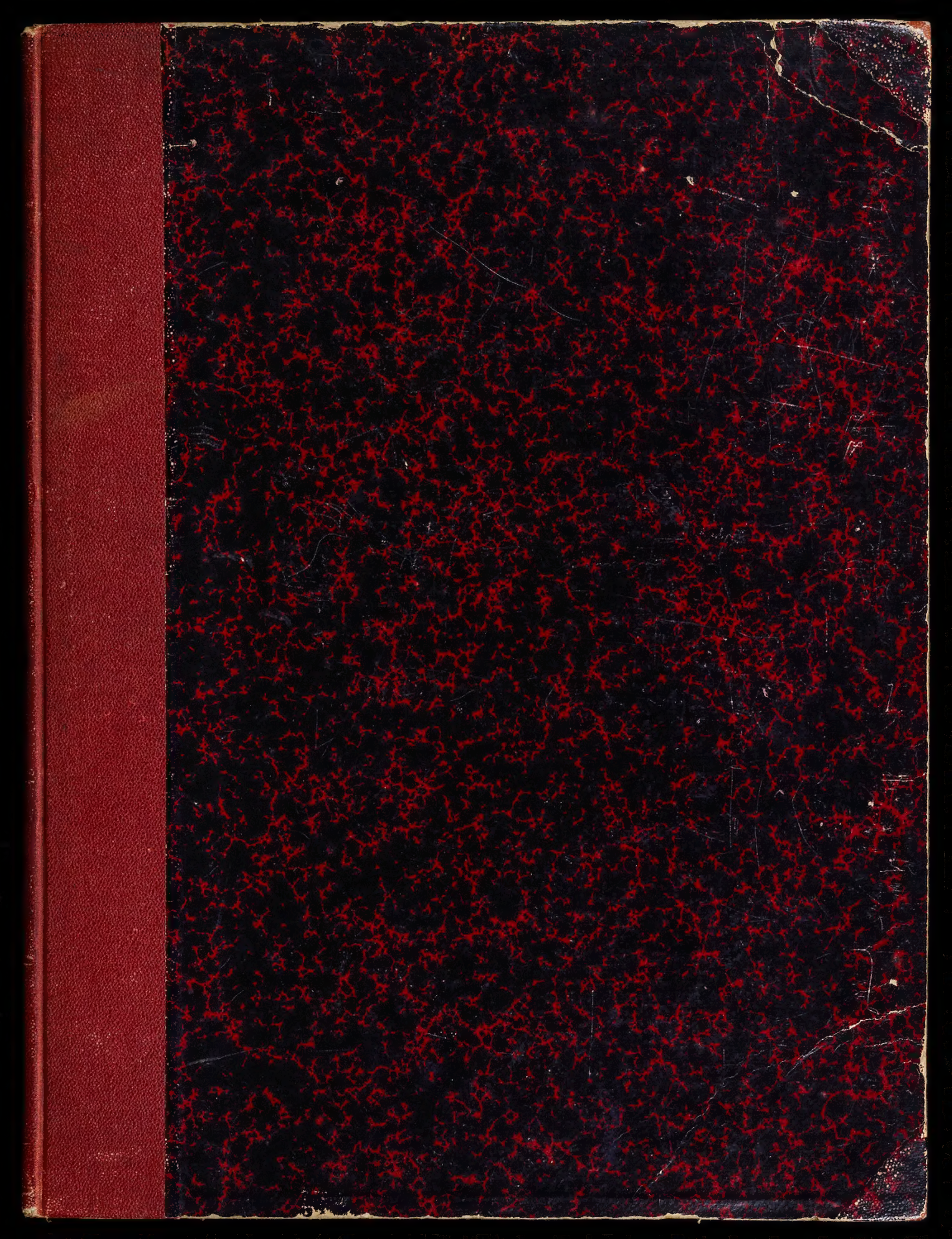


Première Année N° 1.

12 Novembre 1893.

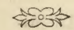
# l'Escarmouche

LE NUMÉRO 20 CENTIMES

*Abonnements*

| | |
|---|---|
| PARIS | Un an 10 fr. |
| DÉPARTEMENTS | Un an 12 fr. |
| UNION POSTALE | Un an 13 fr. |

*Les Annonces sont reçues aux bureaux du journal*



DIRECTEUR

GEORGES DARIEN

LE NUMÉRO 20 CENTIMES

*Rédaction et Administration*

15, Rue Baudin. — Paris

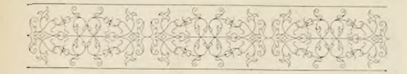
Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus

*Adresser Lettres et Mandats à M. l'Administrateur*

— ...?...?...

— !... !!!...

Reproduction de l'affiche de l'Escarmouche, par H. G. Ibels.



## L'ESCARMOUCHE



L'ESCARMOUCHE, c'est l'engagement qui précède la bataille, qui détermine l'action sérieuse; c'est le contact pris avec l'ennemi, l'épreuve de l'adversaire avant la lutte.

Titre oblige. Ce journal, donc, sera l'organe des combattants d'avant-garde, des tirailleurs dont le coup de feu, insouciant du mot d'ordre, décide le canon à faire tonner sa grosse voix — des francs-tireurs des opinions libres...

N'en croyez rien.

Un titre n'oblige pas. Un titre, ça n'a rien de noble. On en prend un parce qu'il en faut un, et voilà tout. On ouvre un dictionnaire au hasard, on choisit un mot au petit bonheur. Ça ne tire pas à conséquence.

D'abord, une escarmouche, à propos de quoi? Contre qui? Une bataille? Pourquoi faire?

Partir en guerre sans avoir, devant soi, même des moulins à vent!

Ce n'est pas sérieux.

La paix! La paix!

Nous n'hésitons pas à l'avouer : nous mentons à notre titre.

Nous voulons être francs jusqu'au bout.

Pas un journal ne se fonde sans déclarer que le besoin de son apparition « se faisait vivement sentir».

Le besoin de la naissance de l'*Escarmouche* ne se faisait pas sentir du tout.

Elle paraît tout de même, comme ça, on ne sait pas pourquoi, — parce que... Pas un journal ne se fonde sans déclarer qu'il s'occupera, sans relâche, de politique, de littérature, de théâtres, de médecine, de beaux-arts et de finance.

L'*Escarmouche* se refuse à formuler de pareilles promesses.

La politique nous effraye, la littérature nous fait peur, les théâtres nous sont fermés, la médecine nous est inconnue, la finance nous est étrangère, — et les beaux-arts sont à M. Poincaré.

Nous nous occuperons peut-être, tout de même, à l'occasion, de toutes ces choses, mais simplement, pour tuer le temps, parce que l'on ne peut point passer toutes ses journées au café, mais — nous en prévenons nos lecteurs — absolument sans conviction.

Non! Des convictions, nous n'en avons pas, — nous ne pouvons pas en avoir. Il n'y en a plus. On en a tant usé, ces temps derniers!...

Nous aurions bien voulu en dénicher un pauvre reste, pourtant!

Nous eussions pu, alors, avec quelque apparence de vraisemblance, affirmer que nous apportions une note nouvelle, une formule neuve, un frisson jeune.

Nous ne pouvons pas!

Tant pis! Nous travaillerons dans le vieux — et même dans le très vieux.

Tant pis! tant pis!

Tant mieux, plutôt. S'il est mauvais de s'embarquer sans biscuit, il est encore plus dangereux de prendre la mer sans boussole. La jeunesse a besoin d'un guide, l'inexpérience réclame un pilote. Nous ne sommes pas, heureusement! assez présomptueux pour l'ignorer.

Ce guide, ce pilote, le doigt de la Providence nous les désigne dans la personne des maîtres qui nous ont précédés. La Presse française qui vient de donner, en organisant les fêtes franco-russes, la mesure exacte de sa puissance intellectuelle, compte à sa tête, Dieu merci! des hommes dont les grandes qualités peuvent nous servir de modèle.

MM. Simond et Jaluzot nous ont compris.

Nous marcherons sur les traces de ces fiers écrivains, nous suivrons l'exemple de ces journalistes de haute école. M. Fernand Xau nous apprendra comment l'on extrait de la marmite diplomatique — avec la fourchette de la mère Adam — des tranches de politique étrangère; nous solliciterons les conseils de M. Magnier, qui est sénateur, et de M. Dupuy, qui fut huissier; nous imiterons l'élégance de M. Arthur Meyer — et la concision de M. Canivet.

Entre temps et pour nous rendre compte de la somme de travail que peut produire un homme énergique — nous prierons M. Vacquerie de nous expliquer comment il arrive à publier, depuis si longtemps, le même article quotidien; alors, surtout, que la meilleure part de son temps est consacrée, on le sait, à la surveillance des pensionnaires de Maisons centrales qui fabriquent, au lieu de chaussons de lisière ou d'abat-jour, les œuvres posthumes de Victor Hugo.

Chacun de ces maîtres — est-il besoin de le dire? — a ses qualités propres. Nous nous refusons à les détailler. Nous admirons — en bloc.

Et puis, ils ont, au moins, un titre commun : ils sont vivants!

Voilà pourquoi nous les aimons.

Et ce n'est pas aujourd'hui, au lendemain même de la Toussaint, que nous hésiterions un seul instant à leur rendre le suprême hommage qui leur est dû.

L'*Escarmouche* ne se contente point d'être hebdomadaire.

L'*Escarmouche* est illustrée.

Ses dessinateurs, gens de goûts bizarres et d'instincts indépendants, n'ont pu arriver à comprendre encore que l'unité d'action faisait la force principale d'un journal. Ils n'ont point l'air de se douter qu'un dessin doit être fait, avant tout, pour illustrer un texte et même — si j'ose dire toute ma pensée — pour le corroborer.

Ils prétendent faire absolument ce qui leur plaît, et rien que ce qui leur plaît.

Aucun bon raisonement n'a pu, jusqu'à présent, vaincre leur obstination sur ce point.

Espérons que M. Carolus Duran — dans l'atelier duquel l'*Escarmouche* vient enfin de les faire admettre — parviendra à leur démontrer tout ce que les conséquences d'un pareil entêtement peuvent avoir de désastreux.

Et passons.

Un dernier mot.

Aujourd'hui, l'on n'agit plus : on fonctionne.

Si l'*Escarmouche* devait être un journal d'action, elle ne pourrait être que le porte-voix d'une minorité infime — à moins de devenir l'organe des majorités qui s'ignorent.



## L'AMNISTIE NÉCESSAIRE



Au lendemain des splendides manifestations dont le souvenir nous éblouit encore, l'opinion publique dont la presse, sans distinction de nuances, s'est faite l'admirable interprète, a réclamé l'amnistie de tous les condamnés pour délits politiques et faits connexes.

En présence de l'union de tous les cœurs français dans un même sentiment de concorde, une pareille mesure s'impose; elle serait la consécration de l'élan magnifique qui portait une population, avide d'apaisement, à secouer, place de l'Opéra, des fiacres suspects et à dételer des chevaux d'omnibus dont l'enthousiasme était douteux.

Nous aurions donc peine à comprendre les hésitations du gouvernement, si M. Yves Guyot ne nous avait point, l'autre jour, donné le vrai motif des tergiversations parmi lesquelles il ondoie.

L'amnistie générale, complète, telle que la réclament nos confrères?

C'est scabreux.

Pensez-y bien. Amnistier en bloc, d'un seul coup, les énergumènes qu'une justice salutaire, sûre de l'influence des milieux, envoya respirer l'air intellectuellement salubre des prisons, serait sans aucun doute dangereux et, à coup sûr, — nous faisons appel à toutes les personnes de bonne foi — absolument prématuré.

Il faudrait déclarer nuls et non avenus les crimes de révolutionnaires sans vergogne, d'anarchistes sans scrupules; passer l'éponge sur les actes de gens inavouables comme ces mineurs de Montceau-les-Mines, par exemple, qui poussèrent l'audace jusqu'à faire partie, sous les ordres de l'autorité qui exprimait clairement ses désirs, de cette procession carnavalesque qu'on appelle un enterrement civil.

Il faudrait, surtout, pardonner à un homme que l'aberration de ses contemporains — qui n'ont lu, les malheureux! ni les pamphlets de Joseph Reinach, ni les autobiographies anonymes de Dupuy — a placé sur un piédestal.

Nous avons nommé Henri Rochefort.

Cet homme, sous le fallacieux prétexte qu'il aida jadis le sénateur Merlin et le procureur Q. de Beaurepaire à jeter bas un régime autoritaire qui anoblit l'un en oubliant l'autre, n'a jamais cessé de donner l'exemple du scepticisme le plus complet et du cynisme le plus révoltant.

Condamné par une Haute-Cour dont tous les membres, si nous étions en Hongrie, compteraient sûrement — et c'est tout dire — dans le parti des Vieux-Chèques, il n'a tenu nul compte du jugement rendu.

Au lieu de consentir à donner un peu d'éclat, par sa présence, aux geôles où la Troisième République, qui nous est chère, entretient ces personnalités sans mandat qui se livrent aux pires excès, il partit pour l'Angleterre, il implora l'asile de la perfide Albion...

N'insistons pas.

Depuis lors, avec un manque de goût qui surprend chez un écrivain dont la réputation d'esprit, si elle n'est méritée, est au moins universelle, il ne perdit pas une occasion de prouver qu'il ne savait encore écrire qu'en français.

Un pareil défaut de tact a quelque chose d'insultant pour un régime dont les représentants — ils tiennent à le démontrer tous les jours — emploient avec facilité les expressions les plus rugueuses des patois les plus caillouteux.

L'épithète « inadmissible » nous paraît à peine suffisante pour caractériser une semblable conduite.

Et c'est cet homme, ce pâle pamphlétaire, qu'il serait question d'amnistier.

Jamais! (Yves Guyot.)

Faudrait-il conclure de là, pourtant, qu'une amnistie partielle, sage, savamment dosée — si nous osons dire — ne s'impose point?

Non.

A côté de l'amnistie générale, impossible (nous avons dit pourquoi), il y a l'amnistie nécessaire.

Un homme, entre tous, la mérite. Nous dirons plus : il en est digne.

M. Jules Roques, à la suite d'une condamnation qui (voir *Le*...), que (voir *La*...), dont (voir *Les*...), gémit sur le pain noir de l'exil.

Il y a plusieurs mois déjà que dure ce martyre C'en est assez, — c'en est trop.

Au point de vue simplement pratique, est-il possible d'admettre que le gouvernement, par pur entêtement, s'obstine à retenir à l'étranger le courtier dont la main généreuse laisse tomber sur la presse, officieuse ou officielle, la manne bienfaisante de la publicité?

Nous ne le croyons point. La presse dont nous

parlons a non seulement des devoirs, elle a des droits — place Beauvau.

Qu'on écoute sa voix !

Au point de vue artistique, nous le déclarons hautement, M. Jules Roques manque à la France. Ce fin lettré, cet artiste délicat, ce dilettante, qui sut draper ses enthousiasmes de la robe de Vincent (de Paule) et qui ne pénétra jamais dans un atelier sans avoir rallongé, d'une poche au moins, les basques du petit manteau bleu, ne doit pas rester plus longtemps loin de nous.

Qu'on se rappelle les fêtes qu'il donna, les statues qu'il sut faire élever, les wagons entiers de pastilles qu'il expédia aux affamés d'Algérie.

Qu'on se souvienne encore qu'il fut — dans toute l'acception du mot — *Celui qui aime l'Art*, et qu'il n'oublia jamais d'apporter, dans ses relations avec les artistes, des procédés qui, pour être dans ses habitudes, étaient, jusqu'à lui, demeurés sans exemple.

Et qu'on le sache aussi ! La maladie de cœur que, dans sa modestie, il attribue à une ancienne blessure, il la doit surtout — ce grand secourable — au spectacle des misères humaines, dont l'atrocité lui déchire les fibres et qu'il s'est vu trop souvent, malgré son dévouement sans bornes, impuissant à soulager...

Grace !

Qu'il rentre.

Les artistes ont faim.



## ECHOS

Ces mineurs du Nord sont bien étonnants. Comme ils ont droit à une retraite de 282 fr. 77 au bout de vingt-cinq ans de service, ils demandent à ce qu'on ne les renvoie pas régulièrement lorsqu'ils ont vingt-quatre ans et demi de fond. Ils voudraient même se faire payer presque tout le charbon qu'ils extraient !

Mais des économistes distingués ont calculé que si les compagnies avaient la faiblesse d'accepter ces revendications, le prix de la houille monterait, en trois ans, de 0.013.33 la tonne.

Devant de pareils chiffres, les compagnies, on le comprend, se verront toujours contraintes de reculer — jusqu'au mur.

L'excellente madame Adam, qui — sans équivoque — abuse un peu du Prussien, se trouve en ce moment absolument dans son assiette. « Trois tzars, dit-elle, les trois Alexandre, ont été le Bon Destin de la France » Et elle conclut sans remords : « Reposons-nous donc sur le dernier. »

L'habitude !...

D'ailleurs, la grève est terminée, « fort heureusement, dit un journal barométrique, car la crainte d'un conflit violent, toujours suspendue sur nos têtes, ne s'est pas vérifiée. » C'est à peine, en effet, s'il est utile de parler du meurtre d'un meunier — l'homme qui fait le pain — par un gendarme — l'homme qui tue. — Notre époque, si riche en assassinats symboliques, peut facilement oublier celui-là.

Après sept semaines de *far-niente*, donc, les mineurs redescendent dans leurs fosses. Ils déclarent bien que « le travailleur n'a nulle amélioration de son sort à espérer, nulle équité à attendre, etc., etc. » Mais c'est seulement pour la forme. Ils sont les premiers à comprendre que le gouvernement, s'il voulait tirer quelque profit de l'attention qu'excitaient nos amis les Russes, se voyait obligé de traiter de discordants grévistes comme les Yankees traitent les derniers Indiens.

Ils sont pénétrés aussi, n'en doutez pas, de l'honneur que leur ont fait les nouveaux députés socialistes en venant leur offrir la primeur des discours réconfortants qui doivent étonner les sténographes du Palais-Bourbon.

Et ce n'est plus que par habitude qu'ils disent du mal du grisou.

La dépêche annonçant à Paris la fin de la grève a clos prématurément une réunion des directeurs de journaux provoquée par M. Clémenceau. C'est bien dommage. M. Clémenceau, qui affirme avoir le souci de l'avenir — pourquoi ? — eût dit là, sans doute, des choses intéressantes.

On peut objecter, il est vrai, qu'il aurait pu prévoir ce contretemps, et les écrire dans son journal — démocratisé. — Au fait, que n'emploie-t-il ce procédé si simple ? Il n'a rien à y perdre. Autrefois la *Justice* coûtait deux sous. A ne rien cacher, elle ennuyait ; mais — par pudeur pour les dix centimes—son lecteur ne l'avouait qu'à demi. A présent qu'elle se vend un sou, il se gêne moitié moins. Alors ?...

Alors, qu'est-ce que vous voulez ? quand on est mort, c'est pour longtemps.

Dernier écho des fêtes franco-russes : On a reçu au ministère de l'intérieur :

Pour l'impératrice de Russie : de Besançon, une montre or et brillants ; de Valence, un siège magnifiquement sculpté ; de Pau, dix boîtes et demie de gants ; de Mantes, quatre boites de pastilles.

Pour le Tzar : de M. Eugène, une canne-flûte, de M. Grateau, une chaise-buffet (pour s'asseoir dessus en regardant danser son peuple).

Pour le régiment Préobajenski : d'Elbeuf, 100 boîtes de bouillon concentré (la soupe-Elbeuf).

Plus une statue de Jeanne d'Arc en bronze, contenant un mouchoir brodé, pour être offerte au plus jeune mousse de l'escadre (cadeau des pompiers de Villiers).

Dernier écho des fêtes franco-russes : Le poète Jean Aicard n'ayant pu dire que cent trente-deux pièces de vers remplies d'enthousiasme et s'étant engagé, dans son traité avec le ministère de l'intérieur, à en hurler cent cinquante et une, est parti au Pirée attendre l'escadre pour liquider le stock de vingt-neuf qui lui reste en magasin.

Dernier écho des fêtes franco-russes :

Le poète Barbier, avant le départ de l'escadre, s'en fut sévir auprès de l'amiral Avellan. L'amiral, très au courant de la littérature française — comme tous les Cosaques — s'attendait à recevoir un myosotis enrichi de diamants. Aussi, au dernier vers :

*Nos cœurs républicains aiment votre Empereur!*

parut-il assez désappointé de ne voir rien sortir de la poche du poète. Il se pencha même, assure-t-on, vers son frère Yves en murmurant :

— Décidément, ce barbier n'a rien d'Auguste... C'est ça qui me fait une belle ïambe !

Dernier écho des fêtes franco-russes :

A Toulon, les marins français et russes ne trouvant plus, au moment des adieux, de nouveaux moyens de manifester leur enthousiasme réciproque, ont échangé leurs chiques.

Un peu naïf, mais si fraternel !

Mot de la fin (*extrait des grands quotidiens*) :

On connaît l'enseigne du quincaillier patriote: *Limes russes*. Un tripier, son concurrent politique, a aussitôt arboré sur sa boutique, en manière de protestation : *A la tripe-alliance.*

*Nous sommes heureux d'annoncer aux amateurs que, par suite d'une entente avec nos dessinateurs, nous sommes en mesure de leur procurer les LITHOGRAPHIES ORIGINALES, tirées à CENT EXEMPLAIRES SEULEMENT, signées et numérotées par l'artiste, des dessins parus dans l'ESCARMOUCHE. Ces lithographies seront mises en vente, aux bureaux du journal, au prix de 2 fr. 50 et expédiées franco contre 2 fr. 75.*



## TRIBUNE LIBRE

*Nous insérerons toutes les semaines, à cette place, les plaintes des personnes, bien nombreuses malheureusement, qui n'ont point à se louer d'un état social où tout, hélas ! n'est pas pour le mieux... Si les faibles ont besoin d'être soutenus, les puissants ont besoin d'être éclairés. Nous croyons donc rendre service aux uns et aux autres en faisant l'accueil le plus large à toutes les doléances, pourvu qu'elles soient légitimes — et morales.*



Je n'ai pas voulu tant que nos amis étaient en France, les attrister en leur dévoilant les turpitudes craintives d'une censure timorée. Maintenant qu'ils ont rejoint leur beau pays, je crois de mon devoir de montrer à la France littéraire les obstacles mis à la libre envolée de la chanson patriotique, cette fleur de notre esprit national.

Je citerai des faits, simplement :

Le 20 septembre dernier, je déposai à la censure deux chansons : « *Papa parle moi de la Lorraine et de la Russie* », et « *La Fauvette Franco-russe des deux petits ramoneurs :* »

La première a été refusée, net ! — Pour celle-ci, je ne proteste pas : j'avoue que je m'étais, par trop, laissé entrainer par mon lyrisme patriotique.

Mais les coupures faites à la seconde m'ont indigné, et je viens hautement protester ici contre les ablations faites par les ciseaux émasculateurs d'Anastasie.

Au reste, sans commentaires, voici la chanson :

### *La Fauvette Franco-Russe des Deux Petits Ramoneurs*

*Sur une route toute blanche de neige*
*Mouraient de faim deux petits ramoneurs ;*
*Ils regardaient au loin le blanc cortège*
*Et l'arrosaient lentement de leurs pleurs.*
*Alors, l'aîné dit à l'autre, plus jeune :*
*Hélas, Ernest ! nous ne pouvons nourrir*
*Notre fauvette, qui depuis hier jeûne,*
*Lâchons-la donc, car nous allons mourir !*

REFRAIN

*Déploie, petite amie,*
*Tes ailes de velours,*
*Va dire à la Russie*
*Que nous l'aimons toujours,*
*Qu'elle est, avec la France,*
*Une grande nation,*
*Qu'elle a notre espérance*
*Et notre adhésion !*

DEUXIÈME COUPLET

*Je vais te faire un collier tricolore :*
*Tu porteras là-bas nos trois couleurs.*
*Attends un peu, ne t'en vas pas encore,*
*Laisse-les moi presser dessus mon cœur !......*
*Sur ton chemin tu verras la Lorraine,*
*Pose-toi sur le clocher de Strasbourg :*
*En voyant nos couleurs républicaines*
*Ils se diront : On pense à nous, toujours !* (*Refrain.*)

Ensuite venait la strophe coupée par la censure : l'oiseau passait au-dessus de l'Allemagne et le petit ramoneur lui recommandait bien de ne pas s'arrêter, les soldats prussiens devant, en ce cas, lui envoyer sûrement des coups de fusil !

On m'a biffé *prussien*, ensuite *allemand*. J'ai écrit *germain* qui a eu le même sort. *Teuton* n'a pas été plus heureux !

La fauvette arrivait enfin en Russie, où on la fêtait :

*L'oiseau français, de faim, ne mourra pas !*

*« J'ai vu ça ».*
GOYA.



DESSIN INÉDIT DE TOULOUSE-LAUTREC.

— Pourquoi pas ?... Une fois n'est pas coutume...

DESSIN INÉDIT DE H. G. IBELS.



— Ah! ben, vrai! mon pauv' vieux, tu s'rais bien l'premier à qui j'aurais fait rater son omnibus.

Leur petite amie envolée, les deux petits ramoneurs attendaient courageusement la mort :

*L'aîné cherchait à réchauffer son frère*
*En le couvrant des plis de son gilet,*
*Puis il mourut ! et, songeant à sa mère,*
*Sa douce voix lentement répétait :*

*Déploie, petite amie,*
*Tes ailes de velours,*
*Va dire à la Russie*
*Que nous l'aimons toujours,*
*Qu'elle est, avec la France,*
*Une grande nation,*
*Qu'elle a notre espérance*
*Et notre adhésion !*

Maintenant, je laisse juge le lecteur ! — Si ma chanson avait, au troisième couplet, une note un peu acerbe, je ne crois pas qu'elle eut pu inquiéter les chancelleries.

Je dépose aujourd'hui une autre œuvre à la censure : « *Maman berce-nous avec l'hymne russe !* » Je ne parle ni d'Allemand, ni de Germain, ni de teuton : J'use d'une périphrase :

*L'habitant des pays sis au-delà du Rhin !*

Et si celle-là me revient avec des coupures, je brise ma lyre et je ne fais plus dans la chanson franco-russe jamais, jamais !



## *INTERVIEW*

*Toutes les interviews publiées par nous sont de fantaisie.*

*Vu l'échange continuel des convictions et des caractères, nous ne garantissons pas plus la capacité des colonnes que celle des interviewés.*

### CHEZ M. ALPHONSE HUMBERT

A l'Hôtel de Ville. Le cabinet de M. le Président du conseil. Luxe sévère et d'un style bien municipal.
Sur la cheminée, deux bustes : Vermesch et Alexandre III. Sur les murs, quelques *momentanés* d'artistes célèbres : Irma Perrot, Sarah-Bernhardt, Reichenberg, Mounet-Sully, etc. Un bureau, forme Cronstadt, acajou rehaussé d'or, encombré de programmes de concerts, derrière lequel est assis, dans un fauteuil en cuir de Russie, l'INTERVIEWÉ.
Le représentant de Grenelle est connu : sympathique et spirituel jusqu'au bout des ongles. N'en pas conclure qu'il a de la noirceur dans l'esprit. Sans préambule, nous entrons dans le vif de l'entretien.

Monsieur le président, nous fondons un organe dont le besoin se faisait vivement sentir, et dans lequel nous voulons donner la physionomie *actuelle* des personnalités en vue. C'est pourquoi nous avons pris la liberté...

— Faites donc, faites donc! Seyez-vous et allez-y !

— Une première question, toute rétrospective : N'avez-vous pas, monsieur le président, été déporté ?

— Déporté, moi !... Ah ! attendez donc !... Après 71, n'est-ce pas?... Mon Dieu, à ce moment-là, nous ne jouissions pas de toutes les libertés qu'un gouvernement sagement républicain nous a données. J'étais jeune, ardent, j'avais la tête chaude... que vous dirai-je?... Au reste, le bagne est un endroit charmant qui vous plairait assurément.

— En vérité !

— On y manque, à coup sûr, de bien des distractions qui se rencontrent sur le boulevard. Mais enfin, nous passions notre temps, en famille, avec assez d'agrément. On cause, on rit, on chante... Dam ! la chanson illustrée n'a pas encore pénétré dans ce milieu trop décrié, mais enfin, on ne s'embête pas trop, je vous assure. Quoi qu'il en soit, renré à Paris avec l'amnistie, je suis parvenu, à force de travail et de persévérance, à la haute situation que j'occupe aujourd'hui. Oh ! ce n'est pas une sinécure.

— J'en suis persuadé.

— Je suis encore fourbu des fatigues qu'il m'a fallu supporter lors de la visite des envoyés de Sa Majesté le Tzar.

(Ici, M. le Président se lève et s'incline dans la direction du buste d'Alexandre III, tandis que son secrétaire, M. Martin, appuie sur le bouton d'une boîte à musique qui fait aussitôt entendre l'Hymne russe.)

— Je sais, reprend M. le Président avec un air victimé, que cette démonstration m'a valu beaucoup de critiques. On m'a reproché ceci... cela...

— La *Lanterne* de Boquillon.

— Ça, c'était trop violent! On voit par là à quel excès d'injustice on peut en arriver, lorsque l'envie, la basse envie s'en mêle. Mais, fort de ma conscience, fort du devoir accompli, je méprise toutes ces attaques. D'anciens coreligionnaires politiques qui ont conservé un ridicule attachement à des idées... subversives, ont mis en regard de ma conduite actuelle certaines échappées de jeunesse... On a reproduit quelques articles tombés jadis de ma plume trop facile et trop inconsidérée... A qui ces choses-là ne sont-elles pas arrivées ? Voyez M. Floquet, qui doit toute sa célébrité à un mot — le seul qu'il ait fait dans sa vie. Aujourd'hui, M. Floquet est convaincu que la Pologne est un rêve et que les Polonais sont des mythes. Avez-vous vu Varsovie ? Non ? Vous le voyez bien : Varsovie n'a jamais existé.

— Vous en êtes sûr?

— Monsieur, un Président du Conseil municipal ne se trompe pas. Au reste, rien de tout cela ne m'émeut et je me lave les mains de mon passé.

— Vous savez, Monsieur le Président, interjetai-je finement, que vos amis les Russes ont emporté tout le savon qu'il y avait sur la place de Paris pour nourrir les régiments de cosaques.

— Oh ! c'est une figure, repartit plus finement encore M. Humbert, car moi, vous savez...

— Et, repris-je, vous venez enfin de jouer avec M. Lépine le vaudeville fameux : *Embrassons-nous, Folleville !*

— Oui. Comme l'a dit un de vos confrères de la presse quotidienne — qui, d'ailleurs, est sous-chef de bureau à l'Hôtel de ville, j'unis à la finesse d'un diplomate l'esprit d'un homme de gouvernement. Avec ces dons naturels, où ne va-t-on pas ?

— On va partout, Monsieur le Président.

Sur quoi, après un cordial *skake-hand*, je gagnai l'antichambre. Mais, revenant brusquemęnt sur mes pas, je posai à M. le Président du Conseil cette dernière question :

— A propos, que pensez-vous de *Boubouroche* ?

— *Boubouroche* ?... Ah ! parfaitement, oui... c'est une pièce bien vraie.

Et, d'un air bonhomme, l'œil subitement attendri, M. Humbert conclut :

— Eh ! ne sommes-nous pas tous comme ça !

L'Interviewer.



## *BERTRANDS ET RATONS*

*.....Raton*
*N'était pas content, ce dit-on.*

C'est l'éternelle morale de la fable — et de l'histoire.—Raton n'est jamais content. Il pleure, il se lamente, il s'indigne. Il se déclare volé, spolié, dépouillé comme au coin d'un bois. Il se pose en victime, fait voir les plaies de son cœur et les trous de sa bourse, réclame l'appui des moralistes, ameute les honnêtes gens.

Voulez-vous savoir la vérité ? Raton trompe son monde.

Il nous trompe tous, vous et moi — comme il a, jadis, trompé le bon fabuliste.

Lui qui se sacrifie pour assurer le repas de Bertrand ? Allons donc ! Lui qui tire les marrons du feu ? C'est pas vrai...

Apprenez une chose : Raton n'est jamais dupe. C'est Bertrand qui se grille les pattes et si, dans les marrons qu'il passe à Raton, parmi beaucoup d'épluchures, il s'en trouve quelques-uns d'avariés, Raton n'a vraiment rien à dire.

Raton, c'est le jeune homme de famille, l'intéressant fils à papa, le séduisant viveur incapable de faire œuvre de ses dix doigts et que la pauvreté de sa cervelle de jocrisse condamne à la noce éternelle. Tenu, d'abord, en laisse par sa famille, qui ne lui accorde, en sa haute sagesse, que des ressources insuffisantes, il fait un bond de côté, s'échappe et tombe chez Bertrand. Il le supplie, les yeux humides et les mains jointes, d'escompter les dernières années d'un oncle, l'agonie d'une grand'mère, un héritage certain. Il implore un prêt, une avance remboursable quand on voudra, au taux qu'on désirera fixer. Il cite sa famille, il dit son honorabilité, sa situation, ses relations, des tas de belles choses.

Bertrand, cependant, fait ses conditions ; elles sont dures ! L'expérience lui a appris ce qu'il lui faudra de peine et de temps pour se faire rembourser, et il sait, de longue date, ce que c'est que les fils de famille, — et leurs familles.

Raton accepte tout, signe n'importe quoi. Bertrand est son sauveur, son ami, son frère ; et cela, il ne l'oubliera jamais. Là-dessus, il s'en va, l'argent en poche, jusque chez la donzelle d'à côté ou jusqu'au prochain cercle.

Il revient le lendemain ; il revient le surlendemain ; et le jour d'après, encore. Il revient jusqu'à ce qu'on refuse définitivement, à ses plus basses instances, la dernière pièce de cent sous. Il revient jusqu'à ce qu'on le prie de vouloir bien payer ses dettes, jusqu'à ce qu'on le menace, le cas échéant, d'user des grands moyens.

Alors, il s'indigne, il tempête, il s'insurge. Bertrand est une canaille, une crapule — une odieuse crapule.

La famille, prévenue, fait chorus. « Comment ! Prêter de l'argent à notre enfant !... Dans des conditions pareilles !... A des taux semblables !... Sans notre autorisation !... Le scélérat ! le bandit ! nous allons bien voir !... »

On voit, en effet. Et l'on en apprend de belles.

Qu'apprend-on ? On apprend que Bertrand, il y à vingt années seulement, n'avait pas le sou, et qu'il est riche à présent. On apprend que Bertrand, sous les tables des cafés, ramassa des bouts de cigares et qu'il conduisit, la nuit, des fiacres équivoques. On apprend aussi que, malgré la sûreté absolue que présentent les garanties données par les joueurs aux abois, il persiste à ne prêter son argent qu'à des taux usuraires. On apprend, enfin, qu'il tolère qu'on dépense chez lui les billets bleus qu'il a fournis.

La presse, représentée par des messieurs auxquels Bertrand refusa imprudemment quelques louis, un soir de déveine, mène grand tapage ; et les pontifes eux-mêmes, peut-être simplement à court de copie, tonitruent du haut de leurs colonnes.

Finissons. Raton est une douce victime, qu'on plaint beaucoup et qu'on essaie de consoler. Bertrand, lui, est cueilli par les gendarmes. On le met en prison. Et s'il veut en sortir, le gredin, — ça lui coûtera plus cher qu'au marché.

Il est des choses qu'il faut dire. L'argent n'a qu'une valeur nominale. Cent sous peuvent parfaitement, à certains moments, et remis en certaines mains, valoir cent francs. Et puis, l'intérêt légal, le fameux intérêt légal, est une bêtise. Si l'on peut légalement demander à un commerçant gêné six pour cent de l'argent qu'on lui avance, je ne trouve nullement exagéré qu'on exige cent pour cent, et même davantage, des sommes qu'on consent à prêter à un propre-à-rien décavé. (A ce propos, j'oserai émettre une appréciation. Ce n'est pas très beau, évidemment, de ramasser des mégots et de conduire, en des endroits louches, des véhicules suspects. Mais c'est encore plus joli que de ne rien faire du tout.)

Quant aux raisons qui poussent la justice à protéger les Ratons et à poursuivre les Bertrands, je les comprends — ou plutôt je les connais. C'est pourquoi j'irai plus loin.

L'agglomération de la richesse dans les mêmes mains étant considérée, à tort ou à raison, comme un danger national, on cherche actuellement à la combattre par la suppression des héritages en ligne collatérale ou par un impôt sur le capital — ou sur le revenu. — Messieurs les députés-socialistes-de-gouvernement, qui débattent avec tant d'autorité ces graves questions, n'arriveraient-ils pas plus facilement à leurs fins en réclamant simplement : 1° l'abaissement de l'age de la majorité à vingt ans, voire même à dix-huit ; 2° la suppression, pure et simple, des conseils judiciaires?

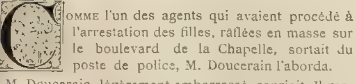
Ce serait plus moral que ça n'en a l'air.

Dessin illustrant le Catalogue de la maison Kleinmann.

DESSIN DE A. WILLETTE.



*CONTE PHILANTHROPIQUE*



Comme l'un des agents qui avaient procédé à l'arrestation des filles, râflées en masse sur le boulevard de la Chapelle, sortait du poste de police, M. Doucerain l'aborda.

M. Doucerain, légèrement embarrassé, souriait. Il ressentait, en face de ce fonctionnaire en bourgeois, de ce mouchard dont le ministère, brutalement, venait de se dévoiler, l'inquiétude vague — fortement mélangée de respect — qu'éprouvent les classes moyennes devant ces deux piliers de notre ordre social : le voleur et le policier.

Pourtant, l'agent n'avait point l'air d'un méchant homme. Il semblait, plutôt, bonasse. D'ailleurs, point mal mis. Au coin de la rue, les personnes mêmes qui l'avaient vu opérer tout à l'heure ne le reconnaîtraient sûrement pas. Donc, aucun danger de se compromettre; et, pourvu qu'il consentît à accepter une consommation au café des *Bouffes*...

De fait, il accepta.

— Monsieur, dit M. Doucerain dès qu'ils furent attablés, je vous ai vu faire tout à l'heure. Votre métier...

— Mon métier ? grogna l'agent.

— Votre métier est des plus honorables et je n'ai jamais compris...

— Bah ! si vous saviez ce que les appréciations qu'on peut porter sur nous nous sont indifférentes !

— Comme je vous approuve ! dit M. Doucerain. Quand on fait son devoir.....

Et, là-dessus, il se moucha.

— Monsieur, reprit-il au bout d'un instant, si je vous ai prié de m'accorder quelques instants d'entretien, c'est que je voulais vous poser une question...

— Posez.

— Monsieur, je suis philanthrope...

— Dans le quartier ?

— Pas précisément. Rue Paradis... Je voulais donc, monsieur, vous demander, à vous qui me semblez des mieux placé pour me répondre, pourquoi l'on continue à employer, à l'égard des filles publiques, des procédés qui — passez-moi l'expression — sont peut-être d'un autre âge.

— C'est, dit l'agent, pour nettoyer la rue.

— Est-ce la vraie raison ? demanda M. Doucerain.

— Certainement non, dit l'agent. La vraie raison, je pourrais vous la donner... Et, tenez, vous m'avez l'air d'un charmant homme... Je vais vous dire un secret. La police arrête les filles lorsque le gouvernement, pour faire confectionner à prix réduits le linge de notre brave armée, se trouve avoir besoin d'ouvrières.

— Je m'en doutais un peu, murmura M. Doucerain avec un fin sourire. Et le gouvernement, à présent...

— Le gouvernement est fort pressé. L'arrivée immi-

nente de la classe, la difficulté de confier à l'industrie privée, après de récents scandales, la confection des fournitures militaires... Bref, les arrestations de filles ont augmenté, depuis quelque temps, dans la proportion de 75 o/o.

— C'est un joli chiffre, monsieur. Bien que comprenant à merveille la nécessité des procédés mis en usage par la Préfecture, je ne puis admettre que difficilement l'incarcération, sans motifs sérieux, de pauvres filles qui ne sont pas, au fond, indignes de toute pitié. J'ai mûrement réfléchi à toutes ces choses, monsieur. Et j'ai trouvé un moyen qui, je crois, si l'administration consentait à l'employer, enlèverait aux mesures qu'on est forcé de prendre contre le vice tout caractère de barbarie. Ce serait humain; ce serait plus : ce serait philanthropique.

Voici : on laisserait les filles libres d'exercer, pendant la nuit, leur triste métier. (Il est des maux qu'on ne peut, hélas! empêcher.) Mais, hors le cas d'infractions graves aux règlements, on ne les arrêterait point. Seulement, pour leur permettre de reconnaître les bons procédés dont on userait à leur égard, on les forcerait à accepter un certain nombre de chemises de troupe, qu'elles devraient confectionner chez elles, dans la journée et rendre, à certains jours et à certaines heures, soigneusement ourlées. Ces filles, qui se promènent la nuit, ne pourraient plus, ainsi, fainéanter le jour et échapper à la sainte obligation du travail, qui pèse sur tous les mortels... Et, qui sait, monsieur? peut-être reprendraient-elles, ainsi, peu à peu, le goût d'une existence plus avouable; peut-être rentreraient-elles dans la bonne voie.. On les surveillerait, naturellement, avec la plus grande sévérité — car la bonté ne doit point aller sans une certaine rigueur — et celles qui ne rendraient pas, au moment voulu, la quantité nécessaire de linge. ... Remarquez, enfin, que l'Etat qui, actuellement, se voit obligé de nourrir les malheureuses qu'il détient à Saint-Lazare, n'aurait plus à s'occuper de ces questions de subsistance .. Ce serait tout bénéfice pour lui... Oui, plus j'y pense, plus je suis content de mon système. Et si vous consentiez, monsieur, à vous faire mon interprète auprès de vos chefs... C'est humain; c'est plus : c'est philanthropique...

M. Doucerain, vers la fin de sa tirade dont il avait prononcé les phrases d'une voix douce, toute paternelle, avait baissé la tête, tapotant, du bout de sa canne, la pointe de ses bottines.

Lorsqu'il releva le front, il s'aperçut qu'il était seul.

L'agent s'était enfui — effrayé.



## THÉATRES

Bouffes-Parisiens. — *Mamzelle Carabin*, opérette en trois actes, de M. F. Carre, musique de M. E. Pessard.

Une gentille petite historiette, accompagnée d'une gentille petite musique, et terminée par un gentil petit dénouement qui permet à la gentille petite Mme Simon-Girard de se marier ..

— En voila une nouvelle!

— Attendez donc!... A l'église de la rue Daru.

— Ah! alors!... ce n'est qu'un commencement. Car nous pouvons nous préparer, n'est-ce pas? à voir une bonne douzaine de jeunes Slaves sympathiques échanger, cet hiver, l'anneau nuptial — et théâtral — avec une excellente douzaine de Français intéressants.

C'est probable Mais, après tout, s'ils savent montrer autant de talent que Mme Simon-Girard et M. Piccaluga, et s'ils n'oublient point de convier à leurs noces des artistes comme MM. Bartel, Lamy et Huguenet, de quoi pourrions-nous bien nous plaindre — Franco-Russes que nous sommes?

Odéon (*pensif... toujours!*) *Le Fils naturel*, comédie en cinq actes, dont un prologue, de M. A. Dumas fils.

— Vous savez que la pièce date de 1858?

— Allonc donc!... du commencement de l'année, alors?

— Vous savez que les situations datent de 18...?

— Allons donc!... du commencement de l'année, alors?

— Vous savez que les personnages datent de 18...?

— Allons donc!... du commencement de l'année, alors?

— Vous savez que les acteurs datent de 18...?

— Allons donc!... du commencement de l'année, alors?

— Vous savez que la rédaction date de 18...?

— Allons donc!.. du commencement de l'année, alors?...

Vaudeville : *Madame Sans-Gêne*, pièce en cinq actes, de MM. Sardou et morceau.

Pièce sur mesure, sortant de chez le grand couturier Sardou, et destinée à habiller les tirades de *Madame la Maréchale* en déshabillant Réjane.

Du clinquant, des passementeries, des diamants en strass, des perles fausses, des sardouteries en chrysocale et des napoléons en doublé.

Worth, qui avait eu l'intention — étant donnée la vogue continue des toilettes Empire — d'intenter à Sardou un procès en contrefaçon, vient, heureusement, de se raviser. Pour faire reconnaître le bien fondé de ses réclamations, il se fie uniquement à ses lanceuses (nous donnerons les noms de ces dames dans notre prochain numéro) et se décide à prendre le public pour juge.

Donc, plus d'entraves — et grand succès.

Théatre de la Renaissance : *Les Rois*, pièce en quatre actes, de M. Lemaitre.

La chose piteuse qu'on pouvait attendre du sombre imbécile qui criticaille aux *Débats*. Inutile, donc, d'insister.

*Les Rois*, d'ailleurs, sont supérieurement joués. Mme Sarah-Bernhardt, qui s'était pourtant chargée d'un rôle assez ingrat, a fait preuve, une fois de plus, de la toute-puissance qu'elle exerce à la scène. C'est toujours ce jeu noble et simple, ces attitudes hiératiques, cette ampleur et cette justesse dans les moindres gestes — et surtout cette voix si puissante, cette voix d'or, éternellement jeune, qui fait vibrer l'âme des foules.

Mme Valdey, dans un rôle de mystique exaltée, a su montrer autant d'intelligence que de grâce.

Quant à Mlle Luce Colas, elle est tout bonnement, dans un rôle de paysanne effrontée et vicieuse, absolument remarquable. Cette comédienne vient de s'affirmer grande artiste. Ce succès — après bien d'autres — doit être définitif. Et la maison du coin de la rue Richelieu — si riche en prétentieuses nullités féminines — se doit à elle-même — ou doit, tout au moins, au public, — de le sanctionner sans retard.

Les rôles d'hommes sont merveilleusement tenus. MM. de Max, Guitry, Deval, Léon Noel et Montigny ont droit aux plus grands éloges.

Théatre-Libre : *Une Faillite*, pièce en quatre actes, de M. Bjornstierne-Bjornson.

Une pièce exotique qui mérite — à différents points de vue — une analyse détaillée que les exigences de la mise en pages ne nous permettent pas d'entreprendre.

Nous y reviendrons.

Dès à présent, pourtant, nous envoyons à la direction du *Théâtre-Libre* tous nos compliments pour la merveilleuse mise en scène, et nous tenons à féliciter, comme ils le méritent, MM. Arquillère, Etiévant, Renard, Pinsard, Verse, ainsi que Mmes Barny, Viette de Fehl et Guimont

Quant à Antoine et à Gémier, ils se sont placés, surtout dans une longue scène d'un grandiose intense bien au-dessus des éloges. Ces deux hommes ne jouent pas, ils vivent.



L'Imprimeur Gérant : René MEUNIER, 15, rue Baudin, Paris.

Première Année N° 2. 19 Novembre 1893.

# l'Escarmouche

LE NUMÉRO 20 CENTIMES

*Abonnements*

PARIS . . . . . . . . . . Un an 10 fr.
DÉPARTEMENTS . . . . . . . Un an 12 fr.
UNION POSTALE . . . . . . . Un an 13 fr.

*Les Annonces sont reçues aux bureaux du journal*

DIRECTEUR

GEORGES DARIEN



LE NUMÉRO 20 CENTIMES

*Rédaction et Administration*

15, Rue Baudin. — Paris

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus

*Adresser Lettres et Mandats à M. l'Administrateur*

*LIBRE SUFFRAGE.*

H. G. Ibels

DESSIN INÉDIT DE H. G. IBELS.

— Dis à la dame qui t'aimes mieux, ton père ou ta grand'mère.
— J'aime mieux la dame.

## RENTRÉE

NFIN, les voilà donc réunis sous la coupole du Palais-Bourbon, les nouveaux législateurs dont nous a dotés le suffrage universel.

Les vœux du pays tout entier les accompagnent.

A la vérité, il pleuvait à seaux, mardi. Mais ne pleuvait-il pas, le jour où Henri IV effectua son entrée dans sa bonne ville de Paris? Cette pluie qui devait, assurait le roi Vert-Galant, éteindre les mèches des mousquets qu'on aurait dirigés contre lui, n'a pas éteint l'enthousiasme des Parisiens qui inondaient les abords du Palais Législatif.

Grâce aux mesures spéciales prises par M. Lépine, on n'a eu à déplorer que l'écrasement d'un pauvre diable, lequel cherchait, au reste, à arracher les artichauts célèbres que nous a légués Madier-Montjau.

A l'intérieur, tout s'est passé le mieux du monde. Anciens et nouveaux élus s'embrassaient avec effusion et fraternisaient à la buvette sous l'œil tutélaire et bénévole de Minerve. N'ont-ils pas tous besoin les uns des autres, et ne faut-il pas procéder à l'opération de la validation mutuelle?

Un mot seulement à nos représentants :

Certes, c'est avec les meilleures intentions que vous arrivez tous. Ne vous laissez pas détourner de la voie que vous avez choisie. Constituez enfin cette majorité qui nous donnera le ministère homogène après lequel soupire le pays.

Un mot encore : Il s'agit de faire de la bonne besogne et de réaliser enfin les réformes tant attendues.

Un dernier mot : députés, le peuple a les yeux sur vous. A l'œuvre, à l'œuvre! Les commissions vous ouvrent leur sein; la tribune vous tend les bras!...

Vous êtes les dépositaires de la confiance nationale.

Ne l'oubliez jamais!

## ECHOS

E gouvernement, jusqu'ici, s'obstine à refuser de recevoir les envoyés de Behanzin. Il en donne cette raison : qu'il n'est point absolument sûr que ces envoyés représentent le roi du Dahomey.

Les interprètes qui acccompagnent la mission noire, très alarmés, ont imploré l'assistance de personnes compétentes en estimation de bois d'ébène diplomatique et capables de certifier l'identité des princes dahoméens. Ils ont recherché, d'abord, l'estimable père Dorgère. Mais le capucin, par ces temps de dépression barométrique, a disparu sous son capuchon.

En désespoir de cause, ils se sont adressés au sieur Jean Bayol, décoré (et redécorable). Ce sieur n'a point encore daigné venir voir les ambassadeurs noirs, ni donner son avis; mais il a envoyé sa canne à l'hôtel Terminus — selon, disent les journaux, la coutume dahoméenne. — A ce propos, nous rappelons à nos lecteurs qu'il existait autrefois une coutume française, relative à la canne. On se servait de cet instrument pour bâtonner les drôles. Nous regrettons qu'aucun des parents des malheureux morts au Dahomey n'ait songé à s'en souvenir.

Pour en revenir au gouvernement — on s'embrouille tellement, là-dedans! — nous sommes sincèrement convaincus que ses prétentions ont quelque chose d'exagéré.

Est-on jamais bien certain qu'une personnalité, si honorable soit-elle, représente exactement quelque chose?

L'empereur d'Autriche — pour faire une supposition sans doute exagérée, mais nécessaire — l'empereur d'Autriche, auprès duquel nous allons envoyer M. Lozé, ne serait-il pas quelque peu fondé à prétendre que ledit M. Lozé ne possède aucune des qualités nécessaires pour représenter la France?

M. Carnot représente-t-il la troisième République?

M. Guérin représente-t-il la Justice?

Questions oiseuses, sans doute, mais qui prêtent à la controverse.

Arrêtons-nous là. M. Dupuy — *ipse* — qui, depuis qu'il est au pouvoir, aspire à se représenter lui-même, sans pouvoir y réussir, serait forcé de nous donner raison.

***

Ces jours derniers, dans les courses de *steeple-chase*, plusieurs accidents se sont produits. Des chevaux ont eu les jambes brisées, quelques-uns les reins rompus quant aux jockeys, l'un s'est tué, et d'autres n'ont manqué la mort que de la largeur d'une ganse. Nous ne sommes point, en principe, ennemis de ces catastrophes aussi nécessaires qu'inattendues. La Société organisatrice de ces courses sait ce qu'elle a à faire. Elle a pour but « l'amélioration de la race chevaline » — et comme la mort des chevaux lui paraît indispensable à leur amélioration, elle aurait tort de se gêner.

Pour les jockeys, les désagréments qui peuvent leur survenir nous touchent davantage, malgré tout. La Société ci-dessus désignée devrait au moins prévenir le public qu'elle poursuit, en même temps que le perfectionnement de la race chevaline, celui de la race humaine. Il est vrai qu'elle pourrait déclarer qu'un jockey est toujours, moralement au moins, beaucoup plus près du cheval que de l'homme. Et, pourvu qu'elle consentît à classer dans la catégorie des jockeys, les parieurs, bookmakers, poufmakers et sportmen, nous n'aurions vraiment rien à lui répondre

***

Sous ce titre à sensation : « Un complot gouvernemental », un de nos confrères donnait l'autre jour le texte d'un document émanant du procureur de Douai et que son auteur ne destinait nullement à la publicité.

Dans cette pièce, le procureur Chenest mettait simplement son chef hiérarchique au courant des procédés les plus sommaires à employer pour avoir raison des syndicats ouvriers.

Nous ne comprenons point que la publication de ce rapport ait pu soulever la réprobation. Que prouve-t-il, en somme? Que le gouvernement est décidé à faire preuve de raideur? Il nous en avait, loyalement, prévenus.

Et cette raideur — l'*Escarmouche* en était convaincue dès le premier jour — est le seul moyen pour le pouvoir d'inspirer au pays la confiance nécessaire.

***

La population, en masse, est pénétrée de cette vérité. Et la preuve, c'est que, pour cette dernière semaine seulement, l'excédent des retraits sur les dépôts, dans les Caisses d'épargne, ne s'élève qu'à la somme de 970.000 francs. C'est une simple affaire d'habitude — pour les employés. — Espérons que les circonstances leur permettront de se mettre rapidement au courant d'une besogne à laquelle ils étaient jusqu'ici, peu accoutumés. C'est à peine, en effet, si depuis le mois de janvier, les Caisses d'épargne ont remboursé 200 millions de plus qu'elles n'ont reçu.

***

Il faut être juste.

Si les livrets se retirent, les bons du Trésor s'avancent — en masse compacte. — Nous serons en mesure, un de ces jours, d'en faire l'addition.

On rira.....

.....jaune.

***

On a banqueté, l'autre jour, à Carmaux. Le citoyen Jules Guesde, dont la poire, nécessairement, devait apparaître entre deux fromages, déclara que Carmaux, en élisant Jaurès, a donné « le signal de la révolution sociale ».

« Le bulletin de vote, a-t-il dit, a fait cette œuvre! »

Il n'en fait pas d'autres.

***

En revenant d'embrasser M. Lépine, nos édiles se sont aperçus avec stupeur que le déficit du budget de la Ville n'avait pas diminué. Il était toujours de 6.733.000 francs.

Les conseillers membres de la commission du budget ont proposé, pour rétablir l'équilibre, une augmentation sur les taxes d'inhumation.

L'état indescriptible de saleté dans lequel ces messieurs laissent croupir Paris, et qui nous promet le choléra pour nos étrennes, leur donne la certitude absolue de combler ainsi, avant peu, le déficit que causa leur dégoûtante incurie

***

Jaloux des lauriers austères de M. Brisson (l'oncle), M. Lockroy vient de prononcer un discours-programme au *Salon des Familles*

République, ralliés, progrès, réformes, alliance franco-russe, tout y a passé.

Ovations et applaudissements, bien entendu.

Il ne manquait que le pétard du cocher Moore.

Il nous semble que M. Lockroy s'il ne veut point se voir accusé de noire ingratitude, ne devrait pas, au début d'une saison rigoureuse, laisser ce malheureux sans ouvrage

Question de linge, peut-être? Mais Victor-Hugo a dû laisser des gilets blancs.

***

Il est question de condamner le *Père-Peinard*

Il est question de gracier M. Baïhaut.



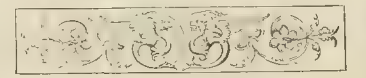
Mot de la fin (*un peu long; mais extrait des grands quotidiens*).

On racontait devant le Petit-Sucrier le récent suicide d'un vieux professeur de mathématiques et de sa femme.

Avec l'esprit infernal qu'on lui connaît, celui-ci riposta :

— Un professeur de mathématiques? Comment diable a-t-il fait son COMPTE pour mourir de faim?... Il avait des tables tout ouvertes : la TABLE DES LOGARYTHMES, ou — s'il avait des goûts plus simples — la TABLE DE PYTHAGORE. C'était un homme très ENTIER, je l'admets; mais il a eu tort de faire disparaître sa MOITIÉ. Enfin, il est sous la n R.

Inutile de dire si cette spirituelle sortie a eu du succès dans les salons de la baronne de V..... L'excellente Mme Adam, qui se trouve si bien, d'habitude, a failli se trouver mal.



## TRIBUNE LIBRE

*Nous insérerons toutes les semaines, à cette place, les plaintes des personnes, bien nombreuses malheureusement, qui n'ont point à se louer d'un état social où tout, hélas! n'est pas pour le mieux... Si les faibles ont besoin d'être soutenus, les puissants ont besoin d'être éclairés. Nous croyons donc rendre service aux uns et aux autres en faisant l'accueil le plus large a toutes les doléances, pourvu qu'elles soient légitimes — et morales.*

Monsieur le directeur,

OMME on s'est occupé beaucoup, cette semaine, de la chirurgie et des chirurgiens, je profite de l'hospitalité qu'offrent si généreusement vos colonnes pour appeler l'attention publique sur l'impolitesse du docteur Péan et sur sa morgue.

Si les chirurgiens se bornaient à n'user des procédés tranchants qui leur sont habituels que dans les amphithéâtres où ils opèrent, le public pourrait encore y mettre du sien — et passer condamnation. — Mais si ces messieurs apportent dans les relations de la vie quotidienne — à la ville, si j'ose dire — des façons d'agir aussi dénuées d'urbanité, on se voit forcé de s'insurger et de regretter amèrement que la chirurgie, qui permet à un homme de tailler et rogner à son gré, ne lui apprenne pas, dans une mesure même restreinte, l'art d'arrondir les angles.

Monsieur, je suis cul-de-jatte. Cet ennui m'est arrivé par suite d'une erreur commise par le chirurgien ci-dessus nommé.

Voici comment :

M'étant foulé les deux poignets en faisant de la comptabilité, je fus admis à l'hôpital Saint-Louis. En même temps que moi, on apportait un monsieur qui avait les deux jambes fracassées, et qu'on devait opérer dans les 24 heures. On nous donna des lits placés à côté l'un de l'autre.....

Le lendemain je me réveillai avec un violent mal de tête et une sensation douloureuse d'engourdis-

sement aux extrémités inférieures. Je regarde mes jambes, eh bien, monsieur, *je n'en avais plus!.....*

Etonné, j'appelle un interne et je lui dis : Regardez-donc!

— Ben oui, mon vieux, me répond-il, on vous a coupé les jambes! Ça a été vite fait, hein?

— Oui... Seulement, je la trouve mauvaise, et si c'est une plaisanterie, je voudrais bien qu'elle finisse. Vous autres, carabins, vous êtes très drôles, vous vous amusez à faire des farces, des facéties, mais celle-là, vous savez, vous l'avez poussée trop loin. En voilà assez!

— Mais, pas du tout! Pourquoi voulez-vous qu'on vous fasse une blague? Regardez votre pancarte, tenez : Double section des cuisses à hauteur de l'articulation illiaco-fémorale. On a profité de votre sommeil pour vous endormir avec du chloroforme. Ça a été tout seul. Et, comme vous étiez tout prêt, quand le docteur est passé..... aie donc!..... aie donc...... et voilà!

— Mais, monsieur, ça n'est pas moi!..... Moi j'ai les poignets foulés, et je n'ai rien aux jambes, absolument rien..... je n'ai même jamais eu de cors aux pieds!..... Mais j'y songe, la pancarte, — c'était pour mon voisin l'homme aux jambes coupées — et c'est lui qui doit avoir la mienne!

— Ah! par exemple, reprend l'interne en s'esclaffant, elle est bien bonne! Je comprends pourquoi l'autre idiot ne voulait rien savoir pour qu'on lui bande les poignets! C'est cet imbécile d'infirmier qui s'est trompé! Mais elle est bien bonne!

Puis il appelle plusieurs de ses collègues qui passaient et leur raconte l'histoire; ce fut une explosion de joie! ce fut du délire! Quand je vis que ces gens-là prenaient la chose du bon côté, je n'ai pas voulu faire montre d'un mauvais caractère, et, sans trop me faire prier, j'ai fini par déclarer que c'était vraiment assez comique.

Du reste, je dois l'avouer, ces messieurs ont été très gentils.La cicatrisation terminée, ils m'ont offert en manière d'excuse (le docteur Péan, je le reconnais, a mis son obole), ils m'ont offert, dis-je, une boîte sur mesure, en palissandre frisé, avec des roulettes garnies de pneumatiques increvables (voir aux annonces). Puis, au lieu du vulgaire fer à repasser dont se servent mes collègues pour sortir, ils m'ont fait faire des gants en bois, ce qui est beaucoup mieux porté.

— Ici, monsieur, je mets carrément les pieds dans le plat, et je déclare, sans phrases, que M. le docteur Péan est un muffe! Et cette expression, que je n'emploie jamais, est justifiée : Le dimanche qui suivit ma sortie de l'hôpital, je mis mes plus beaux vêtements. (Ce détail a son importance), j'avais mis mon haute-forme, une cravate blanche sur une chemise immaculée, et les jambes de mon pantalon faisaient un nœud irréprochable sur le devant de ma sébille, vernie à neuf.

En un mot, des pieds jusqu'à la tête, j'avais l'aspect d'un parfait gentleman. Je partis pour aller rendre une visite de remerciement au docteur Péan, qui m'avait autorisé à me présenter chez lui.

(Excusez mon indignation, monsieur, mais ma dignité d'homme indépendant se révolte en lisant ce qui suit) :

En arrivant à l'hôtel du célèbre chirurgien, comme je retirais mes gants pour monter l'escalier, un très bel escalier presque en marbre et garni de tapis à barres de cuivre, la concierge, une affreuse mégère sortit, furieuse, de sa loge, et me montrant une plaque que je n'avais pas remarquée en entrant, cachée qu'elle était par la porte, me hurla :

— Ah ça, vous ne voyez donc pas clair? Vous ne savez pas que c'est pour vous comme pour tout le monde, les ordres de M. le docteur!

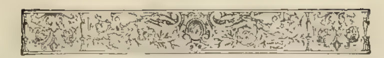
Et je lus, monsieur, pendant que se révoltait mon amour propre :

LES CULS-DE-JATTE
*passent*
PAR L'ESCALIER DE SERVICE

Je suis parti, simplement. Mais si ces lignes tombent sous les yeux du grand chirurgien, qu'il sache bien que c'est en employant de pareils procédés qu'on indispose les masses contre soi, et c'est parce qu'ils m'ont indigné que je me suis décidé à sauter aujourd'hui par dessus les convenances et à vous dévoiler la façon d'agir grossière de ce praticien plein de morgue.

Agréez, etc...

G. Bompied,
*Cul-de-jatte, rue Jean-Beausire..*



## OPINIONS D'ARTISTE

Le Parisien est revenu.
Le Client est rentré.
Les Expositions s'ouvrent.
Voyez la vente!

Chez Georges Petit, chez Durand-Ruel, chez Le Barc, on accroche des toiles.

*Chez Georges Petit.* — Trente et un peintres et six sculpteurs exposent ensemble, (on ne sait trop pourquoi). Ça coûte cent francs, paraît-il, pour faire partie de cette « Internationale artistique » qui n'est pas celle que nous rêvons; car, en exceptant Anquetin et le sculpteur Charpentier, ces peintres n'ont d'étranger que le nom; leur art est bien français..... trop français même.

Nous y reviendrons,

*Chez Durand-Ruel.* — L'Exposition de Paul Gauguin séduit par l'aspect général. Il paraît que le Peintre, ainsi que le dit la préface du catalogue, « s'est fait sauvage et s'est naturalisé Maorie sans cesser d'être lui-même, — d'être artiste ».

C'est le tort qu'il a eu.

Ce travesti d'un civilisé très maître de son pinceau nous fait sourire.

Nous applaudissons volontiers aux manifestations du peintre de quelques portraits, de quelques morceaux de nu, de quelques paysages, de Tahiti; mais nous restons indifférents devant l'évocateur des légendes tahitiennes, devant l'*Ave Maria*, qui n'est que du Bastien Lepage tahitien auquel il manque la musique d'un Gounod de là-bas.

Tous les paysages exotiques nous plairaient, comme curiosités, si nous n'y trouvions mêlés quelques paysages de Bretagne, dont l'aspect et la composition sont identiques, ce qui justifie la boutade de « l'artiste bien connu » dont parle le catalogue : « La Bretagne et la Provence sont inépuisables..... » puisqu'on y trouve Tahiti.

Après avoir rendu hommage au peintre Paul Gauguin, auteur des portraits admirables que l'on voit à droite, en entrant chez Durand-Ruel, nous attendons l'arrivée à Paris d'un peintre tahitien qui, tandis que son œuvre sera chez Durand-Ruel ou ailleurs, logera au Jardin d'Acclimation. — Un vrai Maorie. Quoi!

*Chez Le Barc.* — Deux expositions se suivent et se ressemblent.

La première est celle d'un groupe de peintres issus de l'Académie Jullian, réfractaires aux beautés imbéciles de l'enseignement Bouguereau, Lefebvre and Cᵒ, des révoltés de l'art qui seront un jour des officiels, s'ils ne se méfient des éloges outrés des critiques essayant de les enregimenter — déjà!

Cette exposition a mis en lumière Vuillard, dont l'œuvre ne se contente pas d'être belle d'aspect, mais qui dégage un charme profond dans l'évocation des scènes de la vie intime, laborieuse et pensive.

Ce que j'ai dit de Paul Gauguin s'applique à Maurice Denis ; tout en admirant l'aspect extérieur de ses compositions, je ne *coupe* pas dans leur naïveté voulue.

Il faudrait pourtant s'entendre, hé! là-bas, ceux de la petite chapelle, sur la valeur d'une œuvre d'art?

Ou cette valeur n'est que superficielle ; alors, flanquez-moi au vent toutes les préfaces de tous vos catalogues qui nous parlent de rêve, de charmes, de pensées s'élevant, si haut.. si haut!

Contentez-vous de faire, comme Ranson, des lignes qui, ne signifiant rien, peuvent quelquefois satisfaire l'œil ; faites de la peinture serpentine, sans catalogues et sans préfaces — ça nous plaira peut-être. — Mais n'allez pas raconter à ceux qui vous parlent du charme et de l'élévation de votre composition que vous n'avez cherché qu'une arabesque ; ou, alors, ne laissez pas mentir vos préfaciers — et faites-nous des bonshommes vivants, des mains qui saisissent...

Que votre art ne soit pas en même temps idéal et transparent.

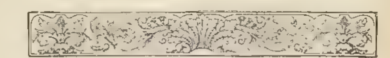
Faites, comme Vuillard, des œuvres complètes, où l'âme de l'artiste paraît avec des sensations de gaieté et de tristesse ; que l'harmonie de vos œuvres ait pour point de départ l'harmonie même de vos sensations ; et si vous voulez avoir de véritables sensations, regardez autour de vous, chez vous, dans vous, n'allez pas vous balader dans un pays quelconque, qu'il s'appelle le Moyen-Age ou Tahiti, avec la prétention d'interpréter leurs légendes en démarquant la foi et l'enthousiasme de leur religion. — Vous en êtes incapables, étant, de naissance, trop malins.

Le Barc de Boutteville a fait suivre cette exposition d'une autre où le groupe (?) dit symboliste (?) donne tout entier.

Mettant à part le maître Chéret, de Toulouse Lautrec, H. G. Ibels, Anquetin, Vallotton, Bonnard et quelques artistes trop fiers et trop indépendants pour faire partie d'une école, nous signalerons : « les Bretonnes » de Cottet, les paysages de Guilloux tirés à plusieurs exemplaires — pourquoi? — les pastels de Jeanne Jacquemin — une brave femme —, de très jolis paysages de Moret (qui n'a pas eu besoin de se faire naturaliser Breton) et Paul Serusier, un Breton — qui deviendra peut-être Maorie

---

*Nous sommes heureux d'annoncer aux amateurs que, par suite d'une entente avec nos dessinateurs, nous sommes en mesure de leur procurer les* LITHOGRAPHIES ORIGINALES, *tirées à* CENT EXEMPLAIRES SEULEMENT, *signées et numérotées par l'artiste, des dessins parus dans* L'ESCARMOUCHE. *Ces lithographies seront mises en vente, aux bureaux du journal, au prix de 2 fr. 50 et expédiées franco contre 2 fr. 75.*



## CONTE PHILANTHROPIQUE



Monsieur Doucerain, étendu dans son large fauteuil, au coin de son feu, était en proie aux méditations les plus graves.

Il venait de lire, dans son journal, le récit d'un de ces drames de la misère, si fréquents hélas! et dont la philanthropie, malgré sa vigilance incessante, ne peut empêcher l'accomplissement.

Deux êtres, les époux Guimard, s'étaient asphyxiés, impasse de la Loi, avec du charbon de bois. La femme était morte, le mari dans un état désespéré.

Guimard — M. Doucerain avait lu soigneusement le récit du reporter, et les moindres détails s'étaient gravés en son esprit — Guimard était un ancien professeur de mathématiques ; et Mme Guimard, née Foucard, était la fille d'un officier de la Légion d'Honneur. Le mari, ayant perdu sa place, avait amené sa femme à Paris, où il espérait trouver un emploi. Son espoir fut déçu et les malheureux, réduits à la plus profonde misère, ne trouvant plus aucun moyen de gagner leur vie, se résolurent à mettre un terme aux souffrances qu'ils enduraient depuis trop longtemps...

— Parfait, parfait, murmurait M. Doucerain... mais tout cela ne me dit pas comment ces Guimard, qui n'étaient pas les premiers venus, après tout, ont pu s'y prendre pour tomber à une pareille situation, Quelle chute!.. Un professeur!... Malgré tout, c'est immoral. On ne descend pas aussi bas... Comment diable? .. L'inconduite, sans doute...

Et M. Doucerain prononça le mot qu'il donnait comme explication indiscutable, en homme qui a beaucoup vu et ne se laisse point duper, dans tous les cas douteux :

— Il y avait un vice là-dedans.

C'était clair : le mari buvait, jouait, courait peut-être. La femme? Que savait-on? Le besoin de luxe, le goût des toilettes... Ah! mon Dieu!...

M. Doucerain, haussant pitoyablement les épaules, reprit son journal. Il relut la lettre où le désespéré, au milieu de la fumée qui lui montait à la tête, le cerveau martelé, troublé par l'acide carbonique,


Anquetin



DESSIN INÉDIT D'ANQUETIN.

avait formulé, heure par heure, son testament d'abandonné.

« ... Nous n'avons pas de dettes... »

La première fois que M. Doucerain lut cette phrase, il proféra :

— C'étaient tout de même de braves gens.

La seconde fois, il murmura :

— Heu! heu!..... Pas de dettes.....

Et la troisième fois, par exemple, s'étant levé tout d'une pièce et dressant les bras, M. Doucerain s'écria :

— Pas de dettes!... Ah! les canailles!... Pas de dettes!... Parce qu'ils laissent un matelas pour payer leur propriétaire..... un mauvais buffet et trois chaises boiteuses pour payer les Pompes Funèbres!... Pas de dettes!... Et les dettes envers la patrie? Et les dettes envers la société? ça ne compte pas, ces dettes-là?... Oui, ces dettes-là? Les dettes sacrées?... On n'y pense pas, on s'en moque! ça n'existe même pas!... On se soustrait au règlement avec un boisseau de charbon de bois! On échappe au payement en se donnant la mort...

Et M. Doucerain, quittant subitement le ton indigné pour prendre le mode ironique, conclut en fourrant ses mains dans ses poches :

— Ah! ma foi, c'est commode!

Il fit, goguenard, deux ou trois tours dans la chambre; puis, se trouvant devant son bureau, il s'assit avec une telle brusquerie qu'il fit craquer le fauteuil et bientôt sa plume grinça sur le papier.

« ... Non, monsieur le ministre, cela ne peut durer davantage. Il est temps de mettre un frein à cette épidémie de suicides qui nous submerge. Ces gens qui disparaissent de parti-pris, au moment précis où leur vigueur morale et physique atteint sa plus grande intensité; ces gens qui refusent d'apporter à la société qui les fait vivre le tribut de leur travail; à la patrie qui les défend, les soutiens dont elle a besoin; ces gens-là, permettez-moi de les appeler par leur nom : ce sont des déserteurs! .. Eh! bien, monsieur le ministre, il est urgent de prendre un parti héroïque : il faut les mettre dans l'impossibilité de déserter ou la leur faire payer cher, leur désertion!...

« Croyez-en un vieux philanthrope, monsieur le ministre, un homme qui n'a jamais été guidé que par le plus ardent amour de l'humanité. Croyez-le — et écoutez-le. — Il faut réglementer la vente du charbon de bois. Tout est là... C'est bien difficile, direz-vous? En théorie, soit. En pratique, non... Voici mon système — que je vous soumets : que tous les charbonniers soient tenus de vendre, soit en gros, soit en détail, deux sortes différentes de charbon : 1° le charbon de bois pour usages culinaires; 2° le charbon de bois pour *usages spéciaux*.

Ce charbon pour *usages spéciaux* se vendrait très cher. Il serait frappé d'un impôt. Je laisse à votre compétence — qu'aidera certainement l'expérience de votre collègue M. Dupuy (du même) — le soin d'en fixer le taux. Qu'il soit, je vous en prie, exagéré. Les gens qui tiendront à se suicider au moyen d'un engin non surveillé par la loi sauront, désormais, ce que cela leur coûtera. Comme ces misérables ne se résolvent à cette extrémité que lorsqu'ils ne possèdent plus que les vingt derniers centimes qu'ils n'ont pu dilapider..... Ce serait prévenir le mal, monsieur le ministre..... Et puis, l'étiquette obligatoire collée sur les sacs de *charbons pour usages spéciaux* forcerait bien des gens à réfléchir. Beaucoup d'entre eux renonceraient à leurs projets sinistres et préféreraient continuer à vivre — pour devenir bons époux et bonnes mères.

Vous allez me faire une objection, monsieur le ministre. Je la prévois. Certains enragés, des déséquilibrés pour lesquels n'existent ni lois humaines ni lois divines, des gens sans aveu qui se rient, même au dernier moment, des ordonnances les plus formelles, emploieraient, pour se soustraire à l'obligation de vivre, le charbon pour usages culinaires. En ce cas, monsieur le ministre, il faudrait agir sans aucune pitié. Que les proches de ces misérables, ascendants ou descendants, soient rendus responsables de leur manque de savoir-vivre. Frappez, au besoin, la commune qui les a vus naître. Il faut que, bon gré mal gré, l'impôt — réserve faite pour les frais — rentre dans les caisses de l'Etat. C'est humain, monsieur le ministre; je dirai plus : c'est philanthropique... »

M. Doucerain affectionnait cette dernière phrase. Le fait est qu'elle est assez juste.

## INTERVIEW

*Toutes les interviews publiées par nous sont de fantaisie.*

*Vu l'échange continuel des convictions et des caractères, nous ne garantissons pas plus la capacité des colonnes que celle des interviewés.*

### CHEZ M. MUSSLECK

[illegible] **Grand Concert Parisien** [illegible]

Monsieur, nous venons vous demander ce que vous pensez de la décision prise par la commission des théâtres, qui veut s'occuper, cet hiver, des dangers d'incendie que peuvent offrir les salles de cafés-concerts.

— Ça m'est bien égal, monsieur, les dangers d'incendie! Je suis assuré!

— Mais le public? Si l'incendie se déclare lorsque votre salle est, comme toujours, absolument remplie?

— Oh! en ce cas, monsieur, répond le directeur avec un sourire, il n'y a aucun danger pour les spectateurs. Mon concert a deux dégagements très larges dans lesquels une personne de moyenne *corporence* peut très bien passer, de front. Il y en a même un autre où, en cas d'incendie, on pourrait faire partir les enfants au-dessous de dix ans. De plus, les murs de mon établissement étant très minces, le feu ouvrirait rapidement des brèches par lesquelles s'en irait tranquillement le public.

Ainsi, vous voyez que je n'ai rien à craindre de la visite de la commission. Après les débuts difficiles que j'ai eus...

— Ah oui! interrompons-nous, vous avez eu des débuts assez...? Vous avez, paraît-il, été plongeur, rue du Chabanais?

— Non, monsieur, je n'ai pas été plongeur, au contraire!

J'essuyais la vaisselle!

Je fis un mariage heureux, puis, grâce à ma conduite et mes bons antécédents, je pus ouvrir un petit concert à Grenelle et ensuite l'établissement que je tiens maintenant. Vous connaissez, monsieur, tous les efforts que j'ai faits pour relever le niveau du café-concert; on a chanté chez moi des morceaux d'opéra : la *Favorite*, la *Juive*, *Miss Helyett*, etc. Et tenez, on vient justement de créer un monologue qui fera, pour sûr, le tour des salons : « On peut scier dans les coins... »

— Votre concert a succédé à une ancienne écurie, n'est-ce pas? Des gens mal intentionnés prétendent même que, chez vous, ça sent toujours le vieux cheval?

— Monsieur, c'est infâme! On a dit aussi qu'on pouvait, l'écurie n'ayant jamais été désinfectée, attraper le choléra ou la morve. Comme si deux ou trois heures passées dans un endroit pouvaient suffire pour gagner cette terrible maladie!... Monsieur, je méprise ces attaques inspirées par l'envie qu'excite la prospérité de mon établissement. Car je n'ai pas les frais des autres maisons, ma publicité étant faite presque gratuitement, ce qui m'a permis d'engager Fragson, qui va incessamment faire ses débuts ici.

— Mais permettez! Le directeur du Concert Européen prétend que cet artiste reste chez lui.

— Pas du tout. Je lui fais un pont d'or et il viendra chez moi, comme y sont venues presque toutes les célébrités du concert.

— Yvette Guilbert?

— Oui, Yvette Guilbert. — Et, quoiqu'on en dise, nous avons gardé un excellent souvenir l'un de l'autre.

— Ensuite, Irma Perrot?

— Oui, Irma Perrot. Seulement, cette artiste, qui a, certes, un talent neuf et original aurait voulu faire autour de son nom une colossale publicité et inonder Paris de ses affiches...

— Mais je ne vois pas...

— Oui, mais moi, je voyais. Savez-vous qui aurait payé ces affiches?... Moi, monsieur, oui, moi! Et j'avais déjà fait les plus grands sacrifices pour lui donner l'autorisation de s'adresser à un artiste célèbre!... D'ailleurs, je ne suis pas du tout partisan de ces réclames forcenées qui n'en imposent plus au public. Ne vaut-il pas mieux dépenser son temps et son argent à composer d'intéressants spectacles? C'est là le seul moyen d'attirer les foules, et j'en sais quelque chose : Croyez-vous que ce soit pour rien qu'il passe tant de monde tous les jours Faubourg Saint-Denis, devant la porte de mon établissement? J'arrive à avoir ainsi le public intelligent. En ce moment, au concert, la mode est aux vieilles gloires. Je ne vous citerai pas tel ou tel établissement dans lesquels des artistes, dont les crinolines connurent jadis la gloire au théâtre, tiennent à recueillir des derniers lauriers qui ont, pour ainsi dire, quelque chose de posthume... pardon, je voulais dire de postiche..... Mais chez moi, ici, est-ce que vous n'en trouvez pas, des célébrités qui datent? Est-ce que je ne me mets pas en quatre pour découvrir, dans des provinces éloignées, de fidèles gardiennes des anciennes traditions qui ont fait la joie de garnisons successives?

Et c'est à l'heure où je m'impose tous ces sacrifices qu'une commission quelconque viendrait chez moi m'imposer des changements ou des réparations? Les réparations à faire sont toutes morales, monsieur. Et, un gouvernement habile ne doit pas toucher au Café-Concert, expression de l'intellectualité de la grande ville! Au Café-Concert, nous travaillons pour l'avenir — et moi, pour ma part, j'en suis fier! Comme me le disait l'autre jour un député socialiste qui fréquente mon établissement : « La révolution nécessaire est une révolution philosophique — et le Concert la commencera, cette révolution, en faisant l'éducation des masses ». Et toutes les éducations se payent!!!

Et d'ailleurs, reprit M. Mussleck, chez moi, dites-le bien, il n'y a aucun danger d'incendie. Dans les autres concerts, comme en mon établissement, on fume — mais au Parisien, monsieur, on crache! ....

Nous prenons congé.

En sortant nous constatons la justesse des dires de M. Mussleck : les dégagements sont très suffisants : nous avons pu passer par les corridors.

L'Interviewer.



## THÉATRES

Variétés. — Le succès de *Madame Satan* s'accentue de jour en jour. Brasseur et Mlle Lender, surtout... Mais à quoi bon un panégyrique — après le dessin de Toulouse-Lautrec?

[illegible] *Ah! la pau..., la pau..., la pau...*, revue de l'année [illegible] à grand spectacle, en trois actes et 11 tableaux de MM. Milher et Gandillot.

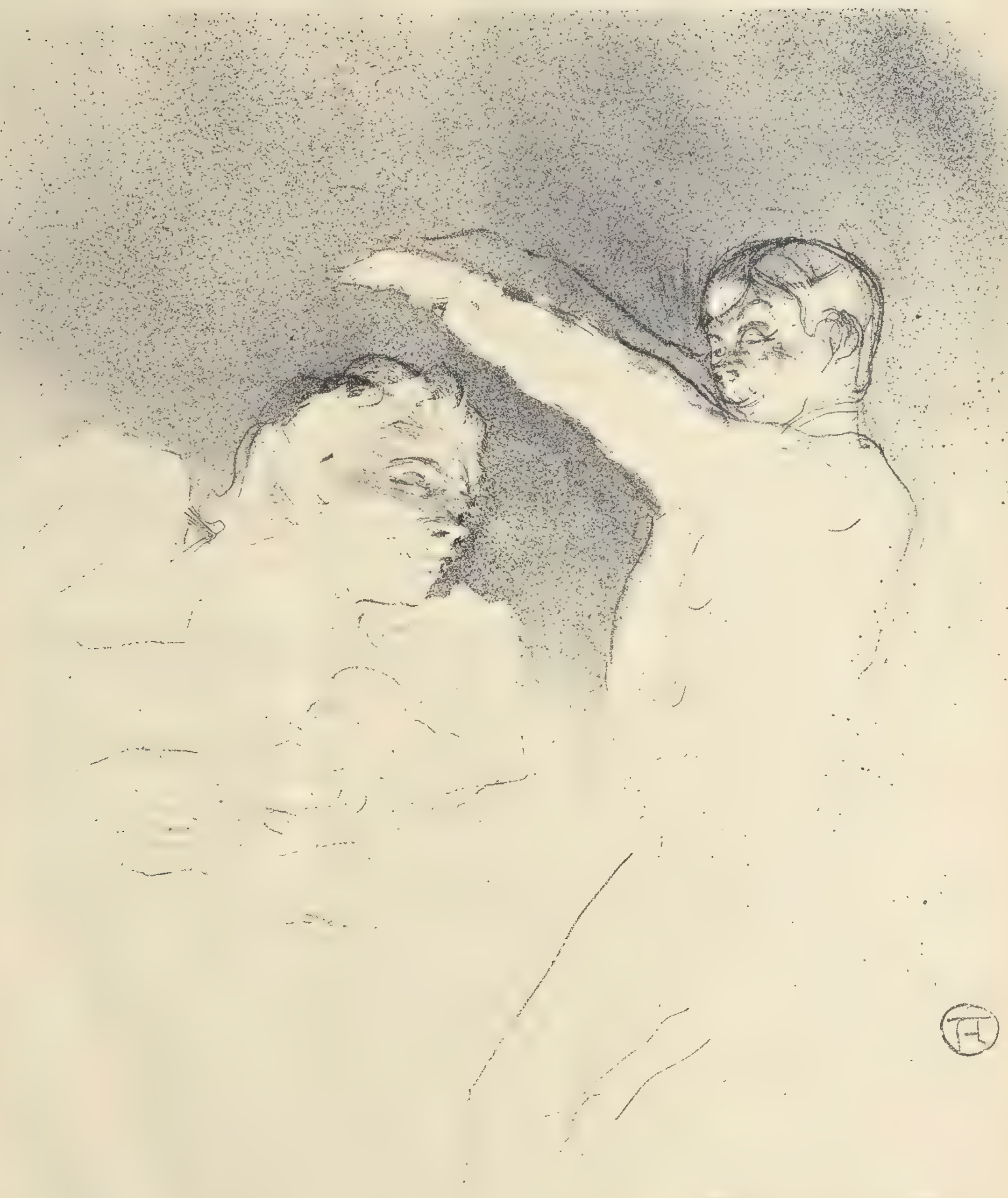
Ce n'est qu'une revue, mais avec les hommes d'esprit qui l'ont faite : L. Gandillot, cher à M. Sarcey, et Milher, [illegible] du Palais-Royal, on pouvait s'attendre à [illegible] très amusantes et très originales. Nous n'avons pas été déçus.

De jeunes et jolies filles, court-vêtues, viennent, tour à tour, déclarer qu'elles sont : l'Alliance franco-russe, le Port de Toulon, la nouvelle Chambre, une branche de l'arbre des Rougon-Macquart, etc. Elles chantent avec une gentille petite voix des couplets lestement troussés; le compère ou la commère dit un mot drôle, et ça continue comme ça pendant onze tableaux. Aussi, le public, un peu désarçonné d'abord, a-t-il fait fête à cette manière toute nouvelle de comprendre la revue.

A citer surtout une scène inattendue et qui a eu un [illegible] succès d'enthousiasme :

Dans un tableau d'une très belle mise en scène, représentant le vestibule de l'Opéra, le soir du gala, avec les drapeaux des deux grandes nations amies mariant leurs couleurs, le compère et la commère attendent les

« *J'ai vu ça* ».
GOYA.



DESSIN INÉDIT DE TOULOUSE-LAUTREC.

Aux Variétés : Mademoiselle Lender et Brasseur.

invités. Une fanfare, tout à coup, joue la *Marseillaise* : « Ah: voilà des Français ! » dit la commère. – Tu as raison, répond son protagoniste, ce sont des Russes ! »...

Les costumes et les décors sont tout neufs. Les mots aussi

La revue est menée rondement par M. Véret et Mlle Verly, autour desquels gravite un essaim de charmantes femmes.

Gaité. — Débuts de Mme Bob Walter, dans les *Bicyclistes en voyage*. Grand succès.

Palais-Royal. — *Leurs Gigolettes*, comédie en quatre actes de MM Meilhac et Saint-Albin

Des quiproquos, des placards, des fenêtres par lesquelles on se sauve, des vasistas qu'on défonce ; et au dénouement, un gant et un mouchoir retrouvés, qui arrangent tout. Une grosse pelote de ficelles !

Mais l'esprit de Saint-Albin et le parisianisme quintessencié de Meilhac, donnent une saveur délicieuse à ce vaudeville qui serait, ou quelconque, ou désastreux, traité par d'autres.

Le troisième acte,surtout, a été un succès de fou rire. Je le recommande aux hypocondriaques

L'excellente troupe du Palais-Royal a très bien enlevé cette comédie, qui s'annonce comme un grand succès. Citons, tout particulièrement, Saint-Germain Milher et Calvin, et Mlle Cerny — d'une agilité vraiment merveilleuse.

Bouffes du Nord. — *L'Ennemi du Peuple*, de H. Ibsen. (*Représentation donnee par l'Œuvre.*)

La pièce est si belle qu'elle a résisté victorieusement à l'interprétation de M. Lugné-Poë.

Nous avons écouté avec plaisir la conference du poète Laurent Tailhade, qui présidait la réprésentation. Il est des vérités qui, si elles ne sont pas toujours bonnes à dire, sont toujours bonnes à entendre.

Théatre des Poètes. — L'*Empereur*, drame en cinq actes, en vers, de M. Grandmougin.

Encore un Empereur ! Encore un drame en cinq actes ! Encore des vers ! Encore M. Grandmougin

*P. S.* — M. Sarcey, dans son dernier feuilleton, rend compte de la *Faillite*, jouée au *Théâtre-Libre*. Il n'a pas compris la pièce,cela va sans dire,et l'avoue—naturellement

Rien que d'ordinaire, jusqu'ici. Mais où M. Sarcey dépasse les bornes permises — même à lui — c'est lorsqu'il attribue à un monsieur qui figura dans la pièce, les éloges que mérita l'artiste qui s'appelle Gémier.

Ce n'est pas tout d'être influent : il faudrait encore être honnete.

Nous sommes convaincus que M. Francis (nous supprimons la conjonction ; à son âge !) nous sommes convaincus que M. Francis Sarcey, s'il s'agissait de découvrir le nom d'une cabotine dont l'allure crapuleuse aurait excité ses nerfs — les nerfs de Sarcey ! — n'hésiterait jamais à se mettre martel en tête.



L'Imprimeur Gérant : René MEUNIER, 15, rue Baudin, Paris.

Première Année N° 3. 26 Novembre 1893.

# l'Escarmouche

LE NUMÉRO 20 CENTIMES

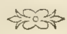
*Abonnements*

| | | |
|---|---|---|
| PARIS | Un an | 10 fr. |
| DÉPARTEMENTS | Un an | 12 fr. |
| UNION POSTALE | Un an | 13 fr. |

*Les Annonces sont reçues aux bureaux du journal*

DIRECTEUR

GEORGES DARIEN



LE NUMÉRO 20 CENTIMES

*Rédaction et Administration*

15, Rue Baudin. — Paris

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus

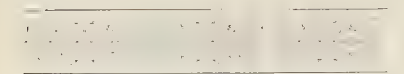
*Adresser Lettres et Mandats à M. l'Administrateur*

*Pour le Travail, la Patrie et l'Amour,*
*Le Ciel a fait les enfants du Faubourg !..*

— Tâchez de fermer vos gueules, quand le père chante !

H. G. Ibels

DESSIN INÉDIT DE H. G. IBELS.



## PUBLICITÉ GRATUITE

UN MONSIEUR
offre gratuitement le moyen de se faire recevoir au Grand-Orient. Cette offre, dont on appréciera le but humanitaire, est la conséquence d'un vœu fait à Fourmies. S'adresser à M. Isaac, ex sous-préfet.

LE MEILLEUR
dépuratif politique, c'est l'Homogénéité progressiste. Ce remède, anti-glaireux et anti-bilieux, régularise les fonctions. Se méfier des contrefaçons.

NE RIEN ACHETER
en fait d'autographes, avant de s'être adressé à la maison Develle. Spécialité de lettres de recommandation. Discrétion absolue. Enseigne : « Vogue-la-Galère. »

SI VOUS AVEZ BESOIN D'ARGENT
allez trouver M. Denormandie, qui vous en donnera, car les écus, comme on dit, ne lui coûtent guère. Il vient de soutenir, au Sénat, que l'excédent des retraits sur les dépôts constaté aux Caisses d'Epargne 2,338,168,02, seulement, la semaine dernière), est l'indice d'une prospérité indiscutable.

INCONVENIENTS DU BANDAGE
de l'arc parlementaire, vous venez encore une fois d'être démontrés par l'excellent M. Dupuy! S'il se fût affirmé moins tendu au cours de sa déclaration ministérielle, les interruptions eussent été moins fréquentes, et les applaudissements moins rares.

POSITION
sûre et peu fatigante proposée à toute personne capable d'additionner les recettes des Caisses d'Epargne. Véritable sinécure.

VOYEZ DONC CE RESSORT
que possède l'honorable M. Rouvier! Bien qu'ayant bénéficié d'une ordonnance de non-lieu, il a trouvé moyen de faire valider son élection par la Chambre.

QUE FAIRE,
à présent?... Attendre encore un peu.



## RACCOURCI DE DÉCLARATION



Nous regrettons amèrement que le peu de place dont dispose un journal hebdomadaire illustré ne nous permette point de publier, *in extenso*, le magnifique discours que vient de prononcer, à la Chambre, l'honorable M. Dupuy.

Nous avions songé à en donner une analyse. Mais, si consciencieuse eût-elle été, elle aurait risqué, peut-être, de ne satisfaire qu'à moitié quelques-uns de nos lecteurs.

Nous nous sommes donc, réflexion faite, résolus à recourir à un nouveau procédé. Nous publions, du discours de l'honorable président du Conseil, les derniers mots de chaque période. Chacun sait que c'est sur ces derniers mots que l'orateur appuie avec le plus d'énergie, et les lecteurs de l'*Escarmouche* auront ainsi — en raccourci — la note exacte du document ministériel.

« Messieurs,

« La nouvelle législature, par des déclarations précises et loyales, fait, pour avoir le prétexte de dire que tout est à faire, la dernière consultation nationale.

« Les discussions théoriques, tyrannies des mots confus et des formules générales, avec son corollaire, la liberté du travail anonyme de l'Etat, quels que soient les meneurs et les agitateurs, nous ne cesserons de les combattre au nom même de la Patrie!

« Rien ne saurait prévaloir contre elles; mais vous ne perdez rien pour attendre la République, la développer, la fortifier!

« La caisse de retraites des ouvriers mineurs sera l'utile préface des disponibilités suffisantes et durables.

« Notre tâche principale, résultat de tout son pouvoir, c'est d'amortir l'impôt des boissons pour l'équilibre budgétaire entre les charges et les facultés des contribuables — bien que leur diversité ne comporte pas les prestations.

« L'exercice de la médecine vétérinaire, prospérité du pays des bureaux de placement, appelle de [illegible] développements.

« La vente et le transport de la dynamite et des explosifs avec les droits de l'Etat, responsabilité d'un gouvernement de la France, nous ont montré qu'on peut sérieusement compter sur le programme progressiste — certainement!

« Le plan de travail que nous vous apportons a cette double qualité, au détriment de sa sécurité et de son repos, dont les inoubliables fêtes du mois d'octobre ont précisé le caractère, et marqué la portée, avec celui de la République.

« La grande nation qui vient de vous honorer de ses suffrages — ne la perdez pas! »

Que ne pouvons-nous rendre — pour donner à nos lecteurs une idée complète de l'effet produit par ce beau discours — le bruit des *applaudissements* qui ponctuaient chaque période, celui des *exclamations* poussées par des mécontents blessés [illegible] du *silence* [illegible] *mités de la salle!*

La puissance humaine, hélas! a des bornes..... Consolons-nous en constatant que le 21 novembre fut une bonne journée pour la République — et une mauvaise pour certain parti dont le pays, comme le dit si bien M. Dupuy, est absolument excédé.

## ECHOS



M. Ferdinand de Lesseps, né à Versailles le 19 novembre 1805, vient d'entrer dans sa quatre-vingt-neuvième année. Les quotidiens nous mettent au courant de cet événement intéressant; ils nous apprennent, même, que l'inauguration du Canal de Suez eut lieu un 19 novembre, ainsi, du reste, que l'élévation de M. de Lesseps à la dignité de Grand-Croix de la Légion d'Honneur. C'est donc un triple anniversaire, nous disent-ils, qui réunissait dimanche, à l'hôtel de l'avenue Montaigne, en une fête intime et discrète, les membres de la famille de Lesseps.

Ils oublient de nous le dire — mais nous l'apprenons de source certaine — on se contenta de jouer à pigeon-vole, et le piano — car on fit un peu de musique — fut tenu par les gendarmes.

***

On connaît la mésaventure survenue à Mlle Suzanne Tarrit, femme de chambre en service auprès de Mlle Liane de Pougy. Cette Liane, dont le métier consiste à s'enrouler autour de l'existence des gens qui ne savent que faire de leur temps, voyait depuis plusieurs mois à ses pieds — tu n'iras pas plus loin! — un monsieur de Mac-Mahon, parent d'un militaire qui décéda. Ce Monsieur parti, l'escarcelle vide, Mlle de Pougy crut bon de lui faire réclamer, pour frais divers, par l'intermédiaire de la cameriste, une somme de 15.000 francs. Le tribunal vient de débouter Mlle Tarrit de ses prétentions exagérées.

Nous ne voulons pas moraliser là-dessus. Que ces Messieurs de la Haute, comme on dit, se ruinent pour des filles, c'est leur affaire. Nous ne croyons point, du reste, au rôle providentiel de la cocotte, considérée comme agent actif de restitutions nécessaires. Nous nous étonnons, seulement, qu'on puisse sacrifier tant de choses à ces demoiselles. Mlle Liane de Pougy, par exemple — nous nous refusons à généraliser — est disgracieuse, certainement — et plutôt laide.

***

Une paire de critiques.

M. Jules Lemaître, d'abord.

L'autre jour, à la *Renaissance*, le vaillant champion du goût qui *tomba* Georges Ohnet — auteur, quand même, de *Serge Panine* — avec la bravoure que l'on sait, a fait une conférence.

Il y fut question, à propos de *Phèdre*, de toutes sortes de choses. Des fonds de bibliothèques furent vidés devant la rampe; des compilations laborieuses, épinglées de paradoxes en liquidation, étonnèrent le verre d'eau sucrée.

Ce fut délicieux.

M. Jules Lemaître, tout entier, était au salon.

La presse, du reste, ne lui marchanda point les éloges.

Les compliments qu'on lui décerna, pourtant, s'ils furent un hommage à ses qualités d'orateur, constituèrent plutôt, en quelque sorte, un outrage à son sexe. Nous cueillons, au hasard :

« Coquetterie charmante... enjouement... naïveté feinte... élégance séduisante... habiles exercices... évolutions gracieuses, d'une légère ballerine... »

Ces éloges, certes, M. Jules Lemaître les mérite. Qu'il ose donc regarder son triomphe en face; la modestie n'est pas toujours bonne conseillère. Et qu'il se résolve, enfin, à assujettir ses paupières — dont le clignottement équivoque rappelle le déclanchement énervant et continuel des abat-jour fatigués.



Quant à M. Sarcey — citons:

Une jolie scène encore, dit-il — il rend compte d'une revue — est celle où les agents de police réunis autour du brigadier écoutent la lecture qu'il leur fait de la circulaire du préfet de police et les explications qu'il leur en donne. Le préfet a recommandé à ses agents d'avoir de la déférence pour les femmes.

— Qu'est-ce que tu entends, toi, par déférence? demande le brigadier à l'un de ses hommes.

L'homme se gratte la tête sans répondre.

— Voyons! si une femme n'obéit pas tout de suite, qu'est-ce que tu fais pour lui témoigner de la déférence?

— Je lui flanque un bon renfoncement...

Je ne cite pas le texte exactement; mais c'est l'idée qui est plaisante.

Voilà. Flanquer un bon renfoncement à une femme? L'idée est plaisante. Voilà.

Il existe des gens qui sont de vieilles brutes, mais qui savent, au moins, s'arranger pour ne pas être de sales vieilles brutes.

***

La Compagnie Internationale des Wagons-Lits, vient de construire une voiture de luxe qu'elle se propose de présenter à M. Carnot, auquel elle doit servir, lors de ses voyages présidentiels.

Le *Temps* nous fait, de ce wagon, une description trop détaillée — et quelque peu narquoise. — Il n'a point la pudeur d'omettre un fauteuil « à manchettes », recouvert en maroquin capitonné, et qui dissimule habilement un *water-closet*. L'ironie n'est pas des plus fines. La constipation opiniâtre, aussi connue que déplorable, dont souffre notre cher président, ne nous semble guère offrir matières à plaisanterie.

Le *Temps*, d'ailleurs, va plus loin. « La voiture, dit-il, est munie d'un frein automatique et modérable. » Quelle grossièreté dans l'allusion! Ne dirait-on pas que le wagon est sans cesse habité? « Elle possède également une conduite de chauffage à vapeur, nécessaire pour être admise par les chemins de fer allemands et italiens. »

Voyez-vous d'ici M. Carnot se rendant à Rome ou allant faire une visite à Berlin — glissant, entre les manchettes de son fauteuil, sur les rails de la Triplice?.....

Il fut une époque où les gens sérieux pouvaient lire le *Temps*!...



Pour la représentation d'*Antigone*, au Français, M. Vacquerie a expressément tenu à ce qu'on ressuscitât le théâtre d'Athènes avec tous ses accessoires et ses dispositions d'ensemble. Cette obstination a failli causer, le jour de la répétition générale, un grave accident.

A la fin du deuxième acte, la charmante Mlle Bartet fut enlevée dans l'espace sur le cadre d'une machine qui surgit tout à coup du sol.

On put, heureusement, dégager à temps la tragédienne, qui en fut quitte pour une légère frayeur.

N'empêche que l'entêtement de M. Vacquerie eût pu avoir de déplorables conséquences. Il ne semble point, il faut bien le dire, des plus raisonnables et n'est pas sans nous surprendre. M. Vacquerie, en effet, se montra plutôt partisan, jusqu'aujourd'hui, de l'application forcenée des procédés les plus nouveaux.

Est-il nécessaire, par exemple, de parler du tourniquet — du fameux tourniquet — qui fonctionna si longtemps devant la maison de Victor Hugo, après la mort du poète?

***

Mot de la fin (*extrait des grands quotidiens*).

On parlait de Jaurès, le premier interpellateur de la session.

— Ce Jaurès, dit quelqu'un, a disparu pendant très longtemps, mais il a fini par se faire élire dans le Tarn.

— Mieux vaut Tarn que Jamais, répondit l'immortel Boireau — puisqu'il est mort.

Malgré son cynisme, cette réplique eut le plus grand succès dans les salons de la belle Mme G., *dont Boireau* [illegible]



## MUSIQUE DE CHAMBRES

Avec le concours de hautes personnalités parmi lesquelles on remarque MM. Rouvier et Joseph Reinach, M. David Raynal est arrivé à former un groupe puissant, dit des *Progressistes*. L'homme des « conventions scélérates » s'étiquette aujourd'hui *républicain de gouvernement* : « Il faut un gouvernement, déclare-t-il, un gouvernement qui gouverne, un gouvernement qui parle ferme, un gouvernement qui... que... Il n'y a pas de majorité pour la revision, ni pour la séparation de l'Eglise et de l'Etat, ni pour les autres articles surannés..., etc. »

Voilà ce que proclame M. David Raynal, progressiste. Et, là-dessus, la presse opportuniste pousse des cris de joie. Le *Temps*, surtout, exulte. « Nul ne doit être surpris, dit la feuille de M. Hébrard — si cher, hélas! aux actionnaires du Panama — si les républicains de gouvernement, les *Progressistes*, héritiers de la pensée et des traditions des fondateurs de la République, réclament les premières places. »

Non, nul n'en est surpris. On commence à s'y habituer, depuis longtemps... Mais voilà bien longtemps, tout de même!

Quant au groupe de l'Extrême-Gauche, il s'est réuni sous la présidence de M. Barodet. Il a décidé de se reconstituer sur les mêmes bases qu'autrefois, en conservant intact son ancien programme.

On se demande, vraiment, pourquoi M. Clémenceau n'a point été réélu. Peut-être parce qu'il aurait pu remplacer M. Barodet

Le nombre des candidats aux emplois de questeurs a été invraisemblable. Nous n'osons le donner Il est vrai que les titulaires de ces emplois touchent la somme respectable de 18,000 francs par an; mais il est vrai, aussi, que la mendicité doit avoir des bornes. Le général Jung, par exemple, aurait pu, ce nous semble, contenir ses appétits. Quand on a, comme lui, la faculté de ponctuer de virgules alsaciennes, dans un journal d'informations, les truismes patrioticards jargonnés par des anonymes...

Voici, presque *in extenso*, le discours de M. Casimir-Périer, président de la Chambre :

« Messieurs et chers collègues,

« Si vous me jugez capable de mesurer à l'honneur que vous me faites la reconnaissance que je vous dois...... l'humanité s'avance à la recherche du mieux matériel et moral. »

Inutile de dire que les applaudissements les plus vifs ont salué cette allocution, aussi neuve que brillante.

L'invalidation du vicomte Melchior de Vogüé, académicien-russe, est chose certaine. C'est bien fait. Ça lui apprendra à mettre les populations au courant des fautes d'orthographe ministérielles.

Le Sénat vient de nommer une commission chargée d'examiner le projet de loi sur la protection de la santé publique. Les membres de cette commission — parmi lesquels M. Camescasse — se déclarent favorables au projet.

On ne se résout pas plus galamment au suicide.

M. Maurice Faure, membre du groupe radical, est à la recherche de « termes précis ».

Récompense honnête à qui lui en fournira.

Il paraît que les officiers de service au Corps Législatif font des difficultés pour saluer du sabre les présidents ou vice-présidents qu'ils escortent.

M. Casimir la trouve mauvaise. Son dépit — nous ignorons pourquoi, mais nous l'affirmons — doit sembler tout naturel.

Quant à M. Lockroy, nous le croyons mal venu à se plaindre de ce manque d'égards. Des saluts à l'arme blanche auraient, en effet, quelque chose d'offensant pour un homme habitué à saluer, lui-même, du fond des corridors les plus sombres, les balles en papier mâché du cocher Moore.

M. Jourdan, à qui l'on demandait s'il était vrai qu'il dût interpeller le gouvernement, laissa fluer quelques lambeaux de phrases:

« Pourquoi interpellerais-je?.., Ah! mon Dieu!.. Est-ce un rôle pour un nouvel arrivant?... Le renversement du ministère? Je n'y tiens pas. J'y compte des amis.. Je ne puis espérer mieux... »

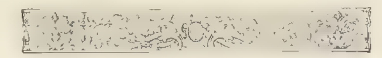
Et il ajouta, en larmoyant :

« Je voudrais me rendre compte, voyez-vous, de ce que peut être l'éloquence parlementaire! »

Lugubre, le tombeur de M. Clémenceau; macabre, triste comme un bonnet de nuit.

Décidément, ce n'est pas Jourdan Coupe-tête. C'est Jourdan Serre-tête.

*Nous sommes heureux d'annoncer aux amateurs que, par suite d'une entente avec nos dessinateurs, nous sommes en mesure de leur procurer les LITHOGRAPHIES ORIGINALES, tirées à CENT EXEMPLAIRES SEULEMENT, signées et numérotées par l'artiste, des dessins parus dans L'ESCARMOUCHE. Ces lithographies seront mises en vente, aux bureaux du journal, au prix de 2 fr. 50 et expédiées franco contre 2 fr. 75.*



## REVUE DES JOURNAUX

Des *Debats*, qui rapportent que l'anarchiste Léauthier a chargé Sebastien Faure du soin de sa defense, et que ce dernier cherche déjà à expliquer le crime de son client.

« La place de l'avocat Sebastien Faure n'est plus au banc de la défense; elle est à côté de Léauthier, sur les bancs de la Cour d'Assises. »

Les modérés sont toujours gais ..

Du *Jour*

« Le péril n'est plus à droite; car il n'y a plus de droite. Le péril est au-delà des confins de la gauche : il est, en un mot, dans la Révolution. »

Est-ce que la Révolution aurait, d'avance, refusé de construire ses barricades futures avec ses pavés en bois ?

L'*Intransigeant*, avec sa mauvaise foi habituelle, prétend que l'honorable M. Dupuy n'assista point au *Diner de la soupe aux choux*, simplement pour éviter un affront que lui préparaient les habitants de l'Auvergne présents à Paris. Ce journal sans pudeur profite, même de l'occasion, pour traiter le président du Conseil d'hippopotame et pour déclarer qu'il est couard comme un lapin.

Nous n'aimons pas beaucoup, pour notre compte, ces comparaisons animales — toujours peu flatteuses pour l'une des parties. — Et nous tenons à rétablir la vérité.

M. Dupuy, admirablement renseigné, savait qu'une distribution de médailles devait avoir lieu à la fin du diner. S'il eût assisté au repas, il eût été contraint d'accepter la sienne. Et la presse intransigeante n'aurait pas manqué, le lendemain, de le traiter de porteur d'eau patenté. Voyez-vous comme c'eût été drôle? Un ministre qualifié de porteur d'eau!

M. Dupuy a sagement evité le piège. Que cette *soupe aux choux*, mangée en son absence, lui soit comptée par tous les vrais républicains.

Dans *Paris*, M. Ranc, l'ancien « garçon très fort » — présentement « honnête homme » de son état — déplore amèrement que la nouvelle majorité, plutôt centre gauche, ne veuille point laisser de place aux personnalités professant des opinions radicales, *même mitigées*

M. Ranc, on le voit, a des tendances à redevenir, sur ses vieux jours, le « garçon très fort » d'autrefois. L'« honnête homme » rajeunit en blanchissant. Méfions-nous

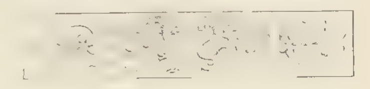
Les *Tablettes des Deux-Charentes* annoncent que M Gellibert des Séguins, député d'Angoulême, se présente aux élections sénatoriales du 7 janvier, pour permettre à M. Paul Déroulède — l'ex-démissionnaire définitif — de reprendre sa place à la Chambre.

On voit que M. Déroulède sait tenir sa parole... en laisse.

De l'*Echo de Paris* :

« M. Dupuy n'a pas été, dans sa riposte, à M. Jaurès, aussi bien inspiré que l'auraient voulu ses amis. »

Oh! pauvre M. Dupuy! Comme ça sent le sapin, cette phrase-là!



## INTERVIEW

*Toutes les interviews publiées par nous sont de fantaisie.*

*Vu l'échange continuel des convictions et des caractères, nous ne garantissons pas plus la capacité des colonnes que celle des interviewés.*

### CHEZ M. DE FREYCINET

C'est à minuit et demie que nous étions arrivés, par politesse, mais c'est à cinq heures et quart du matin, seulement que nous fûmes reçus.

— Je n'ai que quelques minutes à vous accorder, nous dit M. de Freycinet. Le jour va bientôt se coucher..... se lever, veux-je dire!... Excusez-moi : l'habitude du travail de nuit..... et j'ai la coutume, depuis ma retraite, de me mettre au lit de bonne heure. Voyons, sans ambages, quel sujet vous amène?

— Nous avons appris, monsieur le Sénateur, que toutes les nuits, depuis quelque temps, des réunions se tiennent chez vous, réunions auxquelles assistent...

— D'autres ministres? Des députés? Les *leaders* du parti radical? C'est ça que vous voulez dire?... Allez, allez, ne vous gênez pas... Mon Dieu! mon Dieu! Quelles inventions!... La Presse a vraiment l'esprit fertile... Un complot? Mais pourquoi faire?... Pour arriver à renverser le cabinet actuel? Mais il va tomber tout seul. C'est une affaire d'heures. Je dirai plus : c'est bien son tour.

— Et vous espérez le remplacer?

— Nous en sommes sûrs. Et qui voulez-vous qui le remplace, d'abord, si ce n'est nous? Vous savez bien que la logique républicaine veut qu'un ministère radical soit supplanté par un cabinet opportuniste, et qu'un cabinet opportuniste cède la place à un ministère radical. Ce système de bascule est la base de toute démocratie qui se respecte. La différence des procédés en usage chez les deux partis, sans cesse en présence et tour à tour au pouvoir, est le meilleur moteur du progrès. Voulez-vous un exemple? Les uns tiennent absolument à faire fusiller les ouvriers en grève, comme à Fourmies; les autres préfèrent les faire larder par les lances des dragons, comme dans le Nord, dernièrement. Armes blanches ou armes à feu? Le pays peut choisir. J'ai pris un exemple entre mille.....

— Il est suffisant, monsieur le Sénateur. Alors, d'après vous.....

— D'après moi, le jeu régulier de nos institutions suffit à ramener au pouvoir, en temps voulu, les hommes qui l'ont quitté après avoir accompli une partie de leur tâche. Ils n'ont besoin, vous pouvez m'en croire, de former aucune conjuration. Ni Lockroy, ni Bourgeois, ni Ribot, ni Goblet, ni Clémenceau, n'ont jamais mis les pieds ici — pour conspirer, du moins. — Ils savent, comme moi, qu'il existe une justice immanente — et que l'heure de cette justice va sonner. — Alors, notre pro

*« J'ai vu ça ».*
GOYA



DESSIN INÉDIT DE TOULOUSE-LAUTREC.

En Quarante !




— ..... Tu verras, j'ai été hystérique pendant cinq ans!

DESSIN INÉDIT DE H. G. IBELS.

gramme dira haut et clair, une fois de plus, à la France, ce que nous sommes et ce que nous voulons.

— Ce programme, est-il besoin de vous le demander? n'aura aucun rapport avec la déclaration récente de M. Dupuy?

— Aucun, monsieur. Nous ne sommes point des hommes de demi-mesures. Nous prendrons la déclaration du ministère actuel et nous n'en laisserons pas phrase sur phrase : nous en bouleverserons la ponctuation!...

Il ne nous restait plus qu'à prendre congé.

L. [illegible]

## TRIBUNE LIBRE

*Nous insérerons toutes les semaines, à cette place, [illegible] sement, qui n'ont point à se louer d'un état social où tout, hélas! n'est pas pour le mieux. Si les faibles ont besoin d'être soutenus, les puissants ont besoin [illegible] uns et aux autres en faisant l'accueil le plus large à toutes les doléances, pourvu qu'elles soient légitimes — et morales.*

Monsieur le Directeur,



uisque la tribune de votre journal est ouverte à tous, j'en profite pour y venir demander l'invalidation de M. Gra[illegible] à Cueilly.

M. Grafouillot a été nommé aux dernières élections à la place du député sortant. Celui-ci, pendant la période électorale, ayant juré partout qu'il n'avait rien touché du *Panama*, et qu'il se représentait aussi pauvre qu'avant, ses anciens électeurs s'étaient dit une chose bien simple : puisque ce bonhomme-là n'a pas su faire ses affaires, il ne pourra pas faire les nôtres! — Et nous ne l'avons pas réélu.

Nous avons élu Grafouillot, mais le suffrage universel s'est encore trompé : aucune des promesses faites par ce député n'ont été tenues!

Il avait promis, dans la commune dont je suis le maire, quatre places de cantonnier, deux places de gardien au musée du Louvre, huit places de chef de gare et deux places à l'Opéra pour les électeurs qui iraient à Paris.

Ceci me paraissait peut-être un peu trop pour une commune qui a six cents habitants, mais comme sa femme est la maîtresse d'un ministre.....

Eh! bien, monsieur, malgré ça, sa circonscription attend encore l'exécution d'une seule de ses promesses!

On ne se moque pas comme ça du peuple souverain!

Aussi je proteste au nom de ma commune et en mon nom personnel! Car il m'avait promis, entre autres choses, une place de commis-rédacteur au ministère des finances, pour mon fils qui est un peu arriéré, mais qui aurait pu, là, apprendre à lire et à écrire aux appointements de 2,500 francs par an.

Je n'ai rien vu venir et il ne me répond même pas, à moi qui lui ai trouvé des voix à 2 francs pièce quand son concurrent les payait cent sous!

C'est pourquoi, monsieur le Directeur, je viens, certain de représenter l'opinion d'une majorité, appeler l'attention de la Chambre sur cette invalidation nécessaire! Et si Grafouillot revient devant ses électeurs, je suis persuadé qu'il ne trouvera plus une seule voix — où il faudra qu'il y mette le prix!!!

Veuillez agréer, monsieur le Directeur, l'assurance de mes sentiments républicains démocratiques et sociaux.

PEYMOTILT.



## DOCUMENTS

[illegible]

D[illegible] la somme énorme de prix et d'encouragements [illegible] chaque année, les [illegible] académies étaient appelées à répartir; il s'étonnait avec raison de l'indifférence du public et de la presse pour des ouvrages qu'une réunion de penseurs aussi éminents avait jugés les plus méritoires ou les plus utiles aux mœurs. Non, l'attention du public n'est pas assez appelée sur cette somme d' « éloges », de panégyriques, de mémoires, d'ouvrages doctes ou inspirés, qui germent des millions que sement les Académies.

Le pays entier pense, travaille, écrit, imprime. Et l'on ne parle de rien! Les travaux s'accumulent et ne lisent pas!... Quelques grands noms du journalisme personnifient absolument, semble-t-il, le génie humain de ce temps. Mais il s'émet et s'imprime couramment des choses bien plus intéressantes que les premier-Paris. Nous voulons venir au secours du génie qui s'ignore, déterrer les Fouquier inconnus et chercher les Coppée à l'hôpital. Il importe que la France se connaisse et se mesure, afin que S. G. le Tzar, notre ami, sache que l'esprit d'un Arthur Meyer n'est pas chez nous un fait exceptionnel.

Ce n'est donc pas pour émettre une vaine formule que nous promettons de rendre compte de tous les ouvrages dont deux exemplaires nous seront parvenus.

Le second même pourra être avantageusement remplacé par quelque menue monnaie pour éviter à notre garçon de bureau les frais de recouvrement.

Seulement nous ne nous bornerons pas à la littérature pure et à la poésie. Tout, entendez-vous? est de notre domaine. *Homo sum, nil humanum...* etc. Nous offrons à tout et à tous le secours de notre publicité.

Tous les huit jours, les Semaines Religieuses offrent à leur public deux ou trois réfutations de Renan. Qui le sait? Depuis que la mendicité est interdite dans la plu[illegible] industriels retirés est fort utilement employé à l'impression de brochures qui, toutes, tentent de résoudre la question sociale. L'École des Chartes lâche tous les ans une dizaine de jeunes érudits sur notre histoire nationale; les points les plus douteux et les plus controversés, tels que la forme des bâtons de chaises, sous Dagobert, la dépense exacte que fit Childebert, à l'hôtel du Lion [illegible] commencent à s'éclairer d'un jour nouveau. M. Joret, il y a quelques années, écrivait en cinq cents pages l'histoire de la lettre C dans les langues romanes, et jetait les premiers fondements de la *Céologie;* toute une pléiade d'éminents paléographes ont consacré leur vie à ces recherches et le public ne sait pas que de nouvelles découvertes viennent d'être faites sur la prononciation de cette lettre C dans les hameaux dépendant de l'ancien fief de Chenedil-en-Vexin. Or cette lettre C n'est qu'un commencement... Notre éminent archéologue fournira la suite.

L'historique de nos régiments nous offre aussi une mine inépuisable de documents. On n'a pas idée de cette œuvre colossale à laquelle travaillent tant de jeunes officiers, espoirs de la patrie, qui pour la partie technique, qui pour l'ode au drapeau, qui pour les dessins à la plume ou les exquises aquarelles reproduites en chromolithographie. Tous, nous avons au cœur les vibrantes paroles par lesquelles le colonel poussait au placement des historiques réduits, 0,35 c., sept sous, cartonnage en sus, retenus sur le prêt, au moment douloureux des adieux au régiment. Mais ces petits livres, que nous gardons pieusement entre notre souvenir de première communion et notre diplôme de bachelier, savons-nous qu'ils ne sont que l'abrégé imparfait de beaux ouvrages, joliment intéressants?

Enfin, les arrivés ne seront pas seulement l'objet de notre attention, nous contemplerons surtout les jeunes. Et si notre tentative est couronnée de succès, nous pourrons donner à la splendide exposition des portraits du prochain siècle qu'organisa notre ami P. Roinard, un pendant digne d'elle dans l'exposition des... du siècle prochain.

Et qu'on ne nous dise pas que nous allons déterrer que des stupidités, car nous répondrions : Tant mieux!

Le spectacle de la stupidité humaine est consolant.

Aux jours où, las d'un effort inutile, ne voyant pas répondre à nos désirs l'œuvre que nous enfantons, découragés, déçus, nous nous prenons la tête dans nos mains et sommes prêts à nous injurier... — il nous a souvent suffi d'ouvrir tel journal d'idées saines, tel critique faisant autorité, tel auteur couronné... Melchior, Ganderax, Faguet ou Brunetière.. pour qu'aussitôt, reprenant la tâche interrompue, nous soyons repartis d'un pied ferme, pleins d'une mâle vigueur, ayant puisé dans ces phrases sublimes l'exemple du courage et du mépris d'autrui.

MOREL

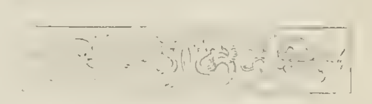
(*A suivre*)

[illegible]

Nous remercions [illegible] confrères qui ont bien voulu annoncer l'apparition de l'*ESCARMOUCHE*

L'*ESCARMOUCHE* doit principalement témoigner [illegible] *Public*, au *Rappel*, au *Rapide*, au *Voltaire*, au *National*, à l'*Époque*, à l'*Événement* et à la *Plume*.

La Presse étrangère nous a fait aussi, l'honneur de nous consacrer plusieurs articles. Nos remerciements tout particuliers au *Nieuwe Rotterdamsche* [illegible] Rotterdam



## THÉATRES

COMÉDIE-FRANÇAISE. — *Antigone*, tragédie de Sophocle, mise à la scène française par MM. Paul Meurice et Auguste Vacquerie.

Il y a cinquante ans, deux hommes, jeunes encore, récrivirent une tragédie : *Antigone*.

Il y a deux ans, deux hommes, vieux encore, récrivirent une tragédie : *Antigone*

Il y a deux mille ans, un homme Sophocle écrivit une tragédie : *Antigone*

Et hier, la Comédie-Française a repris l'œuvre de ces cinq personnages.

Les quatre premiers, MM. Meurice et Vacquerie, ont obtenu un succès qui, d'ailleurs, n'a pas complètement fait oublier celui du cinquième..

Mlle Bartet s'est montrée ce qu'elle est toujours, une grande tragédienne qui sait allier la force à la grâce. Mounet-Sully a su interpréter admirablement, dans le rôle de Créon, le douloureux orgueil humain. Quant à M. Paul Mounet — le devin Térésias — et à M. Silvain — un envoyé — ils méritent les éloges les plus sincères. La mise en scène, réglée par M. Claretie lui-même, est admirable de tout point. Tous nos compliments à l'intelligent administrateur.

NOUVEAUTÉS. — *Mon prince*, vaudeville-opérette en trois actes et quatre tableaux, de MM. Sylvane et Ch. Clairville, musique d'Ed. Audran.

Le théâtre des Nouveautés joue de veine. Après avoir fait faire plus d'un an de service à l'hilarant Champignol, il vient de s'assurer une centaine, au moins, de représentations avec *Mon prince*.

Les situations, comme dans toutes les pièces analogues ont déjà été vues, mais elles sont intelligemment présentées. La jolie musique d'Audran fait oublier les petites faiblesses de l'intrigue en remplaçant la vraisemblance par une romance ou un duo bien sentis

L'interprétation est très bonne. Germain a un comique parfois un peu gros, mais Tarride est excellent dans le rôle de San Domar. C'est un comédien de haute valeur. Mlle Pierny est absolument charmante

GYMNASE. — *Flagrant délit*, comédie en un acte de MM. Guérin et Ginisty.

Un très bon petit acte, qui s'éloigne de la tradition bébête des levers de rideau. Bonne interprétation. Succès amplement mérité.

FOLIES-DRAMATIQUES. — Reprise des *Petits Mousquetaires*.

Cette pièce a retrouvé son succès des plus beaux jours. MM. Vauthier, Guyon fils, Riga, Guy, Lamy; Mmes Thuillier Leloir, Virginie Bouit, de Bério, Tusini, se partagent les applaudissements.

A L'EDEN-THÉATRE. — La Société des Grands Concerts vient d'inaugurer ses soirées

Audition de *Marie-Magdeleine*, de Jules Massenet. Le succès de l'entreprise dépasse toutes les espérances

GRAVURE ORIGINALE SUR BOIS PAR F. VALLOTTON.



*BIBLIOGRAPHIE*

Chez Charpentier et Fasquelle : *Petits poèmes russes* de Catulle Mendès.

M. Mendès prend une phrase, souvent d'une brutale réalité, dans un poète slave, puis il la traduit en une page de ces vers délicieux dont il a le secret. Il renouvelle cet exercice une trentaine de fois.

Et il nous présente, dans des steppes grandes comme la place de la Concorde, des moujicks parfumés à l'Ylang-Ylang conduisant des traîneaux en bois de rose jusqu'à l'hôtel de Jo. Lo et Zo.

La forme est impeccable : M. Mendès a certainement le meilleur dictionnaire de rimes paru jusqu'à ce jour.

Chez E. Flammarion : *Le Prince*, roman par Mme Hector Malot.

Poètes, amants, jeunesse, ceci est pour vous — dit cette dame dans la dédicace.

Les deux premières catégories de lecteurs lui manqueront sûrement — et la jeunesse n'a pas le temps de lire.

Même librairie : *Histoire des ducs de France*, par Ch. Mangin.

Son ouvrage très documenté, est d'une lecture beaucoup moins aride que celle des lourds bouquins racontant l'histoire.

L'auteur, après un examen critique des diverses opinions émises sur l'origine de Robert le Fort, entre dans la narration des faits et met en lumière le véritable rôle des ducs de France vis-à-vis des Carlovingiens.

Cette œuvre éclaire d'un jour nouveau cette phase restée obscure de nos Annales nationales. Aussi, tous ceux qui ont le goût de l'histoire voudront la consulter.

Chez E. Kolb. *Leur beau physique*, par Henri Lavedan.

L'ironie parfois amère de l'auteur flagelle, cette fois-ci, les ridicules bourgeois infatués de leur beau physique jusqu'à l'imbécillité.

Et la volée de bois vert qu'il leur inflige est donnée de main de maître.

*L'Escarmouche, rendra compte chaque semaine, de toute publication dont il lui sera adressé deux exemplaires.*

*NOTES D'ARTISTE*

Avec l'Exposition Paul Gauguin chez Durand-Ruel, — on aime à voir, ou plutôt à revoir, les maîtres qui déterminèrent le mouvement impressioniste.

Tous y sont représentés avec des œuvres définitives :

Des dessins et des pastels de Degas, des paysages de Claude Monnet, dont *la Grenouillère*. *Le Déjeuner* et *Dans la Serre*, de Manet.

Des toiles de Pissarro ; *Le Bal des Canotiers* et une délicieuse *Maternité* de Renoir. A côté, de solides Courbet ; et de Puvis de Chavannes, des dessins, des toiles, des pastels.

Chez Boussod-Valadon. Quelques-uns des très étonnants *Nocturnes* de Whistler, des Raffaëlli, des Forain.

Parmi les estampes, la collection des *Programmes du Théâtre Libre*, de H. G. Ibels, tirée à cent exemplaires seulement.

Chez Kleinmann : Des Forain, des Willette, des Lautrec, dessins originaux ou lithographies.

Chez Martin : Deux superbes Degas : *Les chevaux de course* et des *Danseuses* ; des Guillaumin.

Chez Joly : Des gravures sur bois de Vallotton et de rares estampes.

Chez Sagot : L'unique collection, peut-être, des eaux-fortes de Rops — et des affiches de Chéret à profusion.

Enfin, l'éditeur G. Ondet vient de faire paraître un tirage à cent exemplaires de l'*Amour s'amuse*, suite de six lithographies, dans une couverture, de notre collaborateur H. G. Ibels.

## PROGRAMME DES THÉATRES

**Opéra.** — 7 h. 1/2. — Sigurd
**Français.** — 7 h. 1/2. — Antigone.
**Opéra-Comique.** — 7 h. 3/4. — L'Attaque du moulin
**Vaudeville.** — 8 h. 1/2. — Madame Sans-Gêne.
**Gymnase.** — 8 h. 1/4. — Pieux mensonges. — Un Flagrant delit. — Le Député de Bombignac.
**Palais-Royal.** — 8 h. 1/4. — Monseigneur. — Leurs Gigolettes.
**Variétés.** — 8 h. 1/4. — Le Ménage en liberté. — Madame Satan
**Nouveautés.** — 8 h. 3/4. — Mon Prince
**Renaissance.** — 8 h. 1/2. — Les Rois
**Bouffes-Parisiens.** — 8 h. — Mam'zelle Carabin.
**Porte-Saint-Martin.** — Relâche. — Prochainement Napoléon.
**Gaîté.** — 8 h. 1/4. — Les Bicyclistes en voyage. — Les Lions
**Folies-Dramatiques.** — 8 h. — Les Petits Mousquetaires.
**Châtelet.** — 8 h. — Le Chat du Diable.
**Ambigu.** — 8 h. — Gigolette.
**Menus-Plaisirs.** — 8 h. »/». — Un et un font trois. — Le [illegible]
**Théâtre Cluny.** — 8 h. 1/4. — Irrésistible. — Ah!.. la Pau... La Pau... La Pau.
**Nouveau Théatre.** — 8 h. 1/2. — La Prétentaine.
**Déjazet.** — 8 h. 1/2. — Ferdinand le Noceur
**Théâtre de la République (Château-d'Eau).** — 8 h. — L'Assommoir
**Bouffes-du-Nord.** — 8 h. — Les Noces d'un réserviste.
**Théâtre Moncey.** — 8 h. 1/4. — La Dame aux Camélias.
**Robert-Houdin.** — Tous les soirs, à 8 h. 1/2. — Prestidigitation. — Le Charlatan. — La Source enchantée. — Le Dai-Kang, énigme mongole. — Matinées, les jeudis, dimanches, et fêtes, à 2 h. 1/2.
**Folies-Bergère.** — La Loïe Fuller. — Baronne de Rahden. — Les Cragg's. — Les Hanlon. — L'Arc-en-ciel. — France-Russie, ballets. — Dimanches et fêtes, matinées.
**Casino de Paris.** — Les Newsky. — Dale et Royston. — Tentations, pantomime. — Les mercredis et samedis fête de nuit. Dimanches, matinées 1 fr.
**Olympia.** — Inaudi, Naya, Brighton, ballet. — Serpentine au milieu des fauves par Mlle de Sandowa, dompteur Max Humm. — Dimanches et fêtes matinées réservées aux familles. Tous les jeudis, soirées de gala. Entrée : 2 fr.
**Eldorado.** — Judic, Kam Hill, Bonnaire. — On demande des Culottières, vaudeville en un acte. — Dimanches et fêtes, matinée à deux heures
**Scala.** — Yvette Guilbert, Polin. — L'Héritière des Carapatas, opérette-bouffe. — Dimanches et fêtes, matinée à 2 heures.
**Petit-Casino.** — 8 h. 1/2. — La V'lakirit, opéra-bouffe en deux tableaux. Mmes Piccaluga, E. Buffet ; MM. Vaunel. Caudieux. — Dimanches à 2 h., matinée à prix réduits.
**Nouveau-Cirque.** — Tous les soirs à 8 h. 1/2. Le Yacht, de M. Durand, pantomime nautique. — Mercredis, jeudis, dimanches et fêtes, matinée à 2 h. 1/2.
**Moulin-Rouge.** — Tous les soirs à 8 h. 1/2. — Spectacle-Concert-Bal. — Dimanche matinée, mercredis et samedis à deux heures, grande fête de nuit
**Pôle Nord**, 18, rue de Clichy. — Toute la journée, Patinage sur vraie glace.
**Concert-Européen** (Pl. Clichy, 5, rue Biot). — Tous les soirs à 10 h. — Fragson dans son répertoire. G. Chalon, Sezanne. — Dimanches et fêtes, matinée à 2 heures.
**Jardin Zoologique d'Acclimatation.** — Concert dans le Palais d'hiver, tous les jours de 3 à 5 h.
**Palais de l'Industrie.** — Exposition du Progrès. Ouverture toute la journée. Concerts à trois heures. Orchestre L. Mayeur, de l'Opéra. Vendredi, festival, chœurs et solis.




### l'Escarmouche

JOURNAL HEBDOMADAIRE

*Paraît le Dimanche*

Rédaction et Administration

TOUS LES JOURS

De 5 h. à 7 heures




L'Imprimeur Gérant : RENÉ MEUNIER, 15, rue Baudin, Paris.

Première Année N° 4. Dimanche 3 Décembre 1893.

# l'Escarmouche

LE NUMÉRO 20 CENTIMES

*Abonnements*

PARIS . . . . . . . . . . . Un an 10 fr.
DÉPARTEMENTS . . . . . . . Un an 12 fr.
UNION POSTALE . . . . . . . Un an 13 fr.

*Les Annonces sont reçues aux bureaux du journal*

DIRECTEUR

GEORGES DARIEN



LE NUMÉRO 20 CENTIMES

*Rédaction et Administration*

15, Rue Baudin. — Paris

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus

*Adresser Lettres et Mandats à M. l'Administrateur*

H. G. Ibels

DESSIN INÉDIT DE H. G. IBELS

— Dites donc, avant de descendre, vous prendrez bien un verre?
Alors.... ce sera pour la consolation !...



*SILHOUETTES PARLEMENTAIRES*

## M. JULES GUESDE

CERTAINES gens [illegible] de n'accorder qu'une confiance relative aux hommes nouveaux appelés à la direction des affaires parlementaires [illegible] triomphante. Ils ne semblent pas croire que [illegible] du grand suffrage doivent se montrer supérieurs, intellectuellement, — il n'est point question de moralité, bien entendu — aux représentants des anciennes couches parlementaires.

Le suffrage universel, il faut bien l'avouer, n'a pas donné jusqu'ici tous les résultats qu'on en pouvait attendre. Mais peut-être cela tient-il, simplement, à ce que les électeurs, peu habiles encore à manier le bulletin de vote, cette arme dont chaque jour démontre l'efficacité, disposaient de leurs voix en faveur de candidats choisis au petit bonheur — pour une phrase à panache hurlée à la tribune ou devant le zinc d'un comptoir, pour six mois de prison décrochés à propos, pour n'importe quoi. — Il leur était difficile, d'ailleurs, jusqu'à maintenant, de procéder d'une autre façon; les pépinières d'hommes d'Etat manquaient absolument, et les séminaires de législateurs n'existaient pas. Aujourd'hui, les conditions changent. Un parti s'est formé — exclusivement politique, remarquez-le — organisé et hiérarchisé, dans les rangs duquel la démocratie avisée pourra trouver des mandataires et découvrir enfin des représentants dignes d'elle. Ce parti a son programme et sa méthode d'action — nous le vîmes à Carmaux et, plus récemment, dans le Nord. Ailleurs, si vous voulez. — Il a aussi ses chefs — dont la fonction, semble-t-il, consiste à fournir une garde d'honneur au grand-prêtre : M. Jules Guesde.

Ce pontife vient de s'installer au Palais-Bourbon. Quelques-uns de ses lévites l'ont accompagné. D'autres s'apprêtent à les suivre, escortés eux-mêmes d'un groupe compact de partisans. Et, s'il est permis de juger une armée d'après les hommes qui la commandent, nous pouvons être assurés que, grâce à l'imminente entrée en scène de ces messieurs, — car le discours de M. Jaurès n'était qu'un avant-propos — le Parlement pourra voir encore de beaux jours.

Vous connaissez M. Jules Guesde?

Physiquement : un homme entre deux ou trois âges, aspergeoïde et couleur muraille, dont le système pileux, au premier abord, déconcerte. C'est long, noir, et ça se dévide en larmoyant. L'impression est attristante; involontairement, on cherche une bobine. Je n'oserais conseiller à M. Guesde de modifier la coupe de sa barbe; mais peut-être ferait-il bien de la teindre en blanc, ainsi que le lui suggérait, dernièrement, un journaliste, interprète de la pensée générale. Ça éclaircirait la physionomie, qu'assombrit une expression d'ironie un peu cruelle, soigneusement dissimulée. Pourtant, à califourchon sur un nez que jalousent les chiens de chasse, le binocle pétille d'intelligence; et le front donne à réfléchir.

Moralement : M. Jules Guesde se prénomme Jules. Et nous apprîmes naguère, par le *Figaro*, qu'il se contente, pour ses ablutions, d'une cuvette grande comme une tasse. Prénom monosyllabique — à la chûte d'un alexandrin. — Goût simple.

Intellectuellement : c'est un cerveau — presque un [illegible].

Comme journaliste, M. Guesde a fait ses preuves. Il possède une manière à lui de noircir les deux colonnes indispensables. Son système consiste à reproduire — n'allez pas lire : démarquer — le Bottin du Marxisme. Ce procédé, qui paraît avoir en lui-même [illegible] il est [illegible] — [illegible] Pendant des [illegible] tous les jours, [illegible] M. Guesde [illegible] point. Il [illegible] qu'il [illegible] de leur dignité, il va droit devant soi, ne s'inquiétant de rien, filant sa théorie jusqu'au bout. Dans toutes les pages qu'il a publiées, la doctrine seule apparaît; l'homme n'existe pas... Et le style? C'est l'homme.

Comme orateur, M. Guesde jouit d'une réputation méritée. Ce n'est pas tout à fait un tribun, mais ce n'est déjà plus un rhéteur. Il serait difficile à classer, sans la découverte du phonographe. Sa caractéristique, c'est le soin qu'il prend de ne lâcher aucun mot qui ne parte du cœur — de Karl Marx. — C'est un dialecticien serré qui se laisse rarement dévoyer. Une seule fois, il se vit emporté par une fougue bien en dehors de son caractère. On suspectait sa sincérité.

— Douter de nous! s'écria-t-il. Nous qui, en 71, nous sommes fait fusiller jusqu'au dernier!

Ce jour-là, je crois, il dépassa les bornes. Qu'on se soit fait fusiller jusqu'au dernier, j'admettrais difficilement qu'on puisse s'en vanter. Je ne dis point que c'est inavouable pour une collectivité de cadavres.

* *

M. Guesde est un homme heureux. J'entends par là qu'il a de la chance. On s'en aperçoit à la façon dont il peut composer l'état-major qui évolue sous ses ordres. Désire-t-il un homme qui n'ait point de patrie, afin de pouvoir les adopter toutes — successivement? — Il trouve M. Pablo Lafargue. — Un disciple à l'air cavalier? M. Duc-Quercy enfile ses bottes à la Plista. — Un paravent? M. Ferroul lui présente ses oreilles.

Ces [illegible] ne sont pas les seuls. MM. Deville et Baudin m'en voudraient si je les oubliais. Dieu m'en garde!

Que penser de M. Deville? Tout ce qu'on veut. Que dire de M. Baudin? Rien du tout.

Il en est d'autres encore. Tant pis. J'aime mieux faire des jaloux.

Ces messieurs ont pour principale occupation de se livrer, d'un bout à l'autre du territoire, à une propagande qu'on ne voit pas tout à fait d'un bon œil, en haut et en bas de l'échelle sociale.

Cette propagande doit coûter cher. Et des indiscrets, bien des fois, ont demandé qui payait. M. Guesde aurait pu répondre. S'il ne l'a point fait, c'est, uniquement, pour ne pas chagriner Déroulède...

Griefs plus sérieux : les bourgeois ont reproché aux missionnaires guesdistes de porter le trouble dans l'esprit des prolétaires, en leur présentant comme réalisables des conceptions absolument chimériques; et les irrespectueux d'avant-garde les ont accusés — en leur faisant un crime de leurs tendances dogmatiques et autoritaires — de n'avoir que des visées personnelles. Ils les ont représentés comme des Gaudissarts placiers en bonnets de nuit pour revendications sociales, et qui ne demandent qu'à coiffer, de casques à mèches à leurs initiales, l'idée révolutionnaire.

C'est bien mal les connaître. Les Guesdistes sont, avant tout, des convaincus. La preuve que leurs convictions sont sincères, c'est qu'ils ont mis longtemps à les acquérir. M. Guesde lui-même n'a pas échappé aux doutes nombreux qui viennent assaillir l'homme le plus fort, et diverses influences ont contribué, en fournissant à ses idées le balancier nécessaire, à le doter de cette belle intelligence que nous admirons aujourd'hui.

N'est-ce pas M. Duc-Quercy qui se vantait, dernièrement, d'avoir, depuis deux ou trois ans, considérablement modifié le cerveau de son chef de file? Or, M. Duc-Quercy n'est pas homme à se vanter d'une chose qu'il n'aurait point faite. Nous n'avons qu'à le remercier de son intervention — et à ne pas lui en vouloir d'éperonner ses bottes lorsqu'il s'en va, escomptant la gratitude collectiviste du professeur las de sa toge, assurer l'élection de centre-gauchers comme M. Jaurès. — Nous aurions aussi mauvaise grâce à le taxer de bourgeoisisme, sous prétexte qu'il autorise Mme Duc-Quercy à n'acheter jamais qu'un journal : le *Temps*. Ce serait vouloir ignorer, de parti-pris, que cette feuille barométrique est la seule qui, vu ses dimensions, puisse convenablement envelopper le corset avec lequel, en le portant sous le bras, cette marquise XVIIIe siècle (style Millerand) traverse l'existence.

Et M. Ferroul! Croyez-vous qu'il n'a point passé par bien des phases avant d'ancrer en lui les opinions que nous lui [illegible] détenaire? Allez donc le lui dire, et vous verrez comme vous serez reçu! Il vous rappellera qu'avant d'assurer, à l'inauguration du monument de Barbès, en 86, que les citoyens ont aujourd'hui à leur disposition une arme plus précieuse que le fusil du vieux révolutionnaire : le bulletin de vote, il fut, en 82, directeur du *Tocsin*, un journal [illegible], imprimé sur papier rouge, s'il vous plaît, et qui combattait avec acharnement le suffrage universel. Il vous apprendra encore qu'en 83, à la tête de l'*Emancipation sociale* de Narbonne, il traitait sans vergogne les députés d'*arracheurs de dents*; et que c'est pour expérimenter, sur lui-même, la valeur de sa métaphore, qu'il consentit à accepter un davier que des électeurs ingrats, et guéris par lui, peut-être, viennent de lui retirer des mains.

M. Guesde, je l'ai dit, pas plus que ses lieutenants, n'arriva de prime saut à la vérité absolue. Dans la première *Egalité*, en 79, il avouait avec aisance l'inanité du suffrage universel; mais quand, plus tard, il eut reconnu que le bulletin de vote pouvait donner des résultats — matériels — il le défendit à outrance. Et lorsque, il y a quelques mois à peine, au Congrès de Marseille, le citoyen Thivrier — une blouse bien sympathique, mais un peu naïve — déclara qu'on ne pouvait rien faire à la Chambre et fit mine de donner sa démission, on vit M. Guesde se précipiter sur le malencontreux blousard et le receinturonner, avec énergie, de l'écharpe à-demi dénouée.

Il ne faudrait pas en conclure que M. Guesde n'est qu'un sectaire, l'esprit étroit et dominateur qu'on s'est plu à représenter. C'est, au contraire, un homme à vues larges — Allemand, internationaliste et Français en même temps — qui ne se départ point de ses principes, certainement, mais qui comprend qu'il est souvent utile de ne pas faire preuve de fanatisme pour imposer ses théories. Je citerai deux exemples.

Pendant l'aventure boulangiste, M. Guesde sut rester neutre, ou à peu près. Il débinait en sourdine les articles de Rochefort, mais il allait à l'*Intransigeant* demander des passes de chemin de fer.

Lorsqu'il quitta le *Cri du Peuple*, après la mort de ce journal, trois quotidiens (ô *Radical*, dis-moi t'en souviens-tu?) lui offrirent chez eux une place de correcteur, à raison de dix francs par jour. M. Guesde aurait pu, s'il avait voulu, empocher trente francs tous les soirs. Mais, comme il avait crié à tue-tête contre les *intermédiaires* qui accaparent la meilleure partie du salaire de l'ouvrier, il résolut de profiter de la circonstance pour leur donner une bonne leçon. Il confia chacun des emplois qu'on lui avait offerts à un pauvre diable auquel il alloua cinq francs par jour. Et, avant de se coucher, en glissant dans sa tirelire les quinze francs que lui rapportait le travail de ses obligés, il pouvait se flatter d'avoir montré aux *intermédiaires* cités plus haut toute la hideur de leur exploitation — en leur faisant voir qu'un collectiviste, lorsqu'il donne de l'ouvrage à ses [illegible] sait se contenter, quand il le faut, d'un bénéfice de cinquante pour cent.

Je viens de citer le *Cri du Peuple*. Des gens mal intentionnés ont prétendu que M. Guesde et ses amis avaient déterminé la chûte de cette feuille révolutionnaire. Ils ont parlé de la morgue pédantesque de ses rédacteurs marxistes, imbibés de dogmatisme et claquemurés dans leur pontificat théorique; ils ont parlé de leurs amours-propres ridicules et de leurs jalousies hiérarchiques...., Rien de plus faux. M. Guesde lui-même vous dira la vérité. Il vous apprendra que le *Cri du Peuple* a sombré parce qu'il avait pour directeur... une femme.

* *

M. Guesde, lui, est un homme. C'est même un peu plus : c'est un rude lapin. Comme théoricien, il est seul et unique en son genre. Comme homme d'action, l'on ne sait pas encore. J'incline à croire,

cependant, que M. Guesde a reconnu qu'il est quelque chose de plus triste que de monter le Calvaire : c'est de le redescendre ; et que, moins sûr de lui-même que de sa doctrine, il tournera toute sa vie autour du mont fatal — pour ramasser des pissenlits.

L'idéal de M. Guesde, c'est la « transformation des luttes économiques en luttes politiques. » Il rêve aussi — cache-toi, manteau troué ! — d'établir la « dictature prolétarienne. » Ce n'est pas très neuf, mais c'est peut-être sérieux. Pour arriver à ses fins, M. Guesde possède une méthode. Elle est, dit-il, infaillible.

Aussi, admet-il difficilement qu'on vienne se placer en travers de sa route et mettre les pieds dans son plat — à barbes. — Les révolutionnaires avancés, à ce point de vue, ne lui sont guère plus sympathiques que les bourgeois. S'il leur arrive malheur, tant mieux ; et si Lorion est au bagne..... tiens ! j'allais dire pourquoi.....

M. Jules Guesde n'est pas pressé. Il sait comment se fera la révolution sociale, et quand elle se fera. (Il est un peu le Nostrodamus du socialisme.) C'est une simple opération d'arithmétique. Il s'agit seulement d'attendre que Faberot, multiplié par Chauvin, donne vingt-deux Jaurès et que Walter, multiplié par Lamendin, donne trente-trois Thivrier. Et, pour passer le temps, M. Jules Guesde continue tranquillement à diriger la propagande chez les prolétaires, leur prêchant le calme, l'emploi des moyens légaux, la conquête progressive des pouvoirs publics — et les énervant assez, par l'exaspérant exposé de ses théories décevantes, pour qu'ils se trouvent poussés, un beau matin, absolument affolés, aux extrémités les plus graves.

Alors, quand un fait brutal vient éclabousser, ainsi qu'une grosse tache noire, les phrases doctrinaires des marxistes, quand un malheureux, écrasé par l'impuissance des prédications politiciennes et trop longtemps leurré par les pontifes du socialisme à système, se décide à faire seul, et sauvagement, de la propagande pour ses haines — vous croyez que, ce jour-là, M. Guesde va s'émouvoir? Qu'il va prendre ça au sérieux?... — Allons donc ! Comme si ses théories n'étaient pas certaines, son Evangile indiscutable — comme s'il n'avait pas dans sa poche, avec des cornes aux bonnes pages, le *Capital* de Karl Marx !...

Non, M. Jules Guesde ne s'émeut point. Il sourit dédaigneusement — pour la forme — des impatiences de ces déséquilibrés qui ne savent même pas attendre que le collectivisme, qui s'occupe sans relâche de leur bonheur, leur ait donné le bien-être.

Non, M. Jules Guesde ne prend pas ça au sérieux. M. Jules Guesde ne le pourrait point, d'ailleurs — car M. Jules Guesde est un homme d'État. — Il sourit, simplement, et se remet au travail — à ce travail fécond qui doit assurer, à l'humanité nouvelle, le plus magnifique avenir. — Il hiérarchise les mérites futurs ; il établit d'avance des tableaux comparatifs de la valeur des œuvres ; il détermine la place exacte que devra occuper, au soleil ou à l'ombre, chaque membre de la société marxiste ; il trace le plan de la caserne où il devra vivre, de la cellule où il devra dormir.....

Car M. Jules Guesde sait que tout doit être prêt pour le grand jour où triompheront ses doctrines — jour heureux, jour béni, jour unique, où l'homme pourra jouir — enfin ! — de la Liberté — au bout d'une chaîne — et de l'Egalité — sous la cloche du Dogme.





## ECHOS



Le cabinet Dupuy vient de s'écrouler. Il est tombé sans peur — et même sans ordre du jour. — C'est un grand malheur. Ce cabinet — comme tous les ministères républicains, d'ailleurs — représentait la Révolution française. C'est un peu des grands principes qui s'en va. Si ça continue..! Enfin !

Il nous répugne d'épiloguer sur ce désastre... Nous voulons constater, seulement, que l'honorable M. Dupuy sut rester lui-même jusqu'au bout, et ne se laissa point entamer. Cette tour — d'Auvergne — résista héroïquement.

Harcelé par un ennemi supérieur en nombre et guidé par un Latin pur sang, enfermé dans des travaux d'approche contre lesquels l'ancienne méthode du dilemme circonvallateur devait rester impuissante, le petit-fils de Vercingétorix se vit réduit à imiter son ancêtre et à jeter noblement ses armes au César qui l'avait vaincu.

Et lorsque le valeureux Arverne, criblé de traits, sentant toute résistance impossible, osa s'écrier, malgré l'évidence et les aveux de ses collègues :

— Le ministère est au complet !

Chacun comprit qu'il venait de lancer, à la face de l'adversaire qui le raillait du haut de la tribune, l'arme dont il avait su se servir, pendant de longs mois, avec un si remarquable courage : le mensonge.



Un monsieur qui signe : « Un lecteur assidu de l'*Escarmouche* » nous écrit pour nous déclarer qu'on ne s'aperçoit jamais aussi bien de la pauvreté misérable du régime actuel, que lors des crises ministérielles.

« Par exemple, nous dit-il, M. Carnot, pour avoir des indications nécessaires pour la formation d'un cabinet destiné à gouverner la France, est réduit à s'adresser à des hommes comme MM. Casimir Périer et Challemel-Lacour. Or, toute la carrière de M. Casimir (à quelque point de vue qu'on se place) — je ne veux point parler d'un discours prud'hommesque qui déshonora les murs de Paris — peut se représenter par un chiffre : Zéro. Quant à M. Challemel-Lacour, deux épisodes, seulement, ont laissé leur trace dans son existence : Jadis, il pénétra, un jour de Vendredi-Saint, dans l'église Notre-Dame, avec son chapeau sur la tête ; et, naguère, il sortit dignement de la salle de l'Opéra, où l'on recevait les officiers russes, parce qu'on avait négligé de lui fournir la cloison que nécessitent ses incontinences. Croyez-vous sérieusement, monsieur le directeur, que ces deux hommes possèdent toutes les qualités nécessaires pour déterminer la forme de ce gouvernement que réclame la France — comme le dit si bien M. Fernand Xau, qui s'y connaît ?... »

Nous ne répondrons point à des questions aussi indiscrètes. Du reste, chacun, pour donner la mesure de ses capacités, est libre de choisir son heure. M. Challemel-Lacour est jeune encore — et M. Casimir Périer ne sera pas toujours vieux...

La lettre donne ensuite des appréciations sur le caractère d'hommes publics qui peuvent se voir, d'un moment à l'autre, appelés à diriger nos destinées :

« Qui choisir ? On peut piquer au hasard dans la marmite... Rouvier, l'homme qui préluda à ses travaux sur le Canal de Panama par une étude de la Cour des Fontaines, au Palais-Royal. . Raynal (David) le roi de pique du jeu du Chemin de Fer... Brisson, l'oncle de son austère neveu... Bourgeois, radical parce que son nom s'écrit avec une majuscule... Loubet, descente de lit de Mme Carnot... »

Notre correspondant nous semble sévère. Nous croyons fermement que, lorsqu'on ne peut porter que de pareils jugements, on doit les garder pour soi. Le fameux : « Pensons-y toujours, n'en parlons jamais, » devrait, ce nous semble, s'appliquer aux ministres qui se succèdent au pouvoir. La République ne pourrait qu'y gagner.

Une dernière question nous est posée directement. Nous nous refusons à y répondre. Le public, nous n'en doutons point, nous approuvera. Voici cette question :

« Croyez-vous, monsieur, qu'à une époque où la misère augmente dans d'effroyables proportions, où les affaires n'existent plus, où la banqueroute nous guette ; à une époque où il faudrait — pourtant ! — se décider à agir, à agir vite et intelligemment ; croyez-vous que ce ne soit pas un déplorable et honteux spectacle, que ce duel de l'autre jour entre le réactionnarisme obtus de M. Dupuy et le collectivisme autoritaire et casernier de M. Jaurès ?... Croyez-vous que ce soit gai d'être condamnés — car nous ne sommes pas au bout, allez ! — à voir notre malheureux pays écartelé, sans pitié, par la bêtise — tiré à *hue* par des pions lâches et grotesques, et, à *dia*, par des arlequins trempés dans l'huile ?... »

Sans commentaires, n'est-ce pas ?

Les Sociétés de gymnastique de la Seine se plaignent, par l'organe du président de leur association, M. Un Tel, de se voir supprimer les allocations que leur attribuait le conseil municipal. Ce conseil, en effet, a négligé, d'abord, de verser aux susdites Sociétés les sommes votées en 1893 ; et, ensuite, d'inscrire quoi que ce fût à leur intention au budget de 1894.

Nous ne comprenons guère, quant à nous, que le conseil municipal s'embourgeoise de pareille façon. D'abord, le défilé de ces Sociétés — composées invariablement, sur dix membres, de quatre officiers, trois clairons, deux porte-drapeaux et d'un affreux drôle culotté de coutil sale et ceinturonné d'écarlate — devait certainement flatter ses instincts démocratiques. Puis, l'enseignement du coup de pied bas et du coup de poing de masse, aux frais des finances de la Ville de Paris, était un encouragement discret à l'attaque nocturne ; et c'est encore là, peut-être, le meilleur moyen de débarrasser la capitale de ces gens grincheux qui voudraient qu'on balayât les rues, de temps en temps, et qui n'admettent pas qu'il suffise d'arriver de province ou de Cayenne, avec des ongles en deuil, pour siéger à l'Hôtel-de-Ville.



A la maison du Peuple, un punch était offert, l'autre jour, aux élus socialistes du 20 août et du 3 septembre. La salle était ornée de drapeaux et d'herbages. MM. Fournière, Jaurès, Millerand, Ernest Roche, etc. prirent la parole.

Quand ils eurent fini, un anarchiste, M. Brunet, demanda qu'il lui fût permis de dire quelques mots. Cette autorisation lui fut refusée grossièrement.

— C'est dommage, dit M. Brunet. Pour une fois que je me trouve en face de tant de députés socialistes, j'aurais bien voulu savoir jusqu'où va leur socialisme.

Là-dessus, les *commissaires* furent priés par le *président* de faire leur *devoir*. Ils le firent. En un instant, M. Brunet fut roué de coups et jeté dehors dans un état lamentable.

Sa demande n'avait pourtant, à notre avis, rien d'excessif.

Il serait même urgent qu'on y répondît.

Nous la reprendrons donc, pour notre compte ; et si la réponse n'arrive point, — nous la fournirons.

Un peu de politique étrangère.

Mme Adam déclare que « ceux qui doutent de la justice des lois présidant aux destins des peuples ont, à cette heure, un moyen facile de se convaincre. »

Là-dessus, cette Ève du paradis diplomatique assure que l'Allemagne est dans une situation désespérée, que l'Italie tire la langue et que François-Joseph crache son dernier poumon.

« L'Allemagne, dit-elle, s'armera sans cesse, sans trêve, jusqu'à épuisement de ses ressources. »

La France, heureusement, n'est point dans une pareille situation. Ou du moins, l'excellente Mme Adam qui discute longtemps avec elle-même — monologue que M. Grisier, pour le mettre à la scène, n'aurait qu'à transformer en dialogue entre Gras-de-Côtelette et La Môme Saindoux — ne prend point la peine de nous le faire connaître.

« La revanche, dit-elle, nous l'avons : Elle est dans la souffrance de ceux qui nous tiennent en souffrance. »

Cette pensée réconfortante adoucira, nous l'espérons, les derniers moments des quatre-vingt-dix mille malheureux que tue en France, annuellement, le système de la paix armée.

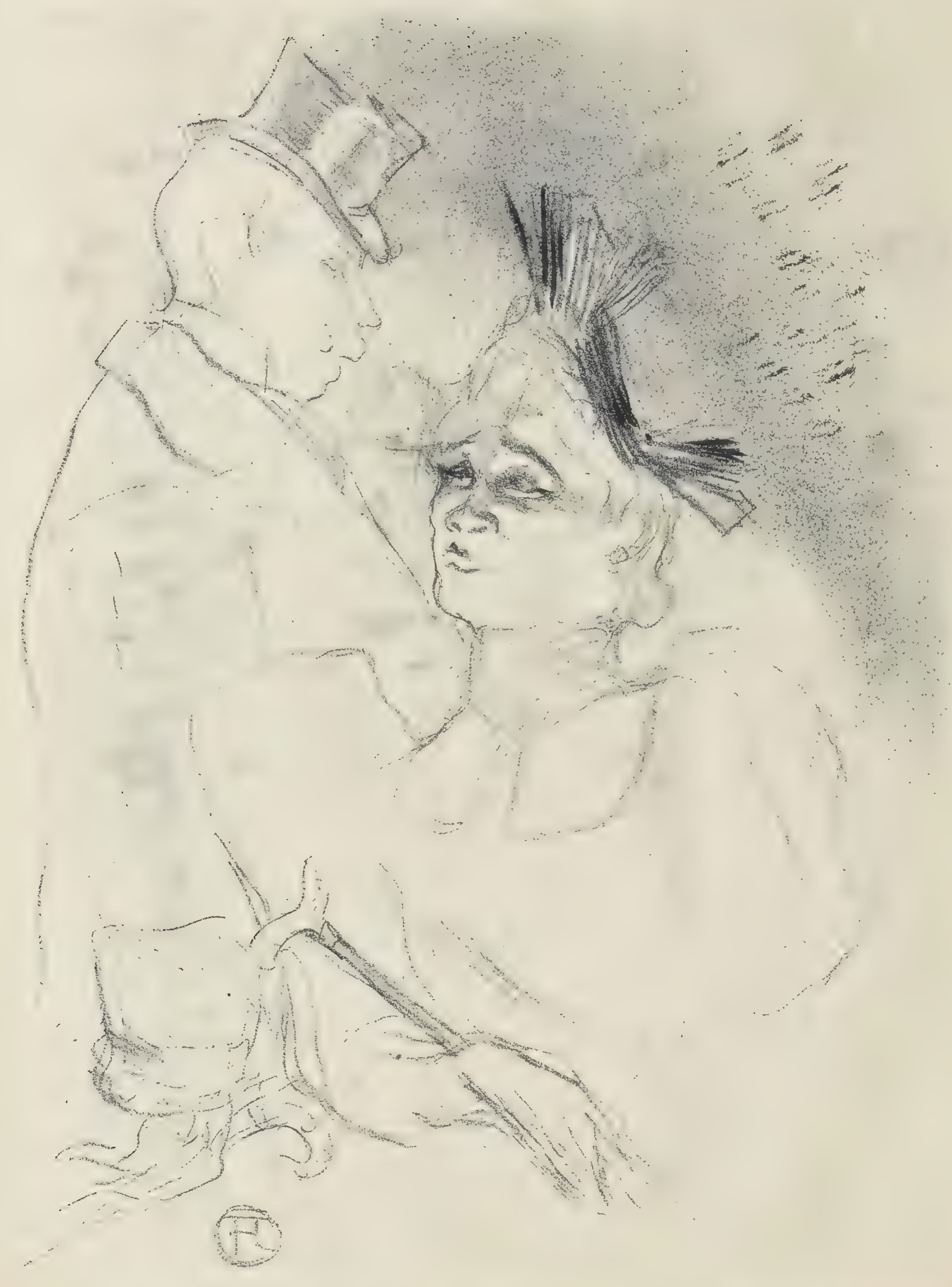
M. Bjornsterne Bjornson devient assommant. Sous prétexte que le Théâtre-Libre joua, dernièrement, une pièce de lui, ce Norvégien obsède la presse des réclamations les plus inattendues. On lui a changé ceci, cela ; un jour, sa mise en scène ; le lendemain, son dénouement. A l'entendre, on a transformé sa Faillite en une simple Liquidation judiciaire.

En admettant que ce soit vrai, qu'est-ce que ça peut bien nous faire ?

On nous donne une pièce pour une pièce norvégienne. Nous nous y amusons ou nous nous y ennuyons : c'est notre affaire. Mais nous nous moquons pas mal qu'on découvre, le lendemain, que l'œuvre est en simili-norvégien. Le trouver mauvais serait aussi bête que d'aller se plaindre, par exemple, de ne plus trouver que des japonaiseries authentiques dans les bazars à treize et d'être obligé, pour contempler de l'imitation, d'aller jusqu'au musée Guimet ou chez M. de Goncourt.

On nous objectera, il est vrai, que certaines gens tiennent avant tout à se faire une idée exacte de la littérature et des mœurs norvégiennes. Ces gens-là n'ont pas besoin, pour ça, d'aller au théâtre. Ils n'ont qu'à lire M. Hugues Le Roux — ou à faire venir leurs domestiques de Christiania. — Il y a encore les cartes de géographie, qui donnent d'utiles renseignements : on

*« J'ai vu ça ».*
GOYA.



DESSIN INÉDIT DE TOULOUSE-LAUTREC

THÉATRE DES VARIÉTÉS : M^lle^ Lender et Baron

*« J'ai vu ça »*
GOYA.




DESSIN INÉDIT DE TOULOUSE-LAUTREC.

RÉPÉTITION GÉNERALE AUX FOLIES-BERGÈRE : Emilienne d'Alençon au bal des Quat'z'Arts.

y voit la Suède et la Norvège sous la forme d'une poche de cornemuse, peinte en vert, généralement.....

Pour M. Bjornson, du moment que son œuvre — grâce peut-être au talent des interprètes — réussit, dans une scène au moins, à empoigner le public, il devrait se borner à se déclarer satisfait. Ce serait moins ridicule que d'ergoter, comme il le fait, sur la propriété littéraire — qui n'est pas une propriété.



De M. Clémenceau, dans ces cinq centimes de *Justice* :

« Il faut qu'on se reprenne en toute hâte..... Il y aura des luttes, sans doute, à soutenir ; mais mieux vaut lutter, mieux vaut vivre, que de rentrer stupidement dans le néant, faute de raison d'être. »

L'expérience se paye — mais comme ça sert !



Mlle Catherine Sollier est décédée, mercredi dernier, dans sa 105e année, à la Flamengrie (Aisne).

Elle était née le jour du Serment du Jeu de Paume en 1789.

Ah ! pauvre vieille, les bavards qui jurèrent, le jour de ta naissance, de ne point se séparer avant d'avoir donné une constitution à la France ont la vie plus dure que toi. On les a ensevelis, on les enterre, on les enfouira encore — mais ils ne crèveront pas.



Du *Temps* :

« Hier a eu lieu, au ministère des finances, une matinée *enfantine*. De très nombreuses personnes se sont rendues à l'invitation du ministre, parmi lesquelles M. et Mme Terrier, M., Mme et Mlle Dupuy, M. Leydet, député, accompagné de Mme et Mlle Leydet, M., Mme et Mlle Goujon, M. et Mme Bizarelli, de nombreux élèves de Saint-Cyr, de Polytechnique, beaucoup d'élèves des Facultés. »

Alors, c'est donc tombé en enfance pour de vrai, tout ça ?... Allons, tant mieux !

M. Zola prie la presse d'annoncer que sa nouvelle : l'*Attaque du Moulin*, d'où fut tiré le livret de l'idem du dit, est la première dans les *Soirées de Médan* — la première par ordre, bien entendu.

Le colonel Archinard, relevé de son poste au Soudan, s'est vu offrir, par M. Delcassé, une pustule décorative du Dragon vert de l'Annam. Le colonel, dans une lettre d'une ironie charmante, a refusé cette distinction. Il a été question de le poursuivre — et nous espérons qu'on donnera suite à ce projet. — La stupidité de la conception d'*armée démocratique et nationale*, si chère à nos hommes d'états, s'en affirmerait davantage.

Quant à la colonie du Soudan, actuellement pacifiée, elle sera administrée civilement par un M. Grodet, qui fut malheureux. Nous n'y trouvons pas à redire. Nous sommes partisans, en effet, de l'administration civile des colonies ; et voici pourquoi :

Les militaires coûtent très cher à la métropole, c'est vrai ; mais ils lui conservent ses possessions — ce qui lui coûte encore plus cher.

Les civils appartiennent à deux catégories. Ou ce sont des militaires retraités — fatigués, usés, navrés du peu de respect des populations indigènes, étonnées de leur avoir vu retirer leur uniforme — qui laissent tout aller à la débandade. Ou ce sont des vétérinaires qui n'ont pu réussir à infliger les lavements nécessaires aux poules de leur pays, et qui vont faire fleurir aux soleils exotiques leur incapacité détestable et leur outrecuidance de ratés.

Dans les deux cas, la France, qui n'a rien à perdre — excepté ses colonies — aurait tout à gagner, si elle savait comprendre ses intérêts. Mais c'est une chose qu'elle ignore. Et si le sieur Grodet, qui fut malheureux, remplace le colonel Archinard, le général Doods remplace le sieur Bayol, qui fut décoré.

Mot de la fin (*extrait des grands quotidiens*).

M. le vicomte Melchior de Vogüé se plaignait, hier, de son invalidation, dans le salon académique de la belle Mme G.

M'être donné tant de mal, soupirait-il spirituellement !!.. Quand je pense que j'ai bien fait cinq ou six lieues à pied, la lettre de M. Develle au bout du bras, avec des bottines — en cuir russe, il est vrai — mais qui me serraient affreusement !... Et de toute cette campagne, voyez-vous, je n'aurai rapporté qu'un cor...

— Soyez sans inquiétude, cher vicomte, riposta, avec l'à-propos qui la caractérise, Mlle Juliette Lamber (née Mme Adam) ; soyez sans inquiétude. Ce cor — la France intelligente vous l'assure par ma voix — c'est le corps électoral.

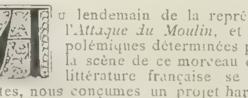


## INTERVIEW

*Toutes les interviews publiées par nous sont de fantaisie.*

*Vu l'échange continuel des convictions et des caractères, nous ne garantissons pas plus la capacité des colonnes que celle des interviewés.*

### CHEZ M. EMILE ZOLA



Au lendemain de la représentation de l'*Attaque du Moulin*, et dès que les polémiques déterminées par la mise à la scène de ce morceau capital de la littérature française se furent produites, nous conçûmes un projet hardi, et même, disons-le, extravagant. Mais, avant de le mettre à exécution — nous ne refusons pas de l'avouer — nous hésitâmes quelques jours. L'entreprise était tellement audacieuse, nous avions si peu de raison de compter sur le succès, les échecs nombreux éprouvés par des confrères restaient si présents à notre mémoire que, vraiment, le courage fut sur le point de nous manquer.

Pourtant, l'intérêt suprême de l'Art était en jeu. Il s'agissait de faire connaître au public une fois, au moins, les idées, les sensations, les impressions de l'homme qui, à notre époque de laisser-aller et de nonchaloir, ne laissa jamais passer un jour sans faire travailler sa plume — et même, quelquefois, sans écrire. — Il s'agissait, pour tout dire, d'aller interviewer Emile Zola.

Nous nous résolûmes.

Six heures moins cinq du matin sonnaient à l'horloge du Moulin-Rouge, comme nous nous présentions chez le Maître. Est-il besoin de dire que, bien que l'heure ne fût point des plus matinales, M. Emile Zola n'avait encore reçu aucun reporter ? Sa modestie bien connue et son horreur de la réclame, non moins connue, rendent absolument superflue une semblable affirmation.

Immédiatement, nous fûmes introduits.

Un escalier ?... En dirons-nous les merveilles ? La plume du commissaire-priseur qui présida la vente d'Albert Wolff nous manque — et l'âme de Thénardier aussi.

Nous pensâmes y rester.

Mais, le domestique ouvrant devant nous une porte, nous pénétrâmes dans un salon. Quel style ? Style adéquat à celui du maître.

. . . . .

— Parfaitement, nous dit M. Emile Zola, au bout de trois heures de conversation, pendant lesquelles il n'avait pas perdu une occasion de dire du bien de ses confrères ; parfaitement, voilà mon avis.

— Vous plairait-il, cher maître, de le résumer en quelques mots ?

M. Zola sourit doucement.

— Si vous voulez. Je crois que vous ne m'avez pas très bien compris. La jeunesse a la tête légère... et puis, c'est un peu fort pour vous, ce que je vous dis ? Allons, avouez-le.

Nous l'avouâmes.

— Oui, oui, je m'en doutais. D'ailleurs, je n'ai pas eu le temps. Comment voulez-vous que je vous explique, en trois heures, que le drame lyrique humain doit être le drame lyrique humain, ou n'être pas ? Il me faudrait une semaine — un volume, si vous préférez.

— Je n'ai pas de préférence.

— Oui, le détachement, l'apathie de la jeunesse. Vous êtes tous comme ça, aujourd'hui. Je sais ce que c'est. J'ai été jeune. Je le suis encore. C'est même pour ça que je ne suis pas de l'Académie.

— Vous croyez, cher maître ?

— J'en suis sûr. Pierre Loti me l'a affirmé.

— Alors...

— Pour en revenir au drame lyrique humain, je dois vous dire, puisque vous me priez de me résumer, que ce drame sera lyrique et humain en même temps, ou qu'il ne sera pas. En d'autres termes, le drame humain sera lyrique ou il ne sera pas.

— Parfait. Pourtant, cher maître, si vous consentiez à m'expliquer...

— Qui ? Que ? Quoi ? De quelles explications avez-vous besoin ? On ne m'en a jamais demandé, d'explications. J'aime les formules nettes, tranchantes — et je les emploie. — N'est-ce pas moi qui ai dit : « La République sera naturaliste ou elle ne sera pas » ? Eh ! bien ? la République existe-t-elle ?

— On le dit, cher Maître.

— Alors ? Du moment qu'elle existe, elle est naturaliste. Vous voyez bien...

— Si vous m'enfermez dans un dilemme, cher maître...

M. Zola sourit obligeamment.

— J'avais peut-être en moi l'étoffe d'un homme d'Etat.

Il resta rêveur, deux minutes. Quel *Rêve !* Nous eûmes l'impudeur de le rappeler à la réalité.

— Puisque vous vous refusez à me donner des explications, cher maître, voulez-vous, au moins, me faire part d'une idée, si mince soit-elle...

M. Zola bondit.

— Une idée ? Une idée ? Qu'est-ce que c'est que ça, une idée ? A quoi ça sert-il ?... J'ai écrit plus de vingt volumes, Monsieur ; vous les avez lus, n'est-ce pas ? Ne dites pas non. Vous avez fait comme les autres, j'en suis sûr. Eh ! bien, dans tous ces volumes, dans ces kilogrammes de papier, avez-vous jamais rencontré une idée, une seule, la moitié d'une, même, — la queue d'une idée ?

— Jamais ?... Non, non, jamais.

— Vous vous condamnez vous-même, nous dit M. Zola, en nous frappant amicalement sur l'épaule. Je ne me trompe point, voyez-vous. Il devait en être ainsi, du reste. Je suis une sorte de Jésus-Christ — sans calembour. — Rappelez-vous ce que dit de moi Duranty, dans la préface du *Malheur d'Henriette Gérard* : « Un étonnant capitaine, destiné à n'éprouver jamais de défaites..... »

— Ne croyez-vous point, cher maître, qu'il y avait un peu d'ironie — amère si vous voulez — dans cette ligne-là ?

— Non. Je n'y ai jamais songé, d'abord : ce qui est une preuve. Et puis, Duranty n'aurait pas osé.

— C'est juste. Maintenant que je possède vos idées — pardon, votre opinion — sur le drame lyrique, voulez-vous me permettre de vous demander ce que vous pensez de l'*Attaque du Moulin* ?

— C'est un chef-d'œuvre. C'est moi qui l'ai fait, d'ailleurs. Gallet m'a aidé un peu. Comme il paye son papier et son encre avec les fonds de l'Assistance publique... C'est toujours une économie. Quand on a plusieurs ménages...

— Et la musique ?

— C'est un chef-d'œuvre. C'est moi qui l'ai composée, d'ailleurs. Vous pouvez parler de Bruneau tout de même, si le cœur vous en dit. J'en ai parlé, moi. Dame, on ne sait pas : il peut arriver, ce garçon-là.....

— Je ne saurais trop vous remercier, cher maître...

M. Zola nous tendit la main — au figuré.

— N'oubliez pas, nous dit-il, d'annoncer dans l'*Escarmouche* que la nouvelle d'où fut tiré le livret de l'*Attaque du Moulin* est la première dans les *Soirées de Médan*.

— C'est déjà fait, cher maître. Nous annonçons que votre nouvelle est la première du volume — par ordre de matières.

Et nous gagnâmes l'escalier.

— Arrêtez ! criait derrière nous M. Zola. Dites bien, au moins, que c'est moi qui eus l'idée du volume. Ne parlez ni de *Sac au dos*, de Huysmans, ni de *Boule de suif*, de Flaubert ! Je vous en prie ! Je vous en prie !.... Songez que l'Académie me guette !... N'oubliez pas !... S'il vous plaît !...

Mais nous étions dans la rue.

L'INTERVIEWER.

*CONTE PHILANTHROPIQUE*

Monsieur Doucerain lit attentivement, tous les matins, les bulletins que publient les médecins sur l'état de santé de M. Georgevitch, ministre de Serbie.

Il a été, pendant quelques jours, très inquiet; mais, à présent, il se rassure. La victime de Léauthier, affirment les journaux, va beaucoup mieux.

— C'est fort heureux, dit M. Doucerain. Cet infortuné jeune homme, victime d'un attentat inqualifiable, au moment où commençait à s'opérer sa digestion!... Le voilà hors d'affaire, grâce au ciel... Mais il ne s'agit pas de s'endormir.

Et M. Doucerain réfléchit, réfléchit, réfléchit.

— Nous sommes en présence, dit-il, d'un attentat monstrueux. Est-il inexcusable? La philanthropie ne saurait, sans mentir à tous ses principes, se prononcer avant d'avoir recueilli tous les documents nécessaires. J'examinerai, en conscience, le cas de Léauthier; et, ce que je croirai devoir dire, je le dirai. Mais, pour ce misérable, nous avons le temps. Il est en prison; il ne sortira de sa cellule que pour aller à la Roquette, en passant par la Cour d'assises; on lui coupera le cou dans la seconde quinzaine de février — peut-être seulement au mois d'avril, car les sentiments philanthropiques de notre bien-aimé président, M. Carnot, lui interdisent toute précipitation. — Nous délibérerons sur son cas tout aussi bien après qu'avant sa mort. La philanthropie ne doit jamais — sous peine de trahir le mandat que lui confia la Providence — s'occuper de l'homme considéré comme individu, mais bien de l'humanité en général : tel est, du moins l'avis de nos maîtres — M. Jules Simon particulièrement.

Sur ce, M. Doucerain souleva sa calotte grecque.

— Occupons-nous donc du plus pressé, reprit-il; mettons-nous en garde contre différentes éventualités qui pourraient nous surprendre désagréablement.

Et M. Doucerain se replongea dans ses méditations.

— Premièrement, murmura-t-il au bout d'un quart d'heure, il ressort clairement de l'incident Léauthier-Georgevitch que les diplomates étrangers ne sont pas en sûreté chez nous. Ils se promènent dans la rue. Qui les protège?... Ils entrent au café; ils vont au restaurant. Qui les protège?... On ne peut pas les forcer, pourtant, à s'attacher à la boutonnière, comme les porteurs d'eau ou les commissionnaires, une plaque apparente qui les recommanderait au respect de la population... Que faire?... D'autant plus que : deuxièmement, les établissements tels que restaurants et cafés sont bien mal surveillés par la police. Il m'est arrivé maintes fois d'y entrer et jamais, malgré ma perspicacité, je n'y ai deviné un mouchard. On n'y voit que des gens qui mangent et qui boivent. C'est désolant...

.... Il faudrait mettre un terme à cet état de choses. Et d'autant plus rapidement que les frasques de MM. les anarchistes pourraient nous attirer des désagréments avec les puissances dont les représentants seraient, de nouveau, attaqués. *L'imitation criminelle* n'est plus contestée. Méfions-nous-en. La Serbie est un petit pays, qu'il n'est pas nécessaire, vu sa faiblesse, de ménager outre mesure. Mais que nous nous trouvions, d'un moment à l'autre, dans la même situation vis-à-vis de l'Allemagne, voyez d'ici les complications.....

Et M. Doucerain secoua la tête, tristement; car M. Doucerain est patriote.

— Voici, reprit-il, ce qu'il faudrait faire. Il faudrait forcer les cafetiers et restaurateurs à placer, en lieu apparent, dans leurs établissements, un écriteau ainsi conçu :

La maison ne répond pas de MM. les diplomates qui n'ont pas déposé leur exequatur a la caisse.

Une fois le tenancier prévenu de l'honneur que lui fait le représentant d'une puissance étrangère en venant s'abreuver ou se repaître chez lui, il n'aurait plus qu'à s'en occuper activement — et à le préserver de tout attouchement fâcheux. — S'il négligeait de prendre les précautions nécessaires, ce serait à ses risques et périls. Quant aux diplomates qui s'obstineraient à ne point se faire connaître, ils seraient mal venus à se plaindre.....

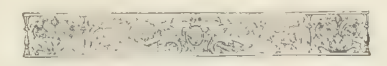
...... C'est ça; j'ai trouvé le joint, continua M. Doucerain. Je vais écrire au ministre.

Mais, tout d'un coup, il se frappa le front.

— Le ministre! Quel ministre?...... Oui, quel ministre?... Voyons : l'écriteau se placerait en France : ça regarde le ministère de l'Intérieur. Mais il concerne des diplomates étrangers : ça regarde le ministère des Affaires étrangères; ces diplomates sont quelquefois militaires : ça regarde le ministère de la Guerre; ils sont parfois marins : ça regarde le ministère de la Marine; l'orthographe de l'écriteau devrait être — exactement — l'orthographe officielle : c'est l'affaire du ministère de l'Instruction publique; le placard pourrait être encadré; c'est l'affaire du ministère des Beaux-Arts..... Comment sortir de là? Comment?...

Mais, en se promenant dans son cabinet, anxieux, M. Doucerain aperçut un journal du soir qu'on venait de placer sur son bureau. Machinalement, il le déplia. Le journal annonçait la chute du ministère Dupuy.

— C'est un malheur pour la France, affirma M. Doucerain. Mais c'est un bonheur pour moi : j'aurai le temps de réfléchir.



*CHANSON-WATTEAU*

*Sur des gazons toujours très verts,*
*Horizonnés d'un ciel de jade,*
*Nous placerons nos deux couverts*
*Sur la serviette d'un blanc fade.*

*Allant à rebrousse chemin,*
*Là, nous invoquerons la Fée*
*Du Lieu, qui, — pouvoir surhumain —*
*Fera revivre sa Nymphée.*

*Et, tout en sablant le Cliquot,*
*Nous causerons avec un Faune...*
*Tu verras le coquelicot*
*En rougir avec la fleur jaune.*

*Ou, non! Pensive, l'écoutant,*
*Songeant tout bas, prise de crainte,*
*Que nous en avons fait autant,*
*Tu resserreras ton étreinte..*

*Lors, riant du blanc Polisson*
*Qui rit dans sa barbe de chèvre,*
*Nous lui ferons voir la leçon*
*Pratique des baisers des lèvres.*

*Dans ce décor à la Watteau*
*Nous verrons, à travers les arbres,*
*Dans les étangs, des taches d'eau;*
*Dans le Ciel, des profils de marbres.*

*Pour un instant je serai Duc*
*Pomponné, tout frais et tout rose;*
*Toi, l'Epouse d'un Vieux caduc*
*— Poésie au joug de la Prose. —*

*Nous aurons, dessus nos cheveux,*
*Une poudre rare et très blanche;*
*Et mes lèvres pleines d'aveux*
*Baiseront votre col qui penche.*

*Nous parlerons de Beaumarchais,*
*De la Clairon et d'étiquette,*
*Menuet, — lettres de cachet...*
*Et nous jouerons à la raquette.*

*Nous dirons :* feste *et puis :* j'avois *;*
*Mais très mièvrement le « je t'aime. »*
*Il est si doux dans votre voix*
*Qu'en Chine on le comprendrait même.*

*Ou bien, comme aux temps fabuleux*
*Vous serez ma gente bergère*
*Avec houlette à rubans bleus*
*— Telle un bibelot d'étagère.*

*Nos moutons auront des faveurs,*
*Des grelots qui tintinnabulent;*
*Leurs toisons pleines de senteurs,*
*Dans le vent s'en iront par bulles.*

*Moi, le brin d'ajonc au chapeau,*
*Flirtant avec vous cette idylle,*
*Aide d'un rustique pipeau,*
*Je roucoulerai du... Delille.*

André Ibels.



*THÉATRES*

Le Théatre-Libre *à l'Eden de la rue Boudreau.*

Trois fois par semaine, cet hiver, le *Théâtre-Libre* représentera devant le public les pièces de son répertoire acceptées par la censure; ce qui ne l'empêchera pas de donner, aux *Menus-Plaisirs*, ses huit représentations annuelles de pièces inédites.

La série a commencé par *La Puissance des Ténèbres* de Tolstoï. Cette pièce quoique déjà connue, puisqu'elle a été représentée une trentaine de fois aux *Bouffes du Nord* — a obtenu un réel succès et la troupe du *Théâtre-Libre* y a montré son ensemble habituel.

A côté d'Antoine, MM. Gemier, Arquillère et Janvier, Mmes Nau et Barny ont incarné superbement les personnages de ce terrible drame rustique.

Des grincheux ont prétendu que les voix ne s'entendaient pas, les acteurs étant habitués chez Antoine à parler *mezzo-voce* et l'acoustique de l'*Eden* étant plutôt déplorable. Nous ne partageons pas cette opinion. Quoique la loge, mise obligeamment par Antoine à la disposition de *l'Escarmouche* soit éloignée de la scène, nous n'avons pas perdu une seule phrase de la pièce. Les grincheux n'auront qu'à apporter leur cornet.

Ambigu-Comique. — *Gigolette*, drame en 5 actes et 10 tableaux de MM. Pierre Decourcelle et Edmond Tarbe.

Le voilà bien, le drame destiné à faire frémir pendant des centaines de représentations le public de l'*Ambigu*. Rien n'y manque. Il y a : la cour d'assises — ça, nous l'avions vu souvent, mais, cette fois, les auteurs nous initient aux débats d'une affaire de viol jugée à huis-clos — le bal de barrière avec toutes ses joies; saladiers de vin chaud, romances sentimentales et danses échevelées — puis le tableau de la Rafle, émaillé de quelques coups de couteau — ensuite, la traditionnelle petite maison déserte.

Cette fois-ci, elle est sur le bord de l'Oise. Une affreuse canaille, le Grand Charles, y a emmené de force Marion, la jeune fille née du viol, restée pure, jusqu'alors, mais qui va probablement subir le même sort que sa pauvre mère. Ça tient de famille!

Mais, heureusement, Gigolette empêche monsieur Charles de commettre cette indélicatesse en lui *mettant* un coup de couteau dans le dos.

Elle en avait, au préalable, reçu un dans le ventre; mais comme elle guérira; que Marion a été rendue à sa mère qui est très heureuse, car elle est l'épouse d'un magistrat; que le vieux qui l'a violée avant le premier acte a promis de ne plus recommencer; tout le monde est content!

Et le public aussi. Cette succession de tableaux a fort intéressé. D'abord, naturellement, le succès fait par les amateurs des drames de l'*Ambigu*. Puis — commettons une indiscrétion — les loges de ce théâtre vont être occupés pendant longtemps, par des demi-mondaines — et même par des mondaines — amantes d'émotions fortes et de scènes pimentées.

Mlle Félicia Mallet a été excellente dans le rôle de *Gigolette*, Mme Samary, Mlle Lecomte ont apitoyé suffisamment. Chelles joue vraiment bien, surtout dans quelques scènes. M. Pierre Berton est bon dans un rôle de tenue, et M. Romain porte encore suffisamment la casquette et les accroche-cœurs du *Grand Charles*.

Folies-Bergère. — Nos lecteurs trouveront, dans ce numéro, un dessin de notre collaborateur de Toulouse-Lautrec, représentant une scène prise à la répétion de *Emilienne d'Alençon au bal des Quat'z'arts*, le ballet que va représenter prochainement le grand *music-hall* de la rue Richer.

Cette pantomime-ballet, de MM. Courteline et Marsolleau, sera un très grand succès qui viendra s'ajouter encore aux attractions offertes au public par cet établissement sans rival : la Loïe-Fuller, que la salle acclame tous les soirs, les Cragg's, des gymnastes plus forts que les Scheffer, les exercices de haute école de la baronne de Rahden, et, pour les amateurs d'émotions fortes, des matches de boxe entre Bill Scharp et Ted-Alty.

NOUVEAU-CIRQUE. — *Le Yacht de M. Durand* fait son tour du public en plus de quatre-vingts jours. La coquette salle de la rue Saint-Honoré ne désemplit pas.

La *Pretentaine*, la charmante opérette de MM. Paul Ferrier, Raoul Bénédite et Léon Vasseur, tient toujours l'affiche avec de grosses recettes au Nouveau-Théâtre et la tiendra longtemps encore.

AUX FOLIES-DRAMATIQUES, c'est un vaudeville de MM. Ordonneau et Kéroul, musique de Serpette qui succèdera aux *Petits Mousquetaires*.
Titre : le *Petit Capulet*.

Le deuxième spectacle de l'abonnement du Théâtre-Libre sera donné dans la première huitaine de décembre et composé ainsi :

*L'Inquiétude*, pièce en trois actes, de MM. Jules Perrin et Claude Couturier, jouée par Mmes Savelly et Barny ; MM. Antoine, Gémier, Arquillière, Renard et Michelez, et *Amants éternels*, pantomime en trois tableaux, de MM. André Corneau et Gerbault, musique de M. André Messager.

Cette parodie de *Roméo et Juliette* sera interprétée par Mlle Feriel et MM. Clerget et Gémier.

La représentation sera donnée comme d'habitude au théâtre des Menus-Plaisirs.

A L'OPÉRA.

Voici la date des quatre grands bals masqués qui seront donnés pendant le carnaval de 1894.

1er bal, samedi 6 janvier.
2e bal, samedi 20 janvier.
3e bal, samedi gras 3 février.
4e bal, jeudi (mi-carême) 1er mars.

L'administration prépare un programme spécial pour chacune de ces fêtes qui seront certainement encore plus brillantes que celles des années précédentes.

OPÉRA-COMIQUE. — *L'Attaque du Moulin*, drame lyrique en quatre actes, d'après M. Emile Zola, poème de M. Louis Gallet, musique de M. Alfred Bruneau.

Ce drame lyrique est vraiment beau — quoique ayant une envolée moins haute que celle du *Rêve*, du même musicien.

Le premier acte surtout est excellent. L'ensemble se tient bien et laisse à l'auditeur une grande impression de simplicité émue, surtout le prélude qui paraphrase ces paroles : « Jamais une paix plus grande n'était descendue sur un plus heureux coin de nature ». Puis viennent la scène des fiançailles, vraiment joli, l'ensemble qui suit et le Chant du Moulin.

Au deuxième acte, se trouvent deux très beaux morceaux : le duo débordant de passion entre Françoise et Dominique puis la scène de Dominique : « Le jour tombe, la nuit va bercer les grands chênes » et au troisième le *Chant de la Sentinelle*. J'aime moins la scène qui suit, entre le soldat et Marcelline.

Au dernier acte, enfin, une scène d'une vigueur intense, entre Merlier et Marcelline, dans laquelle la musique se lie étroitement dans une progression admirable.

L'orchestre de l'Opéra-Comique sous la direction de son chef éminent, M. Dambé, a merveilleusement rendu l'œuvre entière. MM. Bouvet, Clément et Vergnet, Mlles Delna et Leblanc ont bien incarné les différents personnages et forment un très bel ensemble.

La deuxième représentation du *Théâtre-Libre* se composait de *Jacques Damour* et de *Blanchette*, trois actes, de M. Brieux. La première pièce a reçu un accueil relativement froid.

La seconde, que la troupe de ce théâtre a jouée une quarantaine de fois dans ses tournées en province et à l'étranger, n'avait pas encore été representée devant le public parisien. Elle a obtenu beaucoup de succès, MM. Antoine et Gémier, MMmes Dulac et Barny l'ont jouée avec un ensemble récompensé par des applaudissements nourris et des rappels reitérés à la fin de chaque acte.

Antoine a cause gagnée

## PROGRAMME DES THEATRES

**Opéra.** — 7 h. 1/2. — Sigurd.
**Français.** — 7 h. 1/2. — Antigone.
**Odeon.** — 8 h. — Le Fils naturel
**Opéra-Comique.** 7 h. 3/4. — L'Attaque du moulin.
**Vaudeville.** — 8 h. 1/2. — Madame Sans-Gêne.
**Gymnase.** — 8 h. 1/4. — La Servante.
**Palais-Royal.** — 8 h. 1/4. — Monseigneur. — Leurs Gigolettes.
**Variétés.** — 8 h. 1/4. — Le Ménage en liberté. — Madame Satan.
**Nouveautés.** — 8 h. 3/4. — Mon Prince.
**Renaissance.** 8 h. 1/2. Les Rois.
**Bouffes-Parisiens.** — 8 h. — Mam'zelle Carabin.
**Porte-aint-Martin.** — Napoleon
**Gaîté.** — 8 h. 1/4. — Les Bicyclistes en voyage. — Les L[illegible]
**Folies-Dramatiques.** — 8 h. — Les Petits Mousquetaires.
**Châtelet.** — 8 h. — Le Chat du Diable.
**Ambigu.** — 8 h. — Gigolette.
**Menus-Plaisirs.** — 8 h. »/». — Un et un font trois. — Le Droit du seigneur
**Théâtre Cluny** — 8 h. 1/4. — Irrésistible. — Ah!... la Pau... La Pau... La Pau...
**Nouveau-Théâtre.** — 8 h. 1/2. — La Prétentaine.
**Déjazet.** — 8 h. 1/2. — Ferdinand le Noceur.
**Théâtre de la République** (**Château-d'Eau**). — 8 h. — L'Assommoir.
**Bouffes-du-Nord.** — 8 h. — Les Noces d'un réserviste.
**Théâtre Moncey.** — 8 h. 1/4. — La Dame aux Camélias.
**Robert-Houdin.** — Tous les soirs, à 8 h. 1/2. — Prestidigitation. — Le Charlatan. — La Source enchantée. — Le Dai-Kang, énigme mongole. — Matinées, les jeudis, dimanches, et fêtes, à 2 h. 1/2.
**Folies-Bergère.** — La Loïe Fuller. — Baronne de Rahden. — Les Cragg's. — Les Hanlon. — L'Arc-en-ciel. — France-Russie, ballets. — Dimanches et fêtes, matinées.
**Casino de Paris.** — Les Newsky. — Dale et Royston. — Tentations, pantomime. — Les mercredis et samedis fête de nuit. Dimanches, matinées 1 fr.
**Olympia.** — Inaudi, Naya, Brighton, ballet. — Serpentine au milieu des fauves par Mlle de Sandowa, dompteur Max Himm. — Dimanches et fêtes matinées réservées aux familles. Tous les jeudis, soirées de gala. Entrée : 2 fr.
**Eldorado.** — Kam-Hill, Bonnaire. — On demande des Culottières, vaudeville en un acte. — Dimanches et fêtes, matinée à deux heures.
**Scala.** — Polin, Bourgès. — L'Héritière des Carapatas, opérette-bouffe. — Dimanches et fêtes, matinée à 2 heures.
**Petit-Casino.** — 8 h. 1/2. — La V'lakirit, opéra-bouffe en deux tableaux. Mmes Piccaluga, E. Buffet ; MM. Vaunel, Caudieux. — Dimanches à 2 h., matinée à prix réduits.
**Nouveau-Cirque.** — Tous les soirs à 8 h. 1/2. Le Yacht, de M. Durand, pantomime nautique. — Mercredis, jeudis, dimanches et fêtes, matinée à 2 h. 1/2.
**Moulin-Rouge.** — Tous les soirs à 8 h. 1/2. — Spectacle-Concert-Bal. — Dimanche matinée, mercredis et samedis à deux heures, grande fête de nuit.
**Pôle Nord**, 18, rue de Clichy. — Toute la journée, Patinage sur vraie glace.
**Concert-Européen** (Pl. Clichy, 5, rue Biot). — Tous les soirs à 10 h. — Fragson dans son répertoire. G. Chalon, Sézanne. — Dimanches et fêtes, matinée à 2 heures.
**Jardin Zoologique d'Acclimatation.** — Concert dans le Palais d'hiver, tous les jours de 3 à 5 h.
**Palais de l'Industrie.** — Exposition du Progrès. Ouverture toute la journée. Concerts à trois heures. Orchestre L. Mayeur, de l'Opéra. Vendredi, festival, chœurs et solis.


l'Escarmouche
JOURNAL HEBDOMADAIRE
*Paraît le Dimanche*

Rédaction et Administration
TOUS LES JOURS
De 5 h. à 7 heures




L'Imprimeur Gérant : RENÉ MEUNIER, 15, rue Baudin, Paris.

Première Année N° 5. Dimanche 10 Décembre 1893.

# l'Escarmouche

LE NUMÉRO 20 CENTIMES

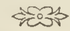
*ABONNEMENTS*

| | | |
|---|---|---|
| PARIS . . . . . . . . . . | Un an | 10 fr. |
| DÉPARTEMENTS . . . . . . . . | Un an | 12 fr. |
| UNION POSTALE . . . . . . . . | Un an | 13 fr. |

*Les Annonces sont reçues aux bureaux du journal*

DIRECTEUR

GEORGES DARIEN



LE NUMÉRO 20 CENTIMES

*RÉDACTION ET ADMINISTRATION*

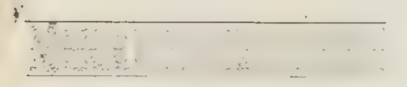
15, Rue Baudin. — Paris

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus

*Adresser Lettres et Mandats à M. l'Administrateur*

DESSIN INÉDIT DE HERMANN PAUL.

— Comme quand nous serons grands !...



## SOUVENIRS & APPRÉCIATIONS

De nombreux amis de M. Victor Schœlcher sont allés le voir vendredi, à Houilles, pour lui offrir un souvenir à l'occasion du 42e anniversaire du coup d'Etat du 2 Décembre.

Ils lui ont remis une plaque de bronze gravée par M. Mouchon, sur laquelle on lit :

A Victor Schœlcher, en témoignage de la reconnaissance publique et de la profonde affection dues à celui dont la longue vie a été consacrée à la fondation de la République, à la conquête de la liberté et à la défense du droit, au service de la patrie et à la cause de l'humanité.

1851 — 1893

Un diplome a été également offert à M. Victor Schœlcher.

M. Victor Schœlcher a été touché jusqu'au fond du cœur de cette démarche de ses amis et les a remerciés en termes émus. »

Cette note, qui a tout l'air d'une *prière d'insérer* me saute aux yeux. Schœlcher, proscrit de décembre, ami de Victor Hugo, père des nègres...

Et, tout d'un coup, les souvenirs affluent : la *fin de l'Empire*, le *4 Septembre*, les *Châtiments*, *Napoléon-le-Petit*, l'*Histoire d'un Crime*...

C'est le matin du 4 septembre. Le cousin Paul, qu'on a invité, fait son entrée. Le cousin Paul est fonctionnaire, bonapartiste ardent — et c'est un peu pour avoir, par lui, des nouvelles sûres, qu'on l'a prié à déjeuner.

— Eh! bien? lui demande mon père?

— Eh? c'est fini. Vous n'avez donc pas lu les journaux?

— Si. Mais les contradictions... Alors, Sedan?

— Oui. Sedan. L'Empire est vaincu. Vous en doutez? Vos amis sont en train de lui envoyer leurs premiers coups de pieds; vous voyez bien qu'il est par terre... Allons, avouez que vous êtes content. Vous allez l'avoir, votre Rep.

Et le cousin Paul ricane. La Rep.! Avec quel mépris il profère cette syllabe — la seule, sur les trois, qu'il ait jamais daigné prononcer.

Mon père, républicain convaincu, abonné du *National* et lecteur — en cachette — de la *Marseillaise* et de la *Lanterne*, ne veut pas laisser passer ça. Pourtant il n'ose point se montrer trop affirmatif. Marianne a bien fait voir un bout de sa robe, au coin des rues, mais elle n'a pas encore lancé son bonnet rouge par-dessus les grilles des Tuileries.

— C'est bien malheureux, dit-il. Mais, enfin, l'Empire devait finir comme ça. Je le répète : c'est bien malheureux.

Le cousin Paul s'emporte.

— L'Empire devait finir comme ça! Parbleu, oui! Il devait finir comme ça!... Et savez-vous pourquoi? Je vais vous le dire : 1° parcequ'il a oublié que Cayenne est une colonie française qui manque de bras; 2° parce qu'il n'a pas compris que la guillotine, quand on n'exige pas de son fonctionnement une rapidité insultante pour les opinions du patient, n'a rien d'inadmissible comme procédé de gouvernement... L'Empire s'est laissé manger vivant par la vermine avocaillère... Vos Ferry, vos Jules Favre, vos Gambetta... Bavards sinistres, rhéteurs malsains... Cette engeance-là, voyez-vous, pour lui couper le sifflet — il faut lui couper le cou. — Dites-donc, à qui la faute, si nos soldats se sont battus un contre dix? A qui la faute, si nous n'avons pas d'armée de seconde ligne? Qui donc a empeché la convocation de la garde-mobile, quand le maréchal Niel la réclamait à la tribune? Qui donc a prétendu qu'on voulait faire de la France une caserne? Allez donc demander cela à vos crapules de l'opposition. Savez-vous l'effet qu'ils me font, vos Cinq et leur bande? Ils me font l'effet de naufrageurs... C'est infâme, je vous dis... Pendant qu'on se bat, là-bas, ils restent ici, eux, l'oreille collée contre terre, pour mieux entendre tomber le dernier porte-drapeau qui tiendra le dernier aigle — et pour écouter s'ils roulent enfin vers Paris, les fourgons prussiens qui la leur ramènent, leur Rep., sur un matelas d'obus!...

Le déjeuner s'achève. Au café, un ami arrive. Il apporte des nouvelles. Le Corps législatif vient d'être envahi; la République est proclamée.

— Sa Majesté l'Empereur, commence mon père...

— Appelez-le donc Badinguet, ricane le cousin Paul en prenant son chapeau.

Mon père reste seul avec son ami.

— Savez-vous ce qui ferait du bien, à présent? demande l'ami. Ce serait de lire une page ou deux des *Châtiments*.

Oui, mais voilà : Où sont-ils les *Châtiments*? Ces temps derniers, on n'était sûr de rien, ni de personne; et l'on cachait le livre vengeur un peu partout, tantôt ici et tantôt là. Quelquefois on oubliait la cachette. Le fait est que, depuis huit jour, son ne peut retrouver le volume.

— C'est bien embêtant, dit mon père.

Mais je suis parti comme une flèche. Je sais où sont les *Châtiments*; c'est moi qui les ai cachés, dans un coin très sûr, où je vais les dénicher toutes les heures — pour les lire pendant cinq minutes.

Les voilà. Je les apporte. Je les dépose sur la table du salon.

Mon père ouvre le livre et commence :

— ... *Les lavabos vidés des pâles courtisanes*...

Mais l'ami intervint :

— Cet enfant est un peu jeune. Le grand poète, dans le feu de l'inspiration, n'a pas toujours mesuré ses termes. .

Je me dispose à m'éloigner; mais l'ami me retient. Il a une phrase à placer.

— Tu n'es pas encore à l'âge, mon petit, où l'on peut comprendre l'importance des événements actuels. Mais tu as de la chance. Les hommes de ta génération n'auront pas à se plaindre. Nous avons lutté pour vous, et vous aurez la République. Heureux coquins!... Tu ne comprends pas encore ce que ça veut dire : avoir la République? Si tu savais! Mais tu verras... tu verras!...

J'ai vu.

Ce que j'ai vu, je le dirai une autre fois. Faire des comparaisons, établir des parallèles? L'heure n'est pas venue. Elle ne viendra peut-être jamais. d'ailleurs — car les choses parlent, à présent. — A quoi bon les coups de plume — quand c'est des coups de sabre qu'il faut?

Je veux simplement, aujourd'hui, faire l'autopsie d'une légende. Il y a quelque temps, déjà, qu'elle agonise. Hier, elle est morte.

C'est de l'Histoire *républicaine* des débuts du second Empire que je veux parler.

Les hommes de ma génération ont delaissé, pour la lire, la traduction des *épitôme*. Elle a servi d'abécédaire aux jeunes gens des générations qui nous suivent. Taxile Delord fut notre dieu; nous crûmes au colonel Charras; *Les Châtiments* furent notre livre de chevet; l'*Histoire d'un Crime*, notre catéchisme. D'autres œuvres encore? Des masses — toutes plus républicaines les unes que les autres. — Oublions.

On nous disait la vérité, nous en fûmes convaincus. L'Empire avait été un régime corrupteur et corrompu, malfaisant, honteux; il était né dans le sang et devait finir dans la boue. Il avait interrompu, en s'imposant brutalement, les grandes œuvres ébauchées par la seconde République. Les dix-huit ans qu'il avait duré avaient été un temps d'arrêt dans la marche du progrès et de la civilisation. La légende s'affirma, devint plus forte de jour en jour. Elle fut le plus solide appui du parti républicain, et lui permit de s'installer. Grâce à elle, les grands hommes de l'ex-opposition s'assirent en des trônes ministériels ou présidentiels, et les seigneurs de moindre importance prirent place sur les degrés.

Je ne veux point rechercher, ici, si ce fut un malheur — et si les vingt-trois ans de République que nous venons de subir ont été, eux aussi, un temps d'arrêt dans la marche du progrès et de la civilisation. — Le jeu des parallèles, je l'ai dit, ne me plait guère.

La situation du prolétaire était-elle moins précaire sous l'Empire qu'aujourd'hui? L'expédition du Tonkin fait-elle pendant à celle du Mexique? Fourmies répond-il à Aubin? Le porte-allumettes du sergent de ville remplace-t-il le casse-têtes des blouses blanches? Doit-on préférer la Haute-Cour de Beaurepaire à la Haute-Cour de Blois? Les scandales du Panama ne sont-ils point, dans une certaine mesure, attribuables à l'esprit bonapartiste?

Questions oiseuses. Autant vaudrait demander, par exemple, s'il eût été désastreux pour la France que M. Spuller n'arrivât pas à surnager, et que M. Ranc, garçon très fort, laissât ses os à Lambessa...

Je tiens seulement à faire remarquer qu'on nous a trompés. La légende dont on nous a rabattu les oreilles est fausse — et idiote.

Deux faits.

Les hommes du Coup d'Etat versèrent du sang, c'est entendu. Ils en versèrent très peu. Et l'enfant de la rue Tiquetonne, avec ses deux balles dans la tête, immortalisées par la poésie, la peinture et la sculpture, a saigné beaucoup trop longtemps.

S'il avait vécu, d'ailleurs, et qu'il eût été misérable, il est fort douteux que son chantre Victor Hugo — suppléé au besoin par le Vacquerie du tourniquet — l'eût empêché de mourir de faim.

Et puis, il faut se faire une raison. Autres temps, autres mœurs. Sous l'Empire, on tuait les enfants; affaire conclue. Sous la République, ils se tuent eux-mêmes... Les avez-vous comptés depuis quelque temps, les suicides de gosses?

Pour la fusillade du boulevard Montmartre, il me semble qu'il ne serait pas difficile de lui trouver une autre explication que celle que lui donne l'Histoire officielle républicaine : un besoin sauvage de tuerie.

Les faubourgs, parcourus en tous sens par les prébendés de la seconde République, furieux d'avoir perdu leurs situations, commençaient à s'agiter. Les boulevards, pendant ce temps, s'emplissaient d'une foule bête et lâche, tiaulée prud'hommesque qui venait voir les événements — regarder passer les troupes qu'on devait envoyer au faubourg Saint-Antoine, travailler dans la chair d'ouvrier. — Le nouveau régime comprit qu'il valait mieux, puisqu'un exemple était devenu nécessaire, porter ses coups sur la vile cohue bourgeoise que frapper sur des travailleurs. Et les quelques douzaines de balles qui percèrent des pelisses de fourrures et des jupes de soie épargnèrent les coups de baïonnette qui auraient taché de rouge les blouses bleues et les caracos de laine..... Ah! je ne la plains pas beaucoup, la dame au chapeau rose de l'*Histoire d'un Crime*... Il est vrai que j'ai tellement deploré son sort, autrefois...

Et je me demande, vraiment, si ce ne fut pas le plus bel acte gouvernemental du siècle, cette fusillade *humanitaire*.

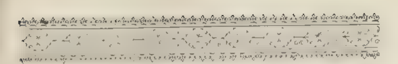
Quant à M. Schœlcher, l'homme à la plaque de bronze, qu'il soit bien convaincu que ce que je viens d'écrire, beaucoup de gens le pensent aujourd'hui. Et bien d'autres choses encore, qui ne plairaient point, probablement, à M. Schœlcher. Je le lui affirme sans acrimonie..

Je n'ai aucune haine, du reste, pour les victimes du Deux-Décembre — ni pour leurs petits. Ce sont des vaincus — qui restèrent toujours des vaincus. — Voilà tout. — Je concours, ainsi que tous les Français courbés sous l'impôt, à leur servir la pension que nécessitent leurs souffrances.

C'est mon droit de contribuable.

Je les méprise.

C'est mon droit d'homme.



## ECHOS

On se plaint douloureusement, paraît-il, dans le monde des *artistes-peintres*.

Avouons tout de suite qu'il y a de quoi — et exposons les faits.

Chacun sait que l'art américain n'existe pas. Les peintres yankees sont nombreux, cependant; mais ce ne sont que des pasticheurs audacieux; leurs œuvres ne présentent d'intérêt qu'au point de vue commercial. « C'est nous, du reste, disent les *artistes-peintres* français qui, avons dans nos écoles du gouvernement, aussi bien que dans nos ateliers privés, créé bénévolement ces acharnes concurrents. Et nous sommes, encore une fois, victimes de notre générosité légendaire. »

Là-dessus, les *artistes-peintres* rappellent qu'à l'exposition de 1889, aussi bien qu'aux Salons annuels, ils ne perdirent pas une occasion de couvrir de décorations, de diplômes et de médailles, les pasticheurs américains. Ils avaient donc toutes les raisons possibles de s'attendre à voir les Yankees, a Chicago, exprimer leur gratitude pour tant de bienfaits.

Hélas! Il n'en a rien été. Les Américains, pour ne point décerner a nos nationaux les récompenses méritées, imaginerent de déclarer la France hors concours, en bloc. Procédé digne de Tartuffe! Effroyable escobarderie!

Monsieur Poincarré — ministre des beaux-arts que nous avions longtemps rêvé, et que nous regrettons, ô combien! — fut littéralement indigné. Et, sur la demande du compétent M. Roger-Ballu, il décida qu'une médaille commémorative, gravée par Roty, serait offerte, aux frais de l'Etat, aux exposants.

Aux frais de l'Etat, remarquez-le. Cette fois, encore, c'est la France qui paye. Ah! nos traditions de chevalerie et de loyauté!... En serons-nous toujours dupes?...

Nos *artistes-peintres*, malgré tout, seront donc décorés. C'est beaucoup, certes; mais ce n'est pas assez. Il faut que le nouveau ministère prenne un parti énergique. Qu'il fasse, le compte exact des rubans et des rosettes qu'il a décernés à des peintres étrangers; et qu'il exige, de leurs gouvernements respectifs, un nombre égal de décorations à distribuer à nos nationaux. Ordre du Bain, Jarretière. Sts Maurice et Lazare, Christ de Portugal, Nicham-Iftichar et Dragon de l'Annam, qu'il prenne de tout. Qu'il n'hésite pas, surtout! Qu'il songe qu'il a derrière lui, tout entier, le corps des *artistes-peintres* français (76,000 hommes — sans compter mademoiselle Abbéma.)

Un journal assure que c'est M. Villain, « qui est un très distingué confrère et un gros laborieux, » qui fut désigné par ses collègues pour rétablir entre l'Hôtel-de-Ville et la Préfecture de Police une paix très compromise.

M. Villain, élevé à la dignité de diplomate à succès, ne peut que se sentir flatté. Malheureusement, M. Alphonse Humbert hausse doucement les épaules — et M. Mermeix esquisse un léger sourire.

Mme Carnot, qu'accompagnait le colonel Chamoin, Mme veuve Hippolyte Carnot, mère du président de la République, M. Adolphe, Carnot frère du président, et le général Borius assistaient hier à la lecture faite à la séance publique de l'Académie des sciences morales et politiques de la notice sur la vie et les travaux d'Hippolyte Carnot par M. Jules Simon.

La famille Carnot — cette famille de polytechniciens, que l'on vit si longtemps pâlir sur l'$x$ — ne dissimule pas sa satisfaction.

A ce propos, une question, Lazare Carnot a sa statue. M. Sadi, un jour, aura la sienne. Pourquoi Hippolyte Carnot n'en aurait-il pas une? Les progrès scientifiques et industriels, dont il fut le fervent apôtre, permettraient de la lui ériger sans grande difficulté. Nous ne voulons pas dire par là qu'on devrait simplifier les choses à l'excès, et appliquer à la fonte de la statue d'un grand homme un procédé analogue à celui qu'on recommanda pour la fabrication des canons : prendre un trou et couler du bronze autour...

M. Francisque Sarcey, comme tous les gens dont la conscience n'est pas tranquille, craint sans cesse de ne pas être en sûreté. Les triples verrous et les chaînes ne lui paraissant point offrir des garanties suffisantes de sécurité, il lâche dans son jardin, dès le crépuscule, d'énormes chiens d'une férocité épouvantable.

Dernièrement un brave homme de camionneur fut cruellement mordu par un des cerbères. Il porta plainte, naturellement, contre l'auteur des *millions de la mansarde*

L'affaire vient de venir en police correctionnelle. Un de nos amis, qui assista à l'audience nous en envoie un récit que la pudeur nous empêche de reproduire. Ce fut, nous dit-il, scandaleux. M. Sarcey, pour s'attirer l'indulgence des juges, n'hésita pas à se livrer devant eux aux pitreries les plus inavouables. Il fit des mines, prit des poses, gesticula comme un pantin, esquissa la danse du ventre, finalement *joua de dos*... Ce vieillard, se transformant en bouffon pour s'épargner une condamnation dix fois méritée, était écœurant.

M. Sarcey, du reste, reçut son salaire. Il fut acquitté. En se retirant, il crut bon de déclarer narquoisement qu'il tenait quelque argent à la disposition du camionneur estropié.

Ce malheureux, qui sait trop bien qu'une meute affamée le guette déjà derrière la porte, toute prête à le dévorer s'il ose jamais retourner à la villa de Nanterre. est encore, paraît-il, dans un état lamentable.

On annonce que M. Hector Depape fonctionne dans le cabinet de M. Spuller.

Le père Hyacinthe, qui tient — on n'a jamais su pourquoi — à ne pas se faire oublier, vient de profiter d'une occasion propice pour s'introduire dans un local de la rue de Provence, dénommé Chapelle Taitbout. Un pasteur protestant, principal pilier d'une vertueuse ligue, le présenta au public.

Après quoi, le vieux défroqué fit une conférence. Il déplora, entre autres choses, « le courant d'opinion qui porte actuellement les membres de la société moderne à s'occuper de leurs affaires avec une ardeur inconnue jusqu'ici ». Et il affirma que la religion, pour réagir contre ces tendances, « doit exciter chez l'homme un saint enthousiasme, le goût des plaisirs purs, ceux de l'âme, de la science et de l'art ».

Serait-il impertinent de prétendre que les idées du père Loyson manquent un peu de justesse, et beaucoup d'intérêt? Peut-être. Et puis, on doit savoir passer bien des choses à un homme qui sut entretenir une hérésie pendant une vingtaine d'années, à la fin du XIXe siècle, moyennant huit cents francs par an.



La municipalité révolutionnaire de Saint-Denis badine agréablement.

Elle s'amuse, actuellement, à « outrepasser ses droits ». Malgré la loi qui lui interdit de conclure aucun marché sans un vote du Conseil approuvé par le préfet, cette municipalité avancée se fait un jeu de vendre, pour des sommes dérisoires, à des citoyens qui lui conviennent, des vieux fers, des cuivres et du zinc appartenant à la commune. Elle va même jusqu'à acheter, dans les mêmes conditions, des platanes destinés à donner de l'ombre à la place de l'Ancien-Marché.

Un membre de la minorité crut, avant-hier, devoir protester et déclarer que, les platanes étant considérés comme des arbres malsains, il serait préférable de planter des acacias.

— Des acacias, s'écria le maire, mais vous savez bien que les jeunes enfants prennent leur écorce pour faire du coco!

Et fièrement, M. le maire-député Walter ajoute :

— Du reste, puisque c'est comme cela, je me retire; vous en chercherez un autre pour faire vos adjudications!

Nous aimons beaucoup cette crânerie. C'est par de pareils procédés qu'on s'impose aux masses, et qu'on arrive à se faire considérer comme indispensable. Le parti collectiviste, dont M. Walter est l'un des plus beaux ornements à la Chambre, doit être fier de lui.

Ce parti, d'ailleurs, a toutes les raisons du monde de s'enorgueillir Les succès qu'il remporta, dans les genres les plus divers, dépassent toutes les espérances, et ses détracteurs systématiques sont dans la désolation

N'avaient-ils pas été jusqu'à prétendre, entre autres choses saugrenues, que le collectivisme devait fatalement amener la mort de l'Art et détruire chez l'homme, en portant un coup terrible à l'initiative individuelle, tout sentiment poétique?

Les faits, heureusement, se chargent de leur répondre.

Un poète roubaisien, collectiviste convaincu et électeur de M. Jules Guesde, vient de composer, en l'honneur de ce dernier, un cantique que nous regrettons de ne pouvoir citer en entier. En voici, au moins, une strophe :

> *Partout si vous voyez trembler*
> *Le grand capitaliste,*
> *C'est qu'il aperçoit le succès*
> *Du vrai socialiste*

Et voici, de plus, la moitié d'une autre strophe :

> *Puisque c'est pour rendre nos biens*
> *A la Chambre qu'il plaide,*
> *Ensemble crions, citoyens,*
> *Honneur, honneur à Guesde!*

Suivie d'une autre demi-strophe :

> *Les mineurs, exploités toujours,*
> *En vain, criaient : A l'aide!*
> *Qu'est-ce qui vint à leur secours?*
> *C'est le citoyen Guesde!!!*

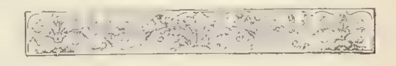
Qu'en pensez-vous? Croyez-vous qu'on puisse encore prétendre, à présent, que le collectivisme, ainsi que l'ont si longtemps affirmé des gens sans vergogne, doit etre l'étouffoir de l'inspiration poétique? Ce serait de la folie. Le poète roubaisien vient de découvrir — pour citer un mot célèbre — un frisson nouveau : le frisson collectiviste. D'autres, incessamment, vont marcher sur ses traces. Et, si nous ne craignions de commettre une indiscrétion, nous annoncerions que M. Ferroul — qui ne manque pas d'oreilles — occupe les loisirs que lui fait son échec électoral à mettre en musique les cent quarante-huit premières strophes du susdit cantique.

Mot de la fin (*extrait des grands quotidiens,*) :

On discutait, dans les couloirs de la Chambre, la valeur des députés socialistes.

— Peuh! fit un conservateur. Ces gens-là ne sont guère à craindre.

— Attendez un peu, répondit M. Jules Guesde qui passait, vous les verrez bientôt à l'œuvre, et vous saurez alors combien Walter — pour n'en citer qu'un — combien Walter Scott (se cote).



## INTERVIEW

*Toutes les interviews publiées par nous sont de fantaisie.*

*Vu l'échange continuel des convictions et des caractères, nous ne garantissons pas plus la capacité des colonnes que celle des interviewés.*

### CHEZ M. RAYNAL

Cinq minutes après avoir remis notre carte à l'huissier, nous fûmes introduits. Nos lecteurs se douteront bien que, si M. Raynal consentit à nous recevoir aussi vite, ce ne fut pas pour nos beaux yeux. Ils auront raison. Mais nous tenons à ce que l'*Escarmouche* soit le *mieux* informé — nous ne disons pas : le plus rapidement, notre journal étant hebdomadaire hélas! — de tous les journaux. Et il n'est pas pour cela, de sacrifice que nous ne soyons prêts à faire... Passons.

— Je parie, nous dit M. Raynal en nous désignant un siège, que vous venez, vous aussi, me demander compte de mon attitude dans la question de l'amnistie.

— Si vous voulez, monsieur le ministre; bien que le mot : attitude ne nous plaise guère. Nous aurions, de préférence, employé le mot : posture. Attitude est un terme qui ne convient pas à votre caractère; il sent l'apprêt. la convention si nous osons dire...

— Arrêtez! s'écria M. Raynal. Arrêtez! N'allez pas jusqu'à l'adjectif!

— Nous n'y pensions pas, monsieur le ministre. La convention restait, dans notre esprit, sans épithète.

M. Raynal, subitement, se calma.

— Excusez-moi, nous dit-il... Ces deux mots : conventions scélérates, m'obsèdent. Je vous demande un peu : est-ce que ça a le sens commun? Est-ce qu'il existe d'autres conventions que des conven-

« J'ai vu ça ».
GOYA.



DESSIN INÉDIT DE TOULOUSE-LAUTREC.

Au Moulin-Rouge : Un Rude!... Un vrai Rude!



DESSIN INÉDIT DE BONNARD.

tions honnêtes et morales? Croyez-vous au traité léonin?

— Non, mille fois non, monsieur le ministre. D'ailleurs, notre maître Jules Ferry l'a proclamé : « Il n'y a pas de profit illégitime ».

— C'est la vérité, dit M. Raynal. Vous figurez-vous, par exemple, que je sois arrivé sans peine, moi qui vous parle, à conclure avec les Compagnies de chemin de fer ces conventions qu'on me reproche avec tant d'âpreté? Je me suis mis en quatre, monsieur, pour obtenir leur consentement. J'ai écrit des rapports, j'ai prononcé des discours, j'ai changé d'opinions, que sais-je? C'est très fatigant, tout ça. Mais j'ai la conviction, au moins, d'avoir conclu avec les Compagnies, non pas des conventions scélérates, comme le répètent des imposteurs, mais un traité de paix. J'en suis tellement convaincu que je l'ai dit à la tribune. Vous voyez.

Nous nous inclinâmes.

— Maintenant, reprit M. Raynal, vous voudriez savoir pourquoi j'ai combattu la proposition d'amnistie?

— Nous le désirons vivement, monsieur le ministre.

— Je l'ai combattue parce qu'il m'a plu de la combattre. Vous m'entendez bien? Parce que ça m'a plu à moi. Mes idées n'étaient pas celles de tous les membres du cabinet; mais j'ai tenu à les exposer, coûte que coûte. Je faisais, de cette question d'amnistie, une question personnelle.

— Nous avons peine à comprendre....

— Attendez. Quels étaient, s'il vous plaît, les individus en faveur desquels on réclamait l'amnistie? Des grévistes, d'abord. Pauvres hères, je l'accorde, pas indignes de toute pitié, exaspérés par un chômage prolongé décrété par des excitateurs. Mais l'État, je l'ai déclaré à la Chambre, « n'a pas qualité pour s'ingérer dans l'exécution d'un contrat de louage d'ouvrage, » Et ce serait en quelque sorte, prendre parti que d'amnistier des condamnés qui commencent seulement leur peine. D'ailleurs, les grèves — je l'ai encore dit à la Chambre, en 1884 — résultent d'une série de phénomènes économiques hors de la portée, et du gouvernement, et des Compagnies... Rien à faire, par conséquent.

— Soit. Mais il n'y avait pas que des grévistes. Il y avait...

— Ah! oui. Les grands proscrits! Le grand proscrit!

Et M. Raynal ricana.

— Ils sont très bien où ils sont, allez! Et ils ne sont pas près de revenir — lui surtout — Ah! les canailles!... Rochefort, ce Rochefort, un homme qui ne sait quoi inventer pour torturer les gens; un homme qui élevait des doutes, pas plus tard qu'hier, sur l'honorabilité de M. Constans!... C'est abominable!... L'amnistier? Jamais! Plutôt la mort...

Et, comme nous restions muets, un peu étonnés de cette vigoureuse sortie.

— Et puis, quoi! s'écria M. Raynal. Amnistier des condamnés! Encore des condamnés! Toujours des condamnés! On ne pense qu'à eux. Il n'y en a que pour eux... Et les acquittés, alors, qu'est-ce qu'on en fera? Et les non-lieu? Hein?... Est-ce qu'on a jamais parlé de les amnistier, ceux-là? Non, n'est-ce pas? Il faut qu'ils passent toute leur vie avec leur non-lieu sur le front ou leur acquittement sur la poitrine. Comme c'est agréable!... J'ai été acquitté plusieurs fois, moi qui vous parle. Croyez-vous que le public l'ait oublié? Vous vous tromperiez. Il va même plus loin, le public; il m'est arrivé de poursuivre des gens, de les faire condamner; eh! bien, le public est convaincu que, ces fois-là même, j'ai été acquitté. C'est comme ça... Et Rouvier, tenez — je prends un exemple entre mille — pensez-vous qu'on ait jamais songé à l'amnistier? Il ne l'aurait pas volé, pourtant : acquitté dans l'affaire de la Cour des Fontaines, non-lieu dans celle du Panama... Et combien d'autres! Antonin Proust, Floquet, toute la vieille noblesse de Chambres... Non! Non! nous amnistierons quand nous serons amnistiés nous-mêmes. Que messieurs les condamnés commencent.

Ce raisonnement nous parut si juste que nous ne sûmes qu'y répondre. Pourtant, nous ne voulûmes pas quitter M. Raynal avant de lui avoir posé une dernière question.

— Comment expliquez-vous, monsieur le ministre, que certains journaux qui ne passent pas pour être en de mauvais termes avec le département que vous dirigez, vous aient attaqué? L'*Écho de Paris* par exemple, vous accuse d'impatience impolitique. Le *Jour* vous reproche votre rudesse. Le *Paris*, lui-même, engage M. Casimir-Périer à ne point vous laisser trop souvent parler au nom du gouvernement.

M. Raynal étendit la main vers une des ailes du ministère.

— Ça vient de là, dit-il; les comptes n'étaient pas terminés.... Affaire de répartition... Mais la manne va recommencer à tomber — et l'on sera bien sage...

C'est sur ces paroles énigmatiques que nous prenons congé du sympathique ministre.



## MUSIQUE DE CHAMBRES



Enfin, le cabinet est constitué, non sans peine. M. Carnot s'est donné un mal du diable. Il a sué sang et eau. Et c'est très heureux pour lui qu'il ait l'excellente habitude de porter un gilet de flanelle — sous la peau.

M. Spuller a fait des pieds et des mains — en tapinois — pour arriver à décrocher la présidence du conseil..... Vous connaissez l'histoire de cette très vieille femme, habitant une ville prise d'assaut, qui apprend que les vainqueurs commettent mille atrocités et n'ont aucun respect pour les dames, et qui se précipite dans les rues, éperdue de joie, en s'écriant : « Où est-ce qu'on viole? » M. Spuller nous a rappelé cette très vieille femme. Le fait est que, pas plus qu'elle, il n'a pu réussir à se faire violer. On l'a utilisé, néanmoins. Nous avouons qu'il était temps.....

C'est M. Casimir-Périer qui a recueilli la succession de M. Dupuy. Résultats imprévus : Hausse des actions des mines d'Anzin et nouvelle déclaration ministérielle.

Voulez-vous savoir comment différents députés, appartenant à différents groupes, apprécièrent cette déclaration? Voici :

M. Un Tel (*du Clocher*)

« Le ministère actuel a eu cette grande supériorité sur le précédent qu'il a su, dans sa déclaration, se montrer favorable à l'étude des questions sociales, étude absolument nécessaire si l'on veut faire échec au parti collectiviste. »

M. Kuhn (*Loiret*)

« La déclaration du ministère est bonne, elle est même bien. »

Quelle gradation dans le pléonasme!

M. le général Riu (*Loir-et-Cher*)

« Le ministère est parti du pied droit. On ne marche bien qu'en partant du pied gauche. »

Un peu militaire, cette appréciation, mais comme elle est juste!

M. Euzières (*Hautes-Alpes*)

« J'approuve la déclaration du gouvernement dans le fond et dans la forme. C'est le résultat qui se dégage des élections dernières. Elle présente un programme de réformes de nature à donner satisfaction à la démocratie républicaine. »

Vous entendez? C'est M. Euzières qui parle. M. Euzières, des Hautes-Alpes!... M. Euzières...

M. Alphonse Humbert (*Seine*)

« La façon dont on a accueilli le cabinet est une preuve de l'apaisement qui règne dans tous les esprits. Ce sont au fond les mêmes idées que son prédécesseur avait développées, mais il a su les entourer de formes et l'on a saisi l'occasion de l'applaudir. »

Oui. Et même des deux mains. C'était le moment ou jamais. Dame! quand on a été obligé de se les laver quinze jours auparavant, pour poser devant le photographe de la *Revue illustrée*...

M. Jourdan (*Var*)

« Je considère que la déclaration présente est un progrès marqué sur celle que nous avions précédemment entendue. La Chambre l'a accueillie très favorablement. »

M. Jourdan (Var) n'est autre que M. Jourdan (Joseph), dit Jourdan Serre-Tête.

M. Camille Pelletan (*Bouches-du-Rhône*)

« Ce que je pense?

Je pense que nous avons un gouvernement né d'une crise impudente et que, jouant l'hypocrisie envers la droite il compte tromper et duper les radicaux. Il verra qu'il se trompe grossièrement.

Quant à l'amnistie, je tiens surtout à faire rentrer Rochefort. Ce sera l'antidote au poison que l'on verse tous les jours dans la presse. »

Le poison? quel poison? M. Camille Pelletan doit exagérer. La presse française... Ah!...

La proposition d'amnistie, déposée par M. Paschal Vide-Grousset, vient d'être repoussée par la Chambre, après un discours de M. Raynal (David). M. Raynal n'a pas caché à ses amis — et nous en sommes — les raisons qui lui avaient commandé de prononcer son discours.

M. Floquet vient d'être élu délégué sénatorial. Il a obtenu 28 voix.

C'est plus qu'un succès.

M. Pichon vient d'être élu délégué sénatorial. Il a obtenu 28 voix.

Qu'est-ce que c'est?

L'autre jour, à la Chambre, on validait l'élection de M. L. de Casabianca, député de Corte.

M. Emmanuel Arène, un des plus sympathiques non-lieu de Panama, crut devoir intervenir. Il le fit en des termes tels, et avec une véhémence si grande, que bien des gens en furent étonnés — mais finirent par en sourire.

— Affaire de pots de vin, disaient-ils, pendant que le président rappelait à l'ordre l'interrupteur, dont l'intempérance — de langage — froissait visiblement la Chambre.

Chacun connaissant l'aversion de M. Emmanuel Arène pour les pots-de-vin — au figuré — nous déclarons ne pas comprendre.

Le Conseil municipal discute le budget de la ville. Il a admis, en principe, la nécessité de demander trois millions à des centimes additionnels. Une goutte d'eau dans la mer...

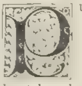
Le déficit augmente, en même temps que le sans-gêne et l'incurie des dégoûtants édiles qu'amène à l'Hôtel-de-Ville le système électoral actuel.

C'est une honte pour Paris.

## TRIBUNE LIBRE

*Nous insérerons toutes les semaines, à cette place, les plaintes des personnes, bien nombreuses malheureusement, qui n'ont point à se louer d'un état social où tout, hélas! n'est pas pour le mieux... Si les faibles ont besoin d'être soutenus, les puissants ont besoin d'être éclairés. Nous croyons donc rendre service aux uns et aux autres en faisant l'accueil le plus large à toutes les doléances, pourvu qu'elles soient légitimes — et morales.*

Monsieur le Directeur,



Puisque votre tribune est ouverte à tous, je viens ajouter mes plaintes à celles que vous avez dû recevoir déjà, contre l'administration des téléphones, et contre la façon vraiment fantaisiste dont les demoiselles de cette administration font le service.

Monsieur, je suis commissionnaire : j'achète et je vends toutes sortes de marchandises; et, comme je me sers beaucoup du téléphone, j'ai pu noter jour par jour tous les incidents pouvant donner matière à réclamations.

Je vous envoie quelques extraits des notes que j'ai prises; vous jugerez.

*15 septembre.* — Je demande la communication avec M, B..., bijoutier, Palais-Royal, pour savoir quand j'aurai des pierres fines qu'il devait me livrer depuis quelques jours.

Après avoir sonné éperdûment pendant dix minutes, j'applique le récepteur à mon oreille. La demoiselle chargée de répondre annonce justement à ses collègues un événement intime qui ne me regarde aucunement. Enfin, elle veut bien s'intéresser à moi.

— Allô, mademoiselle!... moi aussi j'ai mes affaires; et comme elles sont pressées, veuillez me donner M. B..., Palais-Royal.

— Très bien, monsieur.

J'attends cinq minutes; enfin la sonnerie se fait entendre.

— Allô, monsieur. J'attends toujours les pierres que vous avez promis de me livrer aujourd'hui.

— Ah! oui!... on part tout de suite. Rappelez-moi donc votre adresse.

— 210, rue Laffitte.

Crac!... Comme on a trouvé que notre conversation se prolongeait trop, la communication est rompue.

— Enfin, me dis-je, comme on part tout de suite, je n'ai pas à m'inquiéter.

Mais, l'après-midi, ne voyant rien venir, je vais chez B. Là, tout le monde jure ne m'avoir pas téléphoné.

Je rentre chez moi, très étonné.

Je le fus bien davantage en voyant devant la porte de ma maison un rassemblement autour d'une énorme voiture sur laquelle étaient chargées trois pierre de taille colossales. Un quatrième monolythe — 3.600 kilogs annonçaient des chiffres peints en rouge — obstruait la porte cochère.

Au milieu du groupe, le chartier hurlait mon nom et, malgré les protestations du portier, se mettait en devoir, aidé par quatre vigoureux gaillards, d'amener sur des rouleaux les trois autres pierres à côté de la première.

Je m'informe : le concierge éploré m'apprend que c'était moi qui avait commandé ce chargement insolite!

Il fallut deux agents pour faire entendre au charretier qu'il y avait erreur et lui faire remporter ses cailloux!

La demoiselle du téléphone m'avait tout simplement donné la communication avec un marchand de matériaux de construction qui, justement, devait livrer des pierres de taille le jour même!

*4 octobre.* — Je demande la communication avec un mécanicien pour m'informer des prix de deux arbres de couche; on me donne un jardinier qui me propose tous les arbres que je voudrai — et de magnifiques salades de couche!

*3 novembre.* — Encore une communication mal transmise! C'est une spécialité!

Une maison de Hambourg devait expédier au Jardin d'Acclimatation deux superbes chameaux. Comme j'avais une petite commission sur cette affaire, je téléphone au Jardin.

— Allô, Monsieur!... allô!... Est-ce que vous avez reçu les deux chameaux en question?

— Oui, monsieur, parfaitement..... Elles sont arrivées ce matin!!

(Je renonce à vous dire avec quelle maison je parlais.)

*26 novembre.* — Celle-ci est encore plus forte! Je demande l'Elysée-Montmartre. On me donne l'autre — et M. Carnot, me prenant pour Rouvier, me déclare qu'il veut bien oublier mes petites malversations, et m'offre le portefeuille des finances!

Je refuse.

..... Je trouve encore dans mes notes beaucoup d'autres réclamations à formuler : j'ai passé bien des minutes à attendre que les antiques appareils dont se sert l'administration se décident à m'apporter un son de voix humain; presque toujours j'ai entendu : le vacarme d'une scierie en pleine activité — le bruit d'un train chargé de plaques de tôle passant sur un pont métallique — le crépitement d'une fusillade acharnée, avec des hurlements de blessés couverts, de temps à autre, par une furieuse canonnade..... Et c'était une joie délirante lorsque, dans le lointain, m'arrivaient les échos affaiblis d'une voix qui était bien celle du monsieur auquel je voulais parler!

Je m'arrête ici en émettant l'espoir qu'une révolution prochaine viendra changer cet ordre de choses et permettra à nos arrière-neveux de parler — et de s'entendre — de loin.

Et je vous prie d'agréer, monsieur le directeur, mes salutations empressées.

R. Pileuse.



## *PETITS DOCUMENTS*

### Idylle Royale

Hélas! ce n'est pas seulement sur le trottoir que l'on peut entendre la douloureuse chanson :

*J'ai perdu mon Gigolo...*

Ce n'est pas seulement non plus sur les planches de l'*Ambigu*... c'est sur les marches du trône!

-:-

La princesse Hélène n'épousera pas le Tzarewitch!

La plaie faite à son cœur par la mort du duc de Clarence ne peut se fermer.

Elle l'aima trop pour en aimer un autre

On sait jusqu'où alla cet amour, et comme l'infortunée princesse se rendit, seule, jusqu'aux pieds de notre Saint Père le Pape, mendier une dispense qui lui permit, en épousant Clarence, de combler les désirs les plus chers de sa famille, de son cœur — de la France! — Mais non ceux de Dieu, mais non ceux de la religion ...

Cette dispense, qui aurait uni la descendante de tant de rois catholiques au descendant d'une race de schismatiques monarques, — cette dispense que Pierre l'infaillible eût, à de youtres barons sans crainte accordée, il la refusa; il eût accueilli la main de Jacob; il écarta celle de Saint-Louis!

Qu'il est amer, le récit de cette entrevue, tel que le rapporte le *Figaro*! Et quelle force, — quelle grâce divine, plutôt, il fallut au vieillard, pour résister à tant de larmes!

Mais il avait redouté d'être seul. Un reporter assistait à l'entretien. Laissons-le parler :

« Elle lui dépeignit l'état de son âme. Elle lui raconta son amour... Léon XIII demeura inflexible

La jeune princesse, les yeux baignés de larmes, sentait jaillir sur ses lèvres une éloquence émouvante. . »

Le Pape : « Oui, je comprends vos angoisses, je les ressens. Mais quand on a l'honneur et la gloire... la foi de Saint-Louis, etc., etc. Si vous l'aimez, c'est vous qui devez l'adjurer de consentir à accepter d'autres liens! »

L'adjura-t-elle?... Hélas! les autres liens qu'il accepta sont ceux de la mort!! — Mais reprenons le *Figaro* :

« .. Et sur ces paroles, le Saint Père, dont les forces étaient visiblement à bout, étendit ses mains sur le front de la jeune princesse agenouillée!!! »

Qand il étend ses mains dans ce sens-là, rien de fait!

-:-

Ah! ma fille, veux-tu que je te dise? tu n'as pas su t'y prendre!...

Mais à quoi bon, maintenant, puisqu'il n'est plus!...

Hélas! Pauvre cœur désolé, qui te consolera?

Madame Séverine, ah! faites-vous, pour cette fois, agent matrimonial; tendez les mains, rapportez un prince dans votre sébille, qui, pour d'autres malheurs, se remplit de tant de gros sous, de vieux souliers, de bonnes couvertures... etc! .. Allons! écrivez bien gros :

Princesse du sang à marier!

Après tout, si le cœur t'en dit, la belle Hélène, il y a encore des petits Carnot. C'est une dynastie assez chouette, et, vois-tu, une dynastie de tout repos.

A ta place...

-:-

P. S. — M. d'Haussonville vient d'adresser un démenti formel au rédacteur du *Figaro*.

Que penser d'un rédacteur qui signe : *Amicus* et traîne ainsi dans la boue une princesse déjà trop malheureuse!

Non, ce n'est pas vrai La princesse Hélène d'Orléans n'a eu aucune entrevue avec le Pape.

Morel.



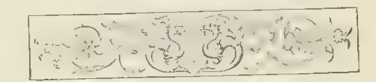
## *BIBLIOGRAPHIE*

Chez Plon, *France noire*, 1 volume de M. Marcel Monnier. L'auteur, qui a été attaché à la mission Binger dans son voyage de la Côte d'Ivoire au pays de Kong, raconte cette expédition dans un récit plein d'observations et d'anecdotes pittoresques. Ce livre offre tout l'attrait d'un roman d'aventures, et une quarantaine de gravures faites d'après les photographies mêmes de l'auteur, nous font voir, sous son vrai jour, ce pays inconnu.

Chez Ollendorf, *Ce qu'elle voulait*, un volume de M. Pierre Maël.

Un roman sentimental, assez émouvant et très honnête, dont nous recommandons la lecture un peu émolliente aux jeunes filles qui serrent trop leur corset.

*L'Escarmouche, rendra compte chaque semaine, de toute publication dont il lui sera adressé deux exemplaires.*



## *THÉATRES*

Variétés. — *Les Brigands*, opéra-bouffe en trois actes, de MM. Henri Meilhac et Ludovic Halévy, musique de J. Offenbach.

Les Variétés viennent de reprendre les *Brigands*, qui sont peut-être l'œuvre la mieux écrite de Jacques Offenbach et, certainement, la plus complète. Cette opérette est, en son genre, un chef-d'œuvre. Depuis le 10 décembre 1869, date de la première représentation, elle n'a pas vieilli; elle a gardé le prestige et l'attrait qu'elle offrit il y a vingt-quatre ans. D'ailleurs est ce que ça peut vieillir, l'ironie fine, la plaisanterie, caricaturale si l'on veut, mais toujours pittoresque, l'originalité dans ce qu'elle a de plus inattendu et de plus délicatement spirituel? Ces qualités, qui constituent la gaieté, cette gaieté franche et saine dont nous sommes si privés, à present, compositeur et auteurs ont su en faire preuve d'un bout à l'autre des trois actes des *Brigands*.

Du reste, les recettes magnifiques qu'encaissent les Variétes suffisent à démontrer combien M. Samuel fut bien inspiré en reprenant le célèbre opera-bouffe d'Offenbach.

La pièce, il faut le dire, est supérieurement montée. La décoration est des plus coquettes et les costumes d'une merveilleuse élégance. L'interprétation, naturellement, est excellente. Qui citer?

Dupuis, étonnant de joie et de verve? Baron, d'une bouffonnerie si originale dans ce rôle de chef des carabiniers qu'il créa? Cooper, Lassouche, Petit, Gobin, fantaisistes étourdissants? Mlle Marguerite Ugalde, qui porte si allègrement le travesti de Fragoletto? Mlle Mathilde Auguez, l'incomparable ingenue? Mademoiselle Lavallière, délicieuse sous le noir pourpoint d'Adolphe de Valladolid?...

Mais nous n'en finirions pas. Et M. Fock, l'habile chef d'orchestre des Variétés, ne verrait jamais venir son tour.

Gymnase. — *La Servante*, comédie en quatre actes, de M. Lafontaine.

Pièce excellente. Nous espérons qu'elle tiendra l'affiche jusqu'au 15 janvier. En ce cas, les mamans soucieuses d'un amusement honnête et modère pour leurs demoiselles, pourront inscrire un fauteuil pour la *Servante* sur la liste des étrennes utiles. Mme Marie Laurent et M Lafontaine ont tout ce qu'il faut pour inspirer aux jeunesses, tout en les interessant, le respect qu'on doit au grand âge. Quant à Mlle Darlaud, on se demande ce qu'elle vient faire dans cette galère — ou dans cette patache.

Nous apprenons, au dernier moment, que la *Servante* est sur le point de rendre son tablier. Nous espérons que M. Coppée, académicien influent, lui fera obtenir le prix Montyon.

Porte-Saint-Martin. — *Napoléon*, épopée en trois parties, 8 actes et 50 tableaux, de M. Martin-Laya.

La première partie, la MONTÉE, se compose de deux chants : 1° *le général*; 2° *le consul*; la deuxième partie, l'APOGÉE, comprend : 3° *l'Empereur*; 4° *le Tyran*; la troisième partie, la CHUTE, comprend : 5° *la Folie*; 6° *la Fatalité*.

A vrai dire, *Napoléon* n'a rien d'une pièce de théâtre. C'est une succession de décors, de toiles de fond qui se déroulent. C'est, dans un cadre immensément agrandi, l'*Epopée* que tout Paris vit chez Salis. Le rôle des acteurs se trouve réduit à presque rien. Citons : Mlle Germaine Gallois, Mlles Lamart et Samuel, MM. Garnier, Gravier, Desjardins, Daltour et Péricaud.

M. Derembourg, après l'échec de la combinaison Colonne, a demandé à la commission des auteurs de transformer l'*Eden* en café-concert.

Il eut mieux valu, sans doute, élaborer des programmes qui eussent attiré le public dans une salle d'où l'éloignaient l'exécution d'œuvres auxquelles la mort récente de l[illegible] auteur ne saurait donner une valeur qu'elles [illegible] point.

Pour entendre [illegible] *Damnation de Faust*, la foule a envahi l'*Eden*. M. Derembourg aurait dû comprendre.

Les représentations publiques du Théâtre-Libre continueront à l'Eden-Théâtre, malgré la cessation des concerts Colonne, les deux combinaisons étant indépendantes.

Le Théâtre-Libre joue à l'Eden tous les mercredis, vendredis et dimanches. M. Antoine a adopté pour ces représentations le tarif suivant :

Loges et baignoires, 5 francs; orchestre et balcon, 3 francs; second étage, 2 francs; troisième étage, 1 franc Location sans augmentation de prix.

Toutes nos félicitations à M. Antoine pour cette intelligente initiative — que le succès consacre.

Voici la distribution des principaux rôles du *Ruban*, la comédie de MM. G. Feydeau et M. Desvallières, qui vient d'entrer en répétitions à l'Odéon :

MM. Dailly, Paginet. — Cornaglia, Livergin. — Baron fils, Dardillon. — Clerget, Plumarel. — Mmes Raucourt, Paginet. — Syma, Simonne. — Roybet, Targinette

L'Olympia donnera désormais des matinées de jeudi.

Le spectacle, le même que le soir, comprendra toutes les attractions de ce splendide music-hall; Inaudi, le roi des calculateurs, *Brighton*, le ravissant ballet de L. Wentzel, la danse serpentine au milieu des lions par Mlle de Sandowa, et le dompteur Max-Himm.

Très intéressant début, l'autre soir, au Casino de Paris, celui du sextuor toulousain; on a rarement entendu, à Paris, des chanteurs d[illegible] de voix aussi remarquables comme timbre et comme étendue. On les a rappelés quatre fois. Les « Hommes-Diamants » ont eu aussi leur triomphe accoutumé, ainsi que le charmant ballet *Tentations* dont tous les morceaux sont bissés chaque soir.

## *PROGRAMME DES THÉATRES*

**Opéra.** — 7 h. 1/2. — Faust.
**Français.** — 7 h. 1/2. — Antigone.
**Odeon.** — 8 h. — Le Joueur. — Andromaque.
**Opéra-Comique.** — 7 h. 3/4. — L'Amour-médecin. — Le Pré aux Clercs.
**Vaudeville.** — 8 h. 1/2. — Madame Sans Gêne.
**Gymnase.** — 8 h. 1/4. — La Servante. — Un flagrant délit.
**Palais-Royal.** — 8 h. 1/4. — Leurs Gigolettes.
**Variétés.** — 8 h. 1/4. — Modes à l'entresol. — Les Brigands.
**Nouveautés.** — 8 h. 3/4. — Mon Prince.
**Renaissance.** — 8 h. 1/2. — Les Rois.
**Bouffes-Parisiens.** — 8 h. — Mam'zelle Carabin.
**Porte-Saint-Martin.** — Napoléon.
**Gaîté.** — 8 h. 1/4. — Les Bicyclistes en voyage. — Les Lions.
**Folies Dramatiques.** — 8 h. — Les Petits Mousquetaires.
**Châtelet.** — 8 h. — Le Chat du Diable.
**Ambigu.** — 8 h. — Gigolette.
**Menus-Plaisirs.** — 8 h. »/». — Un et un font trois. — Un baiser en diligence. — Les Crises du Mariage.
**Théâtre Cluny.** — 8 h. 1/4. — Irrésistible. — Ah!... la Pau... La Pau... La Pau...
**Nouveau-Théâtre.** — 8 h. 1/2. — La Prétentaine.
**Déjazet.** — 8 h. 1/2. — Les six femmes de Paul.
**Théâtre de la République (Château-d'Eau).** — 8 h. — L'Assommoir.
**Bouffes-du-Nord.** — 8 h. — Naux.
**Théâtre Moncey.** — 8 h. 1/4. — La Grâce de Dieu.
**Robert-Houdin.** — Tous les soirs, à 8 h. 1/2. — Prestidigitation. — Le Charlatan. — La Source enchantée. — Le Dai-Kang, énigme mongole. — Matinées, les jeudis, dimanches et fêtes, à 2 h. 1/2.
**Folies-Bergère.** — La Loïe Fuller. — Baronne de Rahden. — Les Cragg's. — Les Hanlon. — L'Arc-en-ciel. — France-Russie, ballets. — Dimanches et fêtes, matinées.
**Casino de Paris.** — Les Newsky. — Dale et Royston. — Tentations, pantomime. — Les mercredis et samedis fête de nuit. Dimanches, matinées 1 fr.
**Olympia.** — Inaudi, Naya, Brighton, ballet. — Serpentine au milieu des fauves par Mlle de Sandowa, dompteur Max Himm. — Dimanches et fêtes matinées réservées aux familles. Tous les jeudis, soirées de gala. Entrée : 2 fr.
**Eldorado.** — Kam-Hill, Bonnaire. — On demande des Culottières, vaudeville en un acte. — Dimanches et fêtes, matinée à deux heures.
**Scala.** — Polin, Bourgès. — L'Héritière des Carapatas, opérette-bouffe. — Dimanches et fêtes, matinée à 2 heures.
**Petit-Casino.** — 8 h. 1/2. — La V'lakirit, opéra-bouffe en deux tableaux. Mmes Piccaluga, E. Buffet; MM. Vaunel, Caudieux. — Dimanches à 2 h., matinée à prix réduits.
**Nouveau-Cirque.** — Tous les soirs à 8 h. 1/2. Le Yacht, de M. Durand, pantomime nautique. — Mercredis, jeudis, dimanches et fêtes, matinée à 2 h. 1/2.
**Moulin-Rouge.** — Tous les soirs à 8 h. 1/2. — Spectacle-Concert-Bal. — Dimanche matinée, mercredis et samedis à deux heures, grande fête de nuit.
**Pôle Nord**, 18, rue de Clichy. — Toute la journée, Patinage sur vraie glace.
**Concert-Européen** (Pl. Clichy, 5, rue Biot). — Tous les soirs à 10 h. — Fragson dans son répertoire. G. Chalon, Sézanne. — Dimanches et fêtes, matinée à 2 heures.
**Jardin Zoologique d'Acclimatation.** — Concert dans le Palais d'hiver, tous les jours de 3 à 5 h.
**Palais de l'Industrie.** — Exposition du Progrès. Ouverture toute la journée. Concerts à trois heures. Orchestre L. Mayeur, de l'Opéra. Vendredi, festival, chœurs et solis.



L'Imprimeur Gérant : DELAHAYE, 15, rue Baudin, Paris.

Première Année N° 5. Dimanche 10 Décembre 1893.

# l'Escarmouche

LE NUMÉRO 20 CENTIMES

*Abonnements*

| | |
|---|---|
| PARIS | Un an 10 fr. |
| DÉPARTEMENTS | Un an 12 fr. |
| UNION POSTALE | Un an 13 fr. |

*Les Annonces sont reçues aux bureaux du Journal*

DIRECTEUR

GEORGES DARIEN



LE NUMÉRO 20 CENTIMES

*Rédaction et Administration*

15, Rue Baudin. — Paris

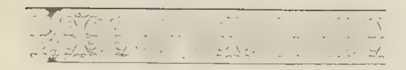
Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus

*Adresser Lettres et Mandats à M. l'Administrateur*

H. Paul

DESSIN INÉDIT DE HERMANN PAUL.

— Comme quand nous serons grands !...



## *SOUVENIRS & APPRÉCIATIONS*



DE nombreux amis de M. Victor Schœlcher sont allés le voir vendredi, à Houilles, pour lui offrir un souvenir à l'occasion du 42e anniversaire du coup d'Etat du 2 Decembre.

Ils lui ont remis une plaque de bronze gravée par M. Mouchon, sur laquelle on lit :

A Victor Schœlcher, en temoignage de la reconnaissance publique et de la profonde affection dues à celui dont la longue vie a été consacree à la fondation de la République, à la conquête de la liberte et à la défense du droit, au service de la patrie et à la cause de l'humanite.

PARIS, LE 2 DÉCEMBRE
1851 — 1893

Un diplôme a éte egalement offert à M. Victor Schœlcher.

M Victor Schœlcher a été touché jusqu'au fond du cœur de cette démarche de ses amis et les a remerciés en termes émus. »

Cette note, qui a tout l'air d'une *prière d'insérer* me saute aux yeux. Schœlcher, proscrit de décembre. ami de Victor Hugo, père des nègres...

Et, tout d'un coup, les souvenirs affluent : la *fin de l'Empire*, le *4 Septembre*, les *Châtiments*, *Napoléon-le-Petit*, *l'Histoire d'un Crime*.

C'est le matin du 4 septembre. Le cousin Paul, qu'on a invité, fait son entrée. Le cousin Paul est fonctionnaire, bonapartiste ardent — et c'est un peu pour avoir, par lui, des nouvelles sûres, qu'on l'a prié à déjeuner.

— Eh! bien? lui demande mon père?

— Eh? c'est fini. Vous n'avez donc pas lu les journaux ?

— Si. Mais les contradictions... Alors, Sedan?

— Oui. Sedan. L'Empire est vaincu. Vous en doutez? Vos amis sont en train de lui envoyer leurs premiers coups de pieds; vous voyez bien qu'il est par terre... Allons, avouez que vous êtes content. Vous allez l'avoir, votre Rép.

Et le cousin Paul ricane. La Rép.! Avec quel mepris il profère cette syllabe — la seule, sur les trois, qu'il ait jamais daigné prononcer.

Mon père, républicain convaincu, abonné du *National* et lecteur — en cachette — de la *Marseillaise* et de la *Lanterne*, ne veut pas laisser passer ça. Pourtant il n'ose point se montrer trop affirmatif. Marianne a bien fait voir un bout de sa robe. au coin des rues, mais elle n'a pas encore lancé son bonnet rouge par-dessus les grilles des Tuileries.

— C'est bien malheureux, dit-il Mais, enfin. l'Empire devait finir comme ça. Je le répète : c'est bien malheureux

Le cousin Paul s'emporte

— L'Empire devait finir comme ça! Parbleu, oui! Il devait finir comme ça!... Et savez-vous pourquoi? Je vais vous le dire : 1° parcequ'il a oublié que Cayenne est une colonie française qui manque de bras; 2° parce qu'il n'a pas compris que la guillotine, quand on n'exige pas de son fonctionnement une rapidité insultante pour les opinions du patient, n'a rien d'inadmissible comme procédé de gouvernement... L'Empire s'est laissé manger vivant par la vermine avocaillère... Vos Ferry. vos Jules Favre. vos Gambetta... Bavards sinistres. rhéteurs malsains... Cette engeance-là, voyez-vous. pour lui couper le sifflet — il faut lui couper le cou. — Dites-donc. à qui la faute. si nos soldats se sont battus un contre dix? A qui la faute. si nous n'avons pas d'armée de seconde ligne? Qui donc a empêché la convocation de la garde-mobile, quand le maréchal Niel la réclamait à la tribune? Qui donc a prétendu qu'on voulait faire de la France une caserne? Allez donc demander cela à vos crapules de l'opposition. Savez-vous l'effet qu'ils me font, vos Cinq et leur bande? Ils me font l'effet de naufrageurs... C'est infâme, je vous dis... Pendant qu'on se bat, là-bas. ils restent ici. eux. l'oreille collée contre terre, pour mieux entendre tomber le dernier porte-drapeau qui tiendra le dernier aigle — et pour écouter s'ils roulent enfin vers Paris, les fourgons prussiens qui la leur ramènent, leur Rep.. sur un matelas d'obus !...

Le déjeuner s'achève. Au café, un ami arrive. Il apporte des nouvelles. Le Corps législatif vient d'être envahi; la République est proclamée.

— Sa Majesté l'Empereur, commence mon père...

— Appelez-le donc Badinguet, ricane le cousin Paul en prenant son chapeau.

Mon père reste seul avec son ami.

— Savez-vous ce qui ferait du bien, à présent? demande l'ami. Ce serait de lire une page ou deux des *Châtiments*.

Oui, mais voilà : Où sont-ils les *Châtiments*? Ces temps derniers, on n'était sûr de rien, ni de personne; et l'on cachait le livre vengeur un peu partout, tantôt ici et tantôt là. Quelquefois on oubliait la cachette. Le fait est que, depuis huit jour, son ne peut retrouver le volume.

— C'est bien embêtant, dit mon père.

Mais je suis parti comme une flèche. Je sais où sont les *Châtiments*; c'est moi qui les ai cachés, dans un coin très sûr, où je vais les dénicher toutes les heures — pour les lire pendant cinq minutes.

Les voilà. Je les apporte. Je les dépose sur la table du salon.

Mon père ouvre le livre et commence :

— ... *Les lavabos vidés des pâles courtisanes*...

Mais l'ami intervint :

— Cet enfant est un peu jeune. Le grand poète, dans le feu de l'inspiration, n'a pas toujours mesuré ses termes. .

Je me dispose à m'éloigner; mais l'ami me retient. Il a une phrase à placer.

— Tu n'es pas encore à l'âge. mon petit, où l'on peut comprendre l'importance des événements actuels. Mais tu as de la chance. Les hommes de ta génération n'auront pas à se plaindre. Nous avons lutté pour vous, et vous aurez la République. Heureux coquins!... Tu ne comprends pas encore ce que ça veut dire : avoir la République? Si tu savais! Mais tu verras... tu verras!...

J'ai vu.

Ce que j'ai vu, je le dirai une autre fois. Faire des comparaisons, établir des parallèles? L'heure n'est pas venue. Elle ne viendra peut-être jamais. d'ailleurs — car les choses parlent, à présent. — A quoi bon les coups de plume — quand c'est des coups de sabre qu'il faut?

Je veux simplement, aujourd'hui, faire l'autopsie d'une légende. Il y a quelque temps, déjà, qu'elle agonise. Hier, elle est morte.

C'est de l'Histoire *républicaine* des débuts du second Empire que je veux parler.

Les hommes de ma génération ont delaissé, pour la lire, la traduction des *épitòme*. Elle a servi d'abécédaire aux jeunes gens des générations qui nous suivent. Taxile Delord fut notre dieu; nous crûmes au colonel Charras; *Les Châtiments* furent notre livre de chevet; l'*Histoire d'un Crime*, notre catéchisme. D'autres œuvres encore? Des masses —toutes plus républicaines les unes que les autres.— Oublions.

On nous disait la vérité, nous en fûmes convaincus. L'Empire avait été un régime corrupteur et corrompu, malfaisant, honteux; il était né dans le sang et devait finir dans la boue. Il avait interrompu, en s'imposant brutalement, les grandes œuvres ébauchées par la seconde République. Les dix-huit ans qu'il avait duré avaient été un temps d'arrêt dans la marche du progrès et de la civilisation. La légende s'affirma, devint plus forte de jour en jour. Elle fut le plus solide appui du parti républicain, et lui permit de s'installer. Grâce à elle, les grands hommes de l'ex-opposition s'assirent en des trônes ministériels ou présidentiels, et les seigneurs de moindre importance prirent place sur les degrés.

Je ne veux point rechercher, ici, si ce fut un malheur — et si les vingt-trois ans de République que nous venons de subir ont été, eux aussi, un temps d'arrêt dans la marche du progrès et de la civilisation. — Le jeu des parallèles, je l'ai dit, ne me plaît guère.

La situation du prolétaire était-elle moins précaire sous l'Empire qu'aujourd'hui? L'expédition du Tonkin fait-elle pendant à celle du Mexique? Fourmies répond-il à Aubin? Le porte-allumettes du sergent de ville remplace-t-il le casse-têtes des blouses blanches? Doit-on préférer la Haute-Cour de Beaurepaire à la Haute-Cour de Blois? Les scandales du Panama ne sont-ils point, dans une certaine mesure, attribuables à l'esprit bonapartiste?

Questions oiseuses. Autant vaudrait demander, par exemple, s'il eût été désastreux pour la France que M. Spuller n'arrivât pas à surnager, et que M. Ranc, garçon très fort, laissât ses os à Lambessa...

Je tiens seulement à faire remarquer qu'on nous a trompés. La légende dont on nous a rabattu les oreilles est fausse — et idiote.

Deux faits.

Les hommes du Coup d'Etat versèrent du sang. c'est entendu. Ils en versèrent très peu. Et l'enfant de la rue Tiquetonne, avec ses deux balles dans la tête, immortalisées par la poésie, la peinture et la sculpture, a saigné beaucoup trop longtemps.

S'il avait vécu, d'ailleurs, et qu'il eût été misérable, il est fort douteux que son chantre Victor Hugo — suppléé au besoin par le Vacquerie du tourniquet — l'eût empêché de mourir de faim.

Et puis, il faut se faire une raison. Autres temps, autres mœurs. Sous l'Empire, on tuait les enfants; affaire conclue. Sous la République, ils se tuent eux-mêmes... Les avez-vous comptés depuis quelque temps, les suicides de gosses?

Pour la fusillade du boulevard Montmartre, il me semble qu'il ne serait pas difficile de lui trouver une autre explication que celle que lui donne l'Histoire officielle républicaine : un besoin sauvage de tuerie.

Les faubourgs, parcourus en tous sens par les prébendés de la seconde République, furieux d'avoir perdu leurs situations, commençaient à s'agiter. Les boulevards, pendant ce temps, s'emplissaient d'une foule bête et lâche, tiaulée prud'hommesque qui venait voir les événements — regarder passer les troupes qu'on devait envoyer au faubourg Saint-Antoine, travailler dans la chair d'ouvrier. — Le nouveau régime comprit qu'il valait mieux, puisqu'un exemple était devenu néeessaire, porter ses coups sur la vile cohue bourgeoise que frapper sur des travailleurs. Et les quelques douzaines de balles qui percèrent des pelisses de fourrures et des jupes de soie épargnèrent les coups de baïonnette qui auraient taché de rouge les blouses bleues et les caracos de laine..... Ah! je ne la plains pas beaucoup, la dame au chapeau rose de l'*Histoire d'un Crime*... Il est vrai que j'ai tellement déploré son sort, autrefois...

Et je me demande, vraiment, si ce ne fut pas le plus bel acte gouvernemental du siècle, cette fusillade *humanitaire*.

Quant à M. Schœlcher, l'homme à la plaque de bronze, qu'il soit bien convaincu que ce que je viens d'écrire, beaucoup de gens le pensent aujourd'hui. Et bien d'autres choses encore, qui ne plairaient point, probablement, à M. Schœlcher. Je le lui affirme sans acrimonie..

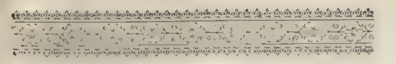
Je n'ai aucune haine, du reste, pour les victimes du Deux-Décembre — ni pour leurs petits. Ce sont des vaincus — qui restèrent toujours des vaincus. — Voilà tout. — Je concours, ainsi que tous les Français courbés sous l'impôt, à leur servir la pension que nécessitent leurs souffrances,

C'est mon droit de contribuable.

Je les méprise.

C'est mon droit d'homme.

---



## ECHOS

On se plaint douloureusement, paraît-il, dans le monde des *artistes-peintres*.

Avouons tout de suite qu'il y a de quoi — et exposons les faits.

Chacun sait que l'art américain n'existe pas. Les peintres yankees sont nombreux, cependant; mais ce ne sont que des pasticheurs audacieux; leurs œuvres ne présentent d'intérêt qu'au point de vue commercial. « C'est nous, du reste, disent les *artistes-peintres* français qui, avons dans nos écoles du gouvernement, aussi bien que dans nos ateliers privés, créé bénévolement ces acharnés concurrents. Et nous sommes, encore une fois, victimes de notre générosité légendaire. »

Là-dessus, les *artistes-peintres* rappellent qu'à l'exposition de 1889, aussi bien qu'aux Salons annuels, ils ne perdirent pas une occasion de couvrir de décorations, de diplômes et de médailles, les pasticheurs américains, Ils avaient donc toutes les raisons possibles de s'attendre à voir les Yankees, à Chicago, exprimer leur gratitude pour tant de bienfaits.

Hélas! Il n'en a rien été. Les Américains, pour ne point décerner à nos nationaux les récompenses méritées, imaginèrent de déclarer la France hors concours, en bloc. Procédé digne de Tartuffe! Effroyable escobarderie!

Monsieur Poincarré — ministre des beaux-arts que nous avions longtemps rêvé, et que nous regrettons, ô combien! — fut littéralement indigné. Et, sur la demande du compétent M. Roger-Ballu, il décida qu'une médaille commémorative, gravée par Roty, serait offerte, aux frais de l'Etat, aux exposants.

Aux frais de l'Etat, remarquez-le. Cette fois, encore, c'est la France qui paye. Ah! nos traditions de chevalerie et de loyauté!... En serons-nous toujours dupes?...

Nos *artistes-peintres*, malgré tout, seront donc décorés. C'est beaucoup, certes; mais ce n'est pas assez. Il faut que le nouveau ministère prenne un parti énergique. Qu'il fasse, le compte exact des rubans et des rosettes qu'il a décernés à des peintres étrangers; et qu'il exige, de leurs gouvernements respectifs, un nombre égal de décorations à distribuer à nos nationaux. Ordre du Bain, Jarretière, Sts Maurice et Lazare, Christ de Portugal, Nicham-Iftichar et Dragon de l'Annam, qu'il prenne de tout. Qu'il n'hésite pas, surtout! Qu'il songe qu'il a derrière lui, tout entier, le corps des *artistes-peintres* français (76,000 hommes — sans compter mademoiselle Abbéma.)

Un journal assure que c'est M. Villain, « qui est un très distingué confrère et un gros laborieux, » qui fut désigné par ses collègues pour rétablir entre l'Hôtel-de-Ville et la Préfecture de Police une paix très compromise.

M. Villain, élevé à la dignité de diplomate à succès, ne peut que se sentir flatté. Malheureusement, M. Alphonse Humbert hausse doucement les épaules — et M. Mermeix esquisse un léger sourire.

Mme Carnot, qu'accompagnait le colonel Chamoin, Mme veuve Hippolyte Carnot, mère du président de la République, M. Adolphe, Carnot frère du président, et le général Borius assistaient hier à la lecture faite à la séance publique de l'Académie des sciences morales et politiques de la notice sur la vie et les travaux d'Hippolyte Carnot par M. Jules Simon.

La famille Carnot — cette famille de polytechniciens, que l'on vit si longtemps pâlir sur l'*x* — ne dissimule pas sa satisfaction.

A ce propos, une question, Lazare Carnot a sa statue. M. Sadi, un jour, aura la sienne. Pourquoi Hippolyte Carnot n'en aurait-il pas une? Les progrès scientifiques et industriels, dont il fut le fervent apôtre, permettraient de la lui ériger sans grande difficulté. Nous ne voulons pas dire par là qu'on devrait simplifier les choses à l'excès, et appliquer à la fonte de la statue d'un grand homme un procédé analogue à celui qu'on recommanda pour la fabrication des canons : prendre un trou et couler du bronze autour...

M. Francisque Sarcey, comme tous les gens dont la conscience n'est pas tranquille, craint sans cesse de ne pas être en sûreté. Les triples verrous et les chaînes ne lui paraissant point offrir des garanties suffisantes de sécurité, il lâche dans son jardin, dès le crépuscule, d'énormes chiens d'une férocité épouvantable.

Dernièrement un brave homme de camionneur fut cruellement mordu par un des cerbères. Il porta plainte, naturellement, contre l'auteur des *millions de la mansarde*

L'affaire vient de venir en police correctionnelle. Un de nos amis, qui assista à l'audience nous en envoie un récit que la pudeur nous empêche de reproduire. Ce fut, nous dit-il, scandaleux. M. Sarcey, pour s'attirer l'indulgence des juges, n'hésita pas à se livrer devant eux aux pitreries les plus inavouables. Il fit des mines, prit des poses, gesticula comme un pantin, esquissa la danse du ventre, finalement *joua de dos*... Ce vieillard, se transformant en bouffon pour s'épargner une condamnation dix fois méritée, était écœurant.

M. Sarcey, du reste, reçut son salaire. Il fut acquitté. En se retirant, il crut bon de déclarer narquoisement qu'il tenait quelque argent à la disposition du camionneur estropié.

Ce malheureux, qui sait trop bien qu'une meute affamée le guette déjà derrière la porte, toute prête à le dévorer s'il ose jamais retourner à la villa de Nanterre, est encore, paraît-il, dans un état lamentable.

On annonce que M. Hector Depape fonctionne dans le cabinet de M. Spuller.



Le père Hyacinthe, qui tient — on n'a jamais su pourquoi — à ne pas se faire oublier, vient de profiter d'une occasion propice pour s'introduire dans un local de la rue de Provence, dénommé Chapelle Taitbout. Un pasteur protestant, principal pilier d'une vertueuse ligue, le présenta au public.

Après quoi, le vieux défroqué fit une conférence. Il déplora, entre autres choses, « le courant d'opinion qui porte actuellement les membres de la société moderne à s'occuper de leurs affaires avec une ardeur inconnue jusqu'ici ». Et il affirma que la religion, pour réagir contre ces tendances, « doit exciter chez l'homme un saint enthousiasme, le goût des plaisirs purs, ceux de l'âme, de la science et de l'art ».

Serait-il impertinent de prétendre que les idées du père Loyson manquent un peu de justesse, et beaucoup d'intérêt? Peut-être. Et puis, on doit savoir passer bien des choses à un homme qui sut entretenir une hérésie pendant une vingtaine d'années, à la fin du XIX[e] siècle, moyennant huit cents francs par an.



La municipalité révolutionnaire de Saint-Denis badine agréablement.

Elle s'amuse, actuellement, à « outrepasser ses droits ». Malgré la loi qui lui interdit de conclure aucun marché sans un vote du Conseil approuvé par le préfet, cette municipalité avancée se fait un jeu de vendre, pour des sommes dérisoires, à des citoyens qui lui conviennent, des vieux fers, des cuivres et du zinc appartenant à la commune. Elle va même jusqu'à acheter, dans les mêmes conditions, des platanes destinés à donner de l'ombre à la place de l'Ancien-Marché.

Un membre de la minorité crut, avant-hier, devoir protester et déclarer que, les platanes étant considérés comme des arbres malsains, il serait préférable de planter des acacias.

— Des acacias, s'écria le maire, mais vous savez bien que les jeunes enfants prennent leur écorce pour faire du coco!

Et fièrement, M. le maire-député Walter ajoute :

— Du reste, puisque c'est comme cela, je me retire; vous en chercherez un autre pour faire vos adjudications!

Nous aimons beaucoup cette crânerie. C'est par de pareils procédés qu'on s'impose aux masses, et qu'on arrive à se faire considérer comme indispensable. Le parti collectiviste, dont M. Walter est l'un des plus beaux ornements à la Chambre, doit être fier de lui

Ce parti, d'ailleurs, a toutes les raisons du monde de s'enorgueillir Les succès qu'il remporta, dans les genres les plus divers, dépassent toutes les espérances, et ses détracteurs systématiques sont dans la désolation.

N'avaient-ils pas été jusqu'à prétendre, entre autres choses saugrenues, que le collectivisme devait fatalement amener la mort de l'Art et détruire chez l'homme, en portant un coup terrible à l'initiative individuelle, tout sentiment poétique?

Les faits, heureusement, se chargent de leur répondre.

Un poète roubaisien, collectiviste convaincu et électeur de M. Jules Guesde, vient de composer, en l'honneur de ce dernier, un cantique que nous regrettons de ne pouvoir citer en entier. En voici, au moins, une strophe :

*Partout si vous voyez trembler*
*Le grand capitaliste.*
*C'est qu'il aperçoit le succès*
*Du vrai socialiste.*

Et voici, de plus, la moitié d'une autre strophe :

*Puisque c'est pour rendre nos biens*
*A la Chambre qu'il plaide,*
*Ensemble crions, citoyens,*
*Honneur, honneur à Guesde!*

Suivie d'une autre demi-strophe :

*Les mineurs, exploités toujours,*
*En vain, criaient : A l'aide!*
*Qu'est-ce qui vint à leur secours?*
*C'est le citoyen Guesde!!!*

Qu'en pensez-vous? Croyez-vous qu'on puisse encore prétendre, à présent, que le collectivisme, ainsi que l'ont si longtemps affirmé des gens sans vergogne, doit être l'étouffoir de l'inspiration poétique? Ce serait de la folie. Le poète roubaisien vient de découvrir — pour citer un mot célèbre — un frisson nouveau : le frisson collectiviste. D'autres, incessamment, vont marcher sur ses traces. Et, si nous ne craignions de commettre une indiscrétion, nous annoncerions que M. Ferroul — qui ne manque pas d'oreilles — occupe les loisirs que lui fait son échec électoral à mettre en musique les cent quarante-huit premières strophes du susdit cantique.



Mot de la fin *(extrait des grands quotidiens)* :

On discutait, dans les couloirs de la Chambre, la valeur des députés socialistes

— Peuh! fit un conservateur. Ces gens-là ne sont guère à craindre.

— Attendez un peu, répondit M. Jules Guesde qui passait, vous les verrez bientôt à l'œuvre, et vous saurez alors combien Walter — pour n'en citer qu'un — combien Walter Scott (se cote).



## INTERVIEW

*Toutes les interviews publiées par nous sont de fantaisie.*

*Vu l'échange continuel des convictions et des caractères, nous ne garantissons pas plus la capacité des colonnes que celle des interviewés.*

### CHEZ M. RAYNAL

Cinq minutes après avoir remis notre carte à l'huissier, nous fûmes introduits. Nos lecteurs se douteront bien que, si M. Raynal consentit à nous recevoir aussi vite, ce ne fut pas pour nos beaux yeux. Ils auront raison. Mais nous tenons à ce que l'*Escarmouche* soit le *mieux* informé — nous ne disons pas : le plus rapidement, notre journal étant hebdomadaire hélas! — de tous les journaux. Et il n'est pas pour cela, de sacrifice que nous ne soyons prêts à faire... Passons.

— Je parie, nous dit M. Raynal en nous désignant un siège, que vous venez, vous aussi, me demander compte de mon attitude dans la question de l'amnistie.

— Si vous voulez, monsieur le ministre; bien que le mot : attitude ne nous plaise guère. Nous aurions, de préférence, employé le mot : posture. Attitude est un terme qui ne convient pas à votre caractère; il sent l'apprêt, la convention si nous osons dire...

— Arrêtez! s'écria M. Raynal. Arrêtez! N'allez pas jusqu'à l'adjectif!

— Nous n'y pensions pas, monsieur le ministre. La convention restait, dans notre esprit, sans épithète.

M. Raynal, subitement, se calma.

— Excusez-moi, nous dit-il... Ces deux mots : conventions scélérates, m'obsèdent. Je vous demande un peu : est-ce que ça a le sens commun? Est-ce qu'il existe d'autres conventions que des conven-

« *J'ai vu ça* ».
GOYA.



DESSIN INÉDIT DE TOULOUSE-LAUTREC.

AU MOULIN-ROUGE : Un Rude!... Un vrai Rude!



DESSIN INÉDIT DE BONNARD.

tions honnêtes et morales? Croyez-vous au traité léonin?

— Non, mille fois non, monsieur le ministre. D'ailleurs, notre maître Jules Ferry l'a proclamé : « Il n'y a pas de profit illégitime ».

— C'est la vérité, dit M. Raynal. Vous figurez-vous, par exemple, que je sois arrivé sans peine, moi qui vous parle, à conclure avec les Compagnies de chemin de fer ces conventions qu'on me reproche avec tant d'âpreté? Je me suis mis en quatre, monsieur, pour obtenir leur consentement. J'ai écrit des rapports, j'ai prononcé des discours, j'ai changé d'opinions, que sais-je? C'est très fatigant, tout ça. Mais j'ai le conviction, au moins, d'avoir conclu avec les Compagnies, non pas des conventions scélérates, comme le répètent des imposteurs, mais un traité de paix. J'en suis tellement convaincu que je l'ai dit à la tribune. Vous voyez.

Nous nous inclinâmes.

— Maintenant, reprit M. Raynal, vous voudriez savoir pourquoi j'ai combattu la proposition d'amnistie?

— Nous le désirons vivement, monsieur le ministre

— Je l'ai combattue parce qu'il m'a plu de la combattre. Vous m'entendez bien? Parce que ça m'a plu à moi. Mes idées n'étaient pas celles de tous les membres du cabinet; mais j'ai tenu à les exposer, coûte que coûte. Je faisais, de cette question d'amnistie, une question personnelle.

— Nous avons peine à comprendre....

— Attendez. Quels étaient, s'il vous plaît, les individus en faveur desquels on réclamait l'amnistie? Des grévistes, d'abord. Pauvres hères, je l'accorde, pas indignes de toute pitié, exaspérés par un chômage prolongé décrété par des excitateurs. Mais l'État, je l'ai déclaré à la Chambre, « n'a pas qualité pour s'ingérer dans l'exécution d'un contrat de louage d'ouvrage, » Et ce serait en quelque sorte, prendre parti que d'amnistier des condamnés qui commencent seulement leur peine. D'ailleurs, les grèves — je l'ai encore dit à la Chambre, en 1884 — résultent d'une série de phénomènes économiques hors de la portée, et du gouvernement, et des Compagnies... Rien à faire, par conséquent

— Soit. Mais il n'y avait pas que des grévistes. Il y avait...

— Ah! oui. Les grands proscrits! Le grand proscrit!

Et M. Raynal ricana.

— Ils sont très bien où ils sont, allez! Et ils ne sont pas près de revenir — lui surtout — Ah! les canailles!... Rochefort, ce Rochefort, un homme qui ne sait quoi inventer pour torturer les gens; un homme qui élevait des doutes, pas plus tard qu'hier, sur l'honorabilité de M. Constans!... C'est abominable!... L'amnistier? Jamais! Plutôt la mort...

Et, comme nous restions muets, un peu étonnés de cette vigoureuse sortie.

— Et puis, quoi! s'écria M. Raynal. Amnistier des condamnés! Encore des condamnés! Toujours des condamnés! On ne pense qu'à eux. Il n'y en a que pour eux... Et les acquittés, alors, qu'est-ce qu'on en fera? Et les non-lieu? Hein?... Est-ce qu'on a jamais parlé de les amnistier, ceux-là? Non, n'est-ce pas? Il faut qu'ils passent toute leur vie avec leur non-lieu sur le front ou leur acquittement sur la poitrine. Comme c'est agréable!... J'ai été acquitté plusieurs fois, moi qui vous parle. Croyez-vous que le public l'ait oublié? Vous vous tromperiez. Il va même plus loin, le public; il m'est arrivé de poursuivre des gens, de les faire condamner; eh! bien, le public est convaincu que, ces fois-là même, j'ai été acquitté. C'est comme ça... Et Rouvier, tenez — je prends un exemple entre mille — pensez-vous qu'on ait jamais songé à l'amnistier? Il ne l'aurait pas volé, pourtant : acquitté dans l'affaire de la Cour des Fontaines, non-lieu dans celle du Panama... Et combien d'autres! Antonin Proust, Floquet, toute la vieille noblesse de Chambres... Non! Non! nous amnistierons quand nous serons amnistiés nous-mêmes. Que messieurs les condamnés commencent.

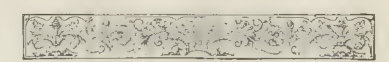
Ce raisonnement nous parut si juste que nous ne sûmes qu'y répondre. Pourtant, nous ne voulûmes pas quitter M. Raynal avant de lui avoir posé une dernière question.

— Comment expliquez-vous, monsieur le ministre, que certains journaux qui ne passent pas pour être en de mauvais termes avec le département que vous dirigez, vous aient attaqué? *L'Echo de Paris* par exemple, vous accuse d'impatience impolitique. Le *Jour* vous reproche votre rudesse. Le *Paris*, lui-même, engage M. Casimir-Périer à ne point vous laisser trop souvent parler au nom du gouvernement.

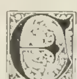
M. Raynal étendit la main vers une des ailes du ministère.

— Ça vient de là, dit-il; les comptes n'étaient pas terminés.... Affaire de répartition... Mais la manne va recommencer à tomber — et l'on sera bien sage...

C'est sur ces paroles énigmatiques que nous prenons congé du sympathique ministre.



## MUSIQUE DE CHAMBRES



Enfin, le cabinet est constitué, non sans peine. M. Carnot s'est donné un mal du diable. Il a sué sang et eau. Et c'est très heureux pour lui qu'il ait l'excellente habitude de porter un gilet de flanelle - sous la peau.

M. Spuller a fait des pieds et des mains — en tapinois — pour arriver à décrocher la présidence du conseil..... Vous connaissez l'histoire de cette très vieille femme, habitant une ville prise d'assaut, qui apprend que les vainqueurs commettent mille atrocités et n'ont aucun respect pour les dames, et qui se précipite dans les rues, éperdue de joie, en s'écriant : « Où est-ce qu'on viole? » M. Spuller nous a rappelé cette très vieille femme. Le fait est que, pas plus qu'elle, il n'a pu réussir à se faire violer. On l'a utilisé, néanmoins. Nous avouons qu'il était temps.....

C'est M. Casimir-Périer qui a recueilli la succession de M. Dupuy. Résultats imprévus : Hausse des actions des mines d'Anzin et nouvelle déclaration ministérielle.

Voulez-vous savoir comment différents députés, appartenant à différents groupes, apprécièrent cette déclaration? Voici :

M. Un Tel (*du Clocher*)

« Le ministère actuel a eu cette grande supériorité sur le précédent qu'il a su, dans sa déclaration, se montrer favorable à l'étude des questions sociales, étude absolument nécessaire si l'on veut faire échec au parti collectiviste. »

M. Rabier (*Loiret*)

« La déclaration du ministère est bonne, elle est même bien. »

Quelle gradation dans le pléonasme!

M. le général Riu (*Loir-et-Cher*)

« Le ministère est parti du pied droit. On ne marche bien qu'en partant du pied gauche. »

Un peu militaire, cette appréciation, mais comme elle est juste!

M. Euzières (*Hautes-Alpes*)

« J'approuve la déclaration du gouvernement dans le fond et dans la forme. C'est le résultat qui se dégage des élections dernières. Elle présente un programme de réformes de nature à donner satisfaction à la démocratie républicaine. »

Vous entendez? C'est M. Euzières qui parle. M. Euzières, des Hautes-Alpes!... M. Euzières...

M. Alphonse Humbert (*Seine*)

« La façon dont on a accueilli le cabinet est une preuve de l'apaisement qui règne dans tous les esprits. Ce sont au fond les mêmes idées que son prédécesseur avait développées, mais il a su les entourer de formes et l'on a saisi l'occasion de l'applaudir. »

Oui. Et même des deux mains. C'était le moment ou jamais. Dame! quand on a été obligé de se les laver quinze jours auparavant, pour poser devant le photographe de la *Revue illustrée*...

M. Jourdan (*Var*)

« Je considère que la déclaration présente est un progrès marqué sur celle que nous avions précédemment entendue. La Chambre l'a accueillie très favorablement. »

M. Jourdan (Var) n'est autre que M. Jourdan (Joseph), dit Jourdan Serre-Tête.

M. Camille Pelletan (*Bouches-du-Rhône*)

« Ce que je pense?

Je pense que nous avons un gouvernement né d'une crise impudente et que, jouant l'hypocrisie envers la droite il compte tromper et duper les radicaux. Il verra qu'il se trompe grossièrement.

Quant à l'amnistie, je tiens surtout à faire rentrer Rochefort. Ce sera l'antidote au poison que l'on verse tous les jours dans la presse. »

Le poison? quel poison? M. Camille Pelletan doit exagérer. La presse française... Ah!...

La proposition d'amnistie, déposée par M. Paschal Vide-Grousset, vient d'être repoussée par la Chambre, après un discours de M. Raynal (David). M. Raynal n'a pas caché à ses amis — et nous en sommes — les raisons qui lui avaient commandé de prononcer son discours

M. Floquet vient d'être élu délégué sénatorial. Il a obtenu 28 voix.

C'est plus qu'un succès.

M. Pichon vient d'être élu délégué sénatorial. Il a obtenu 28 voix.

Qu'est-ce que c'est?

L'autre jour, à la Chambre, on validait l'élection de M. L. de Casabianca, député de Corte.

M. Emmanuel Arène, un des plus sympathiques non-lieu de Panama, cru devoir intervenir. Il le fit en des termes tels, et avec une véhémence si grande, que bien des gens en furent étonnés — mais finirent par en sourire

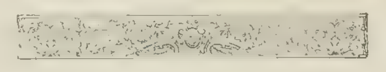
— Affaire de pots de vin, disaient-ils, pendant que le président rappelait à l'ordre l'interrupteur, dont l'intempérance — de langage — froissait visiblement la Chambre

Chacun connaissant l'aversion de M. Emmanuel Arène pour les pots-de-vin — au figuré — nous déclarons ne pas comprendre.

Le Conseil municipal discute le budget de la ville. Il a admis, en principe, la nécessité de demander trois millions à des centimes additionnels. Une goutte d'eau dans la mer. .

Le déficit augmente, en même temps que le sans-gène et l'incurie des dégoûtants édiles qu'amène à l'Hôtel-de-Ville le système électoral actuel.

C'est une honte pour Paris.



## TRIBUNE LIBRE

*Nous insérerons toutes les semaines, à cette place, les plaintes des personnes, bien nombreuses malheureusement, qui n'ont point à se louer d'un état social où tout, hélas! n'est pas pour le mieux... Si les faibles ont besoin d'être soutenus, les puissants ont besoin d'être éclairés. Nous croyons donc rendre service aux uns et aux autres en faisant l'accueil le plus large à toutes les doléances, pourvu qu'elles soient légitimes — et morales.*

Monsieur le Directeur,



Puisque votre tribune est ouverte à tous, je viens ajouter mes plaintes à celles que vous avez dû recevoir déjà, contre l'administration des téléphones, et contre la façon vraiment fantaisiste dont les demoiselles de cette administration font le service.

Monsieur, je suis commissionnaire : j'achète et je vends toutes sortes de marchandises; et, comme je me sers beaucoup du téléphone, j'ai pu noter jour par jour tous les incidents pouvant donner matière à réclamations

Je vous envoie quelques extraits des notes que j'ai prises; vous jugerez.

*15 septembre*. — Je demande la communication avec M, B..., bijoutier, Palais-Royal, pour savoir quand j'aurai des pierres fines qu'il devait me livrer depuis quelques jours.

Après avoir sonné éperdûment pendant dix minutes, j'applique le récepteur à mon oreille. La demoiselle chargée de répondre annonce justement à ses collègues un événement intime qui ne me regarde aucunement. Enfin, elle veut bien s'intéresser à moi.

— Allô, mademoiselle!... moi aussi j'ai mes affaires; et comme elles sont pressées, veuillez me donner M. B..., Palais-Royal.

— Très bien, monsieur.

J'attends cinq minutes; enfin la sonnerie se fait entendre.

— Allô, monsieur. J'attends toujours les pierres que vous avez promis de me livrer aujourd'hui.

— Ah! oui!... on part tout de suite. Rappelez-moi donc votre adresse

— 210, rue Laffitte.

Crac!... Comme on a trouvé que notre conversation se prolongeait trop, la communication est rompue.

— Enfin, me dis-je, comme on part tout de suite, je n'ai pas à m'inquiéter.

Mais, l'après-midi, ne voyant rien venir, je vais chez B. Là, tout le monde jure ne m'avoir pas téléphoné.

Je rentre chez moi, très étonné.

Je le fus bien davantage en voyant devant la porte de ma maison un rassemblement autour d'une énorme voiture sur laquelle étaient chargées trois pierre de taille colossales. Un quatrième monolythe — 3,600 kilogs annonçaient des chiffres peints en rouge — obstruait la porte cochère.

Au milieu du groupe, le chartier hurlait mon nom et, malgré les protestations du portier, se mettait en devoir, aidé par quatre vigoureux gaillards, d'amener sur des rouleaux les trois autres pierres à côté de la première.

Je m'informe : le concierge éploré m'apprend que c'était moi qui avait commandé ce chargement insolite!

Il fallut deux agents pour faire entendre au charretier qu'il y avait erreur et lui faire remporter ses cailloux!

La demoiselle du téléphone m'avait tout simplement donné la communication avec un marchand de matériaux de construction qui, justement, devait livrer des pierres de taille le jour même!

*4 octobre.* — Je demande la communication avec un mécanicien pour m'informer des prix de deux arbres de couche; on me donne un jardinier qui me propose tous les arbres que je voudrai — et de magnifiques salades de couche!

*3 novembre.* — Encore une communication mal transmise! C'est une spécialité!

Une maison de Hambourg devait expédier au Jardin d'Acclimatation deux superbes chameaux. Comme j'avais une petite commission sur cette affaire, je téléphone au Jardin.

— Allô, Monsieur!... allô!... Est-ce que vous avez reçu les deux chameaux en question?

— Oui, monsieur, parfaitement..... ELLES SONT ARRIVÉES ce matin!!

(Je renonce à vous dire avec quelle maison je parlais.)

*26 novembre.* — Celle-ci est encore plus forte! Je demande l'Elysée-Montmartre. On me donne l'autre — et M. Carnot, me prenant pour Rouvier, me déclare qu'il veut bien oublier mes petites malversations, et m'offre le portefeuille des finances!

Je refuse.

..... Je trouve encore dans mes notes beaucoup d'autres réclamations à formuler : j'ai passé bien des minutes à attendre que les antiques appareils dont se sert l'administration se décident à m'apporter un son de voix humain; presque toujours j'ai entendu : le vacarme d'une scierie en pleine activité — le bruit d'un train chargé de plaques de tôle passant sur un pont métallique — le crépitement d'une fusillade acharnée, avec des hurlements de blessés couverts, de temps à autre, par une furieuse canonnade..... Et c'était une joie délirante lorsque, dans le lointain, m'arrivaient les échos affaiblis d'une voix qui était bien celle du monsieur auquel je voulais parler!

Je m'arrête ici en émettant l'espoir qu'une révolution prochaine viendra changer cet ordre de choses et permettra à nos arrière-neveux de parler — et de s'entendre — de loin.

Et je vous prie d'agréer, monsieur le directeur, mes salutations empressées.

R. PILEUSE.



## PETITS DOCUMENTS

### IDYLLE ROYALE

Helas! ce n'est pas seulement sur le trottoir que l'on peut entendre la douloureuse chanson :

*J'ai perdu mon Gigolo...*

Ce n'est pas seulement non plus sur les planches de l'*Ambigu*... c'est sur les marches du trône!

~

La princesse Hélène n'épousera pas le Tzarewitch!

La plaie faite à son cœur par la mort du duc de Clarence ne peut se fermer.

Elle l'aima trop pour en aimer un autre.

On sait jusqu'où alla cet amour, et comme l'infortunée princesse se rendit, seule, jusqu'aux pieds de notre Saint Père le Pape, mendier une dispense qui lui permit, en épousant Clarence, de combler les désirs les plus chers de sa famille, de son cœur — de la France! — Mais non ceux de Dieu, mais non ceux de la religion!...

Cette dispense, qui aurait uni la descendante de tant de rois catholiques au descendant d'une race de schismatiques monarques, — cette dispense que Pierre l'infaillible eût, à de youtres barons sans crainte accordée, il la refusa; il eût accueilli la main de Jacob, il écarta celle de Saint-Louis!

Qu'il est amer, le récit de cette entrevue, tel que le rapporte le *Figaro*! Et quelle force, — quelle grâce divine, plutôt, il fallut au vieillard, pour résister à tant de larmes!

Mais il avait redouté d'être seul. Un reporter assistait à l'entretien. Laissons-le parler :

« Elle lui dépeignit l'état de son âme. Elle lui raconta son amour... Léon XIII demeura inflexible...

La jeune princesse, les yeux baignés de larmes, sentait jaillir sur ses lèvres une éloquence émouvante... »

Le Pape : « Oui, je comprends vos angoisses, je les ressens. Mais quand on a l'honneur et la gloire... la foi de Saint-Louis, etc., etc. Si vous l'aimez, c'est vous qui devez l'adjurer de consentir à accepter d'autres liens! »

L'adjura-t-elle?... Hélas! les autres liens qu'il accepta sont ceux de la mort!! — Mais reprenons le *Figaro* :

« .. Et sur ces paroles, le Saint Père, dont les forces étaient visiblement à bout, étendit ses mains sur le front de la jeune princesse agenouillée!!! »

Qand il étend ses mains dans ce sens-là, rien de tait!

~

Ah! ma fille, veux-tu que je te dise? tu n'as pas su t'y prendre!...

Mais à quoi bon, maintenant, puisqu'il n'est plus! ..

Hélas! Pauvre cœur désolé, qui te consolera?

Madame Séverine, ah! faites-vous, pour cette fois, agent matrimonial; tendez les mains, rapportez un prince dans votre sébille, qui, pour d'autres malheurs, se remplit de tant de gros sous, de vieux souliers, de bonnes couvertures... etc!... Allons! écrivez bien gros :

Princesse du sang à marier!

Après tout, si le cœur t'en dit, la belle Hélène, il y a encore des petits Carnot. C'est une dynastie assez chouette, et, vois-tu, une dynastie de tout repos.

A ta place...

~

P. S. — M. d'Haussonville vient d'adresser un démenti formel au rédacteur du *Figaro*.

Que penser d'un rédacteur qui signe : *Amicus* et traîne ainsi dans la boue une princesse déjà trop malheureuse!

Non, ce n'est pas vrai La princesse Hélène d'Orléans n'a eu aucune entrevue avec le Pape.

Mo[illegible]



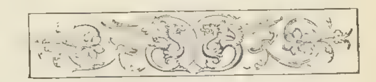
## BIBLIOGRAPHIE

Chez PLON, *France noire*, 1 volume de M. Marcel Monnier. L'auteur, qui a été attaché à la mission Binger dans son voyage de la Côte d'Ivoire au pays de Kong, raconte cette expédition dans un récit plein d'observations et d'anecdotes pittoresques. Ce livre offre tout l'attrait d'un roman d'aventures, et une quarantaine de gravures faites d'après les photographies mêmes de l'auteur, nous font voir, sous son vrai jour, ce pays inconnu.

Chez OLLENDORF, *Ce qu'elle voulait*, un volume de M. Pierre Maël.

Un roman sentimental, assez émouvant et très honnête, dont nous recommandons la lecture un peu émolliente aux jeunes filles qui serrent trop leur corset.

*L'ESCARMOUCHE, rendra compte chaque semaine, de toute publication dont il lui sera adressé deux exemplaires.*



## THÉATRES

VARIÉTÉS. — *Les Brigands*, opéra-bouffe en trois actes, de MM. Henri Meilhac et Ludovic Halévy, musique de J. Offenbach.

Les VARIÉTÉS viennent de reprendre les *Brigands*, qui sont peut-être l'œuvre la mieux écrite de Jacques Offenbach et, certainement, la plus complète. Cette opérette est, en son genre, un chef-d'œuvre. Depuis le 10 décembre 1869, date de la première représentation, elle n'a pas vieilli; elle a gardé le prestige et l'attrait qu'elle offrit il y a vingt-quatre ans. D'ailleurs est-ce que ça peut vieillir, l'ironie fine, la plaisanterie, caricaturale si l'on veut, mais toujours pittoresque, l'originalité dans ce qu'elle a de plus inattendu et de plus délicatement spirituel? Ces qualités, qui constituent la gaieté, cette gaieté franche et saine dont nous sommes si privés, à présent, compositeur et auteurs ont su en faire preuve d'un bout à l'autre des trois actes des *Brigands*.

Du reste, les recettes magnifiques qu'encaissent les Variétés suffisent à démontrer combien M. Samuel fut bien inspiré en reprenant le célèbre opéra-bouffe d'Offenbach.

La pièce, il faut le dire, est supérieurement montée. La décoration est des plus coquettes et les costumes d'une merveilleuse élégance. L'interprétation, naturellement, est excellente. Qui citer?

Dupuis, étonnant de joie et de verve? Baron, d'une bouffonnerie si originale dans ce rôle de chef des carabiniers qu'il créa? Cooper, Lassouche, Petit, Gobin, fantaisistes étourdissants? Mlle Marguerite Ugalde, qui porte si allègrement le travesti de Fragoletto? Mlle Mathilde Auguez, l'incomparable ingénue? Mademoiselle Lavallière, délicieuse sous le noir pourpoint d'Adolphe de Valladolid?...

Mais nous n'en finirions pas. Et M. Fock, l'habile chef d'orchestre des VARIÉTÉS, ne verrait jamais venir son tour

GYMNASE. — *La Servante*, comédie en quatre actes, de M. Lafontaine.

Pièce excellente. Nous espérons qu'elle tiendra l'affiche jusqu'au 15 janvier. En ce cas, les mamans soucieuses d'un amusement honnête et modéré pour leurs demoiselles, pourront inscrire un fauteuil pour la *Servante* sur la liste des étrennes utiles. Mme Marie Laurent et M Lafontaine ont tout ce qu'il faut pour inspirer aux jeunesses, tout en les intéressant, le respect qu'on doit au grand âge. Quant à Mlle Darlaud, on se demande ce qu'elle vient faire dans cette galère — ou dans cette patache.

Nous apprenons, au dernier moment, que la *Servante* est sur le point de rendre son tablier. Nous espérons que M. Coppée, académicien influent, lui fera obtenir le prix Montyon.

PORTE-SAINT-MARTIN *Napoléon*, épopée en trois parties, 8 actes et 30 tableaux, de M Martin-Laya.

La première partie, la MONTÉE, se compose de deux chants : 1° *le général ; 2° le consul ;* la deuxième partie, l'APOGÉE, comprend : 3° *l'Empereur ; 4° le Tyran ;* la troisième partie, la CHUTE, comprend : 5° *la Folie ;* 6° *la Fatalité*

A vrai dire, *Napoléon* n'a rien d'une pièce de théâtre. C'est une succession de décors, de toiles de fond qui se déroulent. C'est, dans un cadre immensément agrandi, l'*Epopée* que tout Paris vit chez Salis. Le rôle des acteurs se trouve réduit à presque rien. Citons : Mlle Germaine Gallois, Mlles Lamart et Samuel, MM. Garnier, Gravier, Desjardins, Daltour et Péricaud.

M. Derembourg, après l'échec de la combinaison Colonne, a demandé à la commission des auteurs de transformer l'*Eden* en café-concert.

Il eut mieux valu, sans doute, élaborer des programmes qui eussent attiré le public dans une salle d'où l'éloignaient l'exécution d'œuvres auxquelles la mort récente de leur auteur ne saurait donner une valeur qu'elles n'ont point.

Pour entendre la *Damnation de Faust*, la foule a envahi l'*Eden*. M. Derembourg aurait dû comprendre.

Les représentations publiques du Théâtre-Libre continueront à l'Eden-Théâtre, malgré la cessation des concerts Colonne, les deux combinaisons étant indépendantes.

Le Théâtre-Libre joue à l'Eden tous les mercredis, vendredis et dimanches. M. Antoine a adopté pour ces représentations le tarif suivant :

Loges et baignoires, 5 francs ; orchestre et balcon, 3 francs ; second étage, 2 francs ; troisième étage, 1 franc. Location sans augmentation de prix.

Toutes nos félicitations à M. Antoine pour cette intelligente initiative — que le succès consacre.

Voici la distribution des principaux rôles du *Ruban*, la comédie de MM. G. Feydeau et M. Desvallières, qui vient d'entrer en répétitions à l'Odéon :

MM. Dailly, Paginet. — Cornaglia, Livergin. — Baron fils, Dardillon. — Clerget, Plumarel. — Mmes Raucourt, Paginet. — Syma, Simonne. — Roybet, Targinette.

L'Olympia donnera désormais des matinées le jeudi.

Le spectacle, le même que le soir, comprendra toutes les attractions de ce splendide music-hall ; Inaudi, le roi des calculateurs, *Brighton*, le ravissant ballet de L. Wentzel, la danse serpentine au milieu des lions par Mlle de Sandowa, et le dompteur Max-Himm.

Très intéressant début, l'autre soir, au Casino de Paris, celui du sextuor toulousain ; on a rarement entendu, à Paris, des chanteurs doués de voix aussi remarquables comme timbre et comme étendue. On les a rappelés quatre fois. Les « Hommes-Diamants » ont eu aussi leur triomphe accoutumé, ainsi que le charmant ballet *Tentations* dont tous les morceaux sont bissés chaque soir.

## *PROGRAMME DES THÉATRES*

**Opéra.** — 7 h. 1/2. — Faust.
**Français.** — 7 h. 1/2. — Antigone.
**Odéon.** — 8 h. — Le Joueur. — Andromaque.
**Opéra-Comique.** — 7 h. 3/4. — L'Amour-médecin. — Le Pré aux Clercs.
**Vaudeville.** — 8 h. 1/2. — Madame Sans-Gêne.
**Gymnase.** — 8 h. 1/4. — La Servante. — Un flagrant délit.
**Palais-Royal.** — 8 h. 1/4. — Leurs Gigolettes.
**Variétés.** — 8 h. 1/4. — Modes à l'entresol. — Les Brigands.
**Nouveautés.** — 8 h. 3/4. — Mon Prince.
**Renaissance.** — 8 h. 1/2. — Les Rois.
**Bouffes-Parisiens.** — 8 h. — Mam'zelle Carabin.
**Porte-aint-Martin.** — Napoléon.
**Gaîté.** — 8 h. 1/4. — Les Bicyclistes en voyage. — Les Lions.
**Folies-Dramatiques.** — 8 h. — Les Petits Mousquetaires.
**Châtelet.** — 8 h. — Le Chat du Diable.
**Ambigu.** — 8 h. — Gigolette.
**Menus-Plaisirs.** — 8 h. »/». — Un et un font trois. — Un baiser en diligence. — Les Crises du Mariage.
**Théâtre Cluny.** — 8 h. 1/4. — Irrésistible. — Ah !... la Pau... La Pau... La Pau...
**Nouveau-Théâtre.** — 8 h. 1/2. — La Prétentaine.
**Déjazet.** — 8 h. 1/2. — Les six femmes de Paul.
**Théâtre de la République (Château-d'Eau).** — 8 h. — L'Assommoir.
**Bouffes-du-Nord.** — 8 h. — Naux.
**Théâtre Moncey.** — 8 h. 1/4. — La Grâce de Dieu.
**Robert-Houdin.** — Tous les soirs, à 8 h. 1/2. — Prestidigitation. — Le Charlatan. — La Source enchantée. — Le Dar Kang, énigme mongole. — Matinées, les jeudis, dimanches, et fêtes, à 2 h. 1/2.
**Folies-Bergère.** — La Loïe Fuller. — Baronne de Rahden. — Les Cragg's. — Les Hanlon. — L'Arc-en-ciel. — France-Russie, ballets. — Dimanches et fêtes, matinées.
**Casino de Paris.** — Les Newsky. — Dale et Royston. — Tentations, pantomime. — Les mercredis et samedis fête de nuit. Dimanches, matinées 1 fr.

**Olympia.** — Inaudi, Naya, Brighton, ballet. — Serpentine au milieu des fauves par Mlle de Sandowa, dompteur Max Himm. — Dimanches et fêtes matinées réservées aux familles. Tous les jeudis, soirées de gala. Entrée : 2 fr.
**Eldorado.** — Kam-Hill, Bonnaire. — On demande des Culottières, vaudeville en un acte. — Dimanches et fêtes, matinée à deux heures.
**Scala.** — Polin, Bourgès. — L'Héritière des Carapatas, opérette-bouffe. — Dimanches et fêtes, matinée à 2 heures.
**Petit-Casino.** — 8 h. 1/2. — La V'lakirit, opéra-bouffe en deux tableaux. Mmes Piccaluga, E. Buffet ; MM. Vaunel, Caudieux. — Dimanches à 2 h., matinée à prix réduits.
**Nouveau-Cirque.** — Tous les soirs à 8 h. 1/2. Le Yacht, de M. Durand, pantomime nautique. — Mercredis, jeudis, dimanches et fêtes, matinée à 2 h. 1/2.
**Moulin-Rouge.** — Tous les soirs à 8 h. 1/2. — Spectacle-Concert-Bal. — Dimanche matinée, mercredis et samedis à deux heures, grande fête de nuit.
**Pôle Nord**, 18, rue de Clichy. — Toute la journée, Patinage sur vraie glace.
**Concert-Européen** (Pl. Clichy, 5, rue Biot). — Tous les soirs à 10 h. — Fragson dans son répertoire. G. Chalon, Sézanne. — Dimanches et fêtes, matinée à 2 heures.
**Jardin Zoologique d'Acclimatation.** — Concert dans le Palais d'hiver, tous les jours de 3 à 5 h.
**Palais de l'Industrie.** — Exposition du Progrès. Ouverture toute la journée. Concerts à trois heures. Orchestre L. Mayeur, de l'Opéra. Vendredi, festival, chœurs et solis.



L'Imprimeur Gérant : DELAHAYE, 15, rue Baudin, Paris.

Première Année N° 6. Dimanche 17 Décembre 1893.

# l'Escarmouche

LE NUMÉRO 20 CENTIMES

*ABONNEMENTS*

PARIS . . . . . . . . . Un an 10 fr.
DÉPARTEMENTS . . . . . . . Un an 12 fr.
UNION POSTALE . . . . . . . Un an 13 fr.

*Les Annonces sont reçues aux bureaux du journal*



DIRECTEUR

GEORGES DARIEN



LE NUMÉRO 20 CENTIMES

*RÉDACTION ET ADMINISTRATION*

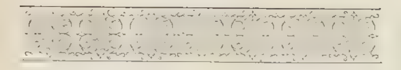
15, Rue Baudin. — Paris

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus

*Adresser Lettres et Mandats à M. l'Administrateur*

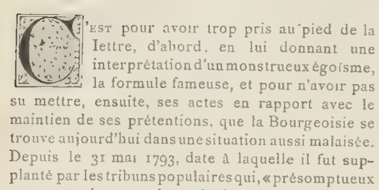
DESSIN INÉDIT DE HERMANN PAUL.

—Vous êtes mon lion superbe et généreux!...



## TIERS-ETAT

« *Que doit-il être? — Tout.* »
SIÉYÈS.



C'EST pour avoir trop pris au pied de la lettre, d'abord, en lui donnant une interprétation d'un monstrueux égoïsme, la formule fameuse, et pour n'avoir pas su mettre, ensuite, ses actes en rapport avec le maintien de ses prétentions, que la Bourgeoisie se trouve aujourd'hui dans une situation aussi malaisée. Depuis le 31 mai 1793, date à laquelle il fut supplanté par les tribuns populaires qui, « présomptueux comme toujours, et bavards, bornèrent leur effort à continuer tant bien que mal sa besogne », le Tiers-Etat a perdu la notion de son rôle, la conscience de sa raison d'être.

Il semble, un moment déçu dans ses espérances, avoir boudé, avoir, de parti-pris, oublié ses origines et s'être désintéressé de la continuation de ses grandes traditions; il s'est contenté de défendre avec âpreté, mais par procuration, les positions qu'il avait conquises; remettant le soin de ses intérêts, dans son horreur de la lutte directe, à des sauveurs plus ou moins providentiels qui parlaient mal sa langue et qui n'étaient jamais, en réalité, que des mercenaires constitutionnels à ses gages

Après avoir absorbé les deux premiers ordres dont il eut soin de laisser subsister les simulacres, le Tiers-Etat parvenu, satisfait de ses triomphes, se claquemura dans une ignorance voulue de la marche des choses, ferma sa porte aux idées neuves qu'il avait pour mission de développer et, du même coup, tira le verrou sur son Histoire. Il ne s'aperçut point qu'il abdiquait. Il ne comprit pas du tout — ce qu'avaient compris dans une certaine mesure les anciennes classes dirigeantes — qu'on ne conserve qu'en avançant. Il ne vit pas que, du moment qu'il n'existait plus que comme caste au lieu d'être la résultante, l'incarnation d'un principe évolutif et progressiste, il n'était plus qu'un obstacle sur la route de l'humanité; et qu'il devait fatalement, un jour, se trouver en face des idées abandonnées par lui et défendues par une nouvelle classe constituée par l'imprévoyance et l'apathie bourgeoise.

Ce jour-là est arrivé; la bourgeoisie et le prolétariat sont l'un devant l'autre, à présent. Et ce face-à-face ne semble pas rappeler beaucoup, au point de vue amical, ces vis-à-vis antithétiques — le bon Fridolin de la galette et le méchant Thierry du ramonage — que s'obstinent à présenter autour d'une partie de billes, dans les foires aux tableaux annuelles, des peinturiers sans talent, sinon sans amateurs.

Certes, depuis son abdication effective, il y a cent ans, la Bourgeoisie a produit des hommes; elle a peu produit de bourgeois. Ses héros, que n'animait plus le grand souffle du Tiers, n'ont été que des afficheurs de compromis, des metteurs en scène d'intrigues mesquines — les ravaudeurs des défroques du passé, toujours pendues au décrochez-moi-ça des Thénardiers de la politique. — Plus elle va, plus elle s'affaise, plus elle manque d'intuition, d'esprit de suite et de volonté. Et aujourd'hui, si l'on veut chercher dans le Parlement des indications sur l'état intellectuel de la classe bourgeoise, on n'y peut trouver qu'incohérence et laisser-aller — toute la maladive inquiétude de ces gens acculés, à bout, qui n'osent plus croire en eux, mais espèrent en n'importe quoi. — Des contradictions, des écarts, des à-coups, des tiraillements entre des conservateurs qui voudraient bien reculer, mais à reculons, et des libéraux qui ne sont pas précisément des transfuges, mais qui font des mamours au prolétariat parce que c'est à la mode — ou parce qu'ils ne sont point fâchés de prononcer à l'avance, en cas d'événements, de petits plaidoyers *pro domo*.....

Il faut l'avouer, c'est piteux.

Mais, à dire vrai, toute une partie de la population du Corps Législatif n'existe guère. Des gens dont on ignore tout — et pour cause — même le nom. Une cohue inerte, veule, qui se sert de temps en temps, pour affirmer ses défaillances, des « très bien » puérils et des « bruits au centre », — qui pourrait, pourtant, représenter des intérêts; mais qui ne représente rien, par bêtise et par lâcheté.

Ceux qui comptent? Les *personnalités marquantes*? D'affreux gredins, souvent. Des convaincus, quelquefois. Peu importe. Que représente cette tourbe? Que représente Rouvier? Que représente Raynal? Que représente Reinach, cet imbécile? Et Wilson, cette crapule?... Que représente, au Sénat, M. Ranc, fort de la Halle aux plumes? Que représente, au ministère de l'Instruction Publique, M. Spuller, cet ignorant crasseux, cet être qui n'a jamais rien écrit, rien dit, rien pensé, — même en badois?

Il paraît que ça représente la France, tout ça.

Savez-vous le plus curieux? C'est que la plupart de ces misérables en sont convaincus, parfaitement assurés. Les trois quarts de ces canailles — je n'examine point les effets; je constate les causes — ne représentent pas leurs appétits, mais leur stupidité. Cela explique tout. Et cela fait comprendre des choses énormes — vous habitue, peu à peu, à de monstrueuses invraisemblances.

Admettriez-vous, sans ça, des individus qui réclament l'application de programmes élaborés il y a un quart de siècle? Qui se vantent de n'avoir pas, depuis quarante ans, une seule fois changé d'idées?...

Car c'est ça. Ces brutes se figurent qu'un peuple a besoin, pour vivre — et pour bien vivre — d'autre chose que de vérités relatives. Ils pensent que l'on doit, avant tout, chercher la solution de problèmes résultant de conflits entre des idées générales; ils croient que le devoir d'un législateur est de découvrir des formules immuables, et de leur trouver des applications immédiates — et absolues.

Ce sont des brutes, je vous dis. Et leur existence, pourtant, est devenue nécessaire — car on ne veut *rien faire*, ni d'un côté ni d'un autre — et, s'ils n'agissent pas, eux, ils se livrent à des agissements. Ce sont eux, ces intrigants ou ces factotums — ces intermédiaires — qui permettent de croire, encore, à l'existence du parlementarisme; ce sont eux qui font la navette, affairés — portant tantôt le rameau d'olivier, tantôt la hache des licteurs — entre les conservateurs apeurés, contents d'appuyer leur intégrité personnelle sur leur fortune, les républicains lie-de-vin et ces sinistres farceurs qui s'intitulent *socialistes de gouvernement* et devant lesquels la Bourgeoisie, oubliant qu'elle devrait être, elle, le gouvernement social, reste en extase ou fait des grâces...

Cependant, la question se pose : Gouvernement ou non-gouvernement? Il faut gouverner. Il va falloir gouverner. Qui devrait savoir, pouvoir gouverner? La Bourgeoisie. Qui gouvernera? Personne. On tuera le temps — en regardant évoluer les intermédiaires, qui sont si drôles, n'est-ce pas? dans le petit jeu des chèques et des non-lieu.

Le peuple, par exemple, toujours privé de ses éducateurs naturels et nécessaires, n'aura découvert, pendant ce temps, entre la crédulité et le scepticisme qui sont le fond de sa nature, que la dévotion à l'instinct. Le principe d'autorité, qu'on aura cru sauvegarder en l'immobilisant, usé peu à peu et rongé tous les jours à la base, s'écroulera. Et ce sera, tout d'un coup, la débâcle, la disparition de la société bourgeoise sous le raz-de-marée des brutes déshéritées.

On a dit, par opposition à la fin de l'ancien régime, dont la mort, sans avoir eu peut-être toute la grandeur désirable, fut propre, que la fin du Tiers-État serait immonde. Je crois qu'elle sera rapide, simplement. La Bourgeoisie, si elle renonce à se ressaisir, peut en avoir encore, par la force de sa situation acquise, pour cinquante ans. Pas plus.

Je viens de parler des intermédiaires. C'est par eux que meurt la bourgeoisie; c'est par eux que s'abrutit le peuple. On ne voit qu'eux, on n'entend qu'eux, il n'y a qu'eux.

Les intermédiaires? En politique, en affaires, en art, en tout, ce sont eux qui tirent les ficelles restées solides de ce pantin désarticulé, qui est le Tiers-État; banquiers véreux, hommes d'affaires louches, docteurs en toc, ils sont actuellement, bon gré, mal gré, les représentants de la Bourgeoisie — la Bourgeoisie elle-même, la seule qui existe en dépit de tout, puisqu'elle agit...

Les intermédiaires? Ce sont eux qu'une sympathie irrésistible pousse à déposer leur cœur, sous forme de programmes électoraux, dans l'assiette vide des misérables; entremetteurs en blouse, dignes frères des entremetteurs en habit noir, qui se sont chargés de battre, au nom du peuple, la grosse caisse des revendications sociales, et qui n'ont qu'un rêve : faire de la peau du lion populaire, qu'ils écorchent vif, une descente de lit à leur usage...

« Il n'y a dans tout le royaume, écrivait Diderot, qu'un homme qui marche, c'est le souverain; tout le reste prend des positions. » Il n'y a, aujourd'hui, qu'une catégorie d'individus qui marche : celle des intermédiaires; le reste prend des positions. Je me trompe. Des postures.

Les intermédiaires dont se sert la Bourgeoisie l'émasculent; ceux qui s'imposent au prolétariat, l'affolent. La situation est critique; elle peut devenir tragique. Les Bourgeois, s'ils en ont la force, ont un excellent moyen de conjurer une catastrophe, de faire disparaître l'antagonisme de plus en plus flagrant — je n'écris pas : profond — entre la classe dite *oisive* et la classe dite *laborieuse* : c'est d'abolir réellement les classes en devenant eux-mêmes des laborieux — audacieux et intelligents — décidés à agir par eux-mêmes et à secouer le joug des intermédiaires cosmopolites...

C'est de réveiller chez eux l'esprit d'initiative dont un égoïsme mal compris étouffe les restes, de lui donner toutes les forces et toutes les formes que nécessite le progrès; c'est de ne refuser aucun bon vouloir, d'encourager toutes les tentatives et de récompenser tous les concours; c'est de ne pas chercher le salut dans le vieux sac où moisissent les étiquettes gouvernementales, mais dans l'étude approfondie des problèmes sociaux; c'est de ne

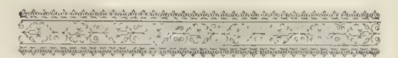
pas demander d'hommes providentiels, mais d'élever des hommes utiles; c'est de ne point se figurer que la vie d'une nation doit nécessairement se laisser écraser entre cette enclume qu'on nomme l'Exécutif et ce marteau qu'on appelle le Législatif, mais de comprendre qu'elle peut trouver son expression la plus haute et la plus exacte dans le libre développement d'institutions spéciales dont la formule — à rajeunir, c'est vrai — nous fut léguée par l'ancien régime; c'est de cesser d'avoir le culte de la fonction, pour croire à l'action; c'est d'être enfin des Bourgeois — sans épithète.

Le Tiers-État, s'il le veut, a encore un beau rôle à jouer — le sien. — « C'est vous, disait Proudhon aux Bourgeois en leur dédiant son *Idée générale de la Révolution au XIXe siècle*, c'est vous qui fûtes de tout temps les plus intrépides, les plus hardis des révolutionnaires. Rien de ce qui a été tenté sans vous, contre vous, n'a eu vie; rien de ce que vous avez entrepris n'a manqué; rien de ce que vous avez préparé ne faillira... La révolution vous tend les bras; sauvez le peuple, sauvez-vous vous-mêmes, comme faisaient vos pères, par la révolution » Cette révolution nécessaire, quoi qu'on en dise, malgré les énervements d'en-bas et les aveugles résistances d'en haut, peut encore se faire pacifiquement. Seulement, il est temps de se mettre à l'œuvre, de regarder autour de soi et de marcher...

Où? En avant. Il y eut un temps, dit-on, où les bêtes parlaient; ensuite, les hommes ont bavardé; à présent, ce sont les choses qui parlent. Et je ne crois pas que l'Humanité ait jamais entendu un langage d'une plus haute éloquence que celui de ces monstres de fer, de ces machines d'acier qui chantent la conquête de la matière et prédisent le bonheur du monde.

Oui, les choses parlent. Et, si la Bourgeoisie veut comprendre la leçon qu'elles donnent, si elle veut regagner le temps qu'elle a laissé perdre, mettre l'évolution sociale au niveau de l'évolution scientifique et se faire l'initiatrice de l'évolution philosophique nécessaire; si elle consent à utiliser toutes les forces vives qu'elle porte en elle, cette Bourgeoisie, actuellement oisive ou routinièrement mercantile, qui meurt d'apathie et d'égoïsme étroit, redeviendra, pour longtemps, ce qu'elle n'aurait jamais dû cesser d'être : le réservoir de toutes les intelligences vouées au vrai, au beau et au bien, la Nation elle-même — tout.





## ECHOS



La commission chargée d'examiner la proposition votée par le Sénat et relative à la suppression de la publicité des exécutions capitales a adopté hier cette proposition à l'unanimité.

C'est M. Joseph Reinach qui a été désigné pour faire le rapport.

Nous applaudissons sans réserves. On ne pouvait mieux choisir. M. Joseph Reinach, dans la famille duquel on s'exécute toujours à huis-clos — quand on ne peut plus exécuter les autres — était tout indiqué. Il a l'intention, parait-il, de demander le remplacement de la guillotine par l'absorption de poisons minéraux; dans le cas où son projet serait adopté, il mettrait à la disposition de M. Deibler une grande quantité des susdits poisons, devenus sans utilité depuis la mort du baron de Reinach. Les affaires vont si mal, à présent.....



Un nommé Paganelli, huissier au Sénat, vient de tirer trois coup de revolver sur Mme Dagnau, marchande de tabac dans l'établissement. Cette dame lui réclamait une somme de quatre-vingts francs, prix d'une commande de cigares faite par lui au nom de M. de Casabianca, sénateur de la Corse.

Paganelli, affirment les journaux, est un exalté qui a, de l'honneur, un sentiment exagéré. Quant à Mme Dagnan, elle ne jouit point de toutes ses facultés.

Notre avis, à nous, est que cet homme et cette femme sont des victimes du suffrage restreint. Ce n'est pas impunément qu'on respire, pendant des années, l'air vicié du Sénat. La vue des pères conscrits cacochymes et l'audition des confidences gâteuses qu'ils se font les uns aux autres, du haut de la tribune, suffisent certainement à déséquilibrer les cerveaux les plus solides. Nous osons donc demander qu'on fasse preuve de mansuétude à l'égard de ces détraqués du Luxembourg et qu'on les acquitte tous deux — meurtrier et victime.

Quant à M. de Casabianca, cause indirecte, mais indiscutable, du drame, nous n'hésitons pas à le proclamer inexcusable. Pourquoi achetait-il, d'un seul coup, de pareilles quantités de cigares ? Le besoin, d'expectorations nombreuses ne saurait être une excuse. D'ailleurs, les lettres qu'il reçoit de M. Emmanuel Arène — qui s'entend si bien à faire cracher les gens — devraient amplement lui suffire.



On vient de distribuer, au Sénat, un projet de loi ayant pour but de placer les fils de femmes divorcées, au point de vue de la loi militaire, sur le même pied que les fils de veuves. Rien de plus juste, n'est-ce pas ? que cette proposition.

M. Mézières, pourtant, laquais du Tsar et des ducs, se déclare hostile à la proposition et se prépare à la combattre. De quoi se mêle cette *personnalité* ridicule?

M. Alexandre Cohen, littérateur, a été expulsé de France à la suite de l'explosion — sous prétexte d'anarchie. — M. Cohen est Hollandais, c'est vrai; mais c'est un homme de valeur et un travailleur infatigable. Si nous lui sommes redevables de nombreuses traductions, en langue française, d'œuvres étrangères, nous lui devons aussi savoir gré des traductions qu'il fit, en allemand et en hollandais, de maints volumes d'auteurs français.

On a eu tort de l'expulser. Un travailleur, quelles que soient ses idées particulières, n'est jamais dangereux pour un pays. Ce sont les fainéants qui sont nuisibles.

Si le gouvernement tient absolument a chasser du territoire les individus susceptibles de causer un préjudice quelconque à la France, il nous semble qu'il devrait commencer par expulser certaines personnalités, — françaises, c'est vrai — mais aussi nulles qu'encombrantes. MM. Jules Guesde, Lavy, Alphonse Humbert, Ranc, etc., — toutes gens qui *n'ont jamais rien fait* — nous paraissent tout indiqués. Les proscriptions, il faut le dire, lorsqu'on les applique intelligemment, ont du bon.

Maintenant, si l'on s'obstinait à n'expulser jamais que des étrangers — pour cause de nullité crasseuse, bien entendu; la seule plausible — on n'aurait, réellement que l'embarras du choix. On pourrait, par exemple, commencer par M. Sigismond Lacroix pour finir par M. Wilson — en passant par M. Spuller.

Un de nos horticulteurs les plus distingués, connu surtout par les résultats étonnants auxquels il parvint en s'adonnant avec passion à la culture des poires dites d'*Orléans*, M. Thureau-Dangin, vient d'être reçu à l'Académie Française.

M. Thureau-Dangin est un homme de mœurs tranquilles. Il suivit doucement les usages en célébrant la mémoire d'un monsieur Rousset, son prédécesseur, qui s'illustra par la publication de ceux de Mac-Donald. Ce fut M. Claretie qui répondit à M. Thureau-Dangin. La chose, en elle-même, nous semble toute naturelle. Pourtant, nous conseillons à M. Claretie de ne pas se surmener. Faire des discours aussi longs, cela demande du temps. Et lorsqu'on est, comme le Jules en question, chargé de la direction de la maison de tolérance officielle du haut personnel républicain.....



La tentative de meurtre effectuée par Mme Kamper sur le docteur Gille de la Tourette a permis à plusieurs de nos confrères de publier de longs articles sur le rôle du médecin. Quelques-uns ont prétendu que certains docteurs avaient des propensions à abuser, à différents points de vue, de leurs malades.

Nous n'avons jamais cru à de pareilles sornettes. Et comme nous avons eu raison !

Une de nos lectrices nous envoie des documents, que nous publierons ces jours-ci, sur un des confrères de M. Gille de la Tourette. Ce docteur — voisin des plus célèbres — a une si haute idée de la médecine, considérée par lui comme un sacerdoce, qu'il n'admet pas qu'un membre quelconque d'une famille *médicale* puisse se livrer à la moindre indélicatesse. Et si son fils, par exemple — cas invraisemblable assurément, mais il faut exagérer pour se faire mieux comprendre — se conduisait en véritable forban et commettait vols sur escroqueries, il n'hésiterait pas un instant sur la conduite à tenir en l'occurrence. Au lieu de rembourser les victimes du drôle — ce qu'il ferait assurément s'il se confinait dans son rôle d'honnête homme — il emploierait toute l'influence dont il pourrait disposer — dans son voisinage — à faire escamoter par le Parquet les plaintes déposées par les dupes.

Voilà, ce nous semble, le modèle des docteurs, ce médecin — voisin des plus célèbres, nous le répétons — qui ne veut à aucun prix voir éclabousser de la moindre tache la robe immaculée des professeurs-légistes.

A bientôt les détails — comme on dit dans la presse quotidienne.

M. Tourly, disent les journaux, le sous-préfet de Redon blessé à la Chambre, va beaucoup mieux. On lui a extrait, à l'hôpital de la Charité, le clou qu'il avait dans la main

Le clou?... Un sous-préfet!... Et le poil?... A quoi pensent les médecins ?

La section du contentieux du Conseil d'Etat vient de prononcer l'annulation de l'élection de M. Charles Laurent au Conseil municipal pour le neuvième arrondissement de Paris.

On nous annonce que notre confrère a l'intention de ne pas se représenter. La répartition des dividendes énormes à distribuer aux actionnaires du *Jour* lui prend, en effet, la plus grande partie de son temps. Et lorsqu'il lui faudra, un de ces jours, faire de fréquentes visites au Tribunal de Commerce, pour étudier le concordat — sans majuscule — il ne lui sera guère possible de continuer à occuper un siège à l'Hôtel-de-Ville.



Nous plaignons le neuvième arrondissement.



Mot de la fin (*Extrait des grands quotidiens*).

On assure que, devant la reconstitution de la *Revue des Deux-Mondes* sur de nouvelles bases, et pour combattre plus efficacement la concurrence, Mme de Rute et Mme Adam ont résolu de faire fusionner leurs *revues*. La nouvelle publication se nommerait : la *Revue des Deux-Rondes*. L'apport de Mme Adam, qui tient à justifier le titre, serait des trois quarts — en attendant.

« *J'ai vu ça* ».
GOYA



DESSIN INÉDIT DE TOULOUSE-LAUTREC

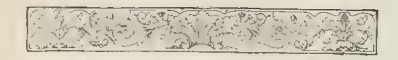
FOLIES-BERGÈRE. — Les pudeurs de M. Pruhomme.

LES RASEURS




DESSIN INÉDIT DE VALLOTTON

— La rouge !... La rouge ! Et ne vous pressez pas !...



## INTERVIEW

*Toutes les interviews publiées par nous sont de fantaisie.*
*Vu l'échange continuel des convictions et des caractères, nous ne garantissons pas plus la capacité des colonnes que celle des interviewés.*

### CHEZ M. JULES GUESDE

N nous présentant chez le leader du Parti ouvrier, nous apprîmes qu'il se disposait à se rendre à la Chambre. Il était justement en train de revêtir la cotte de mailles que, depuis l'explosion, il endosse quotidiennement sous sa redingote collectiviste.

— Vous venez au moins, nous dit-il en souriant, m'interroger à propos de la phrase que la presse bourgeoise m'accuse d'avoir prononcée l'autre jour: « Si l'on faisait des concessions aux anarchistes... »

— En effet, avouâmes-nous. Nous avons pris connaissance, il est vrai, de la rectification que vous fîtes insérer le lendemain...

— N'était-elle pas suffisamment claire? demanda M. Jules Guesde.

— Parfaitement claire, au contraire. Mais vous connaissez les exigences du journalisme contemporain; vous savez combien le public est devenu friand de détails inédits; et vous ne vous formaliserez pas, sans doute, si nous venons réclamer de votre obligeance quelques explications supplémentaires.

— Je ne demande pas mieux que de vous les donner, répondit M. Jules Guesde, mais faites vite; on m'attend. Un reporter — que j'ai dressé à me faire habilement la petite réclame nécessaire — croise en ce moment dans les couloirs, en attendant mon arrivée. C'est lui qui est chargé de recueillir les phrases que je ne prononce pas, et de les porter aux journaux. Les journaux insèrent — et, le lendemain, je démens. — C'est mon système de publicité.

— C'est une sorte de propagande par le fait.

— Si vous voulez. Mais une propagande par le fait acceptable, mise au point, si j'ose ainsi dire.

— C'est ça même. Et nous comprenons parfaitement qu'un homme qui, comme vous, monsieur le député, songe à faire emploi de ces petites habiletés qui constituent la grande politique, ne puisse approuver en aucune façon des procédés sauvages qui ne tendent à rien moins qu'à enrayer la civilisation...

— Oh! la civilisation bourgeoise, n'en parlons pas!

— La civilisation sans épithète.

— Non. La civilisation collectiviste. Car c'est surtout aux collectivistes, remarquez-le, que les procédés barbares des anarchistes doivent porter préjudice. Et tenez, voulez-vous connaître ma pensée de derrière la tête, à ce sujet? Je vais vous la dire, à vous. Eh! bien, je suis convaincu que les anarchistes sont les principaux piliers de la Société bourgeoise.

Nous nous récrions.

— Parfaitement, appuie le leader du Parti Ouvrier. Quel est le résultat qu'ils atteignent, en lançant leurs bombes? Celui-ci : ils donnent un nouvel essor au commerce, à l'industrie bourgeoise; ils justifient la simplicité du système administratif et policier de la bourgeoisie.

Quelle sera, par exemple, la conséquence de l'attentat de Barcelone? Une recrudescence dans les affaires : maçons ouvriers de toutes sortes qui seront occupés à réparer les dégâts commis par la bombe au théâtre du *Liceo*, travailleront du matin au soir et ne sauront plus trouver cinq minutes pour lire le *Capital* de Karl Marx; les menuisiers, étant donné le nombre des morts, ne chômeront pas; les marchands de fleurs, les marbriers, les fabricants de couronnes, non plus; je ne vous parle ni des employés des pompes funèbres, ni des cochers de fiacre. Il est clair que tous ces gens-là ne se mettront pas en grève; encore un retard pour l'aube du grand jour. Et, dans un autre ordre d'idées, croyez-vous que ce n'est pas tout bénéfice pour la Société, que de voir des capitaux lentement amassés et jalousement conservés dans les mêmes mains, brusquement dispersés par la mort subite de leurs détenteurs? Croyez-vous que tous les parasites qui piquent l'assiette du pauvre peuple ne trouvent pas leur compte dans la perpétration de semblables crimes? Songez aux notaires, aux officiers ministériels qui règlent les succesions; songez à l'Etat, qui prélève une dîme sur les héritages... Les anarchistes? Ce sont les vrais bourgeois, voyez-vous. Ils peuvent tendre la main à Yves Guyot. C'est tout dire.

— Il doit y avoir du vrai dans ce que vous dites. Mais, pour l'attentat du Palais-Bourbon, par exemple, on ne voit pas bien...

— On ne voit pas bien!... s'écria M. Jules Guesde. Qu'est-ce qu'on ne voit pas bien?... Où ils voulaient en venir?... Ce n'est pas bien malin à deviner; et je vais vous le dire : ils voulaient décapiter le parti collectiviste en exécutant, en masse, ses représentants à la Chambre. Ils sentent bien, les gredins, que les doctrines marxistes ou guesdistes — car on me fait l'honneur de leur donner mon nom — ne sont basées que superficiellement sur des collectivités d'intérêts, mais reposent en réalité sur des appétits individuels et des ambitions égoïstes. Ils savent bien, aussi, ce que j'ai répété maintes fois à mes adeptes : « Endormons le bourgeois en lui faisant croire que nous n'emploierons jamais que des moyens légaux; et, le jour où nous serons assez forts, tordons-lui le cou ». Ils comprennent que nous sommes, nous, les véritables anarchistes — malgré l'hypocrisie des procédés que nous employons, et que la grossièreté de leur nature leur interdit de mettre en usage, — ils savent que c'est nous qui devons jeter bas, par les moyens les plus violents, la société bourgeoise; et ils nous en veulent à mort. Voulez-vous le mot? Ils sont jaloux de nous. Leur façon d'agir à notre égard nous le prouve surabondamment. Ils ont toujours refusé d'assister à nos Congrès, à nos réunions; ils ont même fait envoyer au bagne un des leurs, Lorion, afin de pouvoir nous accuser d'avoir déterminé la condamnation...

— Vous êtes convaincu, alors, que c'était vous qu'ils visaient, l'autre jour — vous et vos amis, bien entendu?

— J'en suis sûr. Cela crève les yeux. Auraient-ils attendu, sans cela, pour commettre leur attentat, que nous ayons réussi à faire entrer à la Chambre un groupe aussi nombreux de collectivistes? N'auraient-ils pas agi pendant la précédente législature?... Oui, c'est nous qu'ils cherchaient à atteindre — par jalousie. — Et ce n'est peut-être pas la dernière fois, murmure M. Guesde en portant la main à son cœur, — ce qui détermine un bruit de ferraille.

— Bah! en prenant quelques petites précautions...

— Pourquoi pas? Si Marat n'avait pas commis l'imprudence de se baigner tout nu...

C'est sur ce mot que nous prenons congé du leader du parti ouvrier. L'INTERVIEWER.



## MUSIQUE DE CHAMBRES

« Messieurs, la séance continue. »

Cette phrase, que prononça l'eloquent M. Dupuy aussitôt après l'explosion, a excité l'admiration des journaux. Ils la trouvent, généralement, « grandiose dans son antique simplicité. »

Nous sommes moins enthousiastes.

Nous démêlons sans peine, d'abord, dans ces quelques mots, une intention méprisante à l'endroit d'un récipient qui n'éclata que d'une façon imparfaite et dont l'honorable président, du premier coup d'œil, avait reconnu la fabrication défectueuse. Car M. Dupuy, enfant du même, se connaît en chaudronnerie.

« Messieurs la séance continue », ça voulait dire : « A quoi bon nous occuper de ça? Est-ce que ça en vaut la peine? Une mauvaise marmite, de fabrication parisienne, achetée au bazar de l'Hôtel-de-Ville!... Quelle plaisanterie!... Ah! si c'était une marmite d'Auvergne, un de ces chaudrons consciencieux, une de ces cocottes sans reproches — matrices fécondes d'où émerge la soupe aux choux — à la bonne heure! On pourrait s'alarmer. Mais ça, vraiment... Où en étions-nous? »

Et puis, quoi? La séance continue. Après?

Naturellement, qu'elle continue! Est-ce que c'est l'explosion d'une méchante bombe qui serait capable de l'interrompre? Elle en a vu bien d'autres!...

Elle dure depuis le Serment du Jeu de Paume, la séance — malgré les révolutions, malgré la terreur rouge, malgré la terreur blanche, malgré les restaurations, malgré les invasions. — Et, j'en ai peur, ce n'est pas demain qu'elle sera levée.

C'est le fond de l'histoire de France depuis cent ans, ça : la séance continue...

Aussitôt après l'explosion, un nuage de poussière noire s'abattit sur la Chambre. Il devint presque impossible de distinguer les objets. MM. Alphonse Humbert et Lavy se prenaient l'un pour l'autre.

M. Boucher (des Vosges), légèrement atteint, fit voir à un reporter le projectile qui l'avait effleuré. Il sortit de sa poche un porte-monnaie, et en retira un clou — pas celui qu'il donne aux pauvres.

— Aimable souvenir, dit-il, que je garderai précieusement et que je ferai monter en épingle de cravate.

Qu'on la tresse au plus tôt, cette cravate. Nous offrons le chanvre

M. Pierre, secrétaire général de la présidence, montra un gros cahier de papier, placé sur son bureau et percé de part en part.

— Si j'avais été à ma place, affirma-t-il, mon affaire était claire.

On se demande avec étonnement pourquoi M. Pierre n'était pas à sa place — puisqu'on le paye pour ça.

Mme Mandel, blessée, déclara qu'au moment où M. Mirman descendit de la tribune, elle aperçut une grande lueur. « Alors, dit-elle, j'ai cru qu'à la Chambre on brûlait ainsi des *chandelles romaines* pour les orateurs qui parlent bien. »

Non, chère madame. A la Chambre, on ne brûle point de *chandelles romaines*. On ne brûle que des chandelles françaises — par les deux bouts.

C'est M. Antonin Dubost, garde des sceaux, qui fut chargé de déposer le projet de loi sur la presse.

Il était tout naturel que ce fut ce ministre — qu'une contusion ancienne, bien que postérieure, empêche de chanter la *Marseillaise* — qu'on choisit pour exécuter le chant du cygne de la troisième République. Le régime parlementaire, à son déclin, hélas! lui devait cette compensation — qui vaut presque un pansement.

M. Dutreix, député, lors de la discussion de la susdite loi, affirma qu'il ne connaissait pas le texte des articles visés.

Ce législateur, qui ne se doute pas que « nul n'est censé ignorer la loi », nous semble étonnant.

M. de Baudry d'Asson, avant de voter, déclara qu'il aurait voulu voir déposer un projet de loi abrogeant la loi scolaire sur l'enseignement laïque et obligatoire.

M. de Baudry d'Asson ne nous semble point avoir tout-à-fait tort. Il est clair que, lorsqu'on se refuse obstinément à donner à manger aux gens, il est inutile de leur ouvrir l'appétit; et le régime actuel nous fait un peu l'effet d'un restaurateur original qui aurait entrepris de nourrir les gens avec des apéritifs.

Pourtant, M. de Baudry d'Asson n'a pas complètement raison — puisqu'il n'est pas républicain...

M. Lavy — le faux député anti-boulangiste — se prétendit prêt à punir la provocation aux attentats qui

AU THÉATRE LIBRE (Eden-Théâtre).



DESSIN INÉDIT DE H. G. IBELS.

SILHOUETTES DE MM. ANTOINE ET GEMIER DANS " *BLANCHETTE* "

désolent le Palais-Bourbon; mais il voulait, auparavant, avoir le temps d'étudier le projet de loi.

— Impossible de se débarbouiller là-dedans, disait-il. Ce sera donc toujours la même chose!...

Au Sénat, M. Tolain assure que, si un malfaiteur se glisse dans le Palais, il n'en sortira pas. « Grâce aux précautions qui ont été prises, dit-il, le Sénat peut être instantanément transformé en maison cellulaire. »

Nous demandons qu'on tente l'expérience — et qu'on la continue. — Ça pourrait éviter des frais de transport.



## *THÉATRES*

OPÉRA. — Mlle Louise Grandjean, la lauréate des derniers concours du Conservatoire, vient de faire ses débuts à l'*Opéra-Comique* dans le *Pré-aux-Clercs*, et dans le rôle d'Isabelle. Son succès a été des plus vifs.

Sa voix fraîche, facile, souple et sonore, a conquis le public. C'est surtout dans la classique romance du premier acte : « souvenirs du jeune âge » et dans l'andante de l'air du second acte : « Jours de mon enfance » qu'elle a mis en valeur ses grandes qualités de chanteuse légère. Les bravos de toute la salle ont consacré le succès de Mlle Grandjean.

M. Périer a fait preuve de beaucoup de talent dans le rôle de Cantarelli, M. Delaquerrière a fait valoir, comme d'habitude, sa jolie voix de tenorino.

DÉJAZET. — *Les six femmes de Paul*, comédie-bouffe en trois actes, de MM. Jean La Rode et Georges Rolle.

Ça se passe à Doullens. Paul Massolet, un Parisien, est venu en cette ville demander la main de Mlle Bonichon. On se montre, à son égard, d'une défiance exagérée ; Paul rencontre mille résistances de la part des parents de la demoiselle ; l'oncle, la tante, les cousins, tout le monde se ligue contre lui.

Grâce à une Parisienne, cependant, Mlle Estelle, que Paul a connue autrefois et qu'il retrouve à Doullens, à l'hôtel du *Grand-Cerf*, le jeune h[illegible]me arrive à sortir d'embarras. Il apprend que tous [illegible] rovinciaux qui lui barrent la route, ne sont, sous l[illegible], dehors de puritains, que d'effroyables noceurs [illegible] en profite.

Il s'arrange pour compromett[illegible] tous ces départementaux, hommes et femmes, et au dernier acte, il obtient, aux applaudissements du public, la main de Mlle Cécile Bonichon.

Il est difficile de donner une idée de la bouffonnerie et de la gaîté répandues dans ces trois actes. Allez donc voir les *Six femmes de Paul*. Vous y admirerez Mlle Eva Martens, si élégante ; Mlle Morlay, dans son rôle de Paolo, Mmes Dray et Lausanne ; et vous ne ménagerez pas vos bravos à MM. Hurbain, Calvin fils, Dean, Monval, Bouchet, Stephane, grâce à l'excellente interprétation desquels *Déjazet* tient un gros succès.

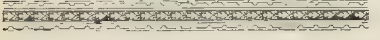
EDEN-THÉATRE. — *Jacques DAmour* et *Blanchette*. Le succès qu'ont rencontré ces deux pièces, dès leur début, s'affirme de jour en jour. Nous offrons à nos lecteurs un dessin de M. G. Ibels qui représente MM. Antoine et Gémier dans les rôles qu'ils tiennent, dans *Blanchette*, d'une façon superbe.

FOLIES-BERGÈRE. — La direction des *Folies-Bergère* vient de monter, avec son goût accoutumé, le ballet-pantomime qu'on attendait depuis si longtemps : « *Emilienne d'Alençon au bal des Quat'zarts* »

La *première* fut, dans toute, l'acception du terme, une première à sensation ; foule brillante et compacte ; salle splendide.

Que dire de Mlle Emilienne d'Alençon ? On ne discute pas un triomphe ; on le constate. Nous constatons... avec plaisir.

Nous faisons mieux. Nous publions un dessin de H. de Toulouse-Lautrec, qui récidive et qui, après avoir montré aux lecteurs de l'*Escarmouche*, Mlle d'Alençon aux prises avec les dernières difficultés de la représentation générale, les fait assister, pour ainsi dire, à la première. — Que nos lecteurs, du reste, ne s'en tiennent pas là. La musique de Desormes, si pleine de grâce ironique, les appelle ; et le ballet des *Feuilles de vigne*, suggestif au dernier des points, est une de ces choses délicates et charmantes qu'un Parisien doit avoir vues.



## *PROGRAMME DES THÉATRES*

**Opéra.** — 7 h. 1/2. — Faust. — Sigurd.
**Français.** — 7 h. 1/2. — Antigone.
**Odéon.** — 8 h. — Le Joueur. — Andromaque.
**Opéra-Comique.** — 7 h. 3/4. — L'Amour-médecin. — Le Pré aux Clercs.
**Vaudeville.** — 8 h. 1/2. — Madame Sans-Gêne.
**Gymnase.** — 8 h. 1/4. — Le Député de Bombignac.
**Palais-Royal.** — 8 h. 1/4. — Leurs Gigolettes.
**Nouveautés.** — 8 h. 3/4. — Mon Prince.
**Renaissance.** — 8 h. 1/2. — La Dame aux Camélias.
**Bouffes-Parisiens.** — 8 h. — Mam'zelle Carabin.
**Porte-aint-Martin.** — Napoléon.
**Gaîté.** — 8 h. 1/4. — Les Bicyclistes en voyage. — Les Lions.
**Folies-Dramatiques.** — 8 h. — Les 28 Jours de Clairette.
**Châtelet.** — 8 h. — Le Chat du Diable.
**Ambigu.** — 8 h. — Gigolette.
**Menus-Plaisirs.** — 8 h. »/». — Natalka-Poltavka.
**Théâtre Cluny.** — 8 h. 1/4. — Irrésistible. — Ah!... la Pau... La Pau... La Pau...
**Nouveau-Théâtre.** — 8 h. 1/2. — La Prétentaine.
**Déjazet.** — 8 h. 1/2. — Les six femmes de Paul.
**Théâtre de la République (Château-d'Eau).** — 8 h. — L'Assommoir.
**Bouffes-du-Nord.** — 8 h. — Naux.
**Théâtre Moncey.** — 8 h. 1/4. — La Grâcr de Dieu.
**Robert-Houdin.** — Tous les soirs, à 8 h. 1/2. — Prestidigitation. — Le Charlatan. — La Source enchantée. — Le Dai-Kang, énigme mongole. — Matinées, les jeudis, dimanches, et fêtes, à 2 h. 1/2.
**Folies-Bergère.** — La Loïe Fuller. — Emilienne d'Alençon. — Baronne de Rahden. — Les Cragg's. — Les Hanlon. — L'Arc-en-ciel. — France-Russie, ballets. — Dimanches et fêtes, matinées.
**Casino de Paris.** — Les Newsky. — Dale et Royston. — Tentations, pantomime. — Les mercredis et samedis fête de nuit. Dimanches, matinées 1 fr.
**Olympia.** — Inaudi, Naya, Brighton, ballet. — Serpentine au milieu des fauves par Mlle de Sandowa, dompteur Max Himm. — Dimanches et fêtes matinées réservées aux familles. Tous les jeudis, soirées de gala. Entrée : 2 fr.
**Eldorado.** — A la Papa, revue en 2 actes. — Dimanches et fêtes, matinée à deux heures.
**Scala.** — Polin, Bourges. — Paris qui rit. — Dimanches et fêtes, matinée à 2 heures.
**Petit-Casino.** — 8 h. 1/2. — Paris s'lave, revue en 2 actes et 4 tableaux. MM. Desiré, Vaunel, Valah-Duck. — Dimanches à 2 h., matinée à prix réduits.
**Nouve au-Cirque.** — Tous les soirs à 8 h. 1/2. — Express-revue. — Le Yacht, de M. Durand, pantomime nautique. — Mercredis, jeudis, dimanches et fêtes, matinée à 2 h. 1/2.
**Moulin-Rouge.** — Tous les soirs à 8 h. 1/2. — Spectacle-Concert-Bal. — Dimanche matinée, mercredis et samedis à deux heures, grande fête de nuit.
**Pôle Nord**, 18, rue de Clichy. — Toute la journée, Patinage sur vraie glace.
**Concert-Européen** (Pl. Clichy, 5, rue Biot). — Tous les soirs à [illegible] h. — Fragson dans son répertoire. G. Chalon, [illegible] manches et fêtes matinée à 2[illegible]
**Jardin Zoologique d'Acclimatation.** — Conc[illegible] ns le Palais d'hiver, tous les jours [illegible] 3 à 5 h.
**Palais de l'Industrie.** — Exposition du Progrès. [illegible]ture toute la journée. Concerts à trois heures. Orchestre L. Mayeur, de l'Opéra. Vendredi, festival, chœurs et solis.


# l'Escarmouche

JOURNAL HEBDOMADAIRE

*Paraît le Dimanche*

Rédaction et Administration

TOUS LES JOURS

De 5 h. à 7 heures




L'Imprimeur Gérant : Gaston ROUSSEL, 15, rue Baudin, Paris.

Première Année N° 7. Dimanche 24 Décembre 1893.

# l'Escarmouche

LE NUMÉRO 20 CENTIMES

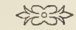
*ABONNEMENTS*

PARIS . . . . . . . . . . . Un an 10 fr.
DÉPARTEMENTS . . . . . . . Un an 12 fr.
UNION POSTALE . . . . . . . Un an 13 fr.

*Les Annonces sont reçues aux bureaux du Journal*

DIRECTEUR

GEORGES DARIEN



LE NUMÉRO 20 CENTIMES

*RÉDACTION ET ADMINISTRATION*

15, Rue Baudin. — Paris

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus

*Adresser Lettres et Mandats à M. l'Administrateur*

DESSIN INÉDIT DE HERMANN PAUL.

Un schampoing.....

*Nous sommes heureux d'annoncer aux amateurs que, par suite d'une entente avec nos dessinateurs, nous sommes en mesure de leur procurer les LITHOGRAPHIES ORIGINALES, tirées à CENT EXEMPLAIRES SEULEMENT, signées et numérotées par l'artiste, des dessins parus dans l'ESCARMOUCHE. Ces lithographies seront mises en vente, aux bureaux du journal, au prix de 2 fr. 50 et expédiées franco contre 2 fr. 75.*

## *REPRÉSENTATION*

La session extraordinaire de 1893 est close.

Nos députés, après les travaux forcenés auxquels ils se sont livrés depuis tant de semaines, vont enfin goûter chez eux un repos bien mérité

Tous nos vœux les accompagnent. Que l'oie de Noël leur soit légère et que les effusions congratulatoires de leurs concierges, au jour de l'an, chassent de leur esprit jusqu'au dernier souvenir de l'attentat qui faillit les ravir à notre respectueuse admiration.

Cette Chambre, dont on disait tant de mal à l'avance, a su montrer, par des actes, de quoi elle était capable. Elle a formé des groupes; elle a nommé des commissions; elle a invalidé des gens — comme M. d'Hugues — qui furent régulièrement élus; elle en a validé d'autres — comme M. Flourens — qui n'avaient obtenu qu'un nombre de suffrages tout à fait insuffisant; elle a modifié, dans le sens le plus sage, sinon le plus large, les lois sur les associations et sur la presse; elle a augmenté, dans des proportions notables, le total des fonds secrets; elle a voté, dès l'emblée, la quarantaine de millions dépensés, pendant la dernière période électorale, pour les besoins toujours sacrés de la cause répu-b[illegible]

Elle a bien mérité de la patrie — représentée, comme il convient, par MM. Dupuy, Raynal, Spuller et Cie.

Passerons-nous sous silence son œuvre la plus féconde? Non. Le résultat qu'elle atteignit est assez rare pour mériter d'être mentionné

La Chambre — cette Chambre si jeune, si incertaine, si inexpérimentée, dont certains sceptiques affectaient de douter — est arrivée à mener à bien l'entreprise la plus difficile que puisse tenter un Parlement : elle a constitué une Majorité.

Une Majorité, comprenez-vous? Une Majorité!...

Un incident, de minime importance en lui-même, a suffi à déterminer cet évènement considérable. Béni soit-il!...

Aujourd'hui, au moins, nous sommes sûrs de nous. Nous savons à qui nous avons à faire. Nous savons que la France est dirigée par des hommes qui n'hésiteront jamais — leurs intérêts étant en jeu — entre leur existence et leur devoir, et qui ne reculeront point devant le sacrifice des libertés les plus élémentaires, pourvu que ce sacrifice assure au pays — représenté, naturellement, par ses mandataires — la tranquillité d'esprit dont il a besoin.

Simple question. Puisqu'il est entendu que la Chambre représente la France, et que la Majorité représente la Chambre, pourquoi M. Yves Guyot, à lui tout seul, ne représenterait-il pas la Majorité?

Ce serait plus simple — et pas beaucoup moins propre

## *ECHOS*

On a vendu aujourd'hui aux enchères publiques, à l'Hôtel des Ventes, le mobilier de feu Guy de Maupassant.

Nous ignorons si l'on a vendu, en même temps, la collection de journaux de province dans lesquels le soi-disant maître découpait les faits divers qu'il avait le talent — son seul talent hélas! — de vendre très cher aux journaux, en qualité de contes ou de nouvelles. Les directeurs des feuilles locales en question n'auraient, du reste, rien retiré de la vente pas même leur style qu'accaparait, aux applaudissements de la foule, le soi-disant auteur de *Boule-de-Suif*.

*Les chiens écrasés* des départements, dont s'est repu, toute sa vie, le sous-officier caraïbe, ne rapportent à ses héritiers — il faut le dire — que 10.000 livres de rente.

Un M. Naudin, journaliste dans le Nord, a été arrêté, un peu illégalement, parce qu'il se trouvait en compagnie de deux socialistes.

M. Naudin est, assure-t-on, inoffensif. Quant aux deux socialistes, MM. Boucher et Verecq, ce sont des hommes terribles

Dans leur journal, a dit à la Chambre l'honorable M. Raynal, ils ont traité M. Carnot de *tigre à face humaine.* »

Qu'on compare M. Carnot au tigre, passe encore. Il n'est peut-être question, dans la pensée de l'auteur de la métaphore, que de la peau de l'animal. Mais qu'on l'accuse d'avoir une face humaine, halte-là! C'en est trop, beaucoup trop!...

On n'est pas en bois, que diable!

La circulaire annuelle concernant la tolérance à accorder aux petits marchands et industriels, à l'occasion du Jour de l'An, vient d'être adressée aux commissaires de police. Elle interdit *les stationnements de saltimbanques*.

Ces mesures policières sont bien vexatoires. Voilà, du coup, M. Ranc obligé de faire ressemeler ces fameuses chaussures trop étroites avec lesquelles, jadis, il voulut quitter Lambessa.

Il paraît que chaque courrier amène, à l'adresse de Vaillant, à la Santé, des mandats et des bons de poste.

Dire que *nos représentants* n'ont trouvé que ce moyen pour se mettre à l'abri de nouvelles tentatives criminelles! Nous savons bien que les écus ne leur coûtent guère. C'est égal...

M. Albert Ferry n'avait aucun lien de parenté avec Jules Ferry. Pourtant, le nom qu'il portait, conjointement avec l'homme du Tonkin, ne lui a point porté bonheur

Il est mort

Mardi soir, banquet offert à M. Spuller, chez Durand, par l'Association des journalistes républicains.

M. Ranc présidait — du fond d'un placard — et blanc de peur, naturellement En face était assis M. Alphonse Humbert, généralement noir, comme de juste. Antithèse charmante — et républicaine. — Des sires de moindre importance entouraient ces grands seigneurs et fêtaient congrument le haut baron de l'Instruction publique — tout pour le peuple, rien pour lui...

Citerons-nous MM. Joseph Reinach, Peyrouton, Delcassé, Evrard, Poignon et Depasse? Non. Ces fiers écrivains trouvent leur synthèse dans la barbe décorée de M. Canivet.

Quant à M. Henry Maret, dont la dernière chemise sale vient d'être portée à la Morgue — pas exposable, — il s'était fait excuser (par tuyaux).

M. de Mun, si joliment blackboulé aux dernières élections, a eu, l'autre jour, un moment d'espoir. L'abbé Lemire, blessé lors de l'explosion, sembla un moment dans un état désespéré; et, dame! son siège de député bien pensant était à prendre, s'il eût rendu son âme à Dieu. Mais l'abbé Lemire s'obstine à conserver son âme et son siège

M. de Mun, tout déconfit, s'en va conter ses peines, sur le mode mélancolique, à un rédacteur du *Figaro*. Il se plaint amèrement de M. Poincarré, l'ex-ministre de l'Instruction publique, qui lui avait promis de le patroner et qui hésita à révoquer plusieurs instituteurs hostiles L'apôtre du socialisme chrétien avoue, en définitive, que l'inaction lui pèse.

Nous allons lui indiquer un moyen de trouver immédiatement un emploi. Il n'a qu'à s'adresser à M. Yves Guyot, au mieux avec les bureaux de placement auxquels il fait, dans le *Siècle*, une publicité sans mesure. La commission à payer à M. Yves Guyot, en plus des honoraires du directeur du bureau auquel il vous envoie, ne sont pas, croyons-nous, des plus considérables. M. Yves Guyot préfère, paraît-il, se rattraper [illegible]

*A de nombreux lecteurs qui nous demandent des explications sur un de nos derniers échos.*

Mais non, mais non! Nous n'avons pas voulu faire d'applications personnelles. Nous n'en faisons jamais Le docteur — voisin des plus célèbres — dont il s'agit? Le docteur n'importe qui — excepté, bien entendu, pour un préfet de police, remplacé depuis pas mal d'années, — lui fit octroyer un emploi au bord de l'eau.

Le fils, escroc et voleur, dont nous supposions bénévolement l'existence? Une entité, un symbole : l'ordure. Peut-on mettre là-dessus un nom, — même s'il était destiné aux voisinages les plus imprévus? Impossible.

Les démarches faites au Palais-de-Justice?.... Oui, oui, nous savons bien. .. Et puis, après?... Un père de famille se trouve-t-il déshonoré parce qu'il a dit à son fils : « Va, fais des dettes, escroque et vole; ne signe que des reconnaissances des sommes que tu arriveras à extorquer; et, s'il t'arrive des ennuis, je suis là pour te protéger? » Non. Un père de famille qui parle — et agit ainsi — n'est pas déshonoré — pas encore.

Il est, en attendant la dégringolade dans la boue qu'il redoute, et qu'il sait fatale, le misérable! honorable et honoré — voisin des plus célèbres.

Le *Progrès Médical*, dans son numéro du 11 novembre 1893, insère l'étrange communication qui suit: M. AUGUSTE VOISIN fera un cours le dimanche à la Salpêtrière, au mois de mai 1893.

Nous nous demandons, sans pouvoir trouver de réponse, pourquoi l'on annonce, au mois de novembre, un cours qui doit avoir lieu au mois de mai précédent. Nous n'osons pas admettre cette supposition invraisemblable que nous suggère un mauvais plaisant : Il s'agit d'égarer des créanciers trop confiants au sujet de la date d'échéance des billets à eux souscrits.

Il s'agit, nous le répétons, de M. AUGUSTE VOISIN, de M. Voisin père, homme honorable — à présent

Et nous ne comprenons pas que notre excellent confrère, le *Progrès Médical*, ne corrige point de pareilles coquilles, surtout lorsqu'il s'agit du professeur-légiste en question.

Les étudiants, en effet, ont besoin d'être prévenus. Il leur faut un certain temps pour se préparer à faire, à leur professeur, un de ces accueils chaleureux qu'ils ménagèrent à M. Auguste Voisin, il y a relativement peu de temps, à son retour d'un voyage dans le midi.

Journalisme policier.

C'est un journal de Paris, un grand journal du soir — ne le nommons pas; il protesterait, suivant sa jésuitique habitude — qui aida la justice allemande à percer la véritable identité de MM. Degouy et Delguet-Malavat, condamnés à Leipzig — et à leur faire infliger, par conséquent, les peines les plus sévères.

C'est le *Temps* qui envoya un de ses reporters demander à M. Elie Reclus en quel endroit se trouvait son fils.

C'est l'*Echo de Paris* qui — mal informé comme toujours, et se figurant que M. Paul Reclus s'était embarqué à Marseille — en prévint immédiatement les autorités compétentes.

C'est le *Journal des Débats*, qui dénonce la présence d'un membre de l'Université dans une réunion socialiste organisée à Brive.

Ignominie. La presse est devenue le plus dégoûtant paillasson qu'on ait jamais étendu sous les pieds boueux des mufles.

Le *Journal des Débats*, il est vrai, mérite des circonstances atténuantes. Nous les lui accordons volontiers. Il subit certainement l'influence déprimante de l'inavouable crétin qui signe Jules Lemaître, et qui vient de se voir refuser honteusement, à la *Comédie-Française*, une lamentable parodie.

L'*Agence Havas* publie la note suivante :

« Le ministre de l'Intérieur n'arrêtera qu'après les élections sénatoriales la liste des décorations qu'il compte décerner dans la Légion d'honneur à l'occasion du 1er janvier. »

Soyons sages!...

Simple observation suggérée par la rédaction de la communication officielle. On commence par arrêter la liste des décorations; on arrête, ensuite, ceux qui les portent. Pourquoi ne pas intervertir l'ordre des facteurs? Craint-on les récriminations de Monsieur Canivet?

M. Girard, chef du Laboratoire municipal, a construit un engin semblable à celui du Palais-Bourbon et l'a fait éclater dans le bois de Clamart, en un endroit où des chiens avaient été attachés. La plupart de ces malheureuses bêtes ont été tuées sur le coup.

Il s'agissait, assure-t-on, d'étudier les effets qu'aurait produits la bombe en éclatant sur le sol, au milieu des députés. Prétexte honorable — pour les députés — mais raison fallacieuse.

Voulez-vous le véritable motif? Il s'agit de détruire, complètement, en France, la race canine, dont l'existence actuellement n'a plus de raison d'être. Les chiens sont victimes, à leur tour, de la concurrence. Les fonctionnaires de la Rép. les remplacent.

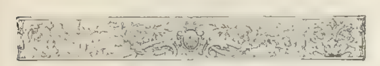
Mot de la fin (*extrait des grands quotidiens.*)

On vient de faire vacciner, au ministère de l'Intérieur, tous les employés. Une génisse avait été amenée dans la cour. Les ronds-de-cuirs, afin qu'ils pussent continuer à noircir leurs paperasses, furent vaccinés au bras gauche. L'un d'entre eux, désolé de cette mesure qui ne lui permettait plus de compter sur les quelques jours de congé qu'il espérait, s'écria, en tendant le poing vers la génisse :

— Mort aux vaches!

Immédiatement, ce dangereux anarchiste fut appréhendé, et conduit au Dépôt sous bonne escorte

Par ce temps de stoïcisme républicain, nous ne surprendrons personne en assurant que M. Raynal, occupé à mettre en ordre les coupures des journaux qui lui reprochent ses *conventions scélérates*, ne fut nullement troublé dans son travail par le cri séditieux.



## TRIBUNE LIBRE

*Nous insérerons toutes les semaines, à cette place, les plaintes des personnes, bien nombreuses malheureusement, qui n'ont point à se louer d'un état social où tout, hélas ! n'est pas pour le mieux... Si les faibles ont besoin d'être soutenus, les puissants ont besoin d'être éclairés. Nous croyons donc rendre service aux uns et aux autres en faisant l'accueil le plus large à toutes les doléances, pourvu qu'elles soient légitimes — et morales.*

Monsieur le directeur,



QUELQUES quotidiens ces jours derniers publiaient sous la rubrique « Tribunaux » la condamnation à trois années de prison du sergent de recrutement Rocher, convaincu d'avoir accepté, en échange de services que sa situation lui permettait de leur rendre, des sommes d'argent de réservistes et de territoriaux.

Ce sous-officier a prétendu, pour sa défense, qu'il ignorait les conséquences de son acte et qu'il croyait que la peine la plus forte qui lui pouvait être infligée consistait en la cassation. Il ajoutait, d'ailleurs, que plusieurs de ses camarades agissaient comme lui.

Si je viens confirmer les allégations de Rocher, je vous prie de croire, monsieur le directeur, que je ne suis inspiré par aucun sentiment hostile à l'armée. La question est autrement élevée et intéressante. C'est la révélation de tout un système de corruption organisé, sur une vaste échelle, sans doute, et dont les effets entraînent évidemment l'incrimination des soldats. Mais, à côté de cela, une grave leçon s'en dégage qui permet de juger des gens de l'époque et de l'influence désastreuse que le relâchement moral des individualités dirigeantes exerce sur la généralité des citoyens qu'ils gouvernent.

Le fait que je vais vous citer a d'autant plus d'importance qu'il se produisit à l'État-Major du Gouvernement Mre de Paris, à la direction de toute l'armée — puisque son chef est généralissime en cas de guerre.

Les soldats qui se laissèrent corrompre étaient : le premier, un sergent qui n'avait que dix mois à faire pour avoir droit à sa retraite proportionnelle, décoré de la médaille militaire, des ordres d'Annam et du Cambodge, de plusieurs médailles de sauvetage et commémoratives.

L'autre, un caporal libérable quinze jours après celui où l'on découvrit les fraudes.

Le premier a été cassé et renvoyé dans un corps d'infanterie.

Le deuxième a déserté.

Cela se passait en septembre dernier.

Voici la façon dont ils procédaient :

Chacun sait que pour obtenir un sursis d'appel ou un changement d'affectation, il faut s'adresser, par l'intermédiaire de la gendarmerie au gouverneur militaire de Paris.

Les demandes sont transmises, après enquête par la gendarmerie, au recrutement; et, par le recrutement, à l'Etat-Major. Les diverses autorités les apostillent d'un avis favorable ou défavorable.

Messieurs les solliciteurs au courant des usages s'informaient, auprès des secrétaires chargés des sursis, de l'accueil réservé à leurs requêtes. Si le sursis était accepté, cela marchait sans difficulté aucune; mais s'il était refusé, le rôle du scribe devenait véritablement souverain. Les Reinach au petit pied faisaient alors des offres très séduisantes à des malheureux sans le sou, obligés de vivre à Paris avec leur modeste paie, et, les premiers scrupules vaincus, ils ne rencontraient guère de résistances chez les secrétaires qui falsifiaient les décisions du gouverneur et informaient le recrutement que des sursis étaient accordés à des hommes à qui le général Saussier les avait refusés.

Plus de cent-vingt faux furent ainsi commis dans la dernière période de convocation; et je ne compte pas dans ce chiffre toutes les décisions de complaisance obtenues du capitaine de ce bureau au bénéfice de tel ou tel corrupteur, présenté comme un camarade intime désirant accomplir sa période d'exercices en qualité de scribe à l'Etat-Major.

Tout cela se payait, naturellement; et les clients abondaient, amenés par des amis riches qu'avaient obligés les deux pauvres diables.

Pendant quelque temps, sans nul doute, ce commerce a été interrompu; mais il n'est pas présomptueux de supposer qu'il reprendra bientôt de plus belle.

Que voulez-vous? La situation matérielle du soldat, ce perpétuel nécessiteux, l'expose à bien des tentations — surtout lorsqu'il est obligé de vivre, comme les secrétaires d'Etat-major, en perpétuel contact avec des gens désireux de se soustraire aux obligations imposées par la loi et qui, du matin au soir, entrebâillent devant lui leurs porte-monnaie...

Et, sous un régime où fleurit le tripotage et où l'impunité la plus scandaleuse récompense les prévaricateurs du Panama — pour ne citer que ceux-là — il est fort peu probable que la race des corrupteurs disparaisse.

Veuillez agréer, monsieur le directeur, l'assurance de ma parfaite considération.

C. DUPUY.



## MUSIQUE DE CHAMBRES



MONSIEUR d'Hugues, concurrent du spullereux général Mac-Adaras, un des généraux Boum de l'*Œil-Crevé*, vient d'être invalidé.

Par contre, la Chambre a validé M. Flourens, qui n'avait pas obtenu le nombre de suffrages obligatoire.

C'est une victoire pour l'*Eclair* — essuie-plumes moral d'Alphonse Humbert le malpropre — dans lequel le susdit Flourens publie, au rabais, les différentes pièces qu'il put recueillir lors de son passage, désastreux pour la France, au ministère des Affaires-Etrangères.

A propos de la discussion sur les crédits supplementaires pour l'exercice 1893 — dépenses effectuées pendant les vacances; lisez : Dépenses électorales, — nous citerons deux opinions. D'abord, celle de M. Camille Pelletan, qui combattit l'adoption :

— C'est le deficit, le déficit acccepté, encouragé, choyé, qui va grandissant et qui s'élèvera à cent millions pour 1894.

— Puis, nous citerons celle du *Temps* :

— Sans faux orgueil, on est en droit d'affirmer que peu d'Etats ont des finances égales aux nôtres.

Concluons en faisant un peu de statistique :

Tandis que le citoyen anglais paie par tête et par an 57 francs, le citoyen américain 50 francs, le Belge 46, l'Allemand 46, l'Autrichien 40, le Russe 36 et l'Espagnol 33, nous payons, nous, citoyens français, 144 francs, soit deux fois et demie autant que le plus imposé de nos contemporains.

Avouons que ces crédits supplémentaires ne montaient qu'à 38 millions. Une bagatelle pour la France — si riche, n'est-ce pas?

La proposition de M. Basly, qui demandait la nomination d'une commission d'enquête sur les grèves des mineurs du Pas-de-Calais, a été repoussée.

C'est toujours ça.....

La proposition de M. Marcel Habert, instituant une commission de trente-trois membres à laquelle seront renvoyés les divers projets concernant les propositions ouvrières, a été adoptée.

C'est toujours ça ...

La proposition de M. Bourgeois — nous demandons des explications sur la majuscule — tendant à faire nommer une grande commission chargée d'étudier les lois relatives à la prévoyance sociale, a été adoptée.

C'est toujours ça.....

En attendant mieux — bien entendu.

MM. Basly et Defontaine ont interpellé le ministre des Travaux-Publics à propos des tarifs de faveur accordés par la Compagnie du Nord aux ouvriers belges.

Ces tarifs de faveur vont être supprimés, puisqu'ils font tort à nos nationaux.

A ce sujet, on nous demande comment M. Basly peut être à la fois internationaliste et patriote. La réponse est simple. M. Basly est un mastroquet sans conscience, qui n'a jamais su faire crédit — et qui ne peut même pas attendre le coup de balai nécessaire pour monnayer son zinc en Belgique.

Le conseil général du Var s'est réuni, en session

*« J'ai vu ça ».*
GOYA.



DESSIN INÉDIT DE TOULOUSE-LAUTREC

A LA RENAISSANCE. — Sarah Bernhardt dans *Phèdre*.



Escargots d'omnibus

DESSIN INÉDIT DE HERMANN PAUL.

extraordinaire. M. Jourdan-Serre-tête, président, a prononcé un long discours dont nous détachons le passage suivant :

« Nous ne voulons point d'un mouvement de recul qui mettrait en péril les principes de la Révolution, qui nous ravirait une parcelle des conquêtes si péniblement acquises après un siècle de lutte ; mais nous voulons que, tout en continuant à procéder avec ce sang-froid dont le gouvernement et la Chambre tout entière nous donnèrent un si important exemple, on nous débarrasse promptement et à tout jamais..... »

Ces choses-là ne manquent point de *Justice* — nous ne disons point de justesse — ; mais M. Clémenceau les disait avant M. Jourdan-Serre-tête — et ne les disait pas sensiblement plus mal. — S'il existe une différence entre les deux orateurs, elle n'est certainement pas de l'épaisseur d'un *bloc*.

Les huit cent mille francs demandés par le gouvernement pour mettre un peu de beurre dans les épinards des fonds secrets, lui ont été octroyés sans difficulté aucune. Nous n'y trouvons pas à redire. On ne fait pas de police avec des gendarmes

L'estime singulière que nous professons pour les hommes au pouvoir nous engage, cependant, à leur donner un conseil Il est entendu, depuis longtemps qu'une grande partie des fonds secrets doit servir à subventionner des journaux. Rien de mieux. Il faut que tout le monde vive, a dit Voltaire

Pourtant nous n'arrivons pas à comprendre pourquoi le gouvernement, au lieu de faire de ces petits cadeaux qui entretiennent l'amitié aux organes qui le combattent, s'obstine à réserver ses générosités pour les individus qui le défendent.

On nous objectera, il est vrai, que, le jour où on leur apprendra que les caisses de la place Beauvau sont fermées pour eux, M. Charles Laurent, par exemple, ou M. Canivet — représenté au besoin par M. Ranc — déclareront qu'ils vont faire de l'opposition.

Il ne faudra pas — simplement — prendre ces menaces au sérieux. M. Charles Laurent ne déchaussera pas un pavé — même en bois. — M. Canivet restera M. Canivet. Et quant à M. Ranc, c'est, pour tout dire d'un mot, une véritable pâte — des prélats.

Grandes discussions, dans le clan socialo-millerandiste, au sujet de la prochaine élection sénatoriale de la Seine. On s'est à peu près mis d'accord, cependant, pour présenter la candidature de M. Charles Longuet, ex-marguiller de la Commune.

La joie du clan millerando-socialiste était donc complète, lorsqu'on a appris que certaines personnalités avaient été prier M. Charles Floquet d'accepter la candidature. L'enfant chéri de la Pologne — et du suffrage universel — avait accepté, les larmes aux yeux.

Là-dessus, grande-colère du clan susdit. Cette colère, il est vrai, n'y fera rien M. Floquet, qui est sûr de plus de trois cents voix dans la banlieue — tous les chapeliers de Paris se refusent, depuis dix ans, à confectionner ses chapeaux — est certain d'être élu.

Et nous aurons bientôt le plaisir de contempler au Sénat cette prétentieuse nullité qui se donna, naguère, le luxe de parler de *manteau troué* lorsqu'il aurait si bien pu trouver une métaphore plus acceptable, en s'examinant lui même et en parlant de panier percé.

Nous apprenons que M. Charles Floquet, avant de poser sa candidature, remboursera aux actionnaires du Panama les 300,000 francs qu'il a placés, pour eux, sur la Troisième République. Les bénéfices de l'opération, d'ailleurs, ont été énormes. M. Canivet, l'un des agents les plus actifs, doit toucher sa commission — une rosette — vers les premiers jours de janvier.



## INTERVIEW

*Toutes les interviews publiées par nous sont de fantaisie.*

*Vu l'échange continuel des convictions et des caractères, nous ne garantissons pas plus la capacité des colonnes que celle des interviewés.*

Vous venez, nous dit la bonne dame avec son sourire accueillant, me demander des nouvelles de mon myosotis?

— Ma foi, madame, quoique j'aie ressenti comme il convenait la délicate et double allusion tenue dans ce coquet symbole, je dois vous avouer humblement que le *vergiss-mein-nicht* n'a rien à faire dans ma visite

— Vous ignorez sans doute que j'ai interdit l'usage de l'allemand devant moi?

— Un mot malheureux pour lequel je vous fais toutes mes excuses, balbutiai-je.

— Je vous pardonne, dit cette aimable personne, très forte en histoire, mais n'y revenez plus. J'aime mieux le nom français vulgaire d'*oreille de souris* porté par cette fleur, que la dénomination poétique que vous venez d'employer en teuton.

— L'œuvre était louable et le titre excellent.

— En français, oui. Si j'en ai pris l'initiative, c'est que je surprenais l'importance considérable qui s'attachait à cette manifestation féminine. Nous autres femmes, plus particulièrement affinées au frottement des diplomates de tous les âges et de toutes les nationalités, possédons un tact auquel les mieux doués d'entre les hommes ne sauraient prétendre.

— Vous l'avez victorieusement prouvé, madame, lors de la visite des marins de notre sœur du Nord. Ce baiser que vous échangeâtes avec l'amiral Avellan fut un des plus beaux jours de notre vie, comme l'a si bien dit le poète.

— Il fut la récompense des efforts de toute une existence de labeur. Ah! la besogne ne fut pas toujours agréable et je vous jure que si je n'avais su que *c'était pour ma mère*, je n'eusse pas accepté toutes les attitudes humiliantes auxquelles me contraignait le caprice des gens à circonstance... Enfin, la lutte est, je crois, terminée... Mon rôle devient désormais inutile.

— Permettez-moi de protester, madame. La France républicaine a les yeux sur vous. Elle sait que sa politique extérieure, qui lui valut tant de succès flatteurs, est due à votre inspiration. Vous ne voudrez pas, j'en ai la conviction, enlever son Egérie à M. Flourens.

— La fatigue est venue avec l'embonpoint. Je comptais sur tout le mouvement que je me donnais pour maintenir ma chair dans des limites raisonnables, et voyez ce débordement qui croît chaque jour! Mes courses ont produit sur moi un effet comparable à celui que le cheval produit sur certains cavaliers.

Je m'inclinai ému par cette douleur sincère qui s'avouait avec une si éloquente simplicité.

— Oui, continua Mlle Juliette Lamber, née Mme Adam, les brocards ne me manquent pas. Je sais que le boulevardier malin me prend pour cible. — Il ne peut guère me manquer, hélas! mais il pourrait bien ne pas dépasser les bornes permises. Il est des choses sacrées; la malignité n'autorise pas un farceur à prétendre, par exemple, que j'ai surpris les secrets de l'Equilibre européen en faisant des poids chez Marseille, et à me baptiser *La Femme à Barbes!*

— L'épithète est en effet irrespectueuse.

— Tous ces bruits colportés un peu partout ont réussi à éparpiller aux quatre vents une véritable cour de jeunes hommes distingués et intelligents que je me plaisais à façonner selon mes goûts personnels et leurs tendances spéciales. Avouez qu'il est peu galant, devant des résultats pareils, de railler des exagérations physiques.

— Le peuple ignore les défauts pour ne se souvenir que des qualités. Le peuple est votre seul juge et votre seul appui; son estime et son mépris seuls peuvent vous importer.

— Le peuple ne me connaît pas. Je m'en suis aperçue à Toulon. Un monsieur me regarde passer et dit à son voisin : *Voilà Madame Adam!* — *La fameuse cartomancienne?* a demandé la brute. — Voyons ai-je, l'air d'une extra-lucide?

— Au contraire,

— Eh! bien, voilà la gloire. Et c'était un monsieur. Un blousier m'eut pris pour Eve.

— Hum! C'est peu probable...

— En manière de plaisanterie...

— Oh! vous n'aurez pas à vous plaindre de cela, madame. A trois ou quatre exceptions près — trois ou quatre noms louches revenant périodiquement à la surface après un plongeon de quelques temps dans la vase, le peuple ne connaît personne. — Pas même le mandataire pour qui il a voté. Il a inconsciemment ancré en soi cette opinion que son député ne vaudra pas mieux que celui qui le précédait; et si profondément, qu'il n'éprouve nul besoin d'entrer en relations avec lui!

— Bah! si les trois ou quatre le satisfont!

— Satisfaction platonique qui commence à ne lui plus suffire. Vous avez pu vous rendre compte, par l'enthousiasme spontané de tous nos compatriotes à l'arrivée de l'escadre russe, que les calculs étroits des politiciens ont bien peu de puissance devant l'expression hautaine d'un sentiment populaire. Ils pourraient bien s'apercevoir avant longtemps que la nation demande à prendre une part plus effective que celle qui lui est attribuée dans la diffusion des pouvoirs. Elle exigera d'être consultée directement sur des questions générales que ses mandataires sont impuissants à résoudre ou qu'ils n'osent mettre à l'ordre du jour parce qu'elles seraient une menace pour leurs intérêts.

— Oui, la consultation nationale est un vœu très légitime

— Dites absolument légitime, madame.

— Sans doute, mais rappelez-vous votre histoire ; Le plébiscite mène à l'Empire.

— Redouteriez-vous ce régime?

— Heu! Heu! non et oui.

Et après un instant de réflexion.

— Je l'appellerais peut-être, si j'étais certaine qu'il ramenât l'usage des crinolines.

C'est sur ce mot profond et suggestif que je pris congé de ma dolente interlocutrice.

L'Interviewer.



## NOTES D'ARTISTE

Chez Boussod-Valadon : Quelques-uns des très étonnants *Nocturnes* de Whistler, des Raffaëlli, des Forain.

Parmi les estampes, la collection des *Programmes du Théâtre Libre*, de H. G. Ibels, tirée à cent exemplaires seulement.

Chez Kleinmann : Des dessins de Forain, de Willette, de Lautec, des affiches et des lithographies.

Chez Martin : Deux superbes Degas : *Les chevaux de course* et des *Danseuses*; des Guillaumin.

Chez Joly : Des gravures sur bois de Valloton et de rares estampes.

Chez Sagot. L'unique collection, peut-être, des eaux-fortes de Rops — et des affiches de Chéret à profusion.

Chez Cézard : En vitrine, un superbe Claude Monnet.

Chez Bodinier : L'exposition de quelques peintres et sculpteurs, parmi lesquels Iker et M. Rosso.

Chez Portier : Avec des Guillaumin, des eaux-fortes de Degas et une superbe collection d'estampes japonaises.

Chez Le Barc de Boutteville : Les toiles de Vuillard, Roussel, Ranson, Ibels, M. Denis, Serusier.

Chez Thomas : Des Schuffenecker, des Lautrec, des Anquetin.

Chez S. Meyer : Des dessins de Forain, des eaux-fortes de Desboutins, des toiles de Degas.



## THÉATRES

Renaissance. — Reprise de la *Dame aux Camélias*. — Sarah Bernhard, est toujours la grande fascinatrice. Après son triomphe dans *Phèdre*, elle vient de reprendre le rôle de Marguerite Gauthier dans l'œuvre d'Alexandre Dumas fils. Nulle comme elle ne peut rendre les multiples nuances de ce caractère de femme et de courtisane! Cynique, railleuse impitoyablement — et avec quel esprit! — avant que la passion ait bouillonné en elle: câline, tendre, avec des délicatesses de petite fille et des inquiétudes de mère dès l'heure où elle a compris l'amant Et comme elle exprime ses extases toutes nouvelles; ses joies infinies de l'amour vrai, bafoué par elle jadis, et dont elle subit maintenant la domination. La merveilleuse artiste a fait éprouver à son public idolâtre les plus violentes sensations qui nous peuvent assaillir, pauvres nous, et c'est un vrai frisson de terreur et de pitié qui courut dans la salle quand Marguerite tomba morte après une bouleversante agonie, dont toutes les phases sont notées avec une vérité et un art qui ne se peuvent apprécier. — Sarah joue avec son âme.

A ses côtés, MM. Guytry, Montigny et Léon Noel, MMmes Grandet, Seylor et Saryta, tiennent convenablement leurs rôles.

Menus-Plaisirs. — *Nathalie de Poltava*. — Une troupe d'artistes russes, jouant des pièces de leur pays dans une langue qui, pour sympathique que nous soit la nation, n'en est pas moins obscure pour nous, vient de donner la première représentation, aux Menus-Plaisirs, de *Nathalie de Poltava*, opera-comique en trois actes. — La pièce est un peu naïve d'intrigue, et la musique ne dépasse pas une honorable médiocrité. Cependant, les danses offrent un intérêt peu ordinaire: elles n'ont aucun rapport avec les pas qu'exécutent nos chahutistes de marque, et moins encore avec les prétendues danses russes que l'on a exécutées devant nos yeux depuis quelques années et dont les ordonnateurs avaient, sans nul doute, appris les premiers principes sous la haute direction de Valentin le Désossé.

Le spectacle, pour cela, vaut d'être vu.

Bouffes-du-Nord. — Nos intelligents maîtres ont cru devoir interdire la représentation des *Ames solitaires* par la troupe de M. Lugné-Poë, sous le prétexte que cette pièce inoffensive avait été traduite par M. Alexandre Cohen, arrêté récemment. La répétition générale a eu lieu sans que le moindre des incidents redoutés par l'administration policière se soit produit, et les obstructeurs en ont été pour leur courte honte, en admettant que ces gens-là soient susceptibles de rougir.

Théâtre de la Galerie-Vivienne. — *Jean de Paris*, *Vieil-Air*. — Nous avons assisté à la réexhumation de *Jean de Paris*, opéra-comique de Saint-Just — qu'il ne faut pas confondre avec le conventionnel — musique de Boïeldieu. Le public n'a pas goûté énormément cette pièce, d'une littérature extravagante et d'une musique que l'on qualifie de pompière, parce qu'elle éteint l'enthousiasme des plus fanatiques.

MM. Lénéka et Thomé nous avaient donné un avant-goût de la chose par *Vieil Air*, fantaisie écrite de nos jours sans doute, parce qu'elle nous rappelle le plus mauvais du Directoire — Barras régnante.

Gymnase. — *La Duchesse de Montélimar*. — M. Albin Valabrègue, de retour de Marseille, où il fit ses premiers débuts dans l'apostolat socialiste et où il s'aperçut que tous les imitateurs de Jésus n'ont pas, comme le Nazaréen, la joie de recevoir des pralines qui se transforment aisément en bâtons de chaises dans les temps modernes, a cependant voulu moraliser le théâtre. Abandonnant le genre pornographique auquel il doit le plus clair de sa réputation et le plus épais de sa fortune, il a tenu à retaper le genre honnête pour la scène, où ce genre triompha si longtemps.

De là, la nougater e un peu trop édulcorée qu'il nous présenta samedi dernier

Il s'agissait d'une brave femme, Mme Bonnardel qui, héritant de six millions de fortune, fut prise de la folie des grandeurs à ce point qu'elle paya 500 000 francs un titre de duc romain dont elle affubla son mari, homme de goûts modestes, comme il convient à un confiseur.

Ce titre gêne fort le malheureux, d'autant plus que la duchesse sa femme tient absolument à briller et fait pour cela mille folies.

Naturellement, vous devinez que ces personnages si divers d'humeur ont une fille charmante qui adore un jeune garçon pauvre, mais aimant. Or, comme la mère, fidèle à ses principes veut absolument unir sa fille à un gentilhomme ruiné, mais malhonnête — peut-être à cause de sa première qualité — le père se révolte enfin contre les exigences de sa moitié, prétend s'opposer au malheur de son enfant et. finalement, la duhesse redevenant la brave maman Bonnardel, Cécile épouse son cher Lucien, qui surgit justement à l'heure où cette décision est prise par tous, avec 800.000 fr. qu'il vient d'obtenir par voie d'héritage.

Comme vous voyez, ça ne porte préjudice à personne, ça ne froisse aucune convention sociale et ça ne dure que trois heures. Autant d'excellentes raisons pour que la pièce obtienne l'assentiment de la clientèle du Gymnase, malgré la froideur que les sceptiques de la première ont manifestée mardi soir.

MM. Maugé et Noblet, Numès et Calmettes ont su se faire applaudir, Noblet surtout en gommeux usé par la noce. Du côté des dames Mme Lemonnier en duchesse du nougat et Mlle Yahne méritent beaucoup d'éloges.

Bouffes-Parisiens. — Mamz'elle Garabin a dépassé brillamment la cinquantième représentation. Ce succès est dû certainement à l'intérêt qui s'attache au milieu sympathique où se passe l'action et qui repose le public des tableaux équivoques qu'on lui a présentés en ces dernières années.

Gaité. — *Surcouf*.

La Gaité vient de remonter une pièce qui obtint aux Folies-Dramatiques un succès considérable.

Cette pièce, inspirée des aventures du corsaire Surcouf, n'est à vrai dire qu'une succession de tableaux intéressants à regarder, d'autant plus que la direction s'est mise en frais pour les ballets et surtout pour les décors, parmi lesquels le plus remarquable représente un majestueux navire dont le pont sert de lieu de combat aux matelots anglais et français qui s'entredéchirent au dernier acte, ainsi que la tradition des pièces à grands spectacles l'exige.

L'interprétation n'a guère de place là-dedans. M. Jacquin chante convenablement la misérable musique de M. Planquette qui ne revoit plus le regretté maître Duprato.

M. Fugère est très amusant dans le rôle de Flageolet; MM. Modot, Landrin et Bernard sont entraînants.

Mmes Bernaert et Lucile Chassaing ont fait plaisir aux gens qui aiment les jolies voix, les jolis visages et les jolies toilettes et ces gens-là; composent l'unanimité.

Pour le troisième spectacle, le Théâtre-Libre donnera une conférence et fera une reprise.

Voici la composition de ce spectacle, qui aura lieu dans la première semaine de janvier :

1° Une conférence de M. Catulle Mendès.

2° L'*Assomption de la petite Hannele Mattern*, d'Hauptmann.

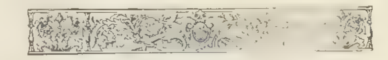
3° La *Révolte*, un acte, de Villiers de l'Isle-Adam, qui, joué en 1870 au Vaudeville par Anaïs Fargueil et Delaunay, tomba sous les sifflets et n'eut que quelques représentations.

Le *Fils naturel* va atteindre sa cinquantième représentation, et le succès qui continue à être considérable, nous permet d'ajouter que l'admirable comédie de M. Alexandre Dumas deviendra certainement centenaire à l'Odéon

On annonce l'ouverture de la Comédie-Parisienne pour la Noël. La pièce qui inaugurera la nouvelle salle de la rue Boudreau est, comme on sait, la *Veuve*, de MM. Henri Meilhac et Ludovic Halévy

Puis, viendra une comédie de MM. Paul Ferrier et Henri Bocage.

Les ouvriers occuperont la salle jusqu'à le veille de l'ouverture : il n'y aura donc pas de répétition générale pour la critique.



## BIBLIOGRAPHIE

### Livres d'étrennes

Comme tous les ans à pareille époque, la librairie Hachette offre au public sérieux qui cherche dans la lecture des bons livres une intelligente et agréable distraction, un ensemble d'ouvrages nouveaux, de tout format et de tout prix, qui constituent par excellence ce que l'on est convenu d'appeler les étrennes utiles. Chacun peut faire son choix, suivant ses goûts et ses moyens dans les divers volumes de cette librairie dont nous allons donner ici un rapide aperçu.

Une *Française au Pôle Nord*, de Pierre Maël, illustrations d'Alfred Paris.

M. Pierre Maël, qui est très apprécié du grand public comme romancier et comme peintre des mœurs maritimes, a voulu écrire aussi un roman pour la jeunesse; et c'est avec un vif succès qu'il s'est essayé dans un genre littéraire, où la comparaison avec les auteurs connus et appréciés n'est pas sans danger pour les débutants. Son livre : *Une Française au Pôle Nord*, peut rivaliser dignement avec les meilleurs romans d'aventures de Jules Verne. L'expédition dont il nous raconte les merveilleux exploits a été organisée dans des conditions exceptionnelles; grâce aux progrès de la science, elle dispose d'inépuisables ressources pour affronter les obstacles de tout genre, pour résister au rude climat des régions polaires et pour dompter les forces de la nature. Ce sont des Français qui ont la gloire d'aborder les premiers au Pôle Nord et de pénétrer des mystères réputés jusqu'ici insondables.

*Les voyages merveilleux de Lazare Poban*, par M. Eugène Mouton qui est un de nos écrivains humoristiques les plus appréciés. Son nouveau héros, Lazare Poban, est un joyeux marseillais que le désir d'acheter une modeste bastide dans la banlieue du pays natal a poussé à courir le monde.

Il a été en butte aux plus rudes épreuves et il s'en est fallu de peu qu'il y succombât. Mais ses revers ne lui ont pas fait perdre sa joyeuse humeur et c'est avec une verve intarissable qu'il raconte lui-même sa vie accidentée.

*La Terre à vol d'oiseau* M. Onésime Reclus fai paraître un véritable manuel populaire de géographie, qui a le double mérite de pouvoir être utilisé comme un instrument de recherches et comme un livre de lecture instructive. L'auteur s'est attach à passer méthodiquement en revue toutes les contrées du globe et à présenter un résumé préci de ce qu'il importe de connaître sur chacune d'elles, au point de vue physique, ethnographique, politique, social et commercial.

Pour faire le tour du monde en quelques jours et avec grand profit, sans sortir de chez soi, il serai difficile de trouver un guide plus sûr et un compagnon plus érudit et plus entraînant que M. Onésime Reclus.

Le héros du nouveau roman de Mme de Nanteuil, *Alexandre Forsof*, est un noble orphelin russe, dont les parents ont péri sous la Terreur et qui a été adopté par la nièce d'un geôlier de Saint-Lazare. Pour élever cet enfant, la mère adoptive a fait preuve d'un rare dévouement. Il est prisonnier sur les pontons anglais lorsque la brave femme le retrouve, et par un heureux concours de circonstances réussit à lui faire rendre avec son vrai nom la fortune de ses parents.

Dans son amusant récit, *A travers le Sahara*, M. G. Demage met en scène un honnête négociant en denrées coloniales, qu'une déception inattendue et un certain goût pour les voyages ont poussé visiter l'Afrique.

Ce touriste inexpérimenté se trouve entraîné, pa des hasards vraiment fantastiques, beaucoup plus avant dans le désert qu'il ne l'eût désiré.

Mais tout est bien qui finit bien. Un beau jour, i rentrera dans sa ville natale, enrichi par de fructueuses opérations commerciales et en possession d'une renommée qu'il n'avait jamais espérée.

Dans les *Tribulations de Nicolas Mender*, Danielle d'Arthez raconte les étranges péripéties de la poursuite d'un tableau célèbre que convoite l'avare brocanteur Mender, et de la recherche d'une fillette dont sa mère pleure, depuis plusieurs années, la disparition. Cette double intrigue dont les épisodes se mêlent et se croisent avec un intérêt soutenu, se termine par un double succès, et chose plus incroyable, le brocanteur cupide instruit par quelques rudes leçons et touché par l'exemple d'une nièce aussi affectueuse que dévouée, finit par devenir lui-même un brave homme, fort généreux.

Ces trois ouvrages ont été très joliment illustrés des nombreuses vignettes et de grandes compositions hors texte par Myrbach, Tofani et Mme P. Campel.

La douzième année de *Mon journal*, qui vient de se terminer, a été marquée par deux transformations importantes qui ont notablement contribué à accroître la vogue de ce périodique destiné aux jeunes enfants de 8 à 12 ans. De mensuel qu'il était, il est devenu hebdomadaire et chacun de ses numéros a été illustré de huit pages de gravures imprimées en couleurs, avec une rare perfection typographique.

La rédaction du journal convient admirablement à l'esprit et aux goûts de sa jeune clientèle.

Dans la partie amusante qui, depuis le développement du journal, a reçu une très grande extension, on trouve des chansons et pantomimes enfantines, des histoires drôlatiques sans paroles, des modes de poupées, des jeux d'esprit, des problèmes curieux, des devinettes.

Si *Mon Journal* a trouvé un accueil des plus empressés auprès de la clientèle enfantine, c'est non-seulement parce qu'il est presque le seul périodique de son genre, mais encore parce que l'attrait et la variété de sa rédaction et de ses illustrations ont été, dès le principe, justement appréciés par les enfants

Il serait superflu de faire ici l'éloge du *Journal de la Jeunesse*. Ce recueil occupe depuis longtemps le premier rang parmi les périodiques d'instruction et de récréation : l'intérêt et la variété de sa rédaction n'ont pas moins contribué que la richesse de ses illustrations à lui assurer un indiscutable succès.

Les questions d'actualité sont représentées par l'Exposition de Chicago, l'Histoire de Christophe Colomb d'après les timbres-poste, les Fêtes franco-russes, l'Institut Pasteur, la France au Soudan, l'Expédition Monteil au Dahomey, etc. Dans la partie instructive voici les Promenades à travers la France, les voyages célèbres, les Grandes écoles, les Causeries hygiéniques, etc.

## *PROGRAMME DES THÉATRES*

**Opéra.** — 7 h. 1/2. — Faust. — Sigurd.
**Français.** — 7 h. 1/2. — Antigone.
**Odéon.** — 8 h. — Le Joueur. — Andromaque
**Opéra-Comique.** — 7 h. 3/4. — L'Amour-médecin. — Le Pré aux Clercs.
**Vaudeville.** — 8 h. 1/2. — Madame Sans-Gêne
**Gymnase.** — 8 h. 1/4. — Le Député de Bombignac
**Palais-Royal.** — 8 h. 1/4. — Leurs Gigolettes.
**Nouveautés.** — 8 h. 3/4. — Mon Prince.
**Renaissance.** — 8 h. 1/2. — La Dame aux Camélias.
**Bouffes Parisiens.** — 8 h. — Mam'zelle Carabin.
**Porte-aint-Martin.** — Napoléon.
**Gaîté.** — 8 h. 1/4. — Les Bicyclistes en voyage. — Les Lions
**Folies Dramatiques.** — 8 h. — Les 28 Jours de Clairette.
**Châtelet.** — 8 h. — Le Chat du Diable
**Ambigu.** — 8 h. — Gigolette.
**Menus-Plaisirs.** — 8 h. 1/2. — Nataïka-Poltavka.
**Théâtre Cluny** — 8 h. 1/4. — Irrésistible. — Ah!... la Pau... La Pau... La Pau..
**Nouveau-Théâtre.** — 8 h. 1/2. — La Prétentaine.
**Déjazet.** — 8 h. 1/2. — Les six femmes de Paul
**Théâtre de la République (Château-d'Eau).** — 8 h. — L'Assommoir.
**Bouffes-du-Nord.** — 8 h. — Naux.
**Théâtre Moncey.** — 8 h. 1/4. — La Grâce de Dieu.
**Robert-Houdin.** Tous les soirs, à 8 h. 1/2. — Prestidigitation. — Le Charlatan. — La Source enchantée. — Le Dai-Kang, énigme mongole. — Matinées, les jeudis, dimanches, et fêtes, à 2 h. 1/2.
**Folies-Bergère.** — La Loïe Fuller. — Emilienne d'Alençon. — Baronne de Rahden. — Les Cragg's. — Les Hanlon. — L'Arc-en-ciel. — France-Russie, ballets. — Dimanches et fêtes, matinées.
**Casino de Paris.** — Les Newsky. — Dale et Royston. — Tentations, pantomime. — Les mercredis et samedis fête de nuit. Dimanches, matinées 1 fr.
**Olympia.** — Inaudi, Naya, Brighton, ballet. — Serpentine au milieu des fauves par Mlle de Sandowa, dompteur Max Himm. — Dimanches et fêtes matinées réservées aux familles. Tous les jeudis, soirées de gala. Entrée 2 fr
**Eldorado.** — A la Papa, revue en 2 actes. — Dimanches et fêtes, matinée à deux heures.
**Scala.** — Polin, Bourgès. — Paris qui rit. — Dimanches et fêtes, matinée à 2 heures
**Petit-Casino.** — 8 h. 1/2. — Paris s'lave, revue en 2 actes et 4 tableaux. MM. Desiré, Vaunel, Valab-Duck. — Dimanches à 2 h., matinée à prix réduits.
**Nouveau-Cirque.** — Tous les soirs à 8 h. 1/2. — Express-revue. — Le Yacht, de M. Durand, pantomime nautique. — Mercredis, jeudis, dimanches et fêtes, matinée à 2 h. 1/2.
**Moulin-Rouge.** Tous les soirs à 8 h. 1/2. — Spectacle-Concert-Bal. — Dimanche matinée, mercredis et samedis à deux heures, grande fête de nuit.
**Pôle Nord,** 18, rue de Clichy. — Toute la journée, Patinage sur vraie glace.
**Concert-Européen** (Pl. Clichy, 5, rue Biot). — Tous les soirs à 10 h. — Fragson dans son répertoire. G. Chalon, Sézanne. — Dimanches et fêtes, matinée à 2 heures.
**Jardin Zoologique d'Acclimatation.** — Concert dans le Palais d'hiver, tous les jours de 3 à 5 h.
**Palais de l'Industrie.** — Exposition du Progrès. Ouverture toute la journée. Concerts à trois heures. Orchestre L. Mayeur, de l'Opéra. Vendredi, festival, chœurs et solis.




# l'Escarmouche

JOURNAL HEBDOMADAIRE

*Paraît le Dimanche*

Rédaction et Administration

TOUS LES JOURS

De 5 h. à 7 heures

**Bureau de vente, 121, rue Montmartre, au 3e**

S'ADRESSER A M. ROUSSEL




L'Imprimeur Gérant : Gaston ROUSSEL, 15, rue Baudin, Paris

Première Annee Nº 8. Dimanche 31 Dècembre 1893.

# l'Escarmouche

LE NUMÉRO 20 CENTIMES

*ABONNEMENTS*

PARIS . . . . . . . . . . . . Un an 10 fr.
DÉPARTEMENTS . . . . . . . Un an 12 fr.
UNION POSTALE . . . . . . . Un an 13 fr.

*Les Annonces sont reçues aux bureaux du journal*

DIRECTEUR

GEORGES DARIEN



LE NUMÉRO 20 CENTIMES

*RÉDACTION ET ADMINISTRATION*

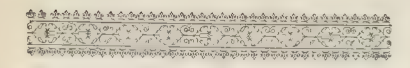
15, Rue Baudin. — Paris

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus

*Adresser Lettres et Mandats à M. l'Administrateur*

DESSIN INÉDIT DE F. VALLOTTON

— Dernière nouveauté pour deuil, madame, au grand jour; ça paraît violet.....



## *ETRENNES INUTILES*



Aussitot après la guerre, nous vîmes naître la mode des « étrennes utiles ». On venait d'être vaincu; on était abasourdi, inquiet — un peu hébété. — On voulait, comme on dit, se reprendre

Et, comme on était convaincu que c'étaient la folie de l'existence et l'exagération du luxe — explications saugrenues, entre parenthèses, — qui nous avaient conduits au désastre, on avait résolu d'être sage, de devenir sérieux.

Plus de frivolités! Il ne s'agissait plus de s'amuser; il était question de travailler, et d'arrache-pied. Il fallait apprendre beaucoup, car (personne n'en doutait) c'était le maître d'école allemand qui nous avait battus; et les Prussiens n'avaient jamais eu, en définitive, dans leurs fourreaux de sabres, que des couteaux à papier. Il fallait, surtout, ne pas jeter d'argent par les fenêtres, car les dépenses somptuaires — toutes, — vous entendez bien — sont la cause certaine de la ruine des nations.

On fut raisonnable. Et les négociants en objets de nécessité première — ou même dernière; n'oublions point les marchands de cierges — ornèrent leurs boutiques, vers le jour de l'an, de pancartes annonçant la mise en vente d'étrennes utiles.

Ils avaient compris, habilement, l'état d'esprit de la population, et cherchaient à en tirer parti. Ils y réussirent. Des gens très bien firent des échanges de cravates et de cache-corsets; on s'envoya des flacons de sirop antiscorbutique; on s'offrit de la pâte à rasoirs.

Les enfants ne furent pas oubliés.

*Ces enfants-là, c'est l'avenir!*

Ils eurent des jouets instructifs. Des leçons de géographie furent données par les jeux de patience; les quilles offrirent discrètement un enseignement mathématique; quant au jeu de l'oie, avec sentences morales, son influence se fit plutôt sentir sur l'éducation.

Les livres furent, en tous points, dignes des jouets. Parlerons-nous de la reliure? Elle fut riche. C'est elle, du reste, que nous pouvons encore admirer aujourd'hui à l'étalage des libraires. Du bleu cru, du rouge vif, de l'or — de quoi faire hurler Behanzin. — Quant au texte, il fut édifiant et instructif. Les enfants pâlirent sur des Robinsons triple-Suisses; des Contes Moraux, cruels pour d'aussi jeunes cervelles, occasionnèrent des méningites...

Voilà vingt-trois ans que ça dure, le système des « étrennes utiles ». C'est long! Et ça continuera encore cette année, sans doute... Que voulez-vous? L'étrenne utile a quelque chose de bon pour elle : elle supprime toute fatigue de recherche ou d'imagination de la part du donateur. On ne se demande pas :

— Qu'est-ce qui causerait de la joie à la personne que j'ai l'intention de gratifier d'un cadeau?

On se demande :

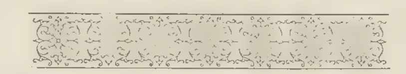
— De quoi a-t-elle besoin?

La réponse est plus vite trouvée. Mais c'est ainsi — il faut le dire — qu'on se trouve exposé à expédier des présents qui ne font pas précisément le bonheur de leurs destinataires. On risque d'envoyer à M. Jules Lemaître, par exemple, une paire de bretelles américaines pour paupières; à M. Alphonse Humbert, une caisse de savon russe; à M. Emmanuel Arène, un compte-gouttes; à M. Lockroy, une petite balle, système Pyat, pour faire la paire...

N'allons pas plus loin.

Il est absolument impossible d'allier l'utile à l'agréable. Le véritable caractère de l'étrenne est son inutilité. Tel est, du moins, notre avis.

Pourtant, afin d'éviter de rompre trop brusquement avec des usages encore reçus, nous ne refuserons pas, cette année, les abonnements qui parviendraient à l'*Escarmouche* dans la journée du 1er janvier.



## *ECHOS*



Nous pouvons nous attendre à admirer, aux prochains *Salons* de peinture, plusieurs toiles représentant l'attentat du 9 decembre au Palais-Bourbon.

A ce sujet, nous sommes heureux d'apprendre à nos lecteurs qu'une indiscretion nous a mis au courant d'un fait historique des plus intéressants. M. Charles Dupuy n'a pas — comme on l'a cru jusqu'à présent — prononcé la phrase fameuse : « Messieurs, la séance continue », au moment précis ou l'explosion venait de se produire. Il s'était, tout d'abord, retiré sous son fauteuil. Ce n'est que dix minutes environ après l'explosion qu'il monta à la tribune d'où avait eté lancée la bombe et qu'il laissa choir, de ses levres augustes, les paroles mémorables que l'on sait.

S'il se décida, d'ailleurs, ce ne fut que sur les instances d'un peintre de ses amis qui se trouvait par hasard à la Chambre et qui le supplia de prendre, en cette circonstance aussi rare que solennelle, une posture digne d'être transmise à la postérité.

L'artiste, en effet, tandis que l'honorable président articulait les mots héroiques, eut le temps de prendre un rapide croquis. Ce croquis nous vaudra un chef-d'œuvre que nous admirerons, au mois de mai, au Palais de l'Industrie.

La modestie bien connue du peintre nous interdit de le nommer. M. Dupuy, à notre place, en ferait tout autant et se contenterait de répondre — comme il le fit à propos de choses qui le touchaient de moins près — « Demandez à ma femme. »



Le Conseil géneral vient de mettre à la disposition du préfet de police une somme de cent francs, destinée à une distribution de jouets, le jour de l'an, aux enfants des femmes internées ou hospitalisées à Nanterre.

Ces pauvres petits, nous écrit-on, n'auront pas volé leurs étrennes. Leur existence, depuis quelque temps, est devenue intolérable; c'est à peine s'ils osent mettre le nez dehors, et leurs meres ne les laissent qu'en tremblant franchir, pour quelques minutes, le seuil de l'établissement. Le pays, en effet, est parcouru en tous sens par d'enormes chiens, de l'espèce la plus sauvage, rendus plus féroces encore par des jeûnes prolongés, et qui ne savent dans quelle proie enfoncer leurs dents — longues comme des touches de piano. — Cette meute affamee appartient à M. Sarcey, dit *la Terreur de Nanterre*.

M. Sarcey, qui avait entrepris, au moment où il s'installa dans le pays, de nourrir ses chiens avec de la chair de camionneurs, s'est vu dans la necessité, à la suite d'un procès recent, de renoncer à fournir aux animaux qui le protegent une pâture qui lui coûtait si peu. Le malheureux charretier qui parvint à s'échapper, à moitié devoré déjà, de la villa sinistre d'où tant de ses confrères, hélas! n'étaient pas revenus, a donne l'éveil. Et, à présent, les voituriers se refusent obstinément à s'offrir en holocauste à la meute du critique, en allant chercher de vieilles barriques de vin dans une maison où l'on ne mit jamais en perce que des pièces de Martel. Ils préfèrent, même, faire un long détour, pour éviter les parages dangereux où tente de les attirer M. Sarcey.

Aussi, ce dernier, désolé, et ne voulant à aucun prix faire pour les animaux qu'il entretient (!) la dépense du pain de munition nécessaire, les lâche-t-il dans les rues de la ville, qu'ils ravagent.

Le Conseil général n'est pas riche, nous le savons. Mais peut-être aurait-il mieux fait, au lieu de consacrer 100 francs aux étrennes des enfants de Nanterre — — étrennes qui nous font penser à la satisfaction du dernier désir des condamnés à mort — d'attribuer cette somme à l'achat de solides muselières destinées aux cruels molosses du critique du *Temps*.



M. Alphonse Humbert conservera ses fonctions à l'Hôtel de Ville jusqu'en février 1894, afin de ne pas laisser le Conseil municipal sans président pendant les vacances de janvier-février.

Oui, M. Alphonse Humbert a ce courage; il fait preuve d'abnégation; pour l'amour de Paris, pour le salut de la France — pour le bien public — il cumule! Il est à l'Hôtel de Ville; il est au Palais-Bourbon; il est partout... La quantité de travail qu'assume cet homme est étonnante; et, lorsqu'on pense qu'il passe tout son temps à ne pas se laver les mains — on est effrayé.



M. Victor Schœlcher vient de mourir. M. Schœlcher était une *victime du Deux-Décembre*; ça nous fait une pension de moins a payer.

Ce n'est pas beaucoup — mais c'est toujours ça



M. Rabier, député du Loiret, en chassant avec plusieurs amis, à la Varenne, a reçu dans la jambe la charge destinée à un lapin.

Le Parquet, qui s'est transporté immédiatement sur les lieux, a reconnu que le lapin avait mis la plus grande mauvaise volonté à se laisser toucher, et avait fait preuve, dans toute cette affaire, d'une malignité incontestable

Le Conseil des ministres, après mûre délibération, s'est rendu compte de la nécessité de prendre, contre ces animaux terribles qui semblent se faire un jeu de la vie de nos representants, les mesures sévères que comporte la situation. Les lois sur les associations de malfaiteurs seront désormais applicables dans toutes les garennes de France; et, dans certains cas, la saisie préventive pourra être autorisée.

Quant à l'infortuné M. Rabier, il ne cesse de geindre.

— Quelle calamité! gémit-il. Dire que tous mes collègues effleurés par la bombe de Vaillant vont se voter, sur les ressources considérables des excédents budgétaires, des pensions majestueuses! Et moi, qui suis grievement blessé, moi dont le sang a coulé à flots, je n'aurai pas droit à la plus petite indemnité!... Ah! quel lapin! quel lapin!...

Les journaux viennent de publier un nombre relativement considérable de *Contes de Noël* — tous plus charmants les uns que les autres.—Celui dont l'*Echo de Paris* fut gratifié par M. Henry Baüer nous semble, particulierement, savoureux. Quelle fraicheur! Quelle intensité de vision — et de passion! — Comme on comprend, après avoir lu de pareilles pages, que M. Bauer se montre dur, et même de parti-pris, pour les auteurs qui, du premier coup, ne perpetrent point le chef-d'œuvre!... « On devient cuisinier, mais on naît rôtisseur », dit un proverbe; il serait aussi vrai de dire qu'on devient écrivain, mais qu'on naît critique. M. Henry Baüer est né critique. Il devient écrivain.

Il le devient à sa façon, bien entendu. Et c'est peut-être la bonne, cette façon-là. Il nous a paru reconnaître, dans le *Conte de Noël* cité plus haut, une propension marquée à une tendance réallo-mystico-idéaliste, qui ne laisse pas de nous réjouir. Attendez un peu; et vous allez voir. Les temps sont passés où l'on pouvait reprocher à M. Bauer un manque de doigté, de delicatesse si l'on veut, dont il fit preuve — dans tous les sens du mot — durant une assez longue période; et le vers fameux :

*Même quand Bauer vole, on sent qu'il a des pattes*

n'est vraiment plus de saison.

L'ancien *Colis inutile*, plaqué à Nouméa par ses compagnons, n'est pas encore parvenu, c'est vrai. Mais il vient de trouver moyen de se faire affranchir... C'est déjà joli...

Le cocher Moore vient d'être condamné à une peine terrible pour avoir montré le bout d'un pistolet de paille au député Lockroy

Le *Journal des Débats* (organe reproducteur — le seul, dans tous les sens — du triste Jules Lemaitre) déclare que, si Moore a commis son *attentat*, « c'est la faute à Victor Hugo ».

— Jamais de la vie! s'écrie Monsienr Auguste Vacquerie en frappant sur sa vieille peau d'âne. J'ai dîné chez Victor Hugo plus souvent que le directeur des *Débats*; j'y ai dîné avec l'empereur du Brésil...

Et après avoir établi tous ses droits au noble titre de pique-assiette, M. Vacquerie finit par déclarer que, si Moore a tenté de faire sauter un bouton du gilet de M. Lockroy, ce « n'est pas la faute à Victor Hugo. »

M. Vacquerie a raison. Ce n'est pas la faute à Victor Hugo. C'est la faute à M. Vacquerie.

Nous allons nous expliquer.

Moore était bien connu, dans tout Paris, comme cocher ordinaire et même extraordinaire de Victor Hugo. On allait même jusqu'à prétendre qu'à force de conduire *à l'œil* le grand poète, il l'avait amené, en le prenant par son endroit sensible — la bourse — à renoncer à ses fameuses promenades sur les impériales d'omnibus, si économiques pourtant...

Aussi, après la mort du grand homme, le cocher Moore était-il recherché par les touristes qui, tous, le chargeaient de les conduire à la maison du poète. Moore conduisait. On arrivait. Et le malheureux touriste se cassait le nez devant un tourniquet monumental installé dans l'antichambre — dites-nous donc par qui, M. Vacquerie.

Ecœuré, indigné qu'on soumît la mémoire de Victor Hugo à une exploitation aussi honteuse, le touriste sortait de l'hôtel et réglait rageusement son cocher — sans lui donner de pourboire.

Pendant un temps que nous n'osons pas calculer, Moore subit ce martyre. Toujours la même course; toujours la même indignation chez les voyageurs; jamais de pourboire!... Il tenta de se soustraire au supplice. Impossible. Les règlements, sont formels : Un cocher qui charge un voyageur doit le conduire à l'endroit indiqué.

De guerre lasse, harassé, réduit à la misère noire, Moore envoya sa démission à la Compagnie des Petites Voitures. Se trouvant sans aucune ressource, il sollicita alors, des héritiers de son Maître, la permission de collaborer aux *Œuvres posthumes* qu'on est en train de fabriquer. On lui fit des promesses qu'on ne tint pas. Les *Œuvres posthumes*, par raison d'économie, furent confectionnées dans les prisons. Devant de pareils faits, le caractère de Moore, déjà un peu exalté, s'exacerba de jour en jour... Nos lecteurs savent le reste.

Au cours du procès Moore, M. le président dit à l'accusé :

— La preuve que vous avez voulu tuer M. Lockroy, c'est que la blanchisseuse du plaignant a retrouvé une balle de revolver dans la poche du gilet.

La blanchisseuse !... M. Lockroy ne retourne donc pas ses poches — ses poches à lui ?

Sur une phrase imbécile de M. Lockroy, le cocher Moore s'écria :

— Je ne suis pas un pauvre !

Moore, de très bonne foi, trouvait le qualificatif offensant. Voilà ce que c'est, d'avoir le culte de Victor Hugo, ce grand lyrique qui fut un politique ridicule et un bêta prudhommesque

Victor Hugo, malgré tout, — c'est facile à constater — eut toujours le mépris grotesque et le dégoût de la pauvreté

Des preuves? Nous n'en donnerons qu'une. Que reproche-t-il, d'abord, dans ses *Châtiments*, aux fondateurs du Second Empire? Leur pauvreté. Et ensuite? Leur pauvreté. Et après ? Leur pauvreté.

Discute-t-il les hommes ? Non ; il parle de « Savate oblique », de « Feutre cahoté », de « Deux pantalons dont les trous, par bonheur, n'étaient pas l'un sur l'autre » Il reproche à Veuillot — le grand écrivain — de s'être trouvé « sans gîte et sans valise »; il prédit à Dupin, qu'il veut outrager profondément, le sort « d'un récureur d'égoût »; il accuse un de ses ennemis les plus intimes d'avoir « manqué de chemise. »

C'est bien misérable, tout ça. Et dire que ça prend si bien...

Pauvre cocher Moore ! Oh ! oui, pauvre — pauvre !...

Extrait du *Temps*, qui se félicite de la création d'une police d'Etat :

« Un moment viendra, qui n'est pas bien lointain, où l'on se demandera comment il a pu y avoir deux cents polices différentes en France, alors qu'il n'y a plus qu'une justice et qu'un Code pénal. »

Oui. Un moment viendra, aussi, qui n'est pas lointain non plus, où l'on se demandera comment cette justice et ce Code pénal — seuls et uniques en leur genre — ne mettent pas la main au collet des malfaiteurs qui posent leur plume sous la gorge de toutes les compagnies de Panama qu'ils rencontrent.

Il y a encore une chose qu'on se demandera, M. Hébrard le Vertueux, et avant longtemps. On se demandera comment un journal comme le *Temps* — ce reptile de l'opportunisme — a le toupet de parler de *l'insuffisance ou des vices de notre système de répression* lorsque des malheureux qui meurent de faim se livrent à des actes insensés ou atroces, avec la seule intention de se faire mettre en prison, où, du moins, ils pourront manger.

On se demandera si, parmi ces misérables, il ne se trouve pas des victimes de ce *Panama* qui fit couler tant d'or dans la caisse de certains journaux.

Et l'on se demandera, encore, si ces malheureux, au lieu d'aller briser des glaces pour se faire envoyer au Dépôt, n'auraient pas mieux fait de venir tout de suite casser la gueule — oui, M. Hébrard, la sale gueule — des crapules opportunistes qui les dépouillèrent au coin de leurs tables de rédaction.

Enhardi par le succès qu'obtient en ce moment le livre de M. de la Villehervé : *Les impressions d'un assassiné*, œuvre géniale, M. Floquet vient — enfin — d'accoucher d'une idée. Il a résolu de monnayer sa gloire en papier jésus.

M. Floquet n'attend plus que son échec aux élections sénatoriales pour publier un volume intitulé : *Les sensations d'un Blackboulé*.

Si, comme tout le fait espérer, cette publication obtient le succès retentissant qu'elle mérite, M. Floquet pour bien faire voir qu'il peut cultiver avec fruit les genres les plus différents, a l'intention de s'adonner à la chanson populaire. Il débuterait par une romance historico-végétalo-sentimentale, à laquelle il donnerait pour titre : *Le Polonia de Panama*, et qui se chanterait sur l'air de : *Ah! si tu savais, Canivet*...

Sur la proposition de MM. Rousselle et Paul Strauss, le Conseil général vient de mettre une somme de 500 francs à la disposition du comité qui s'est constitué pour élever un monument à la mémoire du professeur Charcot, médecin à l'hospice de la Salpêtrière, « un des fondateurs, a dit M. Rousselle, de la médecine moderne. »

Le docteur Charcot méritait amplement cet hommage. Le grand savant et l'honnête homme qu'il fut pouvaient compter sur cette glorification posthume.

Si nous en croyons les on-dit, certain médecin aliéniste, au contraire, ferait bien de prendre ses précautions ; et, s'il tient à se voir moulé en bronze, de ne pas trop compter sur la postérité et de faire ériger immédiatement sa statue, qu'il aurait ainsi le plaisir de contempler — à moins, bien entendu que les souhaits antinaturels d'un membre de sa famille ne se réalisent trop vite. Nous venons de parler de la Salpêtrière, mais nous n'en parlons plus. Nous sommes, à présent, dans le voisinage.

Grande querelle entre M. de Kératry, ancien préfet de police, et M. Emile Zola, qui faillit être sous-préfet. Le sujet de cette querelle, des plus palpitants ... Mais, qu'importe le sujet.

Au point où en sont les choses, aucun arrangement amiable n'est possible et une rencontre a été reconnue inévitable.

Deux des témoins — MM. Lockroy et Floquet — se sont arrangés pour que l'affaire, étant donnée la qualité des adversaires, n'ait pas de suites fâcheuses.

La balle retrouvée par la blanchisseuse de M. Lockroy, dans la poche de son gilet, sera échangée sans résultat.

Quant à M. Floquet, il a indiqué le moyen de faire partir, d'un coup de talon sec, un pétard spécial dont le bruit rappelle, à s'y méprendre, celui d'un coup de pistolet. Ce pétard, dit *pétard opportuno-adamesque*, rend les services les plus précieux, en période électorale. Nul doute qu'il ne fasse merveille sur le terrain.

M. Floquet, auquel les trois cent mille francs du Panama suffisent, quant à présent, a accordé son concours aux adversaires d'une façon, toute gracieuse

Nos félicitations sincères à M. Floquet pour cette manière d'agir qui, jusqu'ici, n'était pas dans ses habitudes. Il est vrai qu'il faut un commencement à tout ...

Mot de la fin (*Extrait des grands quotidiens.*) Aussitôt qu'il apprit que le Conseil général venait de voter 500 francs pour le monument de Charcot, M. le docteur Auguste Voisin, médecin à la Salpêtrière, se précipita chez M. Paul Strauss, qui avait déposé la proposition, et le remercia avec effusion. Même, il le serra dans ses bras.

Mais, comme il l'étreignait, le parapluie anglais qu'il tenait à la main — cadeau aussi cordial que filial — lui échappa.

— Allons, bon! s'écria le docteur Voisin — qui rendrait des points (on rend ce qu'on peut), sur le calembour, à tout son voisinage ; — allons, bon! le proverbe a encore une fois raison : qui Strauss embrasse, mal étreint.



## TRIBUNE LIBRE

*Nous insérerons toutes les semaines, à cette place, les plaintes des personnes, bien nombreuses malheureusement, qui n'ont point à se louer d'un état social où tout, hélas ! n'est pas pour le mieux... Si les faibles ont besoin d'être soutenus, les puissants ont besoin d'être éclairés. Nons croyons donc rendre service aux nns et aux autres en faisant l'accueil le plus large à toutes les doléances, pourvu qn'elles soient légitimes — et morales.*

Monsieur le Directeur,

L'indignation la plus vive me fait vous adresser mes doléances au sujet des faits révoltants qui se produisent chaque jour de cette fin d'année, faits dont la responsabilité semble devoir retomber tout entière sur les gens qui les encouragent; — j'irai jusqu'à prétendre qu'ils les ordonnent.

Oui, monsieur, j'ose proclamer que la foule des petits fonctionnaires : facteurs, télégraphistes, égoutiers, balayeurs, etc., n'accepterait pas la compromission d'une parcelle de sa dignité dans cette mendicité renouvelée par périodes régulières, si ses chefs placés à l'extrême sommet de la hiérarchie ne lui en faisaient une obligation. La misère est sa seule excuse.

Et cependant, je n'ignore pas que je collabore avec des milliers d'autres contribuables à combler un budget écrasant dont les personnes à idées étroites tirent une fierté qu'elles supposent légitime. Imitation symptomatique de celle qui redressait jadis tous les Français quand ils contemplaient la colonne.

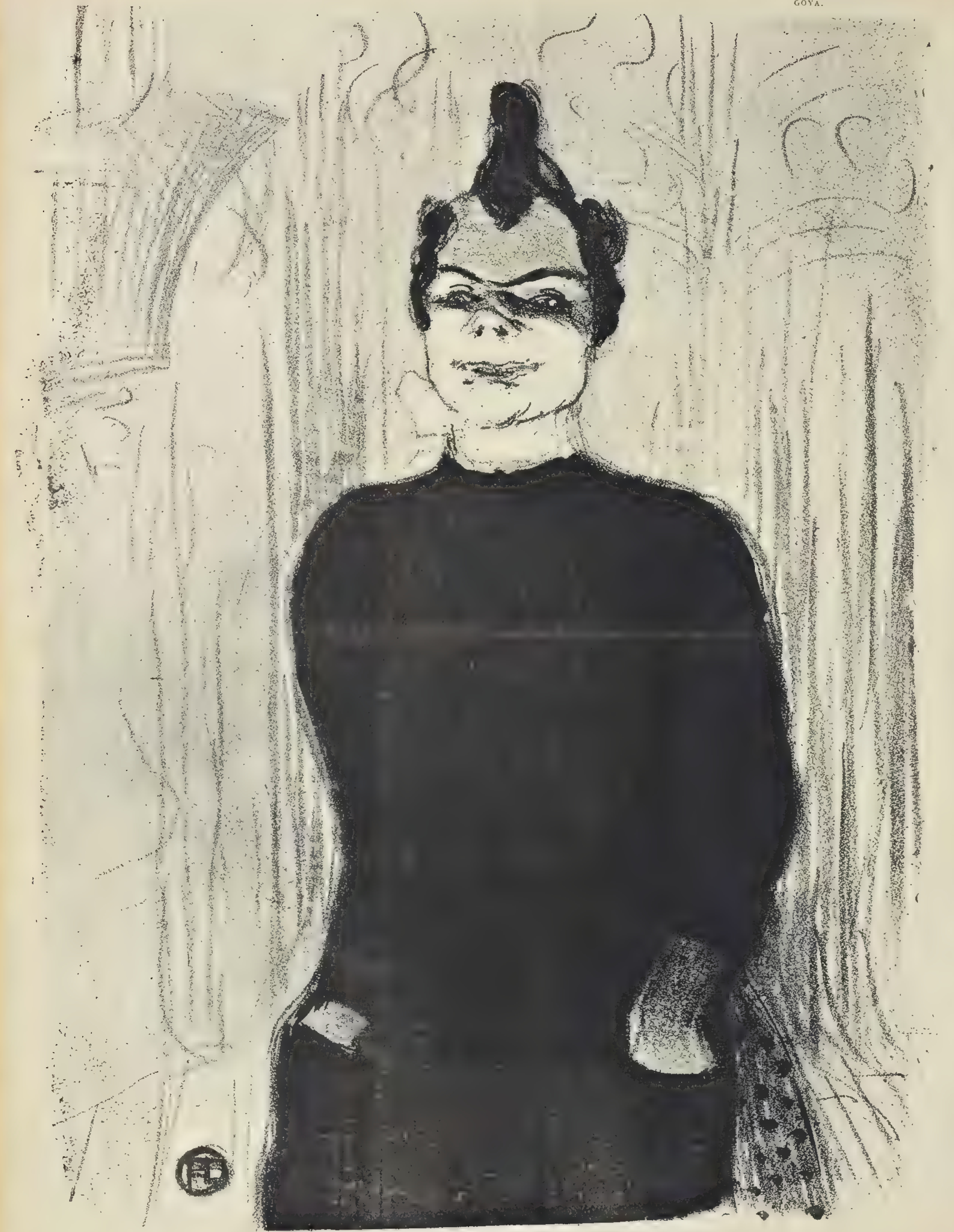
Aujourd'hui, ce n'est plus une colonne de bronze qu'on est fier de regarder : c'est une colonne de chiffres — longue comme l'échelle de Jacob.

Mais, si je sais à un sou près le chiffre auquel atteignent nos charges, je sais aussi que la destination avouée des sommes en lesquelles s'engouffre mon obole change selon le bon plaisir des souverains délégués à la répartition de nos écus

Ah! l'on nous parle des sacrifices consentis en faveur des infiniment petits de l'administration! Je jouirais d'une dose de naïveté incroyable si je croyais dans les affirmations de plumitifs subventionnés qui se confondent en protestations laudatives pour exalter la sollicitude des autorités municipales et gouvernementales à l'égard des plus humbles de nos serviteurs.

Comme si nous pouvions encore garder l'ombre d'une illusion quelconque en regardant la bourbe grasse et infectieuse qui s'étale en maîtresse sur le pavé et l'asphalte — dédaigneuse des rares coups de balai que les lanciers de la Préfecture lui donnent, d'une façon plutôt caressante! — Ici vous me direz, sans doute, que nos maîtres ont des raisons d'agir ainsi; car chacun sait que des membres éminents de l'édilité parisienne font recueillir, à la nuit tombante, les alluvions déposées le long des trottoirs, et, par mesure économique, s'en servent pour leur toilette intime! C'est fort possible — et ce n'est là, d'ailleurs, qu'une *vieille chanson* — mais j'ai remarqué, comme tout le monde, l'état vraiment pitoyable des tristes hères commis aux besognes de nettoyage des rues; et j'ai gardé la ferme conviction que leurs appointements doivent se borner, durant les mois qui précèdent celui qui s'achève, à la cueillette des décimes échoués dans

*« J'ai vu ça ».*
GOYA.



DESSIN INÉDIT DE TOULOUSE-LAUTREC

A la GAITE-ROCHECHOUART : Nicolle

*L'Amusement des Enfants,*
*La Tranquillité des Parents.*



DESSIN INEDIT DE BONNARD.

le ruisseau, ce qui, vous en conviendrez, ne leur doit point permettre chère lie.

Quant aux facteurs, je ne vous apprendrai sans doute rien de nouveau en vous certifiant que le 1/4 de centime d'augmentation par kilomètre voté en leur faveur, voilà bien des années, est allé, accompagné de plusieurs autres, rendre tout simplement visite aux joyeux publicistes qui ne marchent pas sans ce viatique. M. Charles Laurent — lui-même — me l'affirmait dernièrement.

Je puis vous en causer savamment, moi, monsieur. J'étais receveur des postes à cette époque et je déclare que plusieurs de nos subordonnés, indignés de cette supercherie, donnèrent leur démission ou se livrèrent à des actes d'une telle fantaisie que je dus intervenir, brutalement peut-être, et faire un exemple en demandant la révocation de l'un d'eux.

Il est vrai que ce garçon parti, du bureau le lundi matin, ne revint que le jeudi soir, escorté de deux mules, — ceci se passait dans le Midi — portant toute la correspondance amoncelée durant ces quatre jours. Des vignerons compatissants avaient noyé le chagrin de mon facteur dans des flots de vin récemment foulé.

J'avais encore le respect du devoir professionnel et j'accueillis vertement le retardataire : — « Comment, lui dis-je, le doigt tendu vers le calendrier à effeuiller appendu à la muraille, comment! c'est aujourd'hui que vous rentrez? aujourd'hui, *jeudi*! — Jeudi? répondit-il, effaré; monsieur le receveur veut rire. Nous sommes encore à lundi. — C'est insensé! Regardez le calendrier et vous verrez bien que voilà quatre jours écoulés depuis votre départ d'ici! — Monsieur le receveur aura sans doute enlevé quatre pages, au lieu d'une... »

Hélas! ce malheureux homme était fou!

Cet [illegible] me mit [illegible] et je calculais déjà l'hypothèse d'une rupture avec mes fonctions, motivée par de possibles prélèvements qui s'effectueraient sur ma solde grâce à l'extension de ce système économique, à tous les degrés, appliqué par notre opportunisme officiel, lorsqu'un événement qui se produisit à Paris m'arracha à mes dernières hésitations.

Je veux parler des deux commis du bureau central des Postes et Télégraphes, collectionneurs spéciaux des timbres, qui prenaient soin de ne conserver que les seuls timbres français ayant cours, ceux-là mêmes qui sont appelés à disparaître prochainement sous le prétexte — ô ironie! qu'ils ne symbolisent pas suffisamment la République! (et M. Mesureur, qui [illegible] les [illegible], est le parrain du timbre symbole!)

Donc, ces commis ne garantissaient que ces timbres-là. Et lorsqu'un client se présentait à leur guichet pour un chargement, ils les collaient gentiment sur l'enveloppe, et, [illegible] un cachet sur l'oblitération [illegible] permettait [illegible] de [illegible] en toute légitimité. Le bureau étant [illegible], ces messieurs avaient l'[illegible] pendant [illegible].

Cela se passait au vu et au su de tout le personnel, mais comme ce personnel savait aussi qu'un haut personnage autorisait tacitement cette industrie, moyennant la remise intégrale des émoluments de nos deux [illegible], jamais une plainte ne fut formulée. — A quoi bon? Les étouffoirs ne manquent point par le temps qui court — bien qu'on en use beaucoup.

Il a suffi que les imbéciles négligeassent un jour la formalité du pot de vin, pour que des poursuites fussent exercées contre eux. — On n'est pas étourdi à ce point.....

Écœuré, je redevins bourgeois et pris la suite des affaires d'un oncle qui par un hasard funeste — pour lui — venait de partir sous pli recommandé vers les contrées où les anciens ministres promettent les vieilles lunes — ce qui leur est plus commode que d'accord la neuve, de leur vivant. (je ne parle pas naturellement de M. Antonin Dubost.)

Je ne suis pas positivement dans la gêne, mais les patentes, impositions de portes et fenêtres, centimes additionnels, qui pleuvent sur moi comme les clous — dans la double acception de ce vocable — au Palais-Bourbon m'engagent à demander à l'*Escarmouche* s'il n'y aurait point un moyen de débarrasser le public de cette horde de pauvres bougres que l'Etat ne peut entretenir et qu'il envoie, malgré les règlements formels qu'il édicta lui-même, mendier à domicile.

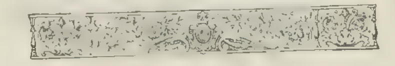
Ces fonctionnaires à besace, depuis le commencement du mois, et du matin au soir, envahissent ma maison, salissent mon escalier, crottent mon parquet, brisent les cordons de mes sonnettes; et, même pendant mon sommeil, je me sens écrasé sous des montagnes de calendriers, souffleté par les souhaits de bonne année, fleurant la boue et le vieux suif, de balayeurs et de rats-de-cave; et il me semble même, parfois, voir un rédacteur de la *Pall Mall Gazette* dérouler, sous mes paupières closes, les photographies de jeunes télégraphistes pomponnés, pommadés à la moëlle-de-bœuf — et charmants — qui sont venus chez moi, dans la journée, avec des gestes trop ingénus, réclamer leurs étrennes.

Ah! aidez-nous, monsieur le directeur, à nous délivrer, une fois pour toutes, de cette mendicité administrative! Je sais bien qu'à une époque où des ministres comme Floquet et Rouvier tendent leur chapeau; où des préfets comme Lozé, avides de bière viennoise, tendent à leurs lèvres, où des courtiers véreux comme M. Canivet tendent leur boutonnière; on ne peut demander à de pauvres diables d'exploités de ne pas tendre la main...

Hélas! En quel temps vivons-nous?... Et comment se fait-il qu'on ne fasse rien — puisque tout le monde sait ce qu'il faut faire?...

Je vous prie d'agréer, monsieur le directeur, l'assurance de ma plus complète considération.

D. Cocherie.



## A PROPOS D'UN LIVRE

Monsieur A. Hamon vient de faire paraître un petit volume intitulé : *Psychologie du militaire professionnel*. Ce petit volume a déjà fait couler de l'encre comme on dit dans la presse; quelques chroniqueurs s'en indignèrent, d'autres — jouant leur vrai rôle de journalistes fin-de-siècle — requrient des poursuites; et M. Mirbeau, Octave — homme de cœur — fit semblant de prendre la défense du volume pour protester à son aise contre le mot : « Agissements. »

M. Mirbeau fut trop intéressant pour que nous [illegible] pas la critique de son article à M. Lepelletier, son antagoniste [illegible] l'esprit [illegible] que cette fine mouche saura nous donner, à ce sujet, un de ces jours, quelques appréciations aussi délicates que désagréables pour le digne confrère; car, MM. Lepelletier et Mirbeau, ne l'ignorez pas, sont faits pour ne jamais s'entendre. S'ils s'entendaient, voyez-vous — ils y perdraient trop.

Sur le petit volume, encore, d'autres personnalités furent conviées par des reporters à exprimer leur opinion; elles ne se firent point prier. Le général Jung exprima son avis en patois alsacien. « Pour moi, dit-il, ce qui différencie, c'est le but. »

Et, là-dessus, il se fit une petite réclame — que nous nous refusons à traduire.

M. François Coppée écrivit une lettre qu'il signa François Coppée.

M. Mirman, député qui ne recule pas devant le sac, assura que certaines analyses comportent deux opérations très distinctes. Sa réponse d'ailleurs, est longue; mais, comme elle répète toujours la même chose, nous n'y avons point, jusqu'ici, découvert de contradictions.

M. Ledrain fut aussi consulté. Ce vieux rat de bibliothèque affirma qu'il avait traduit la Bible, ce qui est vrai; il laissa entendre qu'il ne l'avait pas trop mal traduite, ce qui est assez vrai; mais il oublia d'indiquer qu'il n'en avait point compris un traître mot — ce qui eût été encore plus vrai.

D'autres, quelconques, salivèrent.

Le plus intéressant, sans contredit, fut le général Clemenceau Ce vieux militaire, forcé de prendre sa retraite avant l'âge — son bâton de maréchal étant resté dans la trousse du major Cornélius Herz — est toujours prêt, on le sait, à boucher la trouée des Vosges avec un seul bloc — les bouillons de la *Justice*. — Il fut, cette fois, pathétique. Carrément, il y alla de ses deux cent-cinquante lignes (absolument comme s'il se payait lui-même), fit cent vingt-deux fois un sort heureux au mot : Patrie, et, encadra le vocable : drapeau entre des virgules aussi suggestives qu'inattendues Il sut parler de nos chères provinces sans citer l'Angleterre; et, s'il gronda M. Hamon, ce fut paternellement. Bref, chacun comprit que le général Clémenceau, s'il ne disait pas grand'chose, en aurait pu dire très long. Mais on l'excusa, car on doit excuser un homme qui passe son temps à étudier le microbe de la guigne, depuis que l'ingratitude de ses électeurs l'a condamné à vivre au milieu des bouillons — de culture.

Le petit volume de M. Hamon, pourtant, qui a « fait couler » deux ou trois litres d'encre, n'en valait guère plus d'une chopine.

C'est, d'après la *prière d'insérer*, « une œuvre scientifique écrite suivant la méthode positive. » C'est l'emploi d'une paire de ciseaux. Cet emploi n'a même pas besoin d'être judicieux.

Quant aux œuvres scientifiques, il faut qu'elles soient des œuvres — si elles tiennent à être des œuvres. — Un jargon pédantesque n'a rien pour elles d'indispensable, mais l'esprit philosophique ne leur est point inutile.

Un amas de documents, n'est qu'un amas de documents. Que ça puisse être commode, c'est possible. Et encore! Ça ne sert peut-être qu'à défigurer le souvenir, qu'à coller l'imagination sur le rectangle d'un découpage de journal. D'un entassement de notes, si volumineux soit-il, ne peut sortir aucune indication générale.

M. Hamon, d'ailleurs, n'a eu besoin de dégager aucune inconnue. Quoi qu'il en dise, avant même qu'il eût épinglé son premier papillon anti militaire, *son siège était fait.*

Il nous raconte, pourtant, de belles histoires. « Pour de tels essais, il est nécessaire dit-il, d'employer, comme exemple de l'essence professionnelle, des faits que je qualifierai d'historiques, encore que souvent ils soient récents. Ils sont historiques en ce sens qu'ils ont été relatés dans des journaux, revues, livres et qu'ils n'ont point été contestés. »

Ce n'est pas sérieux. Un fait ne devient historique que lorsqu'il a pris la valeur d'un symbole.

M. Hamon a voulu prouver que le « Militarisme est l'école du crime ». Il n'a rien prouvé du tout. Il a publié, à la suite les unes des autres, plusieurs observations intéressant des militaires et qui avaient paru, à des époques diverses, dans des recueils plus ou moins périodiques. Pas autre chose.

C'était forcé. On ne démontre rien ni avec des chiffres, ni avec des documents. On enthousiasme avec ses nerfs.

Le peuple qui, à la Cour d'Assises, appelle les pièces à convictions : des *pièces à convulsions*, a parfaitement raison. Oui, M. Hamon, il a raison — et même scientifiquement, si vous voulez bien.

Nous ne tenons pas à entrer dans des détails. M. Hamon, cependant, va peut-être un peu loin. Il reproche aux soldats « leur stoïcisme, leur *disvulnérabilité* spéciale; » il trouve mauvaises les guérisons rapides de leurs blessures graves, « qui auraient été mortelles pour des organismes différents »

« Aux yeux du vulgaire, dit M. Hamon, cette *disvulnérabilité* passe pour du courage; elle est l'objet d'éloges sans fin. En fait, cette analgésie physique, reste de notre ancestralité cérébrale, est l'indice d'une cérébration inférieure. »

N'insistons pas. Il est bien malheureux que M. Hamon n'ait pas adopté d'autre méthode que la *méthode positive* pour soutenir sa thèse qui, après tout, est peut-être bonne. Sans doute, s'il n'eût pas employé de méthode du tout, y serait-il parvenu.

Il parviendrait tout aussi facilement, il est vrai, à démontrer — ou plutôt à faire croire, car on ne démontre guère, — que « l'école est le crime du militarisme », ou que « le crime est le militarisme de l'école » ou bien encore que « le militarisme est le crime de l'école. » Et tout ça ne servirait pas à grand chose.....

Seule conclusion :

On s'occupe beaucoup de l'armée, à présent. Tout est prétexte à de longs articles chauvins ou anti-cocardiers. Le fait est que le système de la paix armée que nous subissons est en train de ruiner le Vieux Monde. L'Europe a affirmé, maintes fois, qu'elle serait toute prête à désarmer si elle pouvait trouver, pour traiter, en France, un autre régime que l'abject régime parlementaire qui préside à nos destinées. Nous avons dans l'idée, ici, que l'Europe ne mentait pas absolument..... La solution ne serait donc pas difficile à trouver, si nous ne tenions pas obstinément à nous offrir, d'ici peu, une nouvelle édition de la glorieuse affaire du Panama.....

En tous cas, il est temps que ça finisse. On nous ruine en fusils et en canons. Qu'on envoie toute cette ferraille à la fonte — ou qu'on s'en serve.



## COUPS DE PLUMES



Ce M. Francis Laur est incorrigible. Il vient d'annoncer à MM. Degouy et Delguey, les deux officiers français détenus à la citadelle de Glatz, que le service de son journal : *L'écot des mimes*, leur serait fait gratuitement pendant six années.

On se demande, d'abord, en quoi des notions exactes sur ce que peuvent avoir à payer, pour exercer leur industrie, M. Laur et les polichinelles de sa bande, doit intéresser MM. Degouy et Delguey.

Et puis, existe-t-il un meilleur moyen de faire croire à l'Allemagne que personne, en France, ne compte sur l'élargissement anticipé de nos deux compatriotes?

C'est décidément Me Ajalbert qui doit défendre Vaillant devant la Cour d'Assises de la Seine.

Nous croyons devoir prévenir Me Ajalbert qu'un traquenard est, d'ores et déjà, tendu à la défense. Les blessés, qui devraient être appelés comme témoins, ne seront pas appelés, paraît-il; on entendra seulement le médecin-légiste.

Si le médecin-légiste en question est toujours celui qu'on avait l'intention, il y a seulement quelques jours, d'envoyer pérorer à la barre, nous prévenons Me Ajalbert que nous pourrons, en temps voulu, lui fournir d'utiles renseignements.

On annonce qu'un « Syndicat des Prêtres Indépendants » vient de se former. Ce n'est que le début d'une levée de goupillons que doit opérer, avant peu, la *bohème ecclésiastique*.

Nous publierons, ces jours-ci, des documents intéressants sur ce mouvement, beaucoup plus important qu'il n'en a l'air.

Une coquille regrettable défigure le dernier article du sympathique M. Henry Bauer. Il y parle, avec éloges, d'un « *confrère masqué* qui inaugura, dans l'*Écho de Paris*, la chronique éminemment railleuse de *Mastuvu*. »

Les typographes se sont trompés. Ce n'est pas *masqué* qu'il faut lire. C'est *marqué*.

Le jeune et intelligent M. Edmond Deschaumes publie : *Le pays des nègres blancs*.

Un vrai Schœlcher, avant la lettre — de faire part.

Plusieurs de nos confrères se sont plaints, dernièrement, à propos du lancement d'un nouveau navire, l'*Invincible*, qu'on attribuât à nos vaisseaux des dénominations banales, au lieu de leur donner les noms de nos gloires maritimes.

La réclamation nous paraît des plus justifiées.

Nous apprenons, justement, que l'aviso-transport la *Rance* entrera en armement définitif à Lorient, le 10 janvier prochain.

La *Rance!* Qu'est-ce que ça dit, la *Rance?* Pas grand'chose. Une méchante rivière...

Serait-il bien difficile, pendant qu'il en est temps encore, de masculiniser le nom de l'aviso-transport, et de l'appeler : le *Ranc*?

Ce serait un hommage mérité rendu à l'un de nos marins — d'eau trouble — les plus distingués.

Les fêtes franco-russes d'octobre dernier ont laissé dans tous les cœurs et dans tous les esprits des traces trop profondes pour ne pas éveiller en même temps l'idée d'en conserver un souvenir durable. A cet effet, l'ouvrage de M. John Grand-Carteret : les *Caricatures sur l'alliance franco-russe*, que son prix des plus abordables (1 fr. 50) met à la portée de tous, donne, sous une forme excessivement amusante, vive et frappante, à l'aide d'une centaine de reproductions prises dans les journaux illustrés de tous les pays, un état exact de l'opinion publique, non seulement en France, mais dans toute l'Europe, particulièrement en Allemagne, en Autriche, en Italie et en Suisse; album divertissant comme une « comédie aux cent actes divers », instructif comme un document d'histoire.

Puisque nous parlons de M. John Grand-Carteret, nous ne pouvons oublier de recommander, en cette fin d'année, le *Livre et l'Image*, la publication si intéressante qu'il dirige avec tant de goût.

Le numéro exceptionnel qui vient de paraître est, à tous les points de vue, une pure merveille.

*Les peintres néo-impressionnistes* : Charles Angrand, Henri-Edmond Cross, Maximilien Luce, Hippolyte Petitjean, Lucien Pissaro, Antoine de La Rochefoucauld, Paul Signac, Théo van Rysselberghe, ont organisé, 20, rue Laffitte, une exposition permanente de leurs œuvres.

Les œuvres exposées par le groupe seront renouvelées chaque mois.

A ces expositions collectives succéderont des expositions particulières de chacun des peintres de cette association.

Nous reparlerons de cette exposition.

Indiscrétions artistiques.

Chéret met la dernière main à deux affiches.

L'une *(double colombier)* synthétise les Bals de l'Opéra pour 1894.

L'autre (*double colombier* aussi), illustre *Emilienne d'Alençon au Bal des Quat z'arts.*

M. de Toulouse-Lautrec, le collaborateur assidu de l'*Escarmouche* met la dernière main à une affiche *(colombier)* représentant le chansonnier Bruant, et qui fera sensation.

Simple question :

Est-ce avec l'autorisation de M. Degas que son tableau : *La répétition à l'Opéra* a été reproduit dans la *Revue encyclopédique?*



## THÉATRES

Eden-Théatre. — *Les spectacles concerts* : Rue Boudreau, inauguration du spectacle-concert-promenade au prix unique de deux francs à toutes places. Nous avons applaudi miss Omega, Mlles Thilma et Violette, M. Raiter dans leur répertoire: miss Lalo (rien du compositeur) dans ses exercices de vélocipédie; les jongleurs Anatis; Quelgaro le Japonais; Rose Pompon, danseuse marseillaise excentrique: les gitanas de Grenade; les frères Onzella; et, par-dessus tout, un cochon, un cochon dressé par Rosco qui dit : « Papa, maman » comme les bébés aux approches du jour de l'an, avec des inflexions de voix tout aussi caressantes.

Ne négligeons pas de dire aussi que la charmante Bob Walter exécute la danse serpentine dans la cage aux lions présentés par Georges Marck, le célèbre dompteur

Folies-Dramatiques. — *Cousin-Cousine*, operette en trois actes de MM. Ordonneau et H. Kéroul, musique de M. Gaston Serpette

Un franc succès que mérite à tout égard l'aimable directeur M. Vizentini.

On rit, on chante, on rit encore et cette gaieté endiablée

qui prend ses ébats librement sur la scène, emporte le public dans un tourbillon de joie qu'accélère encore la musique folle du spirituel prix de Rome Serpette, qui ne croit pas déroger — ne pas confondre avec le Victor de ce nom — en se dédiant à l'opérette.

Il a certes bien raison et je désire que les conseils qu'il vient de donner à *Madame le Diable*, au *Chateau de Tire-Larigot*, à Mme *Lambert-Adam* et *Eve* ne soient que les premiers d'une longue lignée. Ce sera tout bénéfice pour nous autres, que le pessimisme ambiant exaspère à la fin.

*Cousin-Cousine*, a trouvé dans MM. Guy, Guyon fils, Mlles Debério, Vauthier, Tusini, Balthy; les interprètes qui lui convenaient.

Téatre-Libre. — M. Antonin n'a pas eu la main heureuse pour le choix de son spectacle.

*L'Inquiétude* de MM. Couturier et Perrin est une petite étude de médiocre intérêt qui nous fait assister aux souffrances d'un instituteur jaloux et de santé médiocre, qui se figure que sa femme le trompe avec un adjoint que l'administration lui a donné depuis peu.

La femme, qui ne songe guère à pécher, est poussée sur la voie de la faute par le jobard soupçonneux et il est probable qu'elle succombera aux attaques du soupirant, lorsque, phénomène discutable, l'attraction exercée sur elle par le coadjuteur de son mari perd toute puissance par suite de la mort de celui-ci.

MM. Antoine et Gémier jouent du mieux qu'ils peuvent des personnages ébauchés à peine. Mme Savelli a de l'accent dramatique dans le rôle de la jeune femme : et Mme Barny dessine naturellement — le naturel des planches bien entendu — une silhouette de bonne mère.

*Les amants éternels*, pantomime qui venait ensuite, est une pantalonnade ridicule, tout à fait indigne du *Théâtre-Libre*.

M. Gémier, pourtant a su nous amuser.

Opéra. — *Gwendoline*, opéra en trois actes de M. Catulle Mendès, musique de M. Emmanuel Chabrier.

Cette pièce refusée par tous les théâtres de Paris, jouée dans plusieurs villes de l'Etranger a triomphé hier sur la scène de notre Académie nationale de musique.

Nous attendons une nouvelle représentation pour le juger en toute conscience.

Constatons pour l'instant, le succès obtenu par les interprètes

Mlle Berthet est une Gwendoline exquise.

M. Renaud a des accents d'une énergie peu commune sous le masque d'Harald.

M, Vaguet n'a que quelques mesures à chanter.

L'orchestre a été comme toujours admirable.

Quant aux décors et costumes, la direction s'est imposé de lourds sacrifices. (*Cliché*).

## *PROGRAMME DES THÉATRES*

**Opéra.** — 7 h. 1/2. — Gwendoline.
**Français.** — 7 h. 1/2.— Antigone
**Odeon.** 8 h. — Le Fils Naturel.
**Opéra-Comique.** — 7 h. 3/4. — Le Pré aux Clercs. — Les Folies Amoureuses.
**Vaudeville.** — 8 h. 1/2. — Madame Sans-Gène.
**Variétés.** — 8 h. — Les Brigands.
**Gymnase.** — 8 h. 1/4. — La Duchesse de Montélimar
**Palais-Royal.** — 8 h. 1/4. — Leurs Gigolettes.
**Nouveautés.** — 8 h. 3/4. — Mon Prince.
**Renaissance.** — 8 h. 1/2. — La Dame aux Camélias. — Phèdre.
**Bouffes-Parisiens.** — 8 h. — Mam'zelle Carabin.
**Porte Saint-Martin.** — Napoléon.
**Gaîté.** — 8 h. 1/4. — Surcouf.
**Folies-Dramatiques.** — 8 h. — Cousin-Cousine.
**Châtelet.** — 8 h. — Le Chat du Diable.
**Ambigu.** — 8 h. — Gigolette.
**Menus-Plaisirs.** — 8 h. »/». — Relâche.
**Théâtre Cluny.** — 8 h. 1/4. — Irrésistible. — Ah !... la Pau... La Pau... La Pau.
**Nouveau-Theâtre.** — 8 h. 1/2. – Miss Dollar.
**Déjazet.** — 8 h. 1/2. Les six femmes de Paul.
**Théâtre de la République (Château-d'Eau).** — 8 h. — L'Assommoir.
**Théâtre Moncey.** — 8 h. 1/4. — Roger-la-Honte
**Robert-Houdin.** Tous les soirs, à 8 h. 1/2. — Prestidigitation. — Le Charlatan. — La Source enchantée. — Le Dai-Kang, énigme mongole. — Matinées, les jeudis, dimanches, et fêtes, à 2 h. 1/2.
**Folies-Bergère.** — La Loïe Fuller. — Emilienne d'Alençon. — Baronne de Rahden. — Esther Lekain. — Emilienne aux Quat'z'Arts. — Ballets. — Dimanches et fêtes, matinées.
**Casino de Paris.**— Tous les jours, spectacle, concert, bal. — Les mercredis et samedis, fête de nuit. — Dimanches, matinées à 3 fr.. — Brouiller et Riter, vélocipédistes. — Ipressardi et ses ours merveilleux. — Les Newsky. — Dale et Royston. — Tentations, pantomime. — Les mercredis et samedis fête de nuit. Dimanches, matinées 1 fr.
**Olympia.** — Inaudi, Naya, Brighton, ballet. — Serpentine au milieu des fauves par Mlle de Sandowa, dompteur Max Himm. — Dimanches et fêtes matinées réservées aux familles. Tous les jeudis, soirées de gala. Entrée : 2 fr.
**Eldorado.**—A la Papa, revue en 2 actes.—Dimanches et fêtes, matinée à deux heures.

**Scala.** — Polin, Bourgès. — Paris qui rit. — Dimanches et fêtes, matinée à 2 heures.
**Petit-Casino.** — 8 h. 1/2. — Paris s'lave, revue en 2 actes et 4 tableaux. MM. Desiré, Vaunel, Valah-Duck. — Dimanches à 2 h., matinée à prix réduits.
**Nouveau-Cirque.** — Tous les soirs à 8 h. 1/2. — Express-revue. — Le Yacht, de M. Durand, pantomime nautique. — Mercredis, jeudis, dimanches et fêtes, matinée à 2 h. 1/2.
**Moulin-Rouge.** Tous les soirs à 8 h. 1/2. — Spectacle-Concert-Bal. — Dimanche matinée, mercredis et samedis à deux heures, grande fête de nuit.
**Pôle Nord**, 18, rue de Clichy. — Toute la journée, Patinage sur vraie glace.
**Concert-Européen** (Pl. Clichy, 5, rue Biot). — Tous les soirs à 10 h. — Vive la Ru' Biot, revue. — Fragson dans son repertoire. G. Chalon, Sézanne. — Dimanches et fêtes, matinée à 2 h.
**Jardin Zoologique d'Acclimatation.** — Concert dans le Palais d'hiver, tous les jours de 3 à 5 h.
**Palais de l'Industrie.** — Exposition du Progrès. Ouverture toute la journée. Concerts à trois heures. Orchestre L. Mayeur, de l'Opéra. Vendredi, festival, chœurs et solis.




## l'Escarmouche

JOURNAL HEBDOMADAIRE

*Paraît le Dimanche*

Rédaction et Administration

TOUS LES JOURS

De 5 h. à 7 heures

**En vente au bureau de la " LANTERNE "**

**121, Rue Montmartre**




L'Imprimeur Gérant : Gaston ROUSSEL, 15, rue Baudin, Paris.

Deuxième Annee Nº 1. Dimanche 7 Janvier 1894.

# l'Escarmouche

LE NUMÉRO 20 CENTIMES

*ABONNEMENTS*

| | |
|---|---|
| PARIS . . . . . . . . . . . | Un an 10 fr. |
| DÉPARTEMENTS . . . . . . . | Un an 12 fr. |
| UNION POSTALE . . . . . . . | Un an 13 fr. |

*Les Annonces sont reçues aux bureaux du journal*

DIRECTEUR

GEORGES DARIEN



LE NUMÉRO 20 CENTIMES

*RÉDACTION ET ADMINISTRATION*

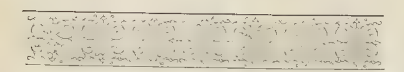
15, Rue Baudin. — Paris

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus

*Adresser Lettres et Mandats à M. l'Administrateur*

DESSIN INÉDIT DE HERMANN-PAUL

Voyage de noces



## BONNE ET HEUREUSE

ous n'avons pas adressé nos souhaits de bonne année à nos lecteurs, car nous supposions que cette coutume banale leur paraîtrait agaçante.

M. de Selves, représenté par ses facteurs, nous semble suffire.

Cependant, il est une catégorie d'individus auprès desquels nous ne sommes pas tenus d'avoir la même discrétion.

Nous voulons parler de ces êtres abjects, sans foi ni talent, poussés sur le pavé parisien comme les champignons poussent sur les murailles lépreuses, qui ont acquis, grâce à la protection honteuse des malfaiteurs qui nous gouvernent, une autorité contre laquelle rien ne peut prévaloir.

Tout doit servir de matière à leurs investigations Tout est soumis à leur contrôle

Le domicile n'existe plus.

L'homme ne peut plus s'appartenir

Tout ça, c'est de la pâte à interview.

Dès qu'une affaire préoccupe, à quelque titre que ce soit, l'opinion publique, la meute de ces chiens errants hume l'air, flaire les fonds de culottes des personnes qu'elle croit à même de lui donner une indication; et, dès qu'elle l'a obtenue, elle s'élance vers l'endroit qu'habitent les gens presque toujours tranquilles qui doivent — car ils le doivent m'entendez-vous? — compléter les renseignements déjà recueillis.

Elle ne s'inquiète pas, cette meute vorace, du mal inguérissable que ses révélations feront aux humbles et aux laborieux qu'elle a troublés! Elle ne se rend pas compte, ou plutôt elle ne peut plus se rendre compte de l'infamie qui s'attache au rôle qu'elle joue!

Elle n'est pas sensiblarde.

Ce qui lui importe, c'est d'arriver le soir avec trois longues et larges pages couvertes d'une écriture serrée, contre laquelle les grands pourvoyeurs des prisons, — où ils devraient être — les Hébrard, les Canivet, et *tutti quanti* leur donnent des bribes de pâtée!

Et cela s'intitule journaliste!

Cela se réclame d'Armand Carrel, quand cela devrait reconnaître Vidocq pour patron dans le passé — et Henry Bauër, pour modèle dans l'avenir.

Ah! comme on pressent, à les voir effondrés sur les banquettes en moleskine d'un café, à l'heure verte, les rêves qui peuvent hanter les cerveaux déformés de ces reporters, où nulle idée généreuse ne peut désormais pénétrer, ou toute entrée est interdite à la pensée grande, ou simplement honnête!

Comme on devine les combinaisons atroces qui s'élaborent sous ces fronts ridés par l'envie, rétrécis par l'imbécillité!

Tout ce qui les courbe et les abandonne à la réflexion, c'est la certitude d'être les stipendiés de patrons qui sont leurs égaux en intelligence et en canaillerie.

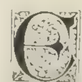
Et ils calculent les moyens qui leur faciliteront la montée à un pinacle de hauteur égale à celui de ces grands hommes.

Ils ne reculeront devant aucun moyen pour y atteindre; et, à mesure que leur imagination travaille à rapprocher les heures de bien être encore lointaines, un sourire glisse sur leurs lèvres, leurs yeux s'extasient — et c'est d'une voix presque joyeuse que ces blêmes avortons commandent une deuxième absinthe.....

Bonne année à ceux-là! Qu'elle soit plus fructueuse encore que celle qui vient de disparaître, mais qu'ils se hâtent d'en profiter! Car j'ai idée que s'ils tiennent à la réalisation de leurs désirs, il faudra qu'ils mettent les bouchées doubles; les souhaits à venir pourraient bien n'être pas pour eux formulés d'une façon aussi compatissante et la mode reviendra peut-être, enfin, de placer, derrière les portes, des manches à balais pour les chiens galeux et les mendiants à domicile!...



## ECHOS

NCORE une fois, le gouvernement vient de se livrer au petit jeu des perquisitions. Le résultat des recherches opérées dans les mansardes où agonisent les miséreux et dans les boutiques de mastroquets où de pauvres hères prennent leur nourriture à des prix qui feraient sourire M. Rouvier, n'a point été des plus satisfaisants. Si nous n'avions pas, pour le régime républicain-opportuniste dont nous jouissons — décharges publiques — tout le respect qu'il mérite, nous n'hésiterions pas à affirmer que ce résultat fut lamentable

Des numéros de journaux en vente dans tous les kiosques, des outils de travail, en quantité, furent saisis. On arrêta quelques pauvres diables coupables d'avoir mal parlé de leur concierge ou d'avoir affirmé — ce qui est parfaitement autorisé par la loi — que M. Spuller est un imbécile et M. Joseph Reinach un ignoble drôle. On les relâcha, du reste, le lendemain.

Voilà tout

— Et comptez-vous pour rien, nous demande effrontement un Canivet qui navigue dans un ruisseau voisin, la saisie des almanachs du *Père Peinard*? En voilà du bon papier! Du bon papier avec lequel on pourra bourrer ou envelopper des bombes que nous ferons placer aux bons endroits, et qui permettront à la République...

Mais un policier qui passe entend les propos du Canivet, et hausse les épaules. Le policier semble dégoûté du Canivet. Le Canivet, visiblement, lui répugne. Il connaît si bien le Canivet! Il connaît tant de Canivets!... Le Canivet n'est qu'une ordure, c'est vrai; mais les Canivets font déborder les dépotoirs... C'est du bien sale monde, les Canivets.....

Et le policier s'éloigne, secouant ironiquement la tête, crachottant. Il en a assez, du Canivet Il n'envie plus le Canivet Il méprise le Canivet.

Signe des temps.

***

M. Raynal, ministre des conventions intérieures, a rendu compte, au conseil des ministres, du résultat des arrestations et perquisitions opérées dans toute la France. Il s'est félicité de *l'habileté* avec laquelle ces opérations ont été menées, de la façon *dont le secret a été gardé*, de la *parfaite entente* qui s'est manifestée entre l'autorité judiciaire et l'autorité administrative

M. Raynal nous fait absolument l'effet du geai qui se pare des plumes du paon. *L'habileté*? Le secret *gardé*? *La parfaite entente*?... Est-ce que toutes ces choses n'ont point été constatées, déjà, et plutôt dix fois qu'une, soit au cours des discussions au sujet des massacres de Fourmies, soit pendant les procès de Panama?

Nous en appelons à tous les acquittés et à tous les non-lieu de la troisième République. Ils répondront, nous en sommes sûrs. (Il n'est pas question des dettes de leurs femmes.)

Quand à M. Raynal — David — nous lui ferons observer que ce n'est pas une raison, d'avoir dansé jadis devant l'arche — des grandes compagnies, — pour aller esquisser le pas du concessionnaire en délire devant des paniers à salade dont la porte est encore ouverte.

Le *Temps* recommande à tous les amis du progrès par l'ordre | dans le grousset de Paschal-Vide — et de la liberté — du chantage — de faire un effort nécessaire pour combattre certaines propagandes pernicieuses.

Il conseille, particulièrement, l'institution des conférences.

On nous assure que, tout d'abord, pour donner le bon exemple, c'est M. Hébrard qui tiendra le crachoir.

Dans ce cas spécial — nous nous faisons un plaisir d'en informer nos lecteurs — le *crachoir* change de nom.

Il s'appelle : *le bassinet*.



« La neige à Paris, c'est de la m... qui fait sa première communion. »

Je ne sais plus qui disait ça :

Le mot est joli; mais les rues sont des cloaques. Le Conseil municipal, naturellement, se refuse à faire balayer. D'ailleurs, M. Alphonse Humbert - le bourbier de la dernière minute — est dans la joie. Tout naturel, puisqu'il est dans la. . Passons.

On vient — encore — d'offrir un banquet à M. Spuller M. Spuller, qui ne boude jamais contre son ventre, avait tenu, quoique souffrant, à se rendre à cette invitation. Il était accompagné de son casse-noisettes, M. Hector Depasse.

Etant donné l'abdomen dont jouissent déjà ces messieurs, et si l'on continue à les engraisser comme ça, le ministère de l'Instruction Publique pourra bientôt s'appeler l'Hôtel des Ventres

Le Conseil municipal, sur la proposition de M. Paul Brousse, a décidé que la taxe de la bière ne sera plus perçue à raison de 15 fr. par hectolitre, mais proportionnellement à son degré d'alcool.

C'est parfait.

Reste à savoir pourquoi l'on ne percevrait pas le prix de port des journaux, non plus en raison de leur poids, mais proportionnellement à leur prix d'abonnement.

Mlle Jeanne Baïhaut, fille de l'ancien ministre des Travaux Publics, vient de succomber aux suites d'une congestion pulmonaire.

Certaines gens ont trouvé mauvais qu'on ne permît pas à l'ex-ministre d'assister aux obsèques de sa fille. Nous le regrettons aussi — non pas que M. Baïhaut ait eu plus de droits à cette faveur que cinq ou six cents prisonniers qui se trouvent, mensuellement, dans son cas — mais en pure haine de ce principe d'égalité démocratique, qui nous répugne absolument.

Une chose que nous ne comprenons pas, par exemple, c'est que M. Baïhaut soit encore sous les verrous, alors que le répugnant Freycinet est indemne, alors que Charles de Lesseps est mis en liberté, alors que Rouvier a bénéficé d'une ordonnance de non-lieu, alors que Floquet — l'homme qui plaça trois cent mille francs, *pour la Rép.*, et a canivets composés, dans la coiffe de son chapeau — va se faire nommer sénateur.

M Baïhaut ne fut, en aucune façon plus coupable que ses confrères. Il dédaigna leurs hypocrisies; voilà tout.

Et il nous semble que le cynisme — qui n'est que l'audace de la franchise — au lieu d'être considéré comme une circonstance aggravante, devrait créer des droits.



Les anciens membrés du comité Gambetta, de Belleville, feront leur visite aux Jardies dimanche prochain.

Rendez-vous, à neuf heures, gare Saint-Lazare — Œil-de-Bœuf de l'Œil crevé.

L'*Œil crevé*, oui; voilà tout ce qui restera — tout ce qui reste déjà, malgré le grincement des deux dernières quenottes de Mme Adam — du ventru, si néfaste à la France... et encore, parce que Hervé a consenti à le contresigner, l'*Œil crevé!*...



La questure de la Chambre a chargé M Dupuy de demander au ministère de l'intérieur la création d'un poste de commissaire spécial qui serait placé à la Chambre des députes

Ce commissaire spécial aurait pour mission de surveiller attentivement certains députés socialistes, qu'on suppose en relations avec les terroristes, et de les fouiller scrupuleusement à leur entrée dans la salle des séances. Il aurait pour consigne de ne pas respecter, même, le linge de ces messieurs

Cette dernière mesure ne s'appliquerait point, bien entendu —et pour cause — à MM. Lavy et Alphonse Humbert.

Les ministres viennent de s'entretenir longuement, de la préparation du budget de 1895.

M. Burdeau a exposé que l'établissement de ce budget était des plus difficiles et qu'il fallait prévoir un assez gros déficit

Le ministre des finances a insisté très vivement auprès de ses collègues de la marine et de la guerre pour que des réductions importantes soient apportées aux chapitres de ces deux budgets.

Le ministre de la marine a promis d'imposer, dorénavant, aux bâtiments qui évoluent sous ses ordres l'obligation de ne faire réparer leurs mâts de perroquet, qu'aux Iles du Cap vert, ou, pense-t-il, le bois *ad hoc* se vend meilleur marché

Le ministre de la guerre a affirmé de son côté, qu'il lui était possible d'employer, au lieu de bois, pour la confection des gabions nécessaires, les côtes des quatre-vingt dix mille individus qui meurent de faim chaque année, en France

Quant à l'honorable ministre de l'Intérieur, il a promis que tous les individus qui touchaient à la caisse des fonds secrets, des sommes trop élevées, rentreraient immédiatement dans le Rang.

Toutes nos félicitations.

Nous pouvons donc dormir tranquilles — jusqu'au réveil

On annonce, de Londres, la mort de M. Henry Vizetelly, dont la santé avait été très éprouvée par l'emprisonnement qu'il avait subi en Angleterre, à la suite de la publication de certaines œuvres de M. Emile Zola, qu'il avait traduites

Un de nos amis nous informe, à l'instant, de la véritable cause de la mort de M. Vizetelly.

M. Emile Zola ayant été faire, à brûle-pourpoint et sans se faire annoncer, une visite à Camille Doucet, surprit ce jeune homme au moment précis où il appliquait, sur ses cheveux noirs coupés très courts, une perruque d'une éclatante blancheur.

— Votre voix! s'écria l'auteur des *Mystères de Marseille*. Votre voix! — ou je dévoile votre horrible secret.

— Comptez sur ma voix, répondit en pleurant M. Camille Doucet, mais ne comptez pas, par grâce, les poils noirs de ma perruque.

M. Zola promit tout ce qu'on voulut. Et, immédiatement, il télégraphia à M. Vizetelly :

— Doucet. Perruque. Tiens secret. Promis voix. Elu.

M. Vizetilly, ouvrant la dépêche à l'improviste ne put s'empêcher de mourir de joie.

On s'amuse..

Puisque nous parlons d'auteurs célèbres, si nous disions deux mots de M. Henry Bauer ?

Ça ne vous ferait rien ? Ça nous fait plaisir.

Cet ange critique vient d'avoir l'audace de faire reproduire, par le *Gil Blas* illustré, une rognure d'autobiographie qu'il avait déjà eu le toupet de servir en guise d'entremets — gazons — aux lecteurs de l'*Echo de Paris*.

Le *Gil Blas* illustré, paraît-il, est bien puni. La vente baisse.

M. Henry Bauer, a qui les *bouillons* sont retournés, par traité spécial, pourra enfin exécuter lui-même, et sur lui-même, ses toilettes intimes.

Ce sera, vraiment, bien son tour.

Ça a été si longtemps le tour des autres.

On juge, à Orléans, Mme de Courcelles et M. Impins son gendre — et son amant — qui, de complicité, avaient maltraité et séquestré Mme Impins, fille de Mme de Courcelles.

Nous ignorons, à l'heure qu'il est, le verdict rendu par le tribunal.

Quoi qu'il en soit, il est certain que la peine que le tribunal correctionnel pourra infliger à M. Impins ne sera certainement pas en rapport avec le mal qu'il a fait subir à sa femme, et surtout, avec celui qu'il lui réservait.

On a, en effet, découvert, entre autres choses, que, d'accord avec Mme de Courcelles, M. Impins prenait ses mesures pour obtenir l'internement de sa femme dans une maison de santé.

On croit rêver en lisant de pareilles choses. Ainsi, c'est possible! Cette malheureuse, cette martyre, sur le certificat d'un médecin abject, aurait été enfermée dans un cabanon ou elle aurait fini ses jours.

Oui. La chose est possible Des misérables, qui déshonorent le corps médical, se livrent à ces immondes trafics. Et les familles qui, pour des motifs d'intérêt — — ou pour des raisons moins avouables — veulent se débarrasser d'une personne qui les gêne, sont toujours assurées de la complaisance d'un docteur. Voisin des plus célèbres, décoré, professeur et médecin-légiste, il n'hésitera jamais — *pour de l'argent!* — à condamner, au nom de la science (!) un misérable à mourir de douleur au fond d'un cul de basse-fosse.

Si nous ne faisons pas de personnalités — et si nous sommes forcés de généraliser — tant pis pour le corps médical qui n'a pas, encore, le courage d'expulser l'être répugnant que stigmatisa, pourtant, avant ses élèves, un professeur éminent et honorable. Nous parlerons bientôt. Il *faudra* que nous parlions ; car il y a — là-bas — un malheureux innocent qui agonise sous les douches — et qui crie vengeance !

L'intérêt des bons du Trésor est actuellement, depuis le 16 décembre, fixé à 2 3/4 l'an. Ce taux n'avait pas été atteint depuis très longtemps.

Nous ne sommes pas très forts en finances — et nous osons poser une question : Est-ce que cet intérêt, très élevé, est un signe indiscutable de prospérité?

Est-ce vrai, aussi, que l'émission continuelle de bons du Trésor — telle qu'elle a lieu actuellement — est pour un gouvernement, une preuve de cette prospérité spéciale qui pousse un commerçant aux abois à émettre ce que l'on appelle des billets de complaisance?

Pendant la guerre de 1870, le général Saussier, alors colonel, fut interné dans la forteresse de Glatz. Il avait, en effet, refusé de donner sa parole d'honneur de ne pas s'évader.

Comme c'était alors — ô éléphantiasis! — un beau militaire, d'une tournure à faire rêver les dames de garnison, il fit la conquête d'une jeune fille blonde, fille d'un portier-consigne.

Il lui donna, sans hésiter, de nombreuses paroles d'honneur. La jeune fille, un beau soir, vint ouvrir la porte au beau colonel. Le beau colonel partit...

... Et ne tint pas ses paroles d'honneur.

Il s'en vante Des journaux le complimentent.

O éléphantiasis!...

Cette pitoyable crapule de Joseph Reinach qui comptait encore, sans en rien oser dire, sur l'héritage de son beau-père le voleur, vient d'etre victime de la plus cruelle désillusion.

Il paraît que cette excellente pince-à-sucre de Cornélius Herz avait reçu *quitus* des sommes élevées qu'il avait dues au déplorable baron.

Hélas! Hélas!...

De tout l'argent du beau-père, voyez-vous, Joseph n'aura point un maravédis. Pauvre Joseph!...

Ces grandes fortunes-là, souvent, comme l'a si bien dit le poète, *C'est bâti sur du sable avec des pieds d'argile.*

Mot de la fin (*extrait des grands quotidiens*).

Définition de l'attentat de Vaillant, au Palais-Bourbon, par un député qui veut voir, dans l'*acte* de l'anarchiste, le prélude de querelles retentissantes entre les représentants et les représentés :

— C'est un premier engagement *aux clous.*

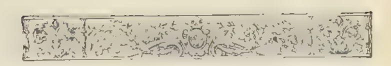
## PRIME DE *L'ESCARMOUCHE*

Les lecteurs de l'*Escarmouche* apprendront avec plaisir, nous en sommes convaincus, qu'il leur est possible, dorénavant, de se faire faire, pour la modique somme de 5 francs, un superbe portrait dont la valeur réelle ne saurait, nulle part, être évaluée au-dessous de TRENTE FRANCS.

L'*Escarmouche* vient, en effet, de conclure un traité avec M. SESCAU, l'un de nos artistes-photographes les plus distingués.

Tout porteur d'un numéro de l'*Escarmouche*, se présentant dans les ateliers de M. SESCAU, 53, rue Rodier, aura droit au portrait précité, d'un effet absolument artistique, et obtenu par un procédé complètement nouveau.

*Nous sommes heureux d'annoncer aux amateurs que, par suite d'une entente avec nos dessinateurs, nous sommes en mesure de leur procurer les LITHOGRAPHIES ORIGINALES, tirées à CENT EXEMPLAIRES SEULEMENT, signées et numérotées par l'artiste, des dessins parus dans l'ESCARMOUCHE. Ces lithographies seront mises en vente, aux bureaux du journal, au prix de 2 fr. 50 et expédiées franco contre 2 fr. 75.*



## TRIBUNE LIBRE

*Nous insérerons toutes les semaines, à cette place, les plaintes des personnes, bien nombreuses malheureusement, qui n'ont point à se louer d'un état social où tout, hélas ! n'est pas pour le mieux... Si les faibles ont besoin d'être soutenus, les puissants ont besoin d'être éclairés. Nous croyons donc rendre service aux uns et aux autres en faisant l'accueil le plus large à toutes les doléances, pourvu qu'elles soient légitimes — et morales.*

Monsieur le Directeur,



La double situation de rentier et de célibataire que le sort m'a faite me permet de vaquer en toute quiétude à certaines occupations agréables pour moi.

Vous les taxerez peut-être de manies de vieux garçon. Je n'y contredirai pas, bien au contraire, car mon petit vice, en somme, ne peut équivaloir à ceux que des personnes de mon âge et dans ma position entretiennent d'habitude; et je me crois autorisé à soutenir que le mobile qui m'a toujours conduit est d'une inattaquable moralité.

Je veux être concis, malgré mon penchant instinctif aux circonlocutions si naturelles à mon âge et si nécessaires, même! Ce que je vous écris mérite mieux que la manifestation puérile de regrets pour des actes qui trouvent leur excuse dans leurs résultats.

Oui, monsieur, j'ai consacré plusieurs années de mon existence à des investigations laborieuses et impartiales, je puis le dire, des conditions de travail, de rétribution et de vie de l'ouvrier mineur. Ce que nul des prétendus économistes, philosophes ou informateurs des organes qui véhiculent le document humain, n'a pu découvrir, j'ai su moi, simple petit bourgeois bénéficiaire d'un revenu sensiblement inférieur à la retraite d'un ancien ministre, le dégager des ténèbres qui l'enveloppaient, le scruter, en pratiquer l'autopsie; et je me vante de ne l'avoir pas rejeté avant d'en avoir pénétré les secrets les moins soupçonnés, d'en avoir fouillé et mis en pleine lumière les recoins les plus mystérieux.

Aussi, est-ce avec une confiance absolue en ma découverte que je sollicite son exposition, dans les colonnes de votre honorée feuille.

Voici : Tout semble avoir été dit sur les causes primordiales des grèves et sur celles qui en augmentent la durée. La misère — résultante de la diminution des salaires — parut être, jusqu'à ce jour, pour ceux qui procédèrent aux diverses enquêtes, le facteur indiscutable de la cessation du travail.

Ensuite, seulement viennent les gens à phrases ampoulées, à gestes significatifs décrits par des mains gantées de crasse, qui hurlent la nécessité de la prolongation des grèves à l'infini.

Et l'on s'accorde sur ce point que ces rhéteurs patoisants gagnent, en raison de la gêne des ouvriers et de la besogne invariable qu'elle procure aux excitateurs, une interruption de quelques semaines dans une série de privations que le seul député de Clignancourt, — l'honorable M. Rouanet — est capable de dépeindre avec exactitude.

Oh! les heures lugubres où l'on poursuit, les yeux caressants et la voix roulant des modulations harmonieuses comme une période oratoire de M. Jaurès de Carmeaux, l'absinthe qui remplacera

*« J'ai vu ça ».*
GOYA



DESSIN INÉDIT DE TOULOUSE-LAUTREC

A L'OPERA : Mme Caron dans *Faust*

« *J'ai vu ça* ».
GOYA.




DESSIN INÉDIT DE TOULOUSE-LAUTREC.

AU MOULIN ROUGE : L'Union franco-russe

le dîner, où l'on multiplie les ballades nocturnes à travers le labyrinthe des Halles, le front incliné, le regard nettoyant les cadres boueux du pavé et les tas d'epluchures que peuvent éparpiller les clebs sans rien perdre de leur dignité. Et la soupe à deux ronds et les appels des rôdeuses dont on serait volontiers le petit homme — si l'on était joli garçon! Hein?... Hein?...

On n'a pas à y songer, à Anzin, à Lens, à Decazeville. On bouffe, là; on boit beaucoup, là; on couche dans les lits des meilleurs hôtels, là; et l'on peut se payer de l'amour quand les belles filles socialistes font des magnes et ne réclament pas la faveur d'une nuitée qui les rendra mères à ces ducs de Beaufort nouveau jeu, dont la populacière royauté a pour marques distinctives un sceptre — qui est une queue de billard — et une couronne — qui est de Vénus.

Ces motifs peuvent suffire aux nécessiteux de la troupe; mais il en est, grâce au suffrage de ce bonhomme de peuple, qui jouissent d'une solde quotidienne de 25 francs pour manger régulièrement et acquitter la note de leur pharmacien. Cependant, ils opèrent avec les autres; ils conférencient, ils dînent, ils foulent les lits de choix, et ne se révèlent continents qu'en ce qui concerne la *taurisation*, ces renards ayant perdu jadis beaucoup à la bataille et posant volontiers à la vieille barbe — ce qui paraît contradictoire avec leur qualité incontestable de raseur.

De telles compensations ne suffisent plus, évidemment, à ces gentilshommes qui reçurent l'accolade du chevalier chez Kolbus et de qui le blason, uniformément, est de gueules à la plume en pal d'oie, au naturel (à enquerre)

Aussi, me demandais-je la signification de leurs croisades au pays noir, quand le hasard me fit rencontrer un Auvergnat de la salle des Ventes qui m'expliqua clairement ce que j'ignorais

Les misérables l'avaient délégué, ainsi que certain de ses camarades, à la mission de racheter à vil prix les objets mobiliers que les mineurs grévistes congédiés par les compagnies mettent en vente, lorsque les dernières ressources, si largement entamées durant le chômage, arrivent à complet épuisement.

Ces masses humaines désertent la mine sur les incitations des prédicateurs marxistes; et cela, monsieur, pour que la disette leur fasse garnir les appartements vides de leurs élus de pauvres chaises, de tables et de buffets acquis si péniblement! Leurs lits remplacent les arches de ponts, domicile connu des débutants à l'éducation du prolétaire. Leurs assiettes s'empilent chez Guesde et leurs verres et bouteilles vides ornent les étagères de Basly et de Lamendin, cabaretiers fameux!

N'est-ce pas épouvantable?

Songer que ces innocents montent le ménage d'un Lavy et subissent la suprême insulte de savoir que leurs casseroles servent à la cuisson du ragoût de Vaux!

Ah! mais. Ah! mais... Ça ne finera donc jamais?...

J'ose croire, monsieur le Directeur, que ces renseignements désillusionneront les braves travailleurs qui vous lisent, et qu'ils sauront utiliser, comme il convient, les flacons, verres et manches à balais que se partage la bande noire du socialisme.

Comptez sur mon entier dévouement pour l'avenir et agréez les assurances de ma vive sympathie.

E. Chaudière.

*P. S.* — J'apprends, à la minute, que les bonzes du socialisme, système émus par la rumeur qu'on soulève ces dénonciations, sont les promoteurs de la souscription ouverte dans le *Figaro* en faveur des artistes Petits-Russiens — qui ne seraient autres, paraît-il, que des mineurs renvoyés à l'issue des grèves du Pas-de-Calais.

Leur chef, Derkatch, serait, tout bêtement, M. Charles Chincholle, le phalanstérien bien connu.



## LES NÉO-IMPRESSIONNISTES

Un groupe de rares artistes assemblés par un sentiment de commune esthétique a réuni, au rez-de-chaussée du numéro 20 de la rue Laffitte, quelques toiles de haut intérêt pour quiconque méprise à bon escient les étalages officiels et fait d'audacieuses restrictions quand la souveraineté des protraicturéurs de l'estimable M. Carnot est proclamée devant lui.

Au reste, le talent des peintres qui m'occupent a su s'affirmer en dépit des gouailleries d'agrément médiocre que leurs œuvres inspiraient jadis à la critique des gens de goût; et il me semble inutile de rompre des lances dans une lice conquise de haute lutte par ces vaillants

Je citerai simplement leurs nouvelles productions et dirai l'impression qui se dégagea pour moi de chacune d'elles.

Entre toutes se détache un *Soleil couchant à Herblay*, de Maximilien Luce : Une rivière semble suer de l'or et de la pourpre entre une bordure d'arbres noyés dans la vapeur du soir et une route escarpée d'où montent de lumineuses touffes d'herbe, d'un vert splendide. Un ciel sans nuages, aux bleus disparus sous le rayonnement de l'astre-roi, s'enfonce derrière une ligne violette apâlie, éclaboussée de sang et d'or.

Une chaleur communicative et en même temps une reposante mélancolie vous prennent à la contemplation de ce vigoureux paysage.

Une étude de *Charing-Cross* dans la note violette familière à cet artiste, des pastels, une boîte à gants, des coffrets et une suite de lithographies de belle venue complètent l'envoi de Maximilien Luce.

M. Hippolyte Petitjean expose *Le Jardin* et *Baigneuses*, deux fort jolies choses de consciencieuse ligne et de séduisante couleur.

Je préfère les brumeux dessins *Sous la Lampe* et à l'*Usine* de M. Angrand à sa peinture, *Les Meules* que je crois avoir vue déjà rue Le Pelletier.

L'*Automne* et la *Matinée d'Automne* à Epping, permettent d'apprécier le réel coloriste qu'est M. Lucien Pissaro.

Son frère Georges a donné de remarquables gravures sur bois, entre lesquelles mon choix désignerait l'*Abbé Jules* et un *Saint-Julien l'Hospitalier*.

M. Félix Pissaro nous montre des eaux-fortes solides et une gravure sur bois : *La folle et son étalon*.

J'aime moins *La Pointe de la Galère* de M. Henri Cross que sa *Plage de la Vignasse* et surtout sa *Ferme au matin*, peinture harmonieuse et d'émotion exquise.

Je me demande si c'est sa trop constante imitation du regretté Seurat qui m'empêche d'admirer les œuvres de M. Paul Signac; mais, quelle que puisse être la raison de mon indifférence devant elles, je trouve excessive la prétention de certains écrivains à le désigner comme chef incontestable de l'école.

Ni ses marines, ni son portrait ne justifient cette assertion

Il me faut citer deux toiles de feu Seurat : *Honfleur* et *Port en Bessin*, ainsi qu'un beau dessin ; *Au Café Concert*.

M. Antoine de la Rochefoucauld a des *Peupliers à Menilles*.

Enfin, M. Théo Van Rysselberghe vient avec trois toiles. D'abord une jolie *Jeune fille en vert*, d'un dessin élégant et d'une savante couleur; puis, des paysages : *Un Soir* et *Les Barques*, prouvent la vigueur de l'artiste et la sûreté de son pinceau.

En résumé, beaucoup d'originalité dans cette exposition, qui présente un grand intérêt pour le visiteur épris de nouveau et répugnant à la banalité.



## LE PROCÈS D'AIGUES-MORTES



quels mobiles ont obéi les jurés d'Angoulême en acquittant tous les accusés de l'affaire d'Aigues-Mortes?

Ont-ils voulu, comme les journaux italiens l'ont prétendu, se montrer désagréables à une nation provisoirement alliée à l'Allemagne et, par cela, justifier les attentats dont peuvent être victimes, en France, les ouvriers d'Italie que les besoins de l'existence forcent de s'expatrier?

Non.

Les jurés eurent trop à cœur de conserver à notre pays son juste renom de terre hospitalière pour se laisser guider, en cette circonstance, par un sentiment aussi mesquin. Ils savaient que les hommes employés aux salins d'Aigues-Mortes gardaient, comme eux, le souci de nos généreuses traditions et que, s'ils se sont livrés à des actes de violences, c'est aux terribles difficultés qu'ils rencontrent aujourd'hui pour gagner leur pain, malgré leur volonté au travail et leur vigueur, qu'est imputable, immédiatement, l'accès de brutalité furieuse qui les entraîna.

Restent à examiner maintenant les causes de ces difficultés; et le jury de la Charente a dû surtout se laisser influencer par elles pour agir, avec cette clémence que d'aucuns qualifient de coupable.

Il a sagement compris, tout d'abord, que les fortunes scandaleuses qui s'édifient chaque jour, au détriment des petites bourses laborieusement gonflées, ne sont pas un mince objet d'étonnement, puis de rage pour des malheureux à qui un labeur acharné n'accorde même point la possibilité du nécessaire.

Il a vu que ces pauvres êtres, dont la gêne lamentable croît incessamment, ne se rendant pas un compte exact de la situation, ne voulant ou plutôt n'osant pas s'adresser aux seuls réels artisans de leur misère, excités par les multiples privations qu'ils endurent, se sont rués sur des travailleurs comme eux, dans l'exclusion desquels ils espéraient trouver un palliatif à leurs souffrances.

Il a vu, les encourageant au meurtre, attisant les colères, prêtant leur appui moral à ces révoltés, des gens qui devinaient en cette explosion des haines, en cette manifestation vengeresse un dérivatif à la haine et à l'idée de vengeance que ces

ouvriers entretenaient contre leurs personnalités abjectes.

On ne l'a pas dit, mais c'est exact : M. Garnier, l'homme qui ferma sa grille devant les Italiens traqués, est un électeur opportuniste des plus influents.

On a livré aux férocités des énervements populaires, et de parti pris, ces victimes expiatoires : des travailleurs comme eux, des compagnons d'infortune!

La preuve, c'est que les demandes de troupes adressées par la municipalité au préfet du Gard furent jetées au panier par ce fonctionnaire et que cette inqualifiable abstention amena les événements graves que l'on sait. Il est évident que deux compagnies d'infanterie eussent prévenu tout accident mortel. Ce préfet républicain ne pouvait ignorer que les forces de gendarmerie et de douanes dont pouvait disposer le maire d'Aigues-Mortes étaient d'une insuffisance absolue pour résister à toute une population déchaînée.

Le jury a compris que c'est à ces défenseurs sans scrupules des maltôtiers et des prévaricateurs, dont l'espèce pullule à notre triste époque, qu'incombe la responsabilité des faits.

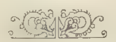
Eux seuls ont armé les bras, eux seuls sont atteints par le verdict. L'acquittement des ouvriers est la condamnation des délégués du gouvernement à l'administration du Gard.

Le jury a-t-il donc voulu protester contre un régime qui, non content de réduire le pays à la détresse par ses exactions, de l'avoir mis hors d'état de lutter contre la concurrence étrangère par les tarifs de douanes, qu'il a promulgués, menace maintenant sa tranquillité par une politique intérieure où les seuls appétits des misérables qui le servent trouvent leur satisfaction?

Le jury était composé de citoyens honnêtes, de gens de cœur, sur qui les souffrances du peuple provoquent une douloureuse commotion. Il entre de l'indignation et de la pitié dans ce verdict. De la pitié pour une classe dont des membres si nombreux meurent de faim chaque jour; de l'indignation pour les bandits — nos maîtres! — qui froidement laissent derrière eux s'amonceler les cadavres de ces naïfs qui les ont faits ce qu'ils sont!

Le jury a voulu laisser la liberté à ces égarés d'un instant et s'il n'a pas formulé d'une manière précise — la loi ne l'y autorisait pas — la philosophie du procès, il a fait tacitement comprendre à ceux qu'il renvoyait indemnes que leurs ennemis n'étaient point parmi ceux qu'ils frappèrent.

Les ouvriers acquittés ont, nous en sommes convaincus, saisi l'intention des jurés. Et, grâce au retentissement que ce procès et son issue logique ont eus dans toute la nation, l'heure n'est pas lointaine qui sonnera le réveil de tous ceux qui sont lésés par le régime actuel dans leurs droits à la vie et leur rappellera qu'un pays, pour prospérer, a besoin d'être gouverné par des hommes honnêtes et à conceptions larges, au lieu de subir la domination de pirates à idées étroites qui ne portent dans les cellules de leur cerveau que le mobilier d'une cellule de Mazas.





## *THÉÂTRES*

Comédie-Parisienne. — M. Victor Koning vient d'ouvrir sa coquette salle avec la *Veuve*, comédie en trois actes de MM. Meilhac et Halévy, représentée pour la première fois au Gymnase en 1874.

L'intrigue est mince. Il faut le talent spécial des auteurs précités pour accommoder avec des rien de dialogue, des rien d'esprit, des pièces comme celles qu'ils perpétrèrent pendant la première moitié du XIXe siècle et qu'ils réservent pour le commencement du XXe, ces incorrigibles immortels!

Mme Raphaële Sisos a du charme et une élégance native qui l'autorise à vivre sur la scène les femmes de race issues de l'armorial Meilhac-Halévy.

Mme Desclauzas est toujours amusante.

M. Nertann ne perd aucune de ses qualités dans cette pièce peu stimulante.

Enfin MM. Camis et Paul Plan sont fort bien dans leurs rôles respectifs.

Menus-Plaisirs. — Si MM. Blondeau, Monréal et Delilia ont voulu nous rendre service en nous obligeant à combattre l'onglée de ces jours par les battements de mains, ils y ont entièrement réussi. Leur *revue* est joyeuse, bien conduite et pas ennuyeuse une seconde, ce qui est rare dans ce genre de spectacles.

Vous l'expliquer par le menu est tâche trop malaisée pour que j'essaye de l'entreprendre. Sachez que le sel gaulois — qui vaut mieux à mon humble avis, que celui destiné à faire fondre la neige prochaine — y est semé abondamment; que les plus jolies femmes de Paris défilent sur la scène avec l'adorable Cassive comme colonel, ou garnissent la salle, sous la présidence d'Emilienne, la triomphatrice des *Folies-Bergère*

Allez-vous rincer l'œil, chers lecteurs. Cela vous sera plus profitable que de vous rincer le goût avec l'*Antigone* du purgatif rappelaisien...

*Les Revues.* — Un de nos confrères a eu l'idée de poser à nos revuistes la question suivante :

« Comment avez-vous traduit dans votre *revue* l'arrivée des Russes à Paris?

» Quel fut votre sentiment sur la façon dont des événements patriotiques d'un ordre aussi délicat peuvent être exposés sur la scène?

Parmi les réponses, il en est qui méritent une situation : La maison Blumétoché a trouvé que les Nouveautés — titre oblige — méritaient une formule nouvelle et elle a donné un cachet boulevardier (?) à la chosette russe.

M. Gandillot a plus de sentiment : Dans la *revue* qu'il donna à Cluny, de complicité avec M. Milher, on voit un invalide français et un vétéran russe, manchots des deux bras, qui s'embrassent avec une émotion que soulignent l'orchestre et les applaudissements du public. — M. Gandillot a l'avantage de ne pas chercher du nouveau; mais le boulevard Saint-Germain n'est pas l'autre, chacun sait ça

MM. Delilia, Monréal et Blondeau ont eu le bon goût de ne pas mettre de russe dans leur pièce et c'est bien,

M. Numès avait intitulé sa revue *Vive la Russie!... monsieur!* allusion délicate à un honnête homme frappé par le malheur. La censure qui n'engage jamais l'avenir et qui a vu des chapeaux de tant de formes se succéder, depuis celui de l'ancien jusqu'à celui de Faberot, en passant par ceux des divers Robert-Macaire du régime présent, refusa d'autoriser cette suprême injure. M. Numès l'en félicite aujourd'hui. C'est encore bien.

MM. Lebreton et Moreau nous présentent à la Scala le Myosotis velu de Mme Juliette Lamberadam sous les apparences de la grassouillette Valti. Hum! Cette discrétion nous semble plutôt indiscrète.

M. Millot philosophe sur le cas de deux marins russes authentiques — qu'en sait-il? — qui traversaient le boulevard Montmartre au milieu de l'indifférence générale. Il déplore l'emballement des Français. — J'irai à l'Eden-Concert où sa mélancolie s'exerce.

Enfin, M. Maxime Guy, toujours abondant quand il communique sa prose à la presse, nous initie à sa géniale façon de comprendre l'alliance. — Je vous certifie que l'imagination de l'auteur de la revue du Concert Européen n'est pas à mettre dans une clarinette. On voit là-dedans tous les vins de France escortant Marianne — suivez-moi bien. — Cette vieille personne, émaillée comme notre auguste souveraine, offre aux matelots le piot — rien de la rue — cher au curé de Meudon. — Un matelot — c'est rigolo — ingurgite et caresse le menton de la personne non sans l'engager à l'accompagner dans son pays. Marianne n'y voit aucun inconvénient — c'est flatteur pour nous! — et consent à distraire le marin, à la condition expresse qu'il ne lui fera pas de *queues*, expression presque technique et admise au beuglant.

C'est tout simplement adorable.

Heureusement, M. Maxime Guy a une excuse : c'est de n'avoir pas couvé cet œuf; car il est de notoriété publique aujourd'hui que cet auteur, à présent évadé des gras-doubles,

> Travaillait autrefois à la mode de Caen;
> Mais qu'il a su, depuis, sur de malheureux types
> Prendre l'autorité d'un *mossieu conséquent*
> Et laver leurs navets comme il lavait ses tripes.

Le Divan Japonais, considérablement agrandi et luxueusement aménagé, vient de faire sa réouverture, si impatiemment attendue, sous l'habile direction de M. Fournier.

La troupe chargée de l'exécution de la partie plus spécialement café-concert, est des plus intelligemment composée. Citons : Mlle Louise Willy, Marcelle, Violettina, Valnay, Lise Perette, Nelzy, MM. Levent, Strack, Bresol, Hervé, Bellot, Delphin.

Mais nous ne saurions trop féliciter, surtout, M. Fournier d'avoir engagé des artistes tels que : Mme France et Eugénie Buffet, MM. Charton, Teulet, Marcel Lefèvre et Paul Delmet.

La soirée d'ouverture — dont le programme d'ouverture, habilement rédigé, se trouva corsé d'une ovation méritée ménagée par l'enthousiasme des spectateurs au sympathique M. Sarcey — fut un véritable triomphe.

Le Divan Japonais annonce, pour ces jours-ci, une revue des plus attractives : *Les Records de l'année.*

Ajoutons que le Divan Japonais a eu le bon goût de confier l'exécution de son affiche à M. de Toulouse-Lautrec qui sut, à son habitude, en faire une merveille.

Bals de l'Opéra. — Le premier bal de la saison, à l'Opéra, promet d'être des plus brillants. La direction a reçu des quantités de demandes d'inscriptions pour le concours de beauté; l'étranger et la province même tiennent, paraît-il, à exposer les plus jolis minois.

A l'heure où nous mettons sous presse, nous ne pouvons que prédire le succès de la fête — dont nous répond le talent d'organisateur de M. Victor Roger, le distingué musicien à qui nous devons tant d'œuvres exquises.

La première représentation d'*Izeyl*, le drame indien de MM. Silvestre et Morand, aura lieu à la Renaissance le 12 courant.

A l'Opéra :

On reprendra prochainement *Aïda* avec Mlle Bréval.

M. Gailhard, qui part pour le Midi, doit se rendre auprès de Verdi pour conférer avec le maître au sujet des représentations, à Paris, d'*Otello*.

A l'Opéra-Comique :

Mlle Grandjean, qui a obtenu un vif succès pour ses premiers débuts, étudie en ce moment la *Flûte enchantée*.

Pour terminer la saison, après le *Flibustier*, M. Carvalho montera le *Falstaff* de Verdi.

Le théâtre du Palais-Royal annonce les cinq dernières de *Leurs Gigolettes*, et fixe à mardi prochain 9 janvier, irrévocablement, la première représentation de *Un Fil à la Patte*, la nouvelle pièce en trois actes de M. Georges Feydeau.

La direction du théâtre des Menus-Plaisirs a dû, par suite de l'exécution stricte des traités passés avec la Société des auteurs, opérer quelques changements dans les feuilles des première et seconde représentations. Elle prie donc les titulaires de prendre note des modifications survenues dans le service habituel.

Grand succès, durant ces jours de fête, à l'Eden-Théâtre, dont le spectacle, composé de nombreuses et originales attractions, est bien fait pour piquer la curiosité de tous, grands et petits.

La danse serpentine au milieu des lions attire toujours le public en foule à l'Olympia.

Parmi les numéros à sensation de cet élégant rendez-vous parisien, la famille French, les vélocipédistes renommés; Techow et ses chats savants; Rosie Rendel, une charmante danseuse excentrique; enfin, Reschal, le comique populaire, et la ravissante Naya.

Le Nouveau Cirque vient de donner la première de *Boule-de-Siam*, dont nous reparlerons dans notre prochain numero.

Tres spirituelle et très amusante l'*Attaque du Moulin-Rouge*, la nouvelle scène-parodie intercalée dans *A la Papa*, la joyeuse revue de l'Eldorado. L'annonce du commencement des travaux du nouvel Opéra-Comique a fourni aux auteurs un theme excellent dont ils ont habilement tire parti.

*A la Papa* se complete d'une attrayante partie de concert dans laquelle Bonnaire, Clovis, Sulbac, Aimee Eymard et Diamantine se font chaleureusement applaudir.

Malgré les dimensions colossales du Palais de Glace des Champs-Elysées, l'affluence est telle, qu'à partir de dix heures et demie on doit refuser l'entrée à la foule qui se presse aux portes.

Samedi prochain, 6 janvier, le Moulin-Rouge donnera sa première grande redoute parée et masquée

La salle, merveilleusement decorée, aura des loges fleuries et sera splendidement illuminée: des feux de bengale éclaireront le jardin.

A onze heures, un grand cortège composé de cent cinquante personnages défilera dans les salles e commencera la bataille des fleurs.

Trois orchestres dirigeront ce bal, auquel voudra assister toute la jeunesse qui s'amuse.

Courrier théâtral de Monte-Carlo :

Deux étoiles d'opérette et un premier ténor d'opéra comique, voila les éléments avec lesquels l'impresario Raoul Gunsbourg a monte le chef-d'œuvre de Lecocq, la *Fille de Madame Angot*. Mme Grisier-Montbazon et Gilberte ont remporté le plus vif succès comme chanteuses et comédiennes; elles ont été rappelées et beaucoup applaudies, ainsi que leurs partenaires Mme Vigouroux et MM. Bert, Buisiay et Emmanuel, parfaits dans leurs rôles respectifs.

## *PROGRAMME DES THÉATRES*

**Opéra.** — 7 h. 1/2. — Gwendoline.
**Français.** — 7 h. 1/2. Antigone
**Odeon.** - 8 h. — Le Fils Naturel
**Opéra-Comique** — 7 h. 3/4. — Le Pre aux Clercs. — Les Folies Amoureuses.
**Vaudeville.** — 8 h. 1/2. — Madar[illegible]
**Variétés.** — 8 h. — Les Brigands.
**Gymnase.** — 8 h. 1/4. La Duchesse de Montelimar
**Palais-Royal.** — 8 h. 1/4. — Leurs Gigolettes.
**Nouveautés.** — 8 h. 3/4. - Mon Prince
**Renaissance.** — 8 h. 1/2. — La Dame aux Camelias. — Phèdre.
**Bouffes-Parisiens.** — 8 h. — Mam'zelle Carabin.
**Porte-Saint-Martin.** — Napoleon
**Gaité.** — 8 h. 1/4. — Surcouf.
**Folies Dramatiques.** — 8 h. Cousin-Cousine
**Chatelet.** — 8 h. — Le Chat du Diable.
**Ambigu.** — 8 h. — Gigolette.
**Menus-Plaisirs.** — 8 h. »/». — Relâche.
**Theatre Cluny.** — 8 h. 1/4. — Irresistible. — Ah!... la Pau... La Pau... La Pau ..
**Nouveau-Théâtre.** — 8 h. 1/2. — Miss Dollar
**Dejazet.** — 8 h 1/2. — Les six femmes de Paul.
**Theâtre de la République Château-d'Eau)** 8 h. — L'Assommoir
**Théâtre Moncey.** — 8 h. 1/4. — Roger-la-Honte
**Robert-Houdin.** - Tous les soirs, à [illegible] tation. — Le Charlatan. — La Source enchantee. — Le Dai Kang, énigme mongole. — Matinees, les jeudis, dimanches, et fêtes, à 2 h. 1/2.
**Folies-Bergère.** - La Loïe Fuller. — Emilienne d'Alençon — Baronne de Rahden. — Esther Lekain. — Emilienne aux Quat'z'Arts. — Ballets. — Dimanches et fêtes, matinees
**Casino de Paris.**— Tous les jours, spectacle, concert, bal — Les mercredis et samedis, fête de nuit. — Dimanches, matinees à 3 fr.. — Brouiller et Riter, velocipedistes. — Ipressardi et ses ours merveillenx. — Les Newsky. — Dale et Royston. — Tentations, pantomime. — Les mercredis et samedis fête de nuit. Dimanches, matinées 1 fr.
**Olympia.** — Inaudi, Naya, Brighton, ballet. — Serpentine au milieu des fauves par Mlle de Sandowa, dompteur Max Himm. — Dimanches et fêtes matinées reservées aux familles. Tous les jeudis, soirées de gala. Entree : 2 fr.
**Eldorado.**—A la Papa, revue en 2 actes — Dimanches et fêtes, matinee à deux heures
**Scala.** — Polin, Bourgès. — Paris qui rit. — Dimanches et fêtes, matinee à 2 heures.
**Petit-Casino.** — 8 h. 1/2. — Paris s'lave, revue en 2 a[illegible] 4 tableaux. MM. Desire, Vaunel, Valah-Duck. — Dimanches à 2 h., matinée à prix réduits.
**Nouveau-Cirque.** — Tous les soirs à 8 h. 1/2. — Express-revue. — Le Yacht, de M. Durand, pantomime nautique. — Mercredis, jeudis, dimanches et fêtes, matinee à 2 h. 1/2.
**Moulin-Rouge.** Tous les soirs à 8 h. 1/2. — Spectacle-Concert-Bal. — Dimanche matinee, mercredis et samedis à deux heures, grande fête de nuit.
**Pôle Nord**, 18, rue de Clichy. — Toute la journée, Patinage sur vraie glace.
**Concert-Européen** (Pl. Clichy, 5, rue Biot). — Tous les soirs à 10 h. — Vive la Ru' Biot, revue. — Fragson dans son répertoire. G. Chalon, Sézanne. — Dimanches et fêtes, matinée à 2 h.
**Jardin Zoologique d'Acclimatation.** — Concert dans le Palais d'hiver, tous les jours de 3 à 5 h
**Palais de l'Industrie.** — Exposition du Progres. Ouverture toute la journee. Concerts à trois heures Orchestre L. Mayeur, de l'Opéra. Vendredi, festival, chœurs et solis.




# l'Escarmouche

JOURNAL HEBDOMADAIRE

*Parait le Dimanche*

Rédaction et Administration

TOUS LES JOURS

De 5 h. à 7 heures

**En vente au bureau de la "LANTERNE"**

**124, Rue Montmartre**




L'Imprimeur Gerant : Gaston ROUSSEL, 15, rue Baudin, Paris.

Deuxième Année N° 2. Dimanche 14 Janvier 1894.

# l'Escarmouche

LE NUMÉRO 20 CENTIMES

*Abonnements*

| | | |
|---|---|---|
| PARIS . . . . . . . . . . . . | Un an | 10 fr. |
| DÉPARTEMENTS . . . . . . . | Un an | 12 fr. |
| UNION POSTALE . . . . . . . | Un an | 13 fr. |

*Les Annonces sont reçues aux bureaux du journal*

DIRECTEUR

GEORGES DARIEN



LE NUMÉRO 20 CENTIMES

*Rédaction et Administration*

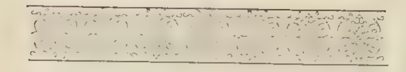
**15, Rue Baudin. — Paris**

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus

*Adresser Lettres et Mandats à M. l'Administrateur*

DESSIN INÉDIT DE HERMANN PAUL

Petits Gâteaux



## VIEUX LUTTEURS



C'EST une sale baraque. Quelque chose d'ignoble, de louche, de honteux — quelque chose qui donne l'attristante impression d'un de ces *entre-sort* jadis célèbres ou Trône où fameux à Belleville, qu'on rencontre de loin en loin, carcasses de gloires lacérées par la guigne et désolées par les intempéries, sur les terrains vagues, après les [illegible].

Que fait-on là-dedans? Que se passe-t-il là-dedans? On ne sait pas. On ne sait plus...

Un coup de vent fait craquer la charpente, déchiquète la toile, dont les lambeaux s'envolent. Alors, par les trous, on aperçoit des choses affreuses. Dans un coin, là-bas, les instruments de travail de jadis : le trapèze national, la corde à nœuds démocratiques, les cerceaux de papier confectionnés avec de vieux programmes et crevés à y faire passer un Floquet à cheval sur un Spuller, des plumes de paon — vraies — et des poids — faux.

Dans un autre coin, ça remue. Ça bouge, plutôt — ça bouge méridionalement. — Ça hoquète. Des êtres sont là, étendus, qui digèrent. Des bas de laine, retournés, leur font un matelas; il y a, par terre, des saucissons à demi rongés; et des pots-de-vin, renversés, agrandissent d'ignobles flaques. Sous les pieds boueux des gavés qui ruminent, il semble qu'on distingue quelque chose — quelque chose de blanc, taché de rouge. — Tiens, c'est drôle! On dirait le cadavre d'une jeune fille qui tient encore à la main une branche de mai...

Et l'on se sauve, atterré, écœuré.

Mais une voix vous rappelle. Une sale gueule, balayée d'une barbe infâme, hurle derrière vous :

— Entrez! entrez! venez voir les exercices de la célèbre Marianne, toujours jeune et toujours jolie!... Entrez! C'est nous qui sommes les Vieux Lutteurs!... Les Vieux Lutteurs!...

Oh! Dieu de Dieu! C'est pour le coup, que l'on n'a pas envie de se retourner et qu'on court plus vite! Car l'on a compris, rien qu'à la voix, que la sale gueule n'a pas menti — et que c'est bien là — oui, là! — la baraque des Vieux Lutteurs...

Ah! mon empereur, quelle dèche!...

La baraque, pourtant, eut ses jours de gloire. On s'écrasait chez les Vieux Lutteurs — qui promettaient de n'écraser personne.

C'était le bon temps. La baraque était neuve. Antonin Proust, lui-même, avait fait peindre les toiles. Jules Simon, qui prévoyait la Macarona et qui voulait être à même, un jour, de donner des conseils à son fils quand il aurait vingt ans, avait rédigé l'enseigne pour avoir ses entrées. Spuller, de Bade, badinait agréablement en des boniments ingénieux, tandis que Challemel-Lacour faisait faire le tour de l'honorable société au chapeau célèbre avec lequel il était entré à Notre-Dame, un Vendredi-Saint.

D'autres célébrités, encore, s'alignaient devant la baraque, à l'heure de la parade. Il y avait des Schœlcher, dit Chocolat Ier, des Méline et des Cluseret, des Lepère qui fumaient sans trêve et des Lockroy qui faisaient cracher.

Vacquerie disait la bonne aventure, aidé d'Anatole de la Forge, ce drôle de pistolet qui mit si longtemps à partir. Madier Montjau, élu gardien, mangeait courageusement des artichauts crus — au lapin idem — en songeant aux artichauts de fer dont il devait orner le Palais-Bourbon. Il se chargeait aussi de l'orchestre, tandis qu'Antonin Dubost, de mœurs douces, se consacrait plus spécialement au perfectionnement des rossignols. Ferry, éléphant blafard, jouait de la trompe et montait à l'échelle. Du Floquet? Il n'y avait qu'à se baisser — très bas — pour en prendre. Citrouillette Lamber, l'éternelle ingénue, esquissait des ballons — déjà. — Ranc, la première savate de France, et garçon très fort, exécutait le coup de pied bas — il n'en donne jamais d'autres — avec des souliers trop étroits pour ses pieds plats...

Et Œil de Plomb, le célèbre Œil de Plomb, dit Gambetta, rempart de Cahors et d'autres lieux, hurlait, à pleins poumons, la Marseillaise — à l'ail.

D'autres, encore? Peut-être. Est-ce qu'on sait? La mort a fichu un coup de balai dans la baraque. Les frères Lionnet, ces vieux lutteurs d'après la bière, ont eu du mal ces temps derniers.

L'*entre-sort* se vide.

Pas assez vite.

De jeunes lutteurs — jeunesse moisissante, — qui ne figuraient pas dans la première troupe, ont été engagés depuis. Citerons-nous Raynal? A quoi bon? Il nous faudrait nommer Rouvier. Et, quand nous aurions nommé Rouvier, il nous faudrait citer Reinach.

Il nous faudrait parler, aussi, des râclures de la Commune, qu'on employa comme bouche-trous : des Bauër, des Humbert, des Peyrouton... Combien sont-ils?

Maquart fera le compte.

Passons vite.

Les Vieux Lutteurs veulent qu'on les honore. Le respect leur est dû; ils requièrent la considération; ils exigent une déférence admirative. Ils ont le droit de le faire, disent-ils. Et la raison qu'ils en donnent, la voici : ce sont de Vieux Lutteurs.

Pendant dix ans, pendant vingt ans, ils ont répété tous les jours : « Ah! si nous avions la République! » Ils n'ont pas dit ça, remarquez-le, comme d'autres gens pourraient dire : « Ah! si nous avions cent mille livres de rentes! » Ils l'ont dit avec conviction.

Ils luttaient.

Pendant que le peuple travaillait, pensait, souffrait, produisait. Croyez-vous qu'ils restaient inactifs? Non.

Ils luttaient.

Quand on s'est battu en France, en Tunisie, au Tonkin, ailleurs, que pensez-vous qu'ils faisaient, par hasard?

Ils luttaient.

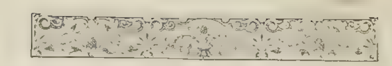
Et, même lorsqu'ils ont mis, ces voleurs de pauvres, la main sur les épargnes des déshérités — vous me croirez si vous voulez — ils luttaient.

Oui, ils luttaient. Ils luttaient pour la République, la leur, celle qu'ils ont voulue, — celle qu'ils ont. — Et c'est pour la République — la Rép. de tous les canivets et de toutes les hontes — que Floquet l'infâme, tenant son chapeau par les ailes, allait quêter les gros sous des pauvres chez les flibustiers du Panama, qui les avaient râflés...

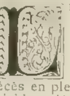
De l'estime? du respect? de l'admiration?

On vous en fichera.

D'abord, vous n'en avez pas besoin pour vous faire enterrer.



## ECHOS



LES malheureux, par le temps qui court, doivent être bien heureux. Tout le monde s'occupe de leur sort. Administration, presse, assistance publique, sociétés privées, chacun s'en mêle! Aussi, c'est à peine si l'on compte, par jour, une dizaine de décès en pleine rue, causés par le froid, et cinq ou six suicides déterminés par la misere. Encore, faut-il avouer que les entetés qui trépassent de cette façon peu recommandable font preuve de la plus insigne mauvaise volonte

Les portes ne manquent pas, où ils pouvaient aller frapper; et des guichets nombreux leur étaient ouverts, En faisant la queue, pendant seulement une dizaine de jours, — durant lesquels on leur aurait répondu de revenir le lendemain — devant des grillages hospitaliers, ils auraient certainement fini par obtenir un résultat; on leur aurait donne l'assurance, pour un délai relativement bref, de la promesse d'un bon de quelque chose. Ils seraient partis, gais et contents, le cœur à l'aise. Et nous aurions pu les voir, comme leurs confreres, dans les rues — ces soi-disant malheureux tiennent à etaler leur bonheur — tremblants de joie et pâles d'émotion, un sourire reconnaissant — que des peu avisés prennent pour une contraction douloureuse — errant sur la face, et une bénédiction au coin des levres.

Ils nous auraient fait voir, comme leurs confrères encore, ces haillons quelque peu sordides — c'est pour le pittoresque — mais chauds et douillets tout de meme, qu'un désherité, seul, sait porter avec l'aisance indispensable. Ils nous auraient aidés à comprendre, dans son vrai sens, cette parole de l'Evangile : « Il y aura toujours des pauvres parmi vous. »

Ils ont mieux aimé nous quitter. C'est une faute de goût — rare, il faut l'avouer, chez les gens peu fortunés. — Généralement, le pauvre préfere attendre.

Ne leur en veuillons pas; que ces defections inexplicables, au contraire, nous incitent à redoubler d'attentions pour les quelques malheureux qui nous restent.

N'allons pas trop loin, pourtant! Ainsi que nous le faisait remarquer justement un des hauts fonctionnaires de cette Assistance publique dont les bienfaits ne se comptent plus, la société a des tendances fâcheuses à traiter, de plus en plus, les miséreux en enfants gâtés. Et les conséquences d'un pareil état d'esprit pourraient être des plus fâcheuses.

Ce fonctionnaire-philanthrope nous citait deux exemples : d'abord, la société ou compagnie, on ne sait jamais au juste — d'Assistance par le Travail est dans une situation très précaire: les infortunés sur lesquels elle comptait — pourquoi? — lui manquent absolument

Puis, la Ville de Paris ne peut plus trouver de balayeurs. L'édilité, malgre son grand désir de faire nettoyer les rues une fois au moins tous les six mois, se voit dans l'impossibilité de recruter des gens disposés à se livrer à des travaux de voirie, cependant largement rétribués. Le conseil municipal, qui a pourtant déjà escompté l'apparition du choléra pour le printemps en votant une augmentation des taxes d'inhumation, est profondément désolé. Il lui faudrait, au moins, un personnel suffisant pour dessécher ce marécage qui s'appelait autrefois Place de l'Hotel-de-Ville. Et le dernier balayeur est mort hier...

M. Alphonse Humbert, paraît-il, a suivi son convoi, la larme à l'œil et ganté de noir — avec sa peau.



Un de nos confrères a reçu de bien intéressants détails sur les procedés qu'emploie Behanzin pour échapper à la poursuite de nos soldats.

Ces procédés, disons-le tout de suite, ont quelque chose de honteux.

« Il faut bien se rendre à l'évidence, dit ce confrère; à moins que Behanzin ne vienne lui-même faire sa soumission, il nous sera à peu près impossible de nous emparer d'un adversaire qui refuse le combat et fuit sans cesse devant nous. »

Impossible!... D'abord, voilà un mot qui n'est pas français. Et puis, pourquoi?... Oui, pourquoi? Ce n'est pas à nous qu'il faut raconter des choses pareilles. Nous avons entrepris la guerre du Dahomey pour prendre Behanzin, n'est-ce pas? Eh! bien, il faut le prendre, voilà tout.

Et, quand nous l'aurons fait prisonnier, il faudra le relâcher — pour faire voir que nous pouvons nous en emparer encore une fois. — On verra bien qui aura raison, à la fin.

La dernière chasse présidentielle a été d'un triste... M. Carnot s'ennuyait ferme; et M. Brugère, qui vient d'hériter d'un commandement, a eu de la chance de ne pas se trouver là. Il aurait pu, encore une fois, se faire mettre du plomb sous la fesse.

On n'a pas inscrit plus d'une centaine de pièces au tableau. Et encore, le soir, on a reconnu que vingt-cinq d'entre elles étaient fausses.

M. Raynal était invité.

L'administration des finances vient de publier le rendement des impôts et revenus indirects, ainsi que des monopoles de l'Etat, pendant le mois de décembre 1893.

Les résultats accusent une moins-value de 1 million 827,400 francs par rapport aux évaluations budgétaires, et une diminution de 9,732,000 francs par rapport à la période correspondante de 1892.

Quelle prospérité!

Ah! comme M. Ranc a donc raison de se réjouir du succès des républicains aux élections sénatoriales! Comme il a raison... de se hâter...

Billoir, ancien militaire, pour avoir eu l'imprudence, un jour, de faire deux tronçons de sa maîtresse, la fille Le Manach — forfait qu'il dissimula, d'ailleurs, avec le plus grand soin — fut condamné à mort, et décapité.

M. Marcel Prévost, romancier qui, récemment, et avec préméditation, coupa des vierges en deux, et osa se vanter de son crime en de cyniques affiches apposées sur tous les murs, vient d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur.

Nous n'aimons pas abuser de l'antithèse. Mais quel est le Français — le vrai Français — qui constatera, sans rougir de honte, l'inégalité choquante des traitements infligés à ces deux hommes, aussi coupables l'un que l'autre, mais dont l'un fut moins militaire encore que M. Mirman, tandis que l'autre appartint à l'armée?

L'élément civil?. . Ah! nous savons bien! Mais pourquoi prétendre que les distinctions de classes n'existent plus?

Dans une de ses dernières chroniques, M. Emile Bergerat fait assister le duc d'Aumale au siège d'Alger, en 1830.

Le duc d'Aumale portait donc l'épaulette à huit ans? Nous l'ignorions.

Connaissez-vous l'histoire de la grammaire de M. Da Costa, grammairien?

La voici.

M. Da Costa avait obtenu, en 1888, la propriété exclusive de fournir de grammaires les écoles de la Ville de Paris. Mais, à la suite d'un décret de 1890 qui accordait ce dernier privilège aux inspecteurs d'Académie, la Ville dénonça le traité qu'elle avait conclu avec M. Da Costa. L'affaire vient d'être arrangée à la satisfaction générale; la Ville versera 35,000 fr. à M. Da Costa.

Cette solution, à dire vrai, nous enchante. D'abord la grammaire de M Da Costa avait été choisie au concours. Et vous savez comme c'est sérieux un concours. Surtout à l'Hotel de Ville, antre des incorruptibles. Donc, la grammaire était excellente.

Ensuite, depuis cinq ans, toutes les écoles en avaient été bondées: il était devenu impossible d'en placer une de plus.

En dernier lieu, il était absolument nécessaire de donner à M. Da Costa les moyens de mettre au jour un nouveau livre, que l'enfance studieuse attend avec impatience. Nous vous apprendrons seulement que ce nouveau volume est une *Géographie élémentaire*, écrite par M. Da Costa en collaboration avec M. Alphonse Humbert, son intime ami. Ce dernier, que des goûts particuliers — question de peau — rapprochent des fils de Cham, s'est chargé de la description de l'Afrique. Il en est, présentement, au mot Congo — « pays un peu chaud, dit-il, mais charmant. Remarquable pour son savon qui, *paraît-il*, est excellent. »

Monsieur Canivet, qui comptait recevoir, pour ses étrennes, la rosette d'officier de la Légion d'honneur, ne l'aura pas encore cette fois-ci

Tous nos compliments — à la rosette.

Il est une chose que les Français négligent de faire, en quoi ils ont grand tort; ils négligent de lire la *Justice*.

Ils ignorent, ainsi, que M. Clémenceau — trois colonnes pour un sou — est en train de devenir, non seulement général (ce qui n'est qu'étonnant); non seulement amiral (ce qui n'aurait rien que de naturel); mais homme d'Etat, ce qui, positivement, est extraordinaire.

M. Clémenceau, quoi qu'en ait pu dire, dans le Var, M. Jourdan Serre-Tête, a vraiment l'étoffe d'un député.

Dans un récent article, il recherche les raisons qui pourraient empêcher l'Europe de procéder au désarmement général. Et il trouve ceci: « L'obstacle au désarmement, ce n'est pas nous; c'est ceux qui, ayant arraché des hommes à leur patrie, ne veulent pas qu'ils y fassent retour. »

Entendu. L'obstacle au désarmement, c'est l'Allemagne, qui nous a pris l'Alsace-Lorraine. Les arguments de M. Clémenceau ne brillent point par la nouveauté; ils sont peut-être justes, tout de même.

Relativement, bien entendu.

Car on pourrait soutenir, n'est-ce pas? que la folie d'armements qui s'est emparée de l'Europe est due, tout simplement, à la profonde imbécillité du régime qui pèse sur la France depuis vingt-trois ans.

On pourrait affirmer, aussi, que, si la France est lasse de se ruiner en achats de fusils de canons et en construction de forteresses, les hommes qui ont dirigé, de près ou de loin, la politique extérieure de la Troisième République n'ont jamais eu à se plaindre d'un état de choses désastreux pour la nation. Ça n'a pas enrichi que les arsenaux, le système d'armements à outrance. ..

On pourrait soutenir, encore, qu'un gouvernement propre, s'il existait en France, trouverait facilement à s'entendre avec les puissances étrangères pour la diminution — sinon totale, au moins notable — des forces militaires.

On pourrait insinuer, même, que, dans ce cas, le gouvernement en question devrait être, non seulement présentable, mais intelligent. Car, à cette heure où la surproduction jette journellement sur le pavé des nuées de misérables dont quatre-vingt-dix mille meurent de faim, tous les ans, dans notre beau pays — il serait nécessaire de donner du travail aux milliers d'hommes, dans la force de l'âge, qu'un désarmement partiel rendrait à la vie civile. Et il serait nécessaire, aussi, pour trouver du travail, d'inspirer d'abord un certain respect — et une certaine confiance.

C'est pourquoi M. Clémenceau, lorsqu'il assure que, si l'Allemagne nous rendait nos deux provinces, « chaque caserne se viderait, chaque soldat, dépouillant l'uniforme, *retournerait aux champs et rentrerait à l'atelier* », nous semble absolument digne de rentrer au Parlement dans le plus bref délai.

C. Q. F. D., si vous voulez — bien que ça n'en valût guère la peine.

L'autre jour, visite patriotico-sentimentale aux Jardies, à Ville-d'Avray, où Gambetta-le-Grand tourna de l'œil. (L'expression était faite pour lui.)

Neige tondue, siebeckers, pompiers, spullers, photographes, rancs, et tout le tra-la-la.

M. Ernest Calvan, de Belleville, fit signe qu'il avait à parler; et M. Siebecker discourut. Quant à M. Carjat, dont l'âme, semble-t-il, est couleur d'omelette aux champignons de cimetière — comme ses cheveux — il lut une pièce de vers dans lesquels il affirmait qu'il suivait encore

....... *Le cercueil*
*Emportant* L'AME DE LA FRANCE!

Il faut faire la part de l'exagération de l'objectif particulier aux poètes — et avouer qu'au départ, tout le monde était ému.

« Emu d'avoir tant vieilli, dit un confrère: ému sur soi..... »

Le confrère manque de savoir-vivre. Il aurait dû prendre garde à la présence de M. Spuller et, par politesse tout au moins, sinon par souci de la vérité, écrire: « ému *sous soi*. »

Un chevalier d'industrie, prétendant se nommer *le colonel* Humbert, vient de soulager de la forte somme une concierge de la rue Cambon.

Faut-il que le nom précité, lorsqu'il est porté par des civils, inspire peu de confiance, pour que les escrocs qui s'en servent éprouvent le besoin de déclarer appartenir au monde militaire!

Monsieur Joseph Reinach a lu et fait approuver par la commission spéciale son rapport sur la suppression de la publicité des exécutions capitales.

Dans une interminable interview publiée par un de nos confrères — qui n'a rien d'électrique dans sa vente, — M. Joseph Reinach a exposé ses vues sur la peine de mort. La chose est, naturellement, d'un intérêt plus que médiocre. Mais — particularité curieuse à signaler — le mot *lunette* revient toutes les deux lignes.

L'habitude, voyez-vous! Chassez le marchand de lorgnettes, il revient au galop...

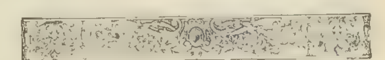
Mot de la fin (*extrait des grands quotidiens*).

Au dernier conseil des ministres, M. le ministre des Affaires étrangères, toujours au courant des moindres complications diplomatiques, annonça à ses collègues que M. Cleveland, président des Etats-Unis d'Amérique, est le plus gros et le plus lourd des chefs d'Etat contemporains.

— Il atteint, dit-il, le poids respectable de deux cent trente-cinq livres.

— Une vraie bibliothèque, murmura M. Spuller, distrait.

— On croirait, mon cher collègue, répondit en souriant M. Burdeau, ministre des finances, que vous avez oublié votre système décimal. Il s'agit de livres tournois.



## BANALITÉS



Banalités! Voilà le titre synthétique appliqué par un cher confrère aux mobiles qui déterminèrent l'acte de Vaillant et que celui-ci développa longuement dans son apostrophe aux jurés.

Banalités! — Faut-il que ce journaliste, délégué de par ses attributions à suivre régulièrement tous les procès d'assises, ait vu passer devant ses yeux une quantité innombrable d'individus partageant les théories et la résolution du dernier cadeau à Deibler! Faut-il qu'il se soit blasé à en ouïr la déclaration, pour infliger à ces dires cette épithète: Banalités!

Oui, banalités! malheureusement. Banalités contre lesquelles se soulèvent aujourd'hui les personnages déguenillés de jadis qui les inscrivaient en grosses lettres sur leurs drapeaux tricolores au blanc presque disparu et sur leurs étendards rouges — rouges comme les menstrues d'une humanité nouvelle!

Farceur de confrère, va! Comme il a dû s'ennuyer, ce martyr à vingt centimes la ligne, en écoutant le criminel libertaire affirmer:

Qu'un seul homme dépense inutilement aujourd'hui de quoi nourrir des milliers de familles;

Que des imbéciles, sans talent ni *santé*, se croyant d'essence supérieure, se reconnaissent le droit d'exploiter ceux qui sont au dessous d'eux;

Que toutes les turpitudes, toutes les compromissions, riches de résultats sonnants, sont la base essentielle de la morale en cours;

Que, à l'heure précise ou tel honorable en situation négocie un traité fructueux avec quelque pirate de la banque et perçoit des honoraires prélevés sur l'apport des rares individus qui réussirent à économiser deux ou trois billets de mille, pendant toute une vie de labeur et de privations, les déveinards râlent, le ventre vide et la tête en feu, sur des matelas débarrassés de la laine ou de la plume qui les garnissait;

Que, enfin, le scepticisme et la sécheresse de cœur de ceux qui sont nos gouvernants sont faits surtout des longs jeûnes d'autrefois et de leur brusque effarement lorsqu'ils virent s'allonger, un jour, à perte de vue, des quinconces de victuailles, de boissons et de vêtements insoupçonnés, aboutissant à des demeures somptueuses, devenues brusquement les leurs!

Car il a dit tout cela, et il a même osé prétendre que ce banquet, perpétuellement ouvert à certains, et si avare de reliefs même pour tant d'autres, était une excitation suffisant aux déshérités.

Ces choses furent répétées si souvent, parce qu'elles ne cessèrent pas d'être aux fauteuils d'orchestre de l'actualité.

« *J'ai vu ça* ».
GOYA.



DESSIN INÉDIT DE TOULOUSE-LAUTREC

AU THÉATRE-LIBRE : Antoine dans l'*Inquiétude*.

Dans l'intimité



DESSIN INÉDIT DE BONNARD.

Sans doute elles sont creuses! comme le ventre qui les inspira!

Taper dessus produit un bruit monotone? Le tambour du paupérisme n'a pas sept notes! Il n'en a qu'une : celle du boulanger!

Effacez-la cher confrère. — Le conseil est bon. Effacez-la! Faites des coches à votre impassibilité!

Peut-être arriverez-vous à ce que la taille mitronnière se deshabitue des réelles.

Car, il n'est pas utopique de prétendre que l'on pourrait avec un peu de bonne volonté arriver à rendre banales les satisfactions que réclament, pour tous, ces bandits qui ressassent des banalités.

Entre nous, hein! Si toute cette canaille qui se vautre dans les fauteuils les plus cramoisis — couleur simplement décorative — repoussoir presque — si, dis-je, cette bande disparaissait — *sous le mépris*, — croyez-vous que la généralité des gens à leur aise, que cette promiscuité de parvenus gène visiblement, ne trouverait pas au fond de sa raison et de son cœur un vieux levain de générosité et de tendresse pour rétablir un équilibre normal dans le droit à la vie?

J'ai la conviction qu'un appel, entendu par les descendants de ces bourgeois qui marchèrent contre l'évêque de Laon, contre le Dauphin Charles et ses conseillers, contre l'Eglise romaine, contre Mazarin et contre la royauté réduite à sa plus simple et plus complete expression: Le Roi, rassemblerait autour d'une idée de réconciliation tous ces gaulois rieurs que n'a point corrompus l'infusion d'un sang mercantile — anglais ou hébraïque — et rendus moroses l'influence des philosophes et sociologues d'Outre-Rhin!

Soyons rabelaisiens, si vous le désirez, comme moi, confrère! Topez-là! Mais souvenez-vous que l'on mangeait à l'abbaye de Thélème!

On y mangeait plus qu'à sa suffisance et les filles étaient belles aux environs.

C'est le peuple qui les fournissait, les bonnes coucheuses.

C'est encore chez lui que l'avenir devra recruter les solides et saines créatures qui perpétuent notre joyeuse race.

Prenez garde! N'allez pas rompre le moule en démolissant les mouleurs.

Au contraire, faites élargir leurs poitrines, donnez plus d'éclat à leur regard et de vigueur à leurs muscles! Une solide alimentation accomplira ce prodige.

Et les plaintes des misérables feront place à des soupirs de satisfaction.

Allez-y gaiement. Tout le monde digérera!

Ce sera banal? Oui; mais, là, sincèrement — dites — à laquelle accorderiez-vous vos suffrages de ces deux sortes de banalités?

---

## PRIME DE *L'ESCARMOUCHE*

Les lecteurs de l'*Escarmouche* apprendront avec plaisir, nous en sommes convaincus, qu'il leur est possible, dorénavant, de se faire faire, pour la modique somme de 5 francs, un superbe portrait dont la valeur réelle ne saurait, nulle part, être évaluée au-dessous de TRENTE FRANCS.

L'*Escarmouche* vient, en effet, de conclure un traité avec M. SESCAU, l'un de nos artistes-photographes les plus distingués.

Tout porteur d'un numéro de l'*Escarmouche*, se présentant dans les ateliers de M. SESCAU, 53, rue Rodier, aura droit au portrait précité, d'un effet absolument artistique, et obtenu par un procédé complètement nouveau.



## INTERVIEW

*Toutes les interviews publiées par nous sont de fantaisie.*

*Vu l'échange continuel des convictions et des caractères, nous ne garantissons pas plus la capacité des colonnes que celle des interviews.*

### CHEZ M. ANTONIN PROUST

Homme éminent! qui tient tout entier dans un sourire! Et quel sourire!...

On a pu se rendre compte de la séduction particulière qu'il exerce, dans les débats d'un procès sensationnel où M. Antonin Proust jouait les jeunes premiers, en concurrence avec une ex-excellence, M. Baïhaut — le pôvre! — dévolu à l'emploi de père noble et métamorphosé, par le développement imprévu de ce drame héroï-comique, en traître ténébreux...

C'est ce sourire que nous remarquons tout d'abord, piqué comme une fleur rose dans la barbe scrupuleusement peignée et colorée — avec quelle science de l'harmonie des teintes! — par un de nos spécialistes capillaires les plus justement réputés.

Nous avons pénétré dans un salon dont les siéges capitonnés font oublier au maître de céans la douloureuse impression du banc de certaine salle, et dont les murailles, disparues sous des tentures de nuances discrètes, engagent à des méditations moins amères que celles inspirées par les parois étroites et blanchies à la chaux du cabinet cénobitique occupé pendant les heures mauvaises.

Pas de règlements draconiens et avilissants pour qui se voit obligé de les épeler tout le jour, accrochés entre les fenêtres; mais des tableaux de prix, signés de noms connus, surchargés de dédicaces flatteuses, qui attestent que leur acquisition n'entraîna jamais leur actuel propriétaire à de pénibles transactions avec sa conscience.

Tout au plus, les malveillants pourraient-ils insinuer que les magasins de soierie, sis rue de Solférino, possèdent un assez joli assortiment de rubans écarlates pour récompenser selon leurs mérites — et l'importance de leurs hommages — les généreux donateurs.

— Voyez-vous, nous dit d'une voix languissante M. Proust, ce dont j'ai le plus souffert, c'est d'être séparé de toutes ces choses qui témoignent de mes efforts soutenus pour le relèvement de notre art national.

— Ne prétendait-on pas même, monsieur l'ancien ministre, que les artistes qui vous les offrirent avaient, en prévision d'une condamnation infamante, embrigadé une troupe de commissionnaires pour reprendre possession de leurs cadeaux?

Un sourire, adorable de mélancolie, erra un instant sur la bouche de mon interlocuteur.

— Je n'oserais l'affirmer. Quoi qu'il en soit, l'éclatante réparation que j'ai obtenue dut éveiller des remords bien âpres chez ceux qui purent céder à cette coupable tentation; car les commissionnaires dont vous parlez se présentèrent chez moi, le lendemain de ma mise en liberté, mais au lieu d'emporter des toiles, ils en rapportaient d'autres, plus belles encore. — Ce cabinet en est plein.

— Nos artistes-peintres espèrent, sans aucun doute, vous voir reprendre la direction effective des Beaux-Arts?

— Oh! Je ne ferai pas la moindre démarche pour satisfaire les vœux de mes amis. — Le pouvoir m'a laissé de trop profondes désillusions. — Et cependant, quand je songe aux réformes considérables qu'une administration compétente et dévouée pourrait et devrait entreprendre dans les édifices *où l'art se déroule avec toutes ses manifestations;* quand je suis témoin de l'incurie, de l'ignorance, de l'indifférente attitude des hommes délégués à l'entretien de ces monuments, j'oublie les souffrances endurées pour ne me souvenir que du grand rôle que je m'étais assigné!

— Certes, monsieur le non-lieu, il est regrettable que cette triste affaire de Panama soit venue interrompre si malencontreusement le cours de vos travaux. — Ne croyez-vous pas que des personnages jaloux de votre prépondérance ont, à force d'intrigues, obtenu votre compromission dans le groupe des chèquards?

Le divin sourire reparut sur les lèvres d'Apollon Proust.

— N'avez-vous jamais suspecté tel architecte d'un monument si souvent honoré de la présence de M. Clémenceau — celui qui relève de la *Justice*. — de papotages calomnieux à votre endroit?

Le sourire s'immobilisa.

— Rappelez-vous, monsieur et cher non-lieu, les relations amicales qui existent encore entre M. Ch. Garnier et M. Gailhard, d'une part, et celles qui existaient entre ce dernier et M. Kohn de Reinach, de l'autre. Ce ballet; *Maladetta* me semble avoir un titre bien significatif!...

M. Antonin Proust souriait toujours, et je crus lire dans son regard un encouragement à poursuivre le fil de mes déductions, un compliment à ma sagacité.

Cette opposition constante à votre projet sur l'agrandissement de la cour qui se trouve derrière l'Opéra, et sa transformation en magasin de décors, projet près d'aboutir, et reculé, de par la déconsidération soudaine qui s'attachait à vous, n'est-elle pas une preuve des sentiments hostiles qu'on nourrissait contre votre personne?

La bouche de l'ancien ministre s'ouvrit; mais elle se referma hermétiquement sur son éternel sourire.

— On disait, dans un cercle très fréquenté, fis-je un peu énervé par ce mutisme, que cet architecte avait, à travers mille réticences, fait entendre que vous étiez mieux renseigné que n'importe qui sur les causes de l'incendie de la rue Richer.

— Il a dit ça? s'exclama M. Antonin Proust, sans quitter son immuable sourire.

— Oui. Il vous excusait, du reste, mettant cet acte sur le compte de votre fanatisme artistique. Les décors étaient vieux, les couleurs défraîchies; il ajoutait — voilà la perfidie — que, par un arrangement intervenu entre vous et M. Carpezat, une commission vous devait être versée par ce décorateur si, par un moyen quelconque, vous obteniez la réfection totale de ces décors. — L'affaire, je parle toujours d'après M. Garnier, vous aurait été d'un meilleur rapport encore que celle du Panama.

Et j'ajoutai, négligemment, comme si j'avais cité un proverbe arabe :

— Percer est bien. Brûler est mieux.

Là-dessus, M. Antonin Proust me regarda — en souriant.

— Je vais vous donner, me dit-il, en guise de réponse, un autre adage emprunté à l'un de ces catalogues de grands magasins qui sont ma seule lecture, depuis que les journaux se plaisent à ne donner que des appréciations erronées de mes actes et de ceux de mes amis. Cet adage, le voici : Bien faire et laisser dire. Oui, monsieur. J'ai bien

fait. Je laisse dire. Je ferai bien. Oui, monsieur. Je reprendrai le pouvoir. Oui, monsieur. Je serai encore ministre des Beaux-Arts. Et avant peu...

— Pourquoi pas tout de suite? hasardai-je.

M. Antonin Proust esquissa un sourire — très léger, cette fois.

Il y a déjà un Antonin à la Justice, murmura-t-il, un Antonin raide comme l'entité qu'il incarne, et que l'Histoire connaîtra sous le nom d'Antonin le Pieu. Il ne peut pas exister, au pouvoir, deux Antonin ensemble; question dynastique, si vous voulez...

Et M. Antonin Proust se prit à sourire, ce qui lui arrive rarement, paraît-il.

Le sourire, qui était un poème, était en même temps un congé.

Nous eûmes le bonheur de le comprendre.

L'Interviewer.



## UN FONCTIONNAIRE



Quoique le capitaine des douanes Lavielle eût la blondeur équivoque de l'étoupe, les gens de sa connaissance lui infligèrent le surnom anomal de Taupineau. Il est vrai que sa remarquable myopie excusait, dans une certaine mesure, l'application irrévérencieuse de ce sobriquet.

D'aucuns assuraient même que son infériorité visuelle le contraignait pour la visite des embuscades, dans les promenades nocturnes inhérentes à ses fonctions, à se faire précéder d'un gabelou porte-falot

Comme ce mode particulier de surveillance permettait aux subordonnés de service la liberté la plus complète, ils ne se privaient guère des distractions de toute sorte qui leur étaient offertes par les belles filles des fermes avoisinant le poste où ils s'établissaient pour guetter les spécialistes en contrebande.

Les caves des maîtres ou des parents se vidaient avec une rapidité merveilleuse. Je dois dire, par contre, qu'un phénomène diamétralement opposé se produisait sur les charmantes créatures.

Aussi, les registres de la commune avouaient-ils un nombre incommensurable de naissances illégitimes et la petite porte latérale de l'église s'ouvrait-elle bien souvent après l'Angelus du soir, — le curé ne voulant, malgré toutes les protestations de ses ouailles, faire bénéficier du baptême les enfants naturels qu'à la chute du jour.

Ces raisons me semblent suffisantes pour justifier la sympathie que le digne capitaine inspirait à ses hommes. Ceux-ci ne prenaient guère de ballots de sucre ou de tabac; mais en revanche ils prenaient du plaisir et des bitures. Je crois, somme toute, que les bénéfices qu'ils retiraient de cette combinaison équivalaient largement ceux qu'ils eussent obtenus dans les parts de prise.

Il est évident que le Directeur des douanes connaissait les habitudes de son inférieur et le relâchement de discipline qui se manifestait dans sa penthière; mais il était aussi exactement renseigné sur les attaches puissantes de mons Taupineau et il n'éprouvait aucune envie de s'aliéner le député de l'arrondissement, personnage d'importance qui devait son élection aux bons offices du cauteleux officier.

De là, une tranquillité parfaite pour ce dernier. Rien ne troublait la sérénité de son existence et il pouvait, sans la plus légère crainte, continuer à susciter l'adoration de ses hommes, de leurs épouses et même de leurs rejetons.

Un brave sous-brigadier, entre tous, l'enveloppait de sa touchante sollicitude. Taupineau avait-il envie de manger un lièvre ou une truite en temps prohibé? Il n'avait qu'à formuler son désir : le lendemain la pièce de gibier ou de poisson était entre les mains de sa cuisinière.

Pour ce qu'il est convenu de dénommer les nécessaires épanchements, madame, une gaillarde qui connaissait d'expérience l'art de charmer les supérieurs, conquérait de haute lutte pour son mari, de nouveaux titres à l'avancement

Le cher capitaine ne pouvait donc se plaindre des privations supportées par quelques-uns de ses collègues, officiers rigides sur le règlement, qui rendaient la vie dure à leurs douaniers.— mauvais moyen d'apporter des adoucissements à la leur.

C'est ce qu'avait pressenti le malin M. Lavielle et jamais il ne varia dans la ligne de conduite qu'il s'était tracée.

De la complaisance pour tous : Humble envers les personnes de qualité, susceptibles de lui faciliter sa carrière; paternel envers les humbles disposés à garantir ses pieds sensibles du contact douloureux des cailloux que sa vue basse ne lui eût peut-être pas permis d'éviter.

En excellents termes avec les intermédiaires, du reste, et trouvant encore le moyen d'obtenir d'eux, tant sa diplomatie lui prodiguait de ressources, quelques menues gracieusetés, consistant : en vins d'âge et d'aristocratique origine — M. le Doyen était son principal tributaire — en volailles diverses, pour la fourniture desquelles se concertaient une demi-douzaine de gros agriculteurs de l'endroit; car, progressivement, le délicat Taupineau en était arrivé à soulever quelques objections sur la trop désagréable uniformité des cadeaux.

Aussi depuis l'heure où il avoua sa prédilection marquée pour la variété des espèces, chacun tenait à cœur de lui adresser un envoi différent de celui de son voisin.

La basse-cour de l'honnête capitaine regorgeait de dindes et de pintades, de canards et d'oies, de poules et de chapons et ce n'était pas, je vous l'assure, un spectacle sans intérêt qui s'offrait à ses intimes, lorsqu'il les conviait à le suivre dans cette partie de sa propriété. Tout ce monde nourrisseur le connaissant accourait vers lui, mordait dans ses doigts d'où s'évadaient des grains de maïs, cependant qu'une nuée de pigeons tourbillonnait sur sa tête, les plus audacieux se détachant et s'abattant sur ses épaules secouées par un rire gras, un rire canonical.

Comme compensation — car vous admettrez bien que ces campagnards n'eussent pas comblé gratuitement et pour paraître le jovial M. Taupineau de leurs bienfaits — toute latitude était laissée aux bonnes gens de ces heureuses régions pour l'introduction, sans droits onéreux, du bétail, des semences, des objets de toilette et des allumettes chimiques même qu'ils pouvaient se procurer de l'autre côté de la frontière à des conditions de bon marché incomparables.

Il advint — et ce fut d'une rigoureuse logique — que les rumeurs louangeuses soulevées par la conduite vraiment libérale du benoît capitaine eurent leur répercussion à la direction générale des douanes, et le ministre des finances, déjà bien disposé en sa faveur par les persuasives paroles du député, ennemi de toute compromission antiministérielle, lui fit gravir un échelon de plus dans l'administration dont il était le chef suprême.

Les notables du pays furent navrés de cette décision; mais comme ils avaient une belle âme ils se consolèrent à la réception, au 1er Janvier qui suivit la promotion, d'une carte de visite ainsi libellée :

Félicien Lavielle
*Inspecteur des Douanes*

Des personnes dignes de foi m'ont affirmé que la volaille continue d'affluer chez M. l'Inspecteur Taupineau qui a fait nommer au grade supérieur son ex-sous-brigadier dont la femme occupe un poste de cuisinière dans sa nouvelle résidence.

Ce qui prouve qu'il est absolument néfaste, en un temps de république parlementaire, de se rappeler les notions de cette chose fugace que les moralistes désignèrent par ce terme pompeux : Devoir.



## *THÉATRES*

Comédie-Française. — Une reprise de la belle tragédie de Racine, *Bérénice*, a eu lieu à la Comédie-Française.

Un prologue, dont le thème était emprunté aux relations existantes entre Henriette d'Angleterre, femme de Philippe d'Orléans, et son beau-frère, le roi Louis XIV, relations qui inspirèrent la tragédie racinienne, a été vivement applaudi.

Les auteurs MM. Noel et Pate ont traité cette historiette avec beaucoup de délicatesse et d'esprit.

Mlle Brandès a fait preuve d'une grande distinction dans le rôle d'Henriette. M. Prudhon est très digne en Jean Racine. M. Truffier a su obtenir un joli succès dans un rôle épisodique de marquis.

Dans *Bérénice*, Mlle Bartet est absolument parfaite. Je doute qu'une tragédienne puisse rendre avec plus de noblesse et de véhémence les fureurs de la reine outragée, et les souffrances endurées par l'amante frappée dans son amour.

M. Paul Mounet est un Titus qui a su écarter de son interprétation tous ces gestes emphatiques et ce débit redondant que d'aucuns croient devoir employer dans la tragédie. Les vers harmonieux du poete n'ont nullement besoin de cette accentuation, qui en neutralise la douceur pénétrante et l'incomparable tendresse.

M. Albert Lambert est superbe en Antiochus Quant aux autres rôles, ils sont tenus par ces artistes qui se nomment Dupont-Vernon, Leitner et Mlle Moreno. Cela nous dispense de tout autre éloge.

*La Belle Saïnara*, de M. Ernest d'Hervilly, est une japonaiserie fort élégamment rimée; mais sans grande consistance.

Mlles Bertiny, Ludwig et Rachel Boyer, et surtout Coquelin cadet, nous ont prodigieusement divertis.

Palais-Royal. — *Un Fil à la patte*, comédie en trois actes de M. Georges Feydeau.

La pièce que M. Georges Feydeau a fait représenter au Palais-Royal ne se recommande pas précisément par des qualités nouvelles, des situations imprévues dans le domaine du vaudeville

Les vieilles ficelles du métier ont, encore une fois, rattaché entre elles toutes les scènes du Fil à la patte, mais ce qui prouve qu'elles ne sont pas aussi usées que le prétend le Zoïle de l'*Echo de Paris*, c'est le franc succès que le public de la première a fait à cette œuvre sans autre prétention que celle de soulever le rire.

Elle y réussit admirablement. L'esprit un peu gros dont l'auteur l'a assaisonnée est bien à sa place dans le théâtre de la Montansier. Quelques mots heureux, frappés au bon coin, ont réconcilié avec ce spectacle les soi-disant délicats qui ne sont le plus souvent que des grincheux incapables d'effort vers la gaieté.

Fernand de Bois-d'Enghien doit épouser Viviane du Verger. Le contrat sera signé le soir même; malheureusement le fiancé est affligé d'une maîtresse collante, Lucette, qui roucoule dans un café-concert.

La divette adore son amant au point que sa passion lui fait dédaigner les présents d'un général rastaquouère.

Vous concevez l'embarras dans lequel se trouve Fernand pour annoncer à Lucette son mariage prochain.

Comme il faut dans ce genre d'exercices compliquer à outrance l'imbroglio, il se trouve que la future belle-mère de Fernand demande à la chanteuse de prêter son concours à la soirée de contrat.

Elle accepte et se rencontre avec son amant. D'où choc. Lucette, furieuse, promet d'empêcher l'union. Un

truc qu'elle utilise lui réussit à merveille. Elle glisse dans le dos de Bois-d'Enghien un épi de blé. Celui-ci, désagréablement chatouillé retire successivement son veston, son gilet, sa chemise et n'est revêtu que d'un simple gilet de flanelle quand sa belle-mère le surprend dans cette tenue ultra-légère, auprès d'une femme dont la vertu n'est pas précisément l'apanage.

Vous devinez que le fameux : Tout est rompu, mon gendre est glapi à nouveau; mais Fernand signifie aussi une rupture définitive à l'auteur de sa mésaventure.

Le deuxième acte nous fait pénétrer dans l'appartement de la divette et nous présente un jeune auteur de café-concert, clerc de notaire, qui brûle d'une flamme indiscrète pour la chanteuse. Ce personnage sert de paravant à Bois-d'Enghien contre les fureurs du général Irriguia qui a juré de supprimer son rival heureux. Le chansonnier Bousin ne comprend rien à cette féroce jalousie et ce quiproquo sert de motif à quelques scènes hilarantes.

Le troisième acte se passe chez Fernand, sur le palier.

Nous revoyons encore ce séducteur, qui tient décidément à nous faire considérer son anatomie totale, en caleçon.

Il s'explique avec Lucette qui le menace de faire un malheur. Tranquillisez-vous, le sang ne coulera pas. Survient Bousin qui se dépouille de ses vêtements au profit de Fernand Après lui Viviane qui s'est mise à s'affoler de son ex-fiancé, depuis qu'elle connait son passé de viveur et devant l'institutrice anglaise qui l'accompagne, les deux amoureux sur l'air du duo de Mireille se content de douces choses. La bonne préceptrice se figurant que sa jeune élève prend une leçon de chant les laisse causer en liberté. — Cette scène renouvelée du *Barbier de Séville* a prodigieusement diverti les spectateurs. Tout s'arrange. Le mariage sera célébré. Lucette se consolera avec le général; mais Bousin sera conduit au poste parce que des gardiens de la paix l'ont rencontré indécemment vêtu.

MM. Saint-Germain, Raimond et Milher sont d'une cocasserie et d'une verve étourdissantes.

Mlles Cheirel et Doriel sont parfaites

Enfin, le succès qui s'est affirmé hier promet au Palais-Royal une série de representations aussi longue que celle de *Champignol* aux Nouveautés.

Le premier ballet nouveau que l'on montera a l'Opéra sera l'*Amour vainqueur*, de MM. Adolphe Aderer et Camille de Roddaz, musique de M. André Wormser.

Mlle Subra, qui s'était foulé le pied pendant une répétition des *Deux pigeons*, est en pleine voie de guerison.

Les répétitions du ballet de MM. Henri Regnier et Andre Messager seront reprises prochainement en même temps que celles de la *Korrigane*.

Ces deux ballets seront accompagnés sur l'afriche, tantôt par *Déidamie*, tantôt par *Gwendoline*.

Le Chatelet représentera cette semaine le *Tresor des Radjahs*, féerie de MM. Dennery et Paul Ferrier.

Le Theatre-Libre donnera son prochain spectacle du 15 au 20 janvier.

Le programme de cette représentation comprendra deux pièces : L'*Assomption d'Hannele Mattern*, de Gérard Hauptmann, et la *Révolte*, de Villiers de l'Isle-Adam.

## PROGRAMME DES THÉATRES

**Opéra.** — 7 h. 1/2. — Gwendoline.
**Français.** — 7 h. 1/2.— Antigone
**Odéon.** — 8 h. — Le Fils Naturel
**Opéra-Comique.** — 7 h. 3/4. — Le Pré aux Clercs. — Les Folies Amoureuses.
**Vaudeville.** — 8 h. 1/2. — Madame Sans-Gène.
**Variétés.** — 8 h. — Les Brigands.
**Gymnase.** — 8 h. 1/4. — La Duchesse de Montelimar
**Palais-Royal.** — 8 h. 1/4. — Leurs Gigolettes.
**Nouveautés.** — 8 h. 3/4. — Mon Prince.
**Renaissance.** — 8 h. 1/2. — La Dame aux Camélias. — Phèdre.
**Bouffes-Parisiens.** — 8 h. — Mam'zelle Carabin.
**Porte-Saint-Martin.** — Napoléon.
**Gaîté.** — 8 h. 1/4. — Surcouf.
**Folies-Dramatiques.** 8 h. — Cousin-Cousine.
**Châtelet.** — 8 h. — Le Chat du Diable.
**Ambigu.** — 8 h. — Gigolette.
**Menus-Plaisirs.** — 8 h. »/». — Relâche.
**Théâtre Cluny.** — 8 h. 1/4. — Irrésistible. — Ah!... la Pau... La Pau.. La Pau ..
**Nouveau-Théâtre.** — 8 h. 1/2. —Miss Dollar.
**Déjazet.** — 8 h. 1/2. — Les six femmes de Paul.
**Théâtre de la Republique (Château-d'Eau).** — 8 h. — L'Assommoir.
**Théâtre Moncey.** — 8 h. 1/4. — Roger-la-Honte
**Robert-Houdin.** — Tous les soirs, à 8 h. 1/2. — Prestidigitation. — Le Charlatan. — La Source enchantée. — Le Dai-Kang, énigme mongole. — Matinées, les jeudis, dimanches, et fêtes, à 2 h. 1/2.
**Folies-Bergère.** — La Loïe Fuller. — Emilienne d'Alençon. — Baronne de Rahden. — Esther Lekain. — Emilienne aux Quat'z'Arts. — Ballets. — Dimanches et fêtes, matinées.

**Casino de Paris.**— Tous les jours, spectacle, concert, bal. — Les mercredis et samedis, fête de nuit. — Dimanches, matinées à 3 fr.. — Brouiller et Riter, vélocipédistes. — Ipressardi et ses ours merveillenx. — Les Newsky. — Dale et Royston. — Tentations, pantomime. — Les mercredis et samedis fête de nuit. Dimanches, matinées 1 fr.
**Olympia.** — Inaudi, Naya, Brighton, ballet. — Serpentine au milieu des fauves par Mlle de Sandowa, dompteur Max Himm. — Dimanches et fêtes matinées réservées aux familles. Tous les jeudis, soirées de gala. Entrée : 2 fr.
**Eldorado.**—A la Papa, revue en 2 actes.—Dimanches et fêtes, matinée à deux heures.
**Scala.** — Polin, Bourgès. — Paris qui rit. — Dimanches et fêtes, matinée à 2 heures.
**Petit-Casino.** — 8 h. 1/2. — Paris s'lave, revue en 2 actes et 4 tableaux. MM. Desiré, Vaunel, Valah-Duck. — Dimanches à 2 h., matinée à prix réduits.
**Nouveau-Cirque.** — Tous les soirs à 8 h. 1/2. — Express-revue.— Le Yacht, de M. Durand, pantomime nautique. — Mercredis, jeudis, dimanches et fêtes, matinée à 2 h. 1/2.
**Moulin-Rouge.** Tous les soirs à 8 h. 1/2. — Spectacle-Concert-Bal. — Dimanche matinée, mercredis et samedis à deux heures, grande fête de nuit.
**Pôle Nord**, 18, rue de Clichy. — Toute la journée, Patinage sur vraie glace.
**Concert-Européen** (Pl. Clichy, 5, rue Biot). — Tous les soirs à 10 h. — Vive la Ru' Biot, revue. — Fragson dans son répertoire. G. Chalon, Sézanne. — Dimanches et fêtes, matinée à 2 h.
**Jardin Zoologique d'Acclimatation.** — Concert dans le Palais d'hiver, tous les jours de 3 à 5 h.
**Palais de l'Industrie.** — Exposition du Progrès. Ouverture toute la journée. Concerts à trois heures. Orchestre L. Mayeur, de l'Opéra. Vendredi, festival, chœurs et solis.



L'Imprimeur Gérant : Gaston ROUSSEL, 15, rue Baudin, Paris.

